

Julie Velboï

Les Tombes-de-pierre



Julie Velboï

Les Tombes-de-pierre

roman

Traduit du russe par Jean Le Guennec

A mon ami O.

Prologue

Il était une fois dans un certain royaume, dans un certain pays, une belle, qui avait un fiancé. Le fiancé partit à la guerre, et elle resta à l'attendre. Une année passa, pas de fiancé ; une autre année, pas de fiancé ; la troisième année on prit le deuil. La mère pleurait, se désolait, mais la belle lui dit : « Petite mère, ne pleure pas, il est vivant. »

La guerre prit fin, les soldats revinrent chez eux ; leurs mères, leurs femmes et leurs fiancées se réjouirent ; mais la belle s'enferma dans sa maison et ne voulut plus voir la lumière. Elle vécut dans la réclusion un an, deux ans, trois ans... Nombreux furent ceux qui vinrent la demander en mariage, mais elle les refusa tous. Ainsi s'écoulèrent dix ans. Tout le monde avait oublié sa beauté depuis longtemps et considéraient la belle comme une folle ordinaire.

Mais un jour à l'aube arriva dans le village un homme : des rides amères marquaient son visage, et la joie n'avait pas de longtemps éclairé son regard. Les gens s'étonnèrent : « Qu'est-ce que c'est que cet homme ? » Seule une vieille s'effondra contre sa poitrine en pleurant de joie. La rumeur se répandit par le village : le fiancé de la belle était revenu.

Quand il apprit que sa fiancée s'était enfermée chez elle et l'attendait, il alla sous sa fenêtre et dit : « Regarde dehors, ma Lumière, je suis venu demander ta main. » Mais la belle se contenta de fermer les persiennes. Il alla à la porte : « Sors, mon amour, je suis revenu pour t'épouser. » Mais elle claqua la porte encore plus fort sans répondre un seul mot.

Il convoqua les habitants : « Bonnes gens, je jure devant dieu que si la belle ne m'ouvre pas, je m'en irai dans le désert, et mes os y pourriront ! » Les gens hochèrent la tête, bien étonnés, et sa mère allait répétant : « Ne va pas dans le désert, Vanioucha, laisse cette belle insensée et épouse une fille simple et modeste.

Mais la belle restait derrière sa fenêtre close et, entendant cela, se taisait.

Vanioucha tint parole, et la même année, s'en fut dans le désert où, assis dans une grotte profonde, il pria jusqu'à sa mort. Et jusqu'à sa mort, la belle demeura dans son logis.

Mon conte a plu au vieillard. Malgré l'obscurité, je sens qu'il sourit.

« Où est-ce que tu as pris ça ? demande-t-il.

– D'après une histoire vraie.

– On voit bien que celui qui a écrit l'histoire, il était dans la foule à regarder Vanioucha et sa mère se lamenter.

– Comment tu as compris ça ?

– Mais il y a quelque chose qui n'est toujours pas clair à la fin : pourquoi est-ce qu'elle ne lui a pas ouvert ?

– Et si c'était Vanioucha qui racontait l'histoire ?

– Oh ! Alors il aurait dit, que c'était le doigt de Dieu pour qu'il s'en aille dans le désert et qu'il atteigne le royaume des cieux.

– Est-ce que ce n'est pas cela, l'énigme ?

– L'explication est jolie mais elle n'explique rien.

– Et comment sa mère l'aurait-elle raconté ?

– Je pense qu'elle aurait commencé comme ça : « Il était une fois une orgueilleuse folle à lier qui avait un fiancé... »

– Qu'en est-il en fait ? Que le même événement soit vu différemment, soit, mais où est le point unique, à partir duquel les choses reprennent leur place ?

– Il me semble que ce point, c'est la belle. Il faut comprendre ce qu'elle pensait, recluse dans sa demeure. »

Le vieux se tait et je ne dis rien. Je ne peux même pas imaginer à quoi pensent les belles dans de telles circonstances.

« Voilà la question, reprend-il. Pourquoi est-ce qu'elle s'est enfermée quand tout le monde a commencé à revenir de la guerre ?

– Peut-être que la joie des autres lui était insupportable ?

- Non, elle avait peur de le voir.
- Pourquoi ?
- Imagine-toi. Elle attend son fiancé. Et voilà qu'on lui dit qu'il est mort. Quelle est sa première réaction ? »
Je me contente de hausser les épaules.
- « Sa première réaction, c'est de donner son trésor le plus précieux pour qu'il reste en vie.
- Et qu'est-ce qu'elle a de plus cher ?
- C'est lui.
- Et à qui peut-elle le donner ?
- A n'importe qui. Elle jure de ne plus jamais le voir en échange du fait qu'il reste en vie.
- Cela veut dire qu'il ne fallait pas écrire l'histoire comme ça.
- Alors il n'y aurait pas d'histoire. »

Chapitre 1

Sa mère mourut alors qu'Oleg venait d'avoir onze ans.

Le seul être proche qui lui restât après la mort de sa mère était sa sœur Liouba, elle-même encore à demi enfant. Jusque là il l'avait à peine remarquée, il ne comprenait pas ce que c'était qu'une sœur aînée ; mais maintenant il sentait sa présence dans sa vie. Ils restèrent vivre dans leur trois-pièces, qui leur parut tout à coup trop grand, vide et inconfortable.

Après les funérailles, leur père essaya de leur parler, mais ayant bredouillé les premiers mots, il ne leur proposa pas, finalement, de venir habiter avec sa nouvelle famille. Ils n'y seraient d'ailleurs pas allés. Liouba finissait ses études et elle était déjà trop adulte pour s'habituer à une belle-mère ; et Oleg, trop petit et effrayé pour aller vivre chez une tata inconnue et, en fait, chez un tonton étranger. Liouba était contente que son père n'ait pas prononcé ces mots, même si elle ne se représentait pas bien ce qu'ils allaient faire après.

Au début, il passait souvent, puis de plus en plus rarement, et finalement, prit l'habitude d'apparaître une fois par mois, juste pour leur apporter des provisions et de l'argent. D'habitude ils l'attendaient les premiers jours du mois, au moment de la paye, mais un jour, il ne vint pas du tout. Un soir, au lieu de leur père, ils virent sur le seuil Tante Choura, une voisine. Elle entra de sa démarche chancelante et remit à Liouba une certaine somme. Depuis ils n'avaient pas revu leur père. Il ne cherchait pas à les éviter, mais son passage correspondait toujours à des moments où Liouba et Oleg étaient encore en classe. Parfois il rencontrait la voisine dans la rue. Il demandait : « Alors, comment ils vont, mes petits ? »

Mais sans écouter la réponse jusqu'au bout, il lui fourrait l'argent dans la main et détournait la conversation. Et il ne regardait pas la Tante Choura dans les yeux.

Mais ce n'étaient pas encore les pires moments pour eux. Les pires moments arrivèrent quand les voisins se mirent à raconter que leur père s'était mis à boire. Liouba et Oleg ne tardèrent pas à en ressentir les effets : il y eut de moins en moins d'argent, et vers l'automne, ils eurent juste assez pour le pain, les pommes de terre et l'huile. Le thé et le sucre, c'est Tante Choura qui les apportait de chez elle.

C'était une soirée d'automne tiède, il faisait presque nuit, une nuit très calme, on entendait distinctement le moindre bruit. Liouba était sortie sur le balcon. Elle étendait du linge sur les cordes pour qu'il se défroisse pendant la nuit et qu'il commence à sécher avec les premiers rayons du soleil. Il y avait dans l'air un peu d'humidité, ça sentait l'herbe flétrie et les premières feuilles mortes, les odeurs de l'été finissant, de l'été le plus triste de sa vie. La fenêtre de leur maison donnait sur un érable duveteux, encore tout à fait vert et qui n'avait pas encore perdu la moindre petite feuille. Il était le seul dans la cour à ne pas connaître l'automne. A travers le feuillage passait la lumière d'un réverbère.

En entendant prononcer son nom dans l'obscurité, Liouba s'immobilisa et tendit l'oreille. En bas sur un banc, les voisines étaient en train de papoter sur leur compte. Elles plaignaient les pauvres gamins et inclinaient à penser qu'avec un père pareil, il ne restait plus qu'à mettre Oleg en pension et Liouba, dans la mesure où elle était presque adulte, sous tutelle. Elle distingua les mots « la garde de la police » et « déposer une demande... ». Il ressortait de tout cela que c'étaient les voisins qui, depuis longtemps, leur collectaient de l'argent ; ils se cotisaient, chacun mettait ce qu'il pouvait. Ensuite ils se mirent à régler son compte au père en discutant les détails de sa vie privée. Liouba était restée figée avec un drap essoré dans la main et elle essayait d'entendre ces paroles épouvantables sans entendre autre chose que les violents battements de son cœur.

Oleg, assis sur un petit tabouret de cuisine, épluchait des pommes de terre pour le lendemain. Il avait remarqué que sa sœur avait quitté le balcon comme une ombre et qu'elle allait et venait d'une pièce à l'autre. Elle passa dans la cuisine, mit la bouilloire à chauffer et resta là comme pétrifiée. Le regard fixe, les mains immobiles tenant la boîte de thé, elle regardait devant elle sans rien voir. Tout ce que touchaient ses mains et sur quoi tombaient ses yeux prenait soudain un autre sens.

Oleg la regardait, étonné et un peu effrayé.

Le lendemain matin, Liouba s'éveilla tout à fait consciente d'être devenue adulte. « Comment assurer notre subsistance à tous les deux ? » Ce fut la première chose qui lui vint à l'esprit. L'idée qu'ils vivaient de la charité – charité secrète, dieu merci – cette idée la fit se recroqueviller dans son lit. Leur père, avec sa vie tumultueuse, n'avait jamais été proche d'eux, mais elle avait cru cependant qu'il ne les abandonnerait pas ; en tous cas pas

complètement, au point que des étrangers leur procurent le pain. Jusque là, dans les jours heureux, quand elle rêvait de grandir vite, elle ne pouvait pas imaginer que le souci du pain quotidien, c'est la frontière qui sépare le monde des adultes de celui des enfants ; et que si l'on ne subvient pas seul à ses besoins, on est encore un enfant, quel que soit l'âge que l'on ait.

En se levant, Liouba éprouva un vertige et une faiblesse dans les jambes – à dater de cette nuit-là et toute sa vie, elle devait avoir de l'hypotension – et elle alla préparer le petit déjeuner pour Oleg. Ces paroles ignobles sur son père, et pire encore les sous-entendus qui laissaient imaginer des choses tout à fait révoltantes, s'enflammaient dans sa tête avec une telle acuité qu'elle aurait voulu mourir. Une sensation de nausée de toute cette saleté, à laquelle elle pouvait d'une certaine façon être mêlée, la faisait souffrir presque physiquement,

Liouba coupa les pommes de terre dans la poêle en se lamentant sur son sort. Puis elle coupa du pain et se lamenta de nouveau, et cette pitié lui enleva ses dernières forces. Mais plus la vague de colère déferlait fort et plus clairement mûrissait dans son esprit la détermination de tout changer, à n'importe quel prix. Comment changer sa situation et par quoi commencer, elle n'en savait rien, mais une chose était claire : elle ne serait pas un objet de pitié, elle ne serait pas à la charge d'étrangers, quoi qu'il dût lui en coûter.

Oleg se réveilla et alla dans la cuisine. Il n'entendit pas sa sœur lui dire bonjour. Ce jour-là il avait l'air d'un petit vieillard voué et sans trop savoir pourquoi, il n'attendait rien de bon de cette journée.

« Tu as pleuré ? » demanda-t-il, et il s'étonna du ton trop adulte sur lequel il avait dit cela.

Liouba arrêta sur lui son regard, laissa passer un moment sans rien dire. Ce regard, et toute sa silhouette firent passer sur lui le souffle de l'irréparable.

Plusieurs fois cette nuit-là Oleg fut réveillé par une sensation d'angoisse diffuse et resta allongé, scrutant l'obscurité. Cette angoisse l'avait poursuivi jusque dans un rêve, dont il se souvenait nettement et qu'il avait à présent devant les yeux.

Il se voyait plongé dans un océan sombre et inconnu ; au-dessus de sa tête, le ciel noir et sans étoiles. Oleg était balancé au gré des vagues et tenait une fille par la main, peut-être Liouba, ou quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup. Il ressentait sa peur à elle, son désarroi et son espoir. Dans l'autre main, il avait une lanterne, unique source de lumière dans cette nuit noire. La lueur de la lanterne sondait l'abîme bleu nuit, mais le fond restait toujours invisible. Aucun repère. Tout autour, l'espace uniformément noir de l'océan. Ils voguaient ainsi lentement sans savoir où, et il était clair pour tous deux qu'il n'y avait ni but ni terme à leur errance.

Une fois réveillé, il s'aperçut que le calme clapotis de l'océan était en réalité un sanglot qui provenait de la chambre de Liouba.

Oleg était un élève médiocre et distrait, et il détestait l'école. Il la détestait non parce qu'il n'y réussissait pas – des mauvais élèves, il y en avait pas mal dans sa classe, et ils se trouvaient très bien dans ce statut – mais parce qu'il ne comprenait rien à ce que racontaient les professeurs. Passer des heures assis sans aucun profit l'avait conduit à un état d'hébétude, et les humiliations au tableau quand il ne savait pas répondre à une question avaient fait naître en lui une rancœur larvée contre lui-même et contre le monde entier.

Parfois il connaissait la réponse mais il gardait obstinément le silence, les questions lui paraissaient trop simples et y répondre était au-dessous de sa dignité. L'école était sa lourde croix, dont il n'attendait pas d'être exempté, il la portait stoïquement dans l'espoir qu'un jour, après quelques longues années, viendrait enfin la libération.

La prof d'ukrainien était une horrible bossue. Elle agitait ses vieilles lèvres et son discours, sec comme le bruit des feuilles mortes, endormait ceux qui l'écoutaient. De temps en temps, de façon tout à fait inattendue, il lui échappait de brusques glapissements, et alors toute la classe, fixait les yeux sur elle. Oleg regardait la bossue pendant les dix premières minutes, mais le sentiment de dégoût était plus fort que le désir de comprendre quelque chose à ce long discours embrouillé. Il fallait qu'il se détourne et qu'il regarde par la fenêtre.

La salle de classe se situait au troisième étage ; à travers les vitres troubles, on ne voyait que le ciel gris et une branche de peuplier avec des feuilles défraîchies. Mais ce n'en était que mieux : la feuille sans fleurs laissait le champ libre à l'imagination, les images y jaillissaient si vivement qu'elles se pressaient en foule dans sa tête.

Oleg lisait beaucoup à cette époque, et tout en vrac. C'est son père qui lui avait communiqué cette passion pour la lecture en lui interdisant de la manière la plus stricte de prendre des livres dans sa bibliothèque. Quelquefois, il l'avait même battu pour cela. Il n'y avait que la musique qu'Oleg pût pratiquer avec la même passion ; à l'école de musique, il fréquentait la classe de piano. Il considérait comme des obstacles irritants tout ce qui l'arrachait à ces deux activités.

Le cours suivant était le cours d'histoire. D'une voix monotone, en criant à la fin de chaque phrase, l'enseignante parlait d'un royaume ancien. Pour se distraire un peu, Oleg essayait d'entrer dans le propos, mais les mots du professeur, bizarrement, ne formaient pas dans son esprit des images vivantes, mais restaient à l'état de sons dépareillés et vides de sens. Juste sous son visage, la prof portait au cou une grosse broche, qui scintillait d'une lueur pâle au moindre mouvement. Oleg ne voyait plus que cette broche, la bouche qui s'ouvrait comme une bourse, sans avoir pour autant la moindre compréhension de ce que cette bouche disait. Il se sentait las, vidé jusqu'au fond de lui, et les sons traînants distillés par cette bouche lui donnaient une irrésistible envie de dormir. Dormir... Dormir... Mourir, mais pouvoir s'allonger une petite minute !

Ce jour-là, Liouba décida de ne pas aller au lycée. Elle resta couchée et continua à se prendre en pitié, elle et sa pitoyable vie. « Comme les gens qui te font du bien te deviennent insupportables ! » pensait-elle. Du seul fait qu'ils la connaissent, ils multiplient ta souffrance par cent. Intolérables bienfaiteurs... »

Trouver du travail tout de suite était impossible. Elle avait encore un an à faire au lycée – et puis où aller travailler ? Sans formation, à part faire des ménages... Et ça, elle n'y pensait pas, même dans ses pires cauchemars.

Liouba voulait absolument faire des études supérieures et pour cela, elle avait l'intention d'entrer à l'Institut des Langues Etrangères, ni plus ni moins. Pour une famille d'ouvriers modeste, il aurait été difficile, mais possible de la soutenir dans ce projet, mais depuis que la famille avait éclaté, ce rêve se trouvait hors de portée.

Pas d'avenir. Bien sûr, il y a toujours une issue, on peut toujours, en dernier ressort, aller à l'école de couture – là, on vous nourrit et on vous donne un petit pécule ; mais c'est la même chose que de ne pas avoir d'avenir. Et puis que faire d'Oleg ?

Liouba n'était plus aussi désespérée que pendant la nuit, et le cours de ses pensées prenait déjà une autre tournure ; et cependant elle s'était heurtée tant de fois au même problème qu'elle n'arrivait plus à penser. Garder en mémoire des concepts complexes ou une construction logique lui avait toujours été difficile, son attention sautait d'un objet à l'autre et elle n'arrivait pas du tout à construire un tableau clair. Elle s'en voulait, il lui semblait que de la façon dont elle comprendrait et donnerait du sens à ce qui se passait dépendaient ses chances de trouver une issue tant soit peu acceptable.

Elle passa toute la journée au lit, ne buvant rien que du thé avec un morceau de pain, mais il ne lui venait aucune idée intéressante. Si bien qu'il ne restait plus qu'une seule issue : compter sur la clémence du destin.

Les jours succédaient aux jours, et la solution arriva de façon inattendue. Elle était aussi simple, aussi naturelle que la vie : elle devait se marier, et le plus vite possible. Elle prendrait Oleg avec elle, et son mari paierait son inscription à l'institut. Il restait un problème : Liouba allait avoir dix-sept ans mais non seulement elle n'avait pas de fiancé, mais dans tout son entourage il n'y avait personne qui pût lui plaire ne fût-ce qu'un peu, ou lui inspirer du respect. Elle passa en revue tous les jeunes gens qu'elle connaissait depuis longtemps et ceux dont elle avait fait la connaissance récemment, et elle en conclut qu'il n'y avait personne digne de son choix.

Le nouvel an arriva sans qu'on l'eût vu venir. Pourtant on avait tellement envie de faire la fête ! Envie d'une nouvelle robe, de cadeaux, de rencontres intéressantes...

Dès le matin, Tante Choura apporta un peu de farine et des confitures, et en supplément à leur modeste dîner, qui consistait cette fois en une purée de pommes de terre deux sardines et des concombres, salés en des temps meilleurs, Liouba décida de faire cuire un gâteau. Il y avait longtemps qu'elle suivait le courant, habituée au fait qu'elle n'avait plus qu'à attendre, et comme une telle attitude lui économisait de l'énergie, son humeur s'était sinon améliorée, du moins équilibrée.

Le soir, une amie devait venir, Svetka – en fait, plutôt une camarade de classe. A cause de son caractère de plus en plus casanier, Liouba n'avait pas gardé d'amies. Elle n'avait d'ailleurs pas bien compris pourquoi cette ancienne amie s'imposait chez elle, pour le nouvel an de surcroît, mais enfin, elle n'avait pas voulu refuser. Mais quand elle vit que Svetka n'était pas venue seule mais avec son nouvel amoureux d'étudiant, sa première réaction fut de ne pas leur ouvrir.

« Pourquoi est-ce qu'elle a amené celui-là en plus ? » Debout devant l'œilleton de la porte, Liouba réfléchissait nerveusement. Elle ne voulait pas d'œil indiscret dans sa vie et Svetka le savait parfaitement.

Il y avait déjà une minute qu'ils sonnaient avec insistance à la porte et visiblement ils n'avaient pas l'intention de s'en aller. Liouba fit claquer la serrure en espérant pouvoir inventer rapidement quelque chose qui ressemblât à une excuse.

« Nous voilà ! »

Svetka souriait comme si elle lui procurait un grand bonheur.

Liouba ne réalisa pas tout de suite qu'elle portait une vieille blouse toute tachée de farine, qu'elle n'était pas coiffée et pas maquillée ; et quand elle s'en rendit compte, il était déjà trop tard. Liouba, certes, était belle même sans maquillage, mais quand elle se troublait, elle était irrésistible : l'ovale tendre de son visage rosissait, ses yeux se mettaient à briller.

« Tu vas nous laisser là sur le pas de la porte ? dit Svetka en avançant dans l'entrée comme chez elle. Je te présente, c'est Vitalik. Elle la regarda d'un air malicieux :

– Ça ne t'ennuie pas qu'il vienne avec nous ?

– Elle est belle, pensa Liouba. Une tonne de maquillage sur la figure, un grand béret mou sur la tête. Elle se prend pour qui ?

– Vitalik. » Le gars souriait et, tout gêné, tendait la main. Son sourire était bête et inexpressif.

– Un clown. » Ce fut l'idée qui traversa l'esprit de Liouba. Mais elle ne pouvait pas montrer son dédain pour lui, tout absurde et pitoyable qu'il fût. Elle lui tendit une main toute tachée de farine qui avait déjà eu le temps de sécher et de former une croûte.

« Liouba. »

Et là, elle se sentit encore plus gênée : elle avait remarqué que de l'autre main il tenait des paquets.

« Vous avez décidé de nourrir une famille déshéritée ? »

Les invités entrèrent dans l'appartement. Liouba hésitait : rester avec eux ou bien aller en cuisine faire le gâteau ? Mais dans les grands paquets il y avait tout ce qu'il fallait, toutes sortes de bonnes choses. Qu'est-ce qu'elle avait besoin de faire une tarte ?

Après avoir retourné la pâte tant bien que mal sur la lèche-frite, elle la fourra dans le four et alla se préparer.

Elle fit exprès de rester longtemps sous la douche dans l'espoir qu'ils se sentent mal à l'aise et qu'ils s'en aillent, mais visiblement, ces deux-là n'étaient que trop contents de pouvoir rester en tête à tête. Bon, eh bien puisque c'était comme ça, elle allait lui montrer qui était la patronne !

Quoi mettre ? Eternelle question. Il lui restait une robe en jersey offerte par sa mère l'année précédente pour ses seize ans ; bleue, un peu longue, et d'une coupe qui, sans mettre trop la silhouette en évidence, laissait l'imagination compléter ses lignes attrayantes. Liouba coiffa ses cheveux ondulés, ils n'avaient pratiquement pas besoin de brushing.

Les invités étaient visiblement gênés quand elle revint : Vitalik parce que Liouba était trop jolie, et Svetka parce qu'elle ne savait plus sur quel ton reprendre la conversation. Un long moment, une éternité, ils ne dirent presque rien. D'ailleurs, comme il apparut par la suite, elles n'avaient jamais été vraiment amies. Ce fut le gâteau qui les tira d'affaire.

« Le gâteau ! » Liouba se précipita à la cuisine. Svetka la suivit. Les filles s'activèrent au-dessus de la lèche-frite, et il ne resta plus à Vitalik qu'à faire les cent pas dans l'appartement.

Celui-ci était ordinaire et n'avait rien de remarquable, avec une quantité raisonnable de livres de toutes sortes accumulés par les parents tout au long de leur vie, et un mobilier standard. Dans un coin il y avait un piano sombre. Près de la fenêtre se dissimulait un sapin artificiel, au-dessous un peu de coton et de rares petits jouets dans les branches... Vitalik se sentit triste comme un lendemain de fête.

Il resta un peu à la fenêtre à regarder le temps gris, la neige délavée, un peu sale, et se retourna. Dans l'encadrement d'une porte il remarqua un garçon d'environ onze ans, immobile derrière un bureau. Le garçon ne lisait pas, n'écrivait pas, il était juste assis et regardait devant lui, mais c'était frappant. Vitalik se dit que pendant tout ce temps le garçon n'avait pas fait connaître sa présence, pas un mot, pas un geste. Il n'avait pas regardé les invités avec curiosité en cherchant à attirer l'attention, comme le faisaient tous les enfants que connaissait Vitalik. Ce n'est que maintenant qu'il se manifestait, un peu sur ses gardes. Il semblait pris au dépourvu.

« Salut, fit Vitalik en essayant de donner à son visage une expression de nouvel an. Comment tu t'appelles ?

– Bonjour. Oleg. » Le garçon s'était déjà repris ; son visage était devenu sérieux, sans l'ombre d'un sourire.

« Et moi, Vitalik. Il se tut. Tu veux une fraise ?

– Merci, je n'ai pas faim.

Il y a des enfants timides, pensa Vitalik. Qui sont gênés d'accepter un bonbon. Mais celui-ci est vraiment un peu trop sérieux... et pas du tout timide.

Après minuit, quand on eut bu la coupe de champagne traditionnelle et puis autre chose de plus fort, les relations dans le petit groupe se réchauffèrent. L'ambiance était à la fête.

« C'est gentil chez vous, fit Vitalik. Et rencontrant le regard interrogateur de Liouba, il ajouta :

– Je veux dire : dans votre ville.

– Notre ville ? Parce que toi...

– Je ne suis pas d'ici.

– C'est notre fruit de la capitale. Svetka se colla contre Vitalik et ébouriffa gentiment sa frange.

– Enfin... de la capitale... Pour être objectif, du chef-lieu. Il se forçait à sourire.

– Allez, ne fais pas le modeste, Zaï. Svetka le regardait un peu par en dessous, bien que leurs visages fussent à la même hauteur. Zaï est étudiant à la fac de biolo. Elle jeta un regard conquérant à Liouba et se tourna à nouveau vers lui :

– Pas vrai, Zaï ?

– Tout à fait vrai, fit-il. Et on a aussi un papa professeur.

– Svétoul – il lui toucha légèrement la main – tu crois que ça intéresse tout le monde de connaître ma généalogie ?

– Mais pourquoi, c'est très intéressant, intervint Liouba. Professeur de quoi ?

– Hé, les filles, ça va suffire. On n'avait encore pas parlé de sciences la nuit du réveillon ! Que Liouba parle plutôt d'elle, parce qu'on est invités et on ne sait rien de la maîtresse de maison.

– Pourquoi on ne sait rien ? Svetka plissa le nez et regarda le fond de son verre. On connaît tout...

Liouba la regarda, effrayée.

« Tu vis seule ? demanda Vitalik en regardant autour de lui ?

– Oui. Le visage de Liouba se tendit.

– Et tes parents...

– Maman est morte.

– Oh, pardon ! C'est vraiment con de demander à quelqu'un de parler de sa vie. Et il ajouta après un moment :

– On ne peut savoir quelque chose des gens dans le cours de la vie.

– Oh oh, voilà la philosophie, soupira Svetka.

– Et toi, tu es d'où ?

– Zaï est de Donetsk.

– De Donetsk ? Et comment ça se fait que tu es là ?

– Oh, c'est toute une histoire !

– Svétoul, interrompit Vitalik. J'aime bien raconter les histoires moi-même. Et je suis encore en état de répondre aux questions. »

Svetka haussa les épaules, vexée.

« J'ai pas mal fait de les faire entrer, pensait Liouba. Il n'est pas si nul, cet étudiant. Et il n'a pas les yeux sans couleur comme j'avais cru au début, mais vert clair, en fait. Et Svetka n'est pas du tout une fille démerde, mais juste... une pétasse. »

Il ne lui arrivait pas souvent de se trouver dans des groupes où l'on buvait, mais quand c'était le cas, elle avait remarqué qu'après une certaine dose d'alcool les gens commencent à changer de visage. Leur visage habituel s'estompe, ils n'ont plus la force de s'opposer à l'action de l'alcool et sous les muscles détendus commencent d'apparaître des traits très différents. D'ordinaire c'étaient les traits d'un animal quelconque ; et encore heureux si c'étaient ceux d'un mammifère, cela pouvait être ceux d'un reptile ou même d'un insecte.

Il arrivait aussi que le visage reste humain, mais apparaisse comme le portrait barbouillé de son propriétaire avec des trous à la place des yeux. Comme elle regardait toujours cette métamorphose brutale avec curiosité et répulsion, elle était étonnée aujourd'hui de voir pour la première fois quelqu'un dont le visage ne devenait ni

l'un, ni l'autre ; il ne fondait pas, on aurait seulement dit qu'il se précisait et pâissait ; quant aux yeux ils devenaient plus transparents, et – aussi bizarre que cela paraisse – plus beaux.

Elle tourna les yeux vers son amie et remarqua que celle-ci avait sombré d'un seul coup dans l'ivresse. Elle avait une main posée sur l'épaule de Vitalik et l'autre sur son genou, et dans cette position elle était presque accrochée à lui.

« Chéri, on y va, dis ? Elle indiquait d'un regard non équivoque la porte de la chambre voisine.

– Il y a Oleg, là, répondit Liouba en rougissant.

– Et là ? Svetka indiquait la chambre contiguë, toute petite, dont la porte ne fermait pas.

– C'est ma chambre, voulut dire Liouba, mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres. Son regard éperdu venait de tomber sur Vitalik.

Son amie la regardait d'un air hautain et ivre, et elle tardait toujours à répondre.

« Eh bien, ma belle, c'est pas bien, le célibat prolongé ? La question sonnait si grossière et si inattendue que Liouba devint écarlate.

– Elle est saoule, fit Vitalik ; et il rougit lui aussi.

– Qu'est-ce que tu dis, Minou ? Svetka agita la main sous la table.

– Oui, Mimi, répondit-il sur le même ton. Je disais que ça n'allait pas nous empêcher de remettre ça. »

Et là-dessus, il lui reversa du cognac et s'en versa aussi.

Quand Svetka renversa la tête en arrière pour ingurgiter le breuvage, Vitalik ne fit qu'y tremper les lèvres.

– Tu peux venir une minute ? » Il montrait la cuisine.

Liouba se leva de table sans rien dire.

La lumière douce de la lampe lui faisait de légers cernes sous les yeux, qui en devenaient plus grands et plus sombres. Elle eut envie de pleurer, sans raison, et elle se retint de toutes ses forces.

En face d'elle, Vitalik ne la quittait pas des yeux : « Apparemment, Svetka a un peu abusé, qu'est-ce que tu en penses ?

– En effet. Liouba lâchait les mots avec parcimonie, de peur que sa voix ne tremble.

– cela te gêne si je la couche... quelque part.

Liouba ne disait rien.

– Je crois qu'elle sera mieux couchée qu'assise, non ?

– C'est vrai. »

Quand ils revinrent à table, Vitalik versa à tout le monde un peu de vin, et à sa chérie un demi-verre de cognac de la bouteille dont elle avait bu toute la soirée.

– Ça lui fait pas trop ? demanda Liouba en écarquillant les yeux.

– C'est juste ce qu'il lui faut.

Svetka prit bravement le verre :

– Zaï, et toi ? Elle regardait le verre de Vitalik, rempli au tiers.

– Zaïa, c'est juste la dose qu'il me faut, ni plus ni moins.

– Ah ah ah ! »

Svetka essaya de produire un sourire humain, mais les muscles de son visage n'obéissaient plus, et ses lèvres se figèrent dans un sourire de grenouille. Après avoir bu, elle se pendit au cou de Vitalik en bredouillant quelque chose, et il la traîna dans la chambre.

Liouba, assise devant la table en désordre, écoutait Svetka bredouiller d'une voix rauque. Ses paupières étaient lourdes et elle ne se sentit pas partir dans une sorte de torpeur. Elle resta comme cela dix minutes sans bouger, somnolant les yeux ouverts, et pendant tout ce temps, une idée insupportable la tourmentait : l'idée qu'il fallait se lever, faire la vaisselle et ranger tout ce bazar de fête. C'est Vitalik qui la tira de cette stupeur en lui touchant l'épaule soudainement.

« Tu nous as peut-être assez vus ?

– Liouba se demanda comment faire : continuer à jouer le rôle de l'hôtesse sympa ou reconduire poliment le visiteur attardé ?

Elle ne dort pas. Et elle va se mettre à vomir, on dirait. Tu as quelque chose ? »

Liouba bondit instantanément, apporta une cuvette et la posa devant le lit. Il ne manquait plus que cette horreur ! Svetka poussait par moments des gémissements pénibles, les vêtements défaits et tout froissés, comme la table de fête, là-bas.

Pendant que Liouba s'occupait de son amie, dont les spasmes vomitiques avaient fini par se calmer, Vitalik avait débarrassé la table, fait la vaisselle et préparé du thé. En sortant de la chambre, Liouba fut tout étonnée : voulait-il continuer la soirée, ou simplement la remercier ?

Et ils ne remarquèrent pas que, avec une seule tasse de thé, ils avaient continué à discuter jusqu'à cinq heures et demie du matin.

À la fin de ses études universitaires, une voie royale s'ouvrait devant Vitalik : il pouvait soit travailler comme enseignant dans le département de son père, soit dans une société privée – là aussi sous la protection de son père. Cela ne l'empêcherait pas de poursuivre sa formation tout en préparant une thèse. Le travail d'enseignant ne lui plaisait pas beaucoup mais donnait en revanche des garanties : une ascension rapide dans la carrière, un revenu stable, des relations avec des gens utiles et, finalement, de l'argent. Un métier dans le privé avait aussi ses avantages : un jeune spécialiste dans un grand laboratoire pharmaceutique avait un bon salaire et des primes en cas de résultats positifs. L'emploi était avantageux aussi du point de vue des études : un métier pas salissant : nourrir des souris avec des comprimés et ensuite les disséquer pour voir ce que sont devenus les comprimés, cela laissait du temps pour la thèse.

Quand Nina Sidorovna, une femme sévère et autoritaire, entendit parler de mariage, elle n'adressa plus la parole à son fils, mais se mit en secret à collecter des renseignements sur la future fiancée. Vitalik, enfant unique et très choyé n'avait jamais essayé de refus en quoi que ce soit, mais là il se heurta au mur en béton armé de l'amour maternel.

« Qu'est-ce qui t'a pris de te laisser mettre le grappin dessus par cette rusée ? Tu n'es pas le premier ! cria-t-elle lors de leurs armistices. Et si encore elle t'aimait, mais non, c'est pour ton argent !

– Mais maman, protestait timidement son fils. Alors quoi, je n'ai pas le droit d'aimer ?

Ah seigneur ! disait-elle en agitant les bras. Aimer ! Alors elle t'a jeté de la poudre aux yeux avec l'amour...

– Mais pourquoi est-ce que tu penses...

– Je ne pense pas, c'est mon cœur de mère qui me le dit. »

Vitalik n'allait pas plus loin dans la controverse. Sa mère se taisait, puis recommençait à argumenter mais cette fois pour elle-même :

« No-on, je ne te permettrai pas d'épouser la première venue... Il nous faut une fille comme il faut, de bonne famille, et pas une va-nu-pieds envieuse.

Le père, sur cette question, était plus libéral. Il n'avait pas d'objections personnelles quant à la jeune fille, mais il trouvait que se marier à cet âge-là, c'était se gâcher la vie :

« Tu ne sais pas encore quelle femme il te faut, plaidait-il mollement, assis dans son bureau. Tu ne te connais encore pas, comment peux-tu choisir ? Faute d'expérience de la vie, tu ne peux pas savoir quelle femme il faut à tes côtés. »

Assis en face de son père sur le canapé, Vitalik, renfrogné, écoutait sa tirade.

– Et ensuite, petit, fais ta vie, gagne de l'argent et vis pour toi. Est-ce que tu veux vraiment, si jeune, te mettre la corde au cou ?

– Papa, ne parle pas comme ça. Il croisa les bras sur la poitrine. Elle, ce n'est pas une corde.

– Eh bien, le père le regarda d'un œil bon et las. Fils, je ne discute pas, c'est une belle fille. Il soupira, prit un crayon sur la table, le tourna dans ses mains et le reposa. Mais n'importe quelle femme, en permanence, c'est une charge. Surtout quand on a vingt-deux ans.

Et il ajouta en baissant la voix :

Surtout si c'est ta femme.

– P'pa, tu dis « une belle fille » et tu ne l'as même pas vue ! Mais c'est effectivement une belle fille.

– Tu plaisantes ?

– Il n’y a rien de drôle dans ma proposition. C’est, si tu veux, mon conseil d’expérience, fondé sur une réflexion saine et l’expérience de la vie.

– L’expérience de la vie... Vitalik réprima un sourire ironique. Papa, je vais me marier. Je vais me marier maintenant !

– Très bien. Tu veux cet enfant ?

– Mais papa, je te répète encore une fois qu’il n’y a pas d’enfant. Je vais me marier parce que... parce que je l’ai décidé !

– Décidé ? Maintenant c’est le père qui souriait. C’est bien. C’est bien de prendre des décisions autonomes. Donc tu dis qu’il n’y a pas d’enfant ? Et qu’est-ce qu’il y a donc alors, Vitalik ? »

Le regard du père était devenu perçant tout d’un coup. La prune noire, fixée droit sur lui et le traversant de part en part, mettait Vitalik à la question.

« Il y a, bégaya-t-il... Il y a cette fille, papa.

– Cette fille... répéta Nikolaï Grigoriévitch en souriant intérieurement. Il se lissait la barbe sans rien dire comme s’il digérait une information importante

– P’pa, je l’ai invitée à dîner ici samedi, dit prudemment Vitalik.

– Quoi ? » Le père parut sortir de sa méditation. « Maman le sait ?

– Non.

– Hm. Ses sourcils se rejoignaient à la racine du nez. Quand est-ce que tu comptes l’en informer ? On est vendredi.

– Je voulais te demander... Tu ne pourrais pas le lui dire ?

– Moi ? » Le visage de Nikolaï Grigoriévitch tressaillit d’effroi. « Bon, je lui dirai. Tu es sûr que... que c’est ce que tu veux ?

– Absolument, P’pa.

– D’accord, d’accord. »

Nikolaï Grigoriévitch se leva et se mit à marcher de long en large. Cette nouvelle circonstance le perturbait.

« Petit, ne vas pas croire que je veuille influencer ta décision, mais... et ta Lada alors ? Il employait ce possessif à dessein, pour faire sentir à son fils le poids de cet argument. Cette voiture, il avait prévu d’en faire cadeau à son fils à l’occasion de son diplôme. Pour cela il avait économisé l’argent en prévision, il voulait l’acheter comptant, pour que son fils parte dans une nouvelle vie sans crédit, pour mettre, pour ainsi dire, les compteurs à zéro.

« Et quoi, la Lada » ? Vitalik se souleva du canapé et son visage se tendit.

– Vitalik, dit gravement Nikolaï Grigoriévitch, les dépenses pour la noce, le logement...

– Je suis d’accord pour une soirée modeste, je travaillerai, Liouba a un appart, et je gagnerai assez pour deux, dit-il très vite.

– Liouba a un appartement. Et où est-il, cet appartement ?

– A Ukrainsk.

Et tu comptes aller vivre à Ukrainsk ?

Oui. »

Sa réponse était déjà moins assurée que les précédentes.

Nikolaï Grigoriévitch regarda son fils un moment puis secoua la tête :

« Et au travail, tu comptes y aller comment ?

– Mais j’aurai une voiture... »

Vitalik suivait son père du regard. Il le regardait arpenter la pièce sur le tapis épais en se grattant la barbe et sans le regarder.

Enfin il rendit son verdict :

« On verra. »

Au son de sa voix, Vitalik poussa un soupir de soulagement. Il se ragaillardit et, détendu sur le canapé, demanda :

« Alors, tu le diras à maman ?

– Je le lui dirai.

– P’pa, demande-lui de ne pas trop... enfin, qu’elle ne joue pas les grands méchants loups.

– D'accord. »

Le lendemain, quand Vitalik amena Liouba en taxi, exactement à l'heure convenue, il pleuvait. Ils passèrent le seuil de l'appartement. Il y avait de l'électricité dans l'air : on aurait dit qu'au moindre geste, ils allaient être foudroyés par une décharge de deux mille volts.

« Papa, voici Liouba. »

Vitalik était content que ce soit son père qui leur ait ouvert la porte, et non sa mère, qui, par son abord inaccessible, aurait pu bloquer Liouba d'emblée.

Nikolaï Grigoriévitch aperçut le doux ovale du visage, les lèvres jeunes et tendres et les yeux, qui inondaient l'entrée de leur bleu. Il tendit la main et sentit soudain son cœur s'attendrir et une douce chaleur l'envahir depuis l'extrémité des doigts jusqu'à la poitrine. Cela lui était maintenant indifférent de savoir qui était cette fille, de quelle famille elle était et ce qu'elle attendait de son fils. L'essentiel était qu'elle existait, que cette fille existait. Et le plus triste, pensa-t-il tout à coup, était que son fils ne comprenne pas quelle femme il avait à côté de lui.

Nikolaï Grigoriévitch, enchanté... Il avait encore beaucoup de bonnes paroles à dire, il voulait dire que maintenant personne et rien au monde ne pourrait les séparer, et que désormais, il la considérait comme sa fille et même plus. Il prendrait sa défense et si seulement son fils ou n'importe qui d'autre osait l'offenser en quoi que ce soit,... mais il ne trouva pas les mots et se contenta de regarder son visage frais, ses cheveux que l'humidité faisait torsader et dans lesquels tremblotaient des gouttes de pluie.

Chapitre 2

La noce eut lieu début juillet, dès que Liouba eut passé son examen de sortie. Ils vécurent à trois : Vitalik, Liouba et Oleg. Vitalik prit un poste de prof chez son père – on avait décidé que c'était plus sûr que de chercher du travail chez les capitalistes.

Liouba se préparait déjà à passer l'examen à l'institut des langues étrangères quand elle apprit qu'elle était enceinte. Bien sûr, il fallut reporter l'inscription. Elle comprenait que sa grossesse et son enfant à venir allaient repousser la réalisation de son rêve de trois ou quatre ans pour le moins. Cela lui causa un peu de découragement mais elle se consola à l'idée que cela aurait pu être pire.

Vitalik s'avéra être un père de famille consciencieux dont on disait : « Tout pour la maison. » Liouba ne connaissait pas de refus parce que Nikolaï Grigoriévitch essayait de prévenir le moindre de ses désirs : il procurait les meilleurs produits, les plus frais, il lui avait offert un manteau de fourrure très cher, une Lada toute neuve, et ne savait plus quoi offrir pour lui faire plaisir. Parfois il passait sans façons après le travail, il apportait des bonnes choses, des fruits exotiques ou bien il restait toute la journée sans rien faire.

Liouba aimait cette abondance, mais que signifiait les petits plats et le manteau en comparaison avec le rêve qui ne se réalisait toujours pas – se réaliserait-il un jour d'ailleurs ?

Un jour elle s'ouvrit de ses doutes à son beau-père. Elle était souvent plus proche de lui que de son mari et elle pouvait lui parler de tout : de ses relations avec Vitalik, de l'incompréhension de sa belle-mère, de sa grossesse enfin, qui n'était pas autant souhaitée qu'elle l'aurait voulue. Il fut du reste le premier à le savoir et s'en réjouit comme un enfant.

« Mais enfin, Lioubochka, tu veux absolument entrer à l'INAL ? »

Nikolaï Grigoriévitch ne comprenait pas pourquoi cet être parfait voulait en plus se perfectionner dans les langues étrangères. Pour lui, on ne pouvait pas améliorer ce qui était déjà beau.

« Vous comprenez (Liouba baissait les yeux modestement)... Une femme sans éducation, c'est juste une cuisinière.

– Mais allons, Lioubochka ! Comment peux-tu parler de toi de cette façon ? Mais tu es une femme extraordinaire ! Et si tu veux tant que ça être cultivée, eh bien viens chez moi à la fac de biologie, et tu auras ta formation. »

Liouba hésitait. Il aurait fallu remercier pour la proposition, mais comment refuser un peu poliment ? La biologie était une discipline pour laquelle elle n'avait pas le moindre intérêt ; et puis, cela n'offrait pas de

perspectives, la biologie. Où irait-elle travailler après cela ? Prof de biolo dans un collège ? En outre son beau-père était titulaire de la chaire de parasitologie et cette seule appellation lui donnait un peu la nausée.

« Je crois que pour la biologie, je n'ai pas de dispositions...

Nikolaï Grigoriévitch devinait son trouble.

– Bon, alors non. Mais si tu veux, je te ferai entrer chez un bon copain au département d'économie. »

Liouba temporisait. L'économie, c'était déjà un peu mieux, mais peut-être un peu plus difficile. Elle n'avait jamais été attirée par les sciences exactes et visiblement, elle n'avait pour elles que peu de dispositions.

« Je ne sais pas... ça doit être difficile, non ?

– Comment cela, difficile ? On te donnera les papiers et puis c'est réglé. Et un diplôme, ça ne peut pas te faire de mal. La faculté est réputée. L'université fait partie des dix meilleures en Ukraine. Décide-toi.

– C'est seulement pour cela, pour ne pas perdre de temps... Liouba se tut. Quand même, ce n'est pas ce qui me plaît, je ne me vois pas dans ce milieu-là. »

Nikolaï Grigoriévitch réfléchit un instant.

« On va faire comme ça : cette année tu vas en économie, et quand l'enfant aura deux ans, on prendra une nounou et tu entreras dans ton institut.

– Oui, mais alors, pourquoi l'économie d'abord ?

– Ce n'est pas grand-chose... Tu n'as pas besoin de travailler, bien sûr. Mais à tout hasard, il te faut un diplôme. »

Sérioja naquit au printemps. Il était beau et en bonne santé, avec les yeux bleus de maman et de tendres fossettes sur les joues. La joie de Nikolaï Grigoriévitch ne connaissait pas de bornes. Il n'avait pas ressenti la même chose lors de la naissance de son fils. Il prit part personnellement aux préparatifs de tout ce qui est indispensable dans des cas pareils, à commencer par la layette et jusqu'au choix du papier peint pour la chambre d'enfant. Il avait au préalable noué des contacts avec le personnel de la maternité en donnant à chacun un cadeau correspondant à son rang pour que l'accouchée ne manque d'aucune attention. Quand les contractions commencent, c'est à lui qu'on téléphona en premier, et c'est lui qui appela Vitalik. Nikolaï Grigoriévitch annula ses cours et se précipita à l'hôpital tout ému.

Même si la mère et l'enfant se portaient parfaitement bien, on laissa partir Liouba non au bout d'une semaine, comme d'habitude, mais au bout de deux. C'est Nikolaï Grigoriévitch qui avait insisté pour cela, pris à ce moment-là par la manie de la précaution.

Toute la famille se retrouva pour fêter la naissance : les deux générations de Bochkarev. Nikolaï Grigoriévitch trônait au bout de la table. Si brusquement retentissait un cri venant du berceau minuscule décoré de dentelle bleue, tous les quatre se précipitaient et, penchés au-dessus du bébé, faisaient des « areuh areuh » à qui mieux mieux.

Liouba n'aimait pas trop cet excès d'attention autour de l'enfant, il lui semblait que cela allait le rendre plus capricieux. Elle n'était pas encore complètement remise et elle avait surtout envie que cette compagnie festive et bruyante se disperse au plus vite.

« Je vais peut-être venir vivre ici les premiers temps », dit Nikolaï Grigoriévitch après qu'ils eurent pas mal bu.

Nina Sidorovna leva les yeux sur son mari. A son visage légèrement bouffi par le cognac, on ne pouvait pas dire s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.

– Il faut bien que quelqu'un aide à s'occuper de cet enfant.

– Et depuis quand tu aimes élever les bébés maintenant ? poursuivit-elle froidement, transposant cette proposition, dite un peu sur le ton de la plaisanterie, dans un registre beaucoup plus grave. Je ne crois pas me souvenir que tu aies eu cette vocation quand Vitalik était petit.

– Chérie, c'est différent maintenant ...

– Que veux-tu dire par là ? Nina Sidorovna s'était redressée sur sa chaise.

– Inutile de chercher un sens caché dans mes paroles. N'oublie pas que je suis biologiste, c'est-à-dire à moitié médecin. Mon contrôle peut être important, ils ne voient pas ce que je vois, dit Nikolaï Grigoriévitch gravement.

– Oui, mais ton fils aussi est biologiste...
– Mais qu'est-ce qu'il y comprend ? Et il agita la main en direction de Vitalik. D'ailleurs ce n'est pas tant d'un biologiste qu'on a besoin que de quelqu'un qui soit toujours disponible.

– Quelqu'un qui soit toujours disponible... murmura Nina Sidorovna, stupéfaite.

– Mais je ne vais pas t'expliquer, tu es passée par là toi aussi. »

Nina Sidorovna regarda son époux sans rien dire, comme pétrifiée.

« Ça alors ! » dit-elle enfin, en regardant sa bru d'un œil nouveau, qu'on ne lui connaissait pas jusque là.

Il y eut un silence tendu.

« Elle ne peut pas veiller nuit et jour, » dit Nikolaï Grigoriévitch pour se justifier, et au fond de ses yeux brillait une lueur d'hostilité.

Vitalik, effrayé, s'exclama :

« Oleg nous aidera. Et pour qu'on le comprenne bien, il se leva et désigna Oleg du doigt :

– C'est vrai, c'est lui qui sera notre assistant ! »

Toute l'assemblée se tourna vers Oleg, qui s'était réfugié tout au bout de la table.

Sur leur visage se lisait non seulement une question, mais une attente anxieuse, l'effroi, l'espoir et je ne sais quoi d'autre encore, mais pas ce que l'on pouvait demander à un garçon de treize ans.

Oleg ne disait rien. Il avait saisi le sens général de la conversation, mais il ne comprenait pas ce qui les faisait s'agiter comme cela. Après tout, Nikolaï Grigoriévitch était si bon et si gai, à qui d'autre que lui pouvait-on demander de s'occuper de l'enfant ?

D'autant plus que personnellement, Oleg n'avait pas du tout envie de s'occuper de cette affaire sans grand intérêt. Et qu'est-ce qu'il a donc cet enfant, pensait-il, que tout le monde en est dingue ?

Il resta une minute sans rien dire mais il n'avait toujours rien compris. Il se leva de table et sans dire un mot il alla dans sa chambre, qu'il partageait à présent avec ce malencontreux « enfant ».

Il se coucha en chien de fusil et se couvrit la tête en essayant de penser à autre chose. De la cuisine lui parvenait un bruit de conversation : tout le monde parlait à la fois la voix de Nikolaï Grigoriévitch montait dans l'aigu. Oleg entendit le fracas d'une table qu'on renverse, des cris de femme et le tintement du verre brisé. Tout cela fut couvert par l'exclamation de Nikolaï Grigoriévitch :

« Tu ne m'as jamais compris !

La voix de Nina Sidorovna gémit :

– Vitaliik ! »

C'était le cri d'un animal blessé qui sent sa fin prochaine. Oleg sentit des frissons lui parcourir le dos. Dans le berceau à côté, le petit Sérioja se mit à pleurer, mais plus personne ne faisait attention à lui. Vitalik cria quelque chose pour les calmer, puis on entendit une quelque chose comme une gifle sonore, et aussitôt après un triple hurlement de Nina Sidorovna :

Après cela commença quelque chose d'inimaginable : des coups sourds sur le plancher, des feulements, des cris de femmes éperdues, tout indiquait une lutte sans merci. Dominant le tout se fit entendre le fracas d'une vitre brisée et le cri de Liouba :

« Du sang ! Il a du sang ! »

Oleg était couché sur son lit et les bruits de la dispute résonnaient dans son corps tout entier. Il était complètement abattu :

« Si j'avais dit quelque chose tout à l'heure, pensait-il... Ce qu'ils avaient envie d'entendre. »

Le silence revint.

On entendait les sanglots et les lamentations de Nina Sidorovna, le souffle court de Nikolaï Grigoriévitch et la voix brève de Liouba, la seule à jeun dans tout ce sabbat. Le responsable de tout cela, le nouveau né Sérioja, s'était lassé de pleurer et poussait maintenant de petits couinements plaintifs, sans même l'espoir d'attirer l'attention. Oleg se leva et se mit à le bercer tout doucement. Non qu'il eût pitié de l'enfant ni qu'il fût sensible à ses pleurs, mais il avait décidé que ce n'était pas bien de laisser tomber les petits, même quand on a soi-même de sérieux ennuis.

Oleg avait l'impression d'une totale solitude. Liouba, l'unique être proche, consacrait toute son attention à son fils et à son mari, oubliant pour un temps son rêve de s'occuper de langues étrangères.

A la fin des cours au collège, Oleg se rendait directement à l'école de musique. Après avoir travaillé là le temps requis, il rentrait chez lui et repassait au piano la leçon du jour. Du reste, on ne pouvait pas dire qu'il « repassait » ; le travail se faisait facilement et sans effort, comme si ses mains connaissaient l'instrument depuis toujours. Il avait pris l'étrange habitude entre les deux écoles de téléphoner à sa sœur depuis une cabine de la rue. Leurs conversations avaient un caractère on ne peut plus superficiel. Oleg demandait quoi acheter en rentrant à la maison. Liouba lui donnait quelques courses à faire, parfois elle demandait comment ça allait à l'école.

Il sentait que ces courses n'avaient rien d'urgent et qu'il s'agissait plutôt de parler pour parler : il écoutait la voix calme de Liouba et dans ces moments-là, plus rien ne les séparait l'un de l'autre. Il avait envie de rester un peu dans cette illusion qu'il n'avait pas encore perdu ce lien invisible, qu'il avait encore un être proche qui l'aimait sans condition, et que cet amour-là ne finirait jamais.

En s'éveillant le matin, Oleg éprouvait un ennui sans cause. Il n'avait pas envie de sortir du sommeil pour pénétrer dans ce monde étranger et sans joie. Sur ses joues où le duvet commençait à pousser roulaient des larmes silencieuses et il sentait dans la gorge comme un poids. Pour combattre cet état aussi pénible qu'incompréhensible, il s'était imposé de ne pas rester couché plus de cinq minutes. Il se levait, commençait par regarder, par la fenêtre, le monde de la perestroïka avec ses rues grises et ses publicités tapageuses venues de l'étranger. Dans les magasins, les produits alimentaires indispensables avaient disparu, mais Vitalik réussissait à se procurer quelque part un excellent café dont Oleg dégustait une tasse avec deux sandwiches au fromage qui lui paraissaient secs et fades. Ainsi commençait la journée.

Parfois, pour se distraire, il sortait dans la cour et commençait à parler aux enfants des voisins de Jules Verne ou de Walter Scott. Eux l'écoutaient, bouche bée. Ils l'admiraient : comment pouvait-on retenir dans le détail tout une série compliquée d'événements et les raconter comme un livre !

Le secret, c'est qu'à peu près au milieu du livre, Oleg commençait à modifier légèrement, puis se mettait tout simplement à fantasmer si bien qu'à la fin, l'histoire était pratiquement méconnaissable. Parfois, sur le chemin du collège, il improvisait pour ses camarades des récits qu'il disait avoir lus, et le lendemain matin sous le porche, toute une meute de gamins l'attendait pour entendre la suite.

Mais malgré tout, ce n'étaient que des moments d'amitié ponctuels, ou pour mieux dire, de communication à sens unique. Et la solitude ne diminuait pas pour autant.

En classe, Oleg essayait de ne pas se faire remarquer et de ne pas provoquer d'agacement chez les professeurs par ses réponses à côté. Dans ces moments-là, il aurait voulu devenir invisible ou faire en sorte, par quelque procédé magique, que tout le monde l'oublie.

Il se demandait quel esprit malveillant l'obligeait à rester là des heures au lieu de vivre libre, de faire de la musique, de penser et de rêver à ce qu'il voulait.

Liouba regardait son reflet dans le grand miroir rond de l'entrée. Les appliques mates de chaque côté éclairaient son visage, qui ces derniers temps avait pris quelques rondeurs. Environ deux ans après leur mariage, Liouba s'était regardée et avait remarqué qu'elle n'était déjà plus elle-même, mais quelqu'un d'autre.

Liouba ne pouvait plus penser à elle-même comme à une personne à part, séparée, elle se ressentait comme une partie d'un être nouveau, inconnu jusqu'alors, avec ses goûts, son caractère et ses habitudes. Cet être était la résultante de tous les nouveaux événements qui s'étaient produits ces derniers temps, en particulier l'arrivée de l'enfant. Vitalik, Liouba et Sérioja s'étaient unis d'une façon inconcevable pour donner naissance à ce nouveau Je, qui vivait maintenant sa vie. Ce « je » avait ses préférences et ses besoins, qui n'étaient ceux d'aucun d'eux pris séparément. Il exigeait de bien manger, aimait s'allonger sur le canapé, discuter de leurs connaissances et de leurs collègues, il aimait rêver à l'avenir et par dessus tout, il appréciait le calme et le confort. Cet être n'avait pas d'amis, il se contentait de sa propre compagnie et trouvait ses distractions en lui-même. Liouba avait remarqué qu'elle s'était mise à forcer : sur les côtés apparaissaient de douces épaisseurs, le bas du corps s'était alourdi et n'était plus aussi agile qu'avant. C'est l'Être qui avait introduit ces correctifs.

La veille, Liouba avait appris qu'elle était à nouveau enceinte. Cette nouvelle ne la réjouissait ni ne la peinait. Elle n'avait pas encore décidé quel parti elle devait en prendre.

Ses rêves d'institut, ses projets de vie qu'elle avait construits jusqu'au mariage et pour lesquels, d'ailleurs, elle s'était mariée, tout cela avait disparu. A présent tout cela n'avait plus d'importance. Liouba essayait de se souvenir de ses ambitions passées et de se redonner le moral, mais cela ne marchait pas. Elle sentait qu'elle portait le flux d'une autre vie, qui avait ses buts et sa propre voie. Brusquement elle se surprit à raisonner comme une ménagère. Il n'y avait rien qu'elle refusât davantage que d'être comme ces voisines qui restaient à la maison derrière le dos de leur mari et qui, à trente ans et quelque, ne connaissaient rien d'autre que la cuisine, les feuilletons et les interminables conversations téléphoniques. Cela la rendit mélancolique. Non, elle n'était pas comme ça ! Elle devait absolument, absolument entrer à l'INALCO et se mettre à travailler. Elle se voyait

comme une femme d'affaires intéressante, soignée et énergique. Cela impliquait un choix : l'enfant ou les études.

Le soir Vitalik, ne rentrant du travail, remarqua son visage changé :

« Toi, tu as des soucis, dit-il en tirant sur sa natte d'un geste tendre et un peu puéril ».

Liouba ne se coupait pas les cheveux comme le faisaient presque toutes les femmes mariées qu'elle connaissait – parce que c'est plus pratique, disaient-elles. Elle les laissait pousser et à la maison, les portait tressés en une lourde natte. Cela lui donnait un cachet personnel, et quand les collègues de Vitalik étaient invités chez eux, ils regardaient longuement cette natte, sa tête et ses épaules. Son mari, bien sûr, était très fier de sa femme.

« J'ai été chez le médecin.

– Ah, et alors ? »

Il ne comprenait pas bien de quel médecin il s'agissait.

Ils n'avaient pas encore programmé le deuxième. Vitalik travaillait sur sa thèse et ne voulait pas se décharger de tous les soucis sur sa femme. Et puis le budget familial de la petite famille devait beaucoup aux efforts de Nikolai Grigoriévitch.

« Tu sais... Elle choisissait soigneusement ses mots.

– Vraiment ? » Il avait deviné et s'il ne sauta pas de joie, c'est seulement parce qu'il était assis.

– Oui. Son visage à elle était pensif, et sa joie mesurée. Et bon, alors je ne sais pas... »

Mais il ne la laissa pas terminer :

« Ne réfléchis pas. Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. On y arrivera, mon père nous aidera.

Il prit ses mains dans les siennes, baisa chaque doigt et les appuya sur son visage.

Finalement, Liouba ne se résolut pas à exprimer à voix haute ses véritables pensées, et peut-être n'avait-elle pas décidé lesquelles de ses pensées étaient les véritables.

Ainsi, au terme prévu, Kostia arriva chez eux. Chacun des garçons développa son caractère propre : l'aîné, Sérioja, était du genre joyeux et malin, comme son père. Quant à Kostia, à dix-huit mois il était plus renfermé mais ne pleurait pas. Il regardait le monde avec les grands yeux de sa mère. Liouba trouvait qu'il lui rappelait Oleg enfant.

Ces derniers temps, dans le tourbillon des événements, elle avait complètement perdu de vue son frère. Et quand pourtant elle trouvait une minute pour lui parler, elle ne savait plus quoi lui dire. Liouba était à présent si éloignée de sa vie à lui qu'en réponse à ses rares questions, la plupart du temps, Oleg ne répondait pas. L'âge ingrat, pensait-elle. Et tout récemment elle avait remarqué chez lui une façon nouvelle, qu'il avait prise on ne sait où, de parler sèchement par monosyllabes.

Un soir de novembre, Nina Sidorovna téléphona très tard. Elle n'appelait plus souvent – on peut dire qu'elle n'appelait jamais – et Nikolai Grigoriévitch ne venait plus jamais comme ça, en passant.

Elle pleurait au téléphone. A moitié réveillé, Vitalik entendait mal :

« Papa va mal.

– Maman, m'man, qu'est-ce qui se passe ? Mais arrête de pleurer... Quoi, papa ?

Dans l'écouteur, un cri de femme terrassée par le chagrin. Vitalik monta rapidement dans sa voiture et partit pour Donetsk.

Un infarctus. Sa mère était dans la salle d'attente, un manteau par-dessus sa robe de chambre et les pieds nus dans ses bottines.

« Il se faisait tellement de soucis pour vous ces derniers temps... Elle pleurait par saccades et étalait ses larmes sur son visage. Il restait assis sans rien dire, tout le temps... »

Nikolai Grigoriévitch ne survécut pas à cet infarctus. Quelques jours plus tard on l'enterra.

Vitalik eut du mal à se passer de l'appui moral de son père, il en eut autant à se passer de son soutien matériel. Tant que son père était en vie, il s'était surtout consacré au travail scientifique sans se préoccuper outre mesure de nourrir sa famille. Quant à sa carrière, elle ne lui causait pas non plus de soucis puisqu'il sentait son

soutien derrière lui. Mais à présent il lui fallait d'abord penser à nourrir une famille de cinq personnes. Pour un jeune professeur avec un traitement modeste, cela devenait très difficile.

Ils connurent les vaches maigres. Les ressources d'un pays jadis puissant avaient été disséminées à droite et à gauche, les usines avaient cessé le travail, les mineurs faisaient grève, les retraités, les enseignants et les chercheurs avaient, semblait-il, été rayés de la liste des vivants. A l'université, Vitalik se vit lentement mais sûrement écarter de toutes les places : la lutte pour les postes devenait une lutte à mort.

« Je n'irai pas, » dit Oleg.

Ils étaient dans la cuisine : Liouba préparait le dîner. Oleg se faisait du thé. Cette fois le thé était marron pâle, il fallait faire des économies.

« Oleg ? » Liouba n'en croyait pas ses oreilles. Elle retira de la cuisinière la casserole d'oignons qu'elle faisait revenir et se retourna pour mieux voir le visage de son frère.

« Tu penses ce que tu dis ?

– Oui.

– Tu sais ce à quoi Vitalik doit faire face ?

– Oui.

Cette façon de parler par petites réponses sèches commençait à l'agacer.

– Tu veux dire que, à cause de toi, on va tous rester ici à se serrer la ceinture ?

– Ce n'est pas la peine de faire quoi que ce soit *à cause de moi* ! » l'interrompit Oleg.

Elle ne l'avait jamais entendu parler sur ce ton. Il lui fallut un moment pour digérer cette nouvelle information, mais aussi ce nouveau regard, ce nouveau port de tête et cette nouvelle expression du visage.

« Je veux dire, ajouta Oleg plus doucement, seulement que moi, je ne partirai pas. Il mettait l'accent sur *moi*.

– Je ne comprends pas.

– C'est très simple. Je reste ici. Vous, vous partez. J'ai seize ans, je peux gagner ma vie tout seul.

– Mon dieu ! explosa Liouba, il va gagner sa vie tout seul ! Aujourd'hui, des adultes avec une formation supérieure ne savent plus comment s'en sortir, et lui... il va gagner sa vie ! »

Dans ces temps difficiles, elle était devenue nerveuse, irritable, et parfois elle explosait, criant après son mari ; mais jamais encore après Oleg. Il s'immobilisa, avec la tasse de thé qu'il portait à ses lèvres.

Liouba s'assit sur une chaise à côté de la cuisinière :

« Une place comme celle-là, on ne lui en reproposera plus jamais, dit-elle avec lassitude. C'est une chance à saisir. Si on la laisse passer, je ne sais pas ce qu'on mangera demain. Aujourd'hui on a encore un peu de pommes de terre et de farine. La semaine prochaine, la farine, ce sera terminé. Et les pommes de terre, il n'y en aura déjà plus pour cette semaine. On ne peut acheter qu'une baguette de pain par jour et il nous en faudrait une et demie. Et toi, tu dis « Je ne partirai pas » !

Et plus elle parlait, plus elle s'emportait.

– Mais pourquoi à Kostroma, pourquoi aller si loin ?

– Mais parce que là-bas, il y a la sœur de Nina Sidorovna, elle le protège. Elle a promis de l'aider pour le logement, elle lui a déjà trouvé un appartement dans la cité universitaire. Tu comprends bien qu'aujourd'hui plus personne ne donne ni ne partage quoi que ce soit ! Ni les emplois, ni le logement ! Que la famille nous aide – par pitié, à cause des deux enfants, parce qu'on n'a rien à manger – c'est déjà une chance ! On m'a promis une place, en plus... de comptable dans un magasin, je ne savais pas comment remercier. Merci à mon beau-père, paix à son âme, qui s'est occupé de ma formation. Eh, si Nikolaï Grigoriévitch était encore en vie... Je ne m'attendais pas à ça pendant que j'attendais Kostia. Et mes langues romaines et germaniques, je peux faire une grande croix dessus maintenant. »

Oleg ne disait rien. Il ne savait pas quoi répondre, il savait juste qu'il était désolé pour sa sœur et ses petits neveux, auxquels il s'était beaucoup attaché ces derniers temps. Le soir, les deux petites boules tièdes s'installaient de chaque côté de lui et il leur racontait des contes de son invention. Sérioja était déjà solide sur ses jambes et Kostia marchait à quatre pattes derrière, comme une petite queue.

« Liouba, je vais aller chanter à l'église, dit-il à mi-voix. A Gorniak, il y a un bon père, il va me prendre.

Elle leva sur lui des yeux étonnés.

– De toute façon j'y serais allé.

– Mais tu... tu es croyant ?

– Il ne s’agit pas de ça. Il détourna les yeux. Il y a de l’argent là-bas. J’aurai de quoi vivre.
– Quel argent, de quoi tu parles ? Est-ce que tu t’imagines seulement les dépenses rien que pour l’entretien de l’appartement ? Payer l’électricité, l’eau, le chauffage ?

- Du chauffage, il n’y en a déjà plus, lui rappela Oleg.
– Bon, d’accord. Et avec quoi tu comptes payer l’appartement ?
– Et maintenant, vous le payez comment ? »

Liouba se tut et baissa la tête :

« Mais Gorniak, c’est... Il faut y aller, ça fait des frais aussi.

- J’ai déjà pensé à tout. J’irai à pied.
– A pied !
– Mais ça fait une heure et demie en tout, à travers champs.
– A travers champs ! Tu veux y aller à travers champs ?
– De quoi tu as peur ? Il n’y a rien que des corbeaux et des chardons. C’est que des terrains vagues.
– Et justement ! Une heure et demie aller, une heure et demie retour, tout ça dans des terrains vagues ?!
– Liouba... Oleg regarda sa sœur comme il ne l’avait plus regardée depuis longtemps. Merci d’essayer de me convaincre... »

Il se tut, comme s’il réfléchissait, et il ajouta, gêné :

« Vitalik m’a donné de l’argent pour commencer, et il a dit qu’il m’en enverrait d’autre

- Comment ? Elle se pencha, comme si elle avait reçu un coup. Comment, il a...
– Oui, on s’est mis d’accord. Je lui ai promis que je t’expliquerais moi-même. »

Elle se couvrit le visage de ses mains.

Oleg remarqua que sa sœur avait maigri ces derniers temps, que ses yeux étaient cernés et sombres, que ses omoplates étaient saillantes comme deux petites ailes qui auraient commencé de lui pousser sur le dos. Il voulut lui caresser les cheveux, mais il ne savait pas comment faire. Il ne sut que rester à regarder ses épaules secouées de sanglots et prier *in petto* que ces larmes cessent le plus vite possible.

« Ne pleure pas, dit-il quand il n’en put plus, et il lui toucha l’épaule. Pour moi, tout ira bien.

Je ne pleure pas, répondit Liouba en sanglotant. Simplement je pensais à maman... » Elle regardait sans voir quelque part dans l’espace. Où est-elle, notre maman, Oleg ? »

Il eut peur que ses nerfs lâchent et qu’elle se mette à délirer.

« Pourquoi est-elle morte si tôt ? continuait Liouba. Et papa, où est-il ?

Et Nikolaï Grigoriévitch, dit Oleg, surpris lui-même de ce qui lui venait. Parfois je me demande si je n’ai pas rêvé tout ça. Tu te rappelles les ananas qu’il apportait...

Oui. .. Liouba essuyait ses larmes avec le coin d’un torchon de cuisine.

Pourquoi on ne se rappelle jamais d’eux ?

Je ne sais pas. »

Elle hochait la tête tristement. De leur père, aucune nouvelle. Était-il vivant ?... Son visage fut à nouveau déformé par un accès de larmes.

« Où sont-ils tous ? »

Chapitre 3

« Bonjour Liouba, commença Oleg sur sa feuille de papier. Et aussi Vitalik, Sérioja et Kostia. Tout va bien ici. Je travaille au même endroit le samedi et le dimanche. »

Il réfléchit à ce qu’il allait bien pouvoir écrire après, quelle expression pourrait transmettre à sa sœur la chaleur qu’il voulait lui communiquer, mais tous les mots lui semblaient vides et superflus. Il aurait fallu ajouter une formule finale, se dit-il. Mais, après avoir relu toute la lettre, il comprit que « à bientôt » ou « à une autre fois » auraient l’air d’une plaisanterie vu qu’entre l’entête et la signature il y avait en tout une dizaine de mots.

Un coup de sonnette à la porte l’interrompit dans ses pensées. C’était un soir d’automne humide. Oleg n’attendait personne. Il mit la lettre de côté non sans avoir posé un livre dessus, et alla ouvrir.

Devant lui se tenait son voisin, Vania Delibadzoğlo, sale et joyeux, comme surgi du monde de l’enfance. Ses cheveux étaient emmêlés ; de son blouson pas très propre pendait un lambeau déchiré. Sans dire bonjour ni demander la permission d’entrer, il pénétra dans la cuisine en disant :

Tu veux du boulot, mec ?

Et il leva le pouce en l'air.

Quel genre de boulot ? demanda Oleg en le suivant.

Le Klondyke, là-bas, y a de la ferraille, mec !

Il se passa le doigt en travers de la gorge.

A cette époque, la moitié de la population mâle de l'Ukraine faisait le commerce des métaux. Des combinards aux dents longues avaient placé un peu partout des points de récupération de ferraille, et depuis il n'y avait plus en ville un seul morceau de fer rouillé.

Et cela aurait été très bien si les fils électriques et les câbles téléphoniques n'avaient pas commencé à disparaître des poteaux. Le matin en se réveillant, les gens découvraient avec surprise que le courant avait été coupé et ils se retrouvaient sans lumière. Des terrains de football et des cours d'école se retrouvaient dépouillés de la même manière.

« Où ça ? »

Oleg fit asseoir son hôte agité sur une chaise et s'assit lui aussi.

« A la décharge. Je fouille là-bas toute la journée. Et j'ai décidé de laisser tomber l'école, ça m'embête tous ces trucs chiants. J'ai les outils et tout. Tu viendras ? »

Oleg réfléchit :

« La décharge... »

Tout de même, la décharge ne lui disait trop rien. Il la connaissait, cette décharge. Elle s'étendait sur environ deux kilomètres et se signalait de loin par toute une série de sachets de cellophane qui tourbillonnaient au-dessus comme des papillons quand il y avait du vent.

« La déchââрге, se moquait Vania avec une grimace qui imitait la réflexion. Ce n'est pas une décharge, c'est le Klondyke, j'te dis ! »

Oleg essayait de relier dans sa tête deux concepts : lui, et la décharge, la décharge et lui, lui dans la décharge...

« Fais pas le difficile. Tu crois qu'il y a que les SFD qui fouillent ? Mais si tu veux savoir, au Klondyke, c'est plus propre que dans mon appart'. Y a même des champignons qui poussent, j'en ai ramassé et je les ai fait cuire, des champignons normaux, quoi. Et pourquoi les laisser perdre ? Je vais même t'avouer un truc : j'en ai vendu au marché, et les gens les ont pris ! Dommage quand même que j'ai pas le temps de m'en occuper. Ça prend trop de temps. Ecoute ! (Les yeux de Vania s'allumèrent). Qu'est-ce que tu dirais de t'occuper des champignons ?

– De plus en plus fort, » pensa Oleg. Non, il ne se voyait pas en train de vendre les champignons de la décharge.

Pendant ce temps Vania continuait à parler tout seul :

« Non, c'est nul. Sur la ferraille, on gagnera plus. Il faut se dépêcher, Oleg. Non, moi, j'ai pas besoin de me dépêcher, je suis en règle. Mais je vais te dire un secret : (sa voix baissa jusqu'à devenir inaudible) toutes les parcelles sont prises. Je me suis pris une parcelle comme ça ! Ses pupilles s'agrandirent. Tu verrais ça : je fouille, je fouille, et du métal, il en sort, il en sort, et plus ça va, et plus il y en a ! Au bout là-bas, y a encore un endroit qu'est pas pris. Je te le propose comme à un copain, Oleg. Honnêtement, je le proposerai pas à un autre. T'es d'accord ? »

Oleg ne répondit pas. Il réfléchissait.

« Ah oui, j'avais oublié. Toi, t'es un musicien. Tu vas pas aller fouiller à la décharge. »

Vania allait déjà se vexer, mais il n'y arrivait pas. Ce soir-là il était inhabituellement généreux. Il avait fait une bonne journée.

« D'accord, il y a encore un business, dit-il avec indulgence. Oleg, je partage seulement avec toi. Je pourrais le faire moi-même mais je suis prêt à te prendre avec moi.

– Quel genre de business ?

– Les antennes.

– Quoi ??

– Enlever les antennes des toits.

– Ça va pas ?

– Mais si ! J'ai tout préparé, j'ai les outils...

– Vania, tu réalises ce que tu dis ?

– Mais justement, je réalise. On travaillera la nuit, comme ça, personne nous verra. Une antenne ça pèse dans les... oh oh ! Tu te rends compte, combien on va se faire. Evidemment y a un risque. On peut nous prendre et nous balancer du toit, mais ça, c'est rien. L'essentiel, c'est de faire vite. »

Vania était fier de son idée et rayonnait comme un sou neuf.

« Hein, qu'est-ce que t'en dis ? »

Oleg ne savait pas quoi dire. La proposition était tellement inouïe. Après un silence, il finit par répondre :

« Non, Vania, je préfère la décharge... Je suis d'accord.

– Quoi, t'as peur ?

– Comment t'expliquer ? Il me semble que ton idée... elle est un peu dingue.

– Diiiiingue, répéta Vania, offensé. Pour des peigne-culs comme toi, tout ce qu'est pas dingue, c'est de faire dzing dzing sur un piano du matin au soir. »

Il se leva brusquement et il s'apprêtait à partir, mais en arrivant dans l'entrée, il demanda d'un ton conciliant :

« Alors, tu viens demain ? »

En proposant ce « travail » à Oleg, il va de soi que Vania n'était pas aussi clair qu'il y paraissait. On pouvait peut-être le traiter de dingue, mais pas du tout de bonne pâte, capable de céder comme ça une part de son « salaire ». Il tablait sur le fait qu'avec un « associé », il lui serait plus facile de résister à ses concurrents. Il se pouvait même qu'il soit obligé de défendre physiquement ses droits sur la parcelle – sait-on jamais ?

« Oui. »

Oleg avait calculé qu'il n'y avait pas d'autre issue pour l'instant. Tous ces derniers temps, il s'était nourri de pommes de terre à l'eau.

« Eh ben voilà, t'aurais pu le dire tout de suite ! jubilait Vania. Au lieu de dire diiiingue »...

Après la classe, Oleg se rendait à la sortie de la ville, où Vania travaillait sans relâche depuis le matin. Leurs outils étaient camouflés dans un endroit isolé. En plusieurs heures de travail à la pioche et à la pelle, Oleg arrivait à récolter un maigre tas de ferraille. Tard le soir, à la tombée de la nuit, ils rentraient chez eux : Vania avec un chariot plein à ras bord, Oleg avec un misérable petit sac à la main. En vendant la ferraille, il s'achetait une baguette de pain et trois cents grammes d'anchois. Cela faisait son dîner. Il y avait aussi de bonnes journées où il y avait tellement de ferraille que le lendemain, il se levait un peu plus tôt et allait au marché s'acheter une bouteille de lait et un petit pain.

Vania grognait après lui :

« Sans vouloir te vexer, Oleg, je ne te comprends pas... Ils revenaient de la décharge, affamés, fatigués et salle comme des peignes. Je t'ai donné une parcelle comme ça, toi... aucune reconnaissance.

– Qu'est-ce que tu voudrais comme reconnaissance ? demanda Oleg étonné.

– Non, tu comprends pas. Pas à moi, mais au destin !

– Au destin ?

– Oui. Pour t'avoir envoyé un morceau pareil.

– Vania, de quel morceau est-ce que tu parles ? »

Dans l'obscurité, Oleg essayait de distinguer son visage.

– C'est ces morceaux de fer rouillés que tu appelles un morceau ? Et comment est-ce que je dois remercier maintenant ?

– Ouais, des morceaux de fer rouillés ! explosa l'autre. Pour ces morceaux de fer, j'ai laissé tomber l'école, je me sentais quelqu'un. Je vais te dire honnêtement : je vis au boulot et je suis content, je travaille et je suis content, je rentre chez moi et je suis content. Voilà la vraie vie.

– Eh ben, moi aussi, je suis content pour toi.

– Tu as tort de rigoler. Le destin me récompense pour ça.

– Pour ça, oui. Oleg devait reconnaître que Vania avait effectivement une chance extraordinaire : en une heure à creuser dans la décharge, il récoltait autant qu'Oleg en trois jours.

– Bon, mais qu'est-ce que tu attends de moi ?

Ce que j'attends ? Le destin attend que tu te mettes au BOU-LOT, au lieu de faire le con ! Ce qui s'appelle travailler ; tu comprends ? Et pas aller à cette putain d'école ! et ne pas jouer de ton putain de piano ! Je bosse ici toute la journée du matin au soir, tu pourrais en faire autant. C'est quoi ton problème ?

– Non, répondit Oleg, surpris. Tu veux dire que j'ai déçu tes attentes ?

– Tout juste. Tu n'as pas justifié ma confiance. Moi, je pensais que t'étais quelqu'un de bien, et puis toi... »

Un jour, en allant au « travail », Oleg aperçut une petite fille de cinq ans environ, maigre et crottée. Ses petits cheveux blonds étaient collés en mèches grasseuses, le bas de son immense jupe traînait jusqu'à terre. La petite marchait en parlant toute seule en tenant quelque chose devant elle. Quand elle s'approcha, Oleg entendit un pialement à peine audible.

« Monsieur, achète mon chien, » fit-elle, en bégayant, et elle leva sur lui ses yeux angéliques. Du col déformé de son pull émergeait, pitoyable, un museau minuscule et sale.

Oleg s'arrêta, surpris.

« C'est un chien de berger, assura la petite.

– Un vrai ?

– Oui... dit-elle, déjà moins sûre. C'est le fils d'un chien de berger.

– Ah, si c'est le fils, c'est une autre affaire. Et où est-ce que tu l'emmènes ?

– Le vendre. Achète-le-moi pour cent hryvnias euros.

– Oh là, tant que ça ? Je n'ai pas cent hryvnias . »

C'était vrai. Une telle somme, cela représentait trois jours de travail.

« Et dix hryvnias, ça t'irait ? »

Oleg fouilla dans sa poche où il devait lui rester un euro de la recette de la veille. La petite tendit sa paume et Oleg vit qu'elle avait les cinq doigts de la même longueur.

« Comment tu t'appelles, demanda-t-il.

– Natacha. »

Après cet échange avantageux pour les deux parties, Oleg se retrouva avec un chiot, Lolik. Un mois plus tard, les enfants des voisins lui apportèrent une petite chatte tricolore qu'il appela Lala. Et ils vécurent ainsi tous les trois : Lala, Lolik et Oleg. Il leur coupait des morceaux de son pain et leur abandonnait les restes de poisson.

Puis Lolik grandit et se mit à dédaigner le pain. Il gagna sa vie en volant des os sous l'étal des bouchers. On le vit aussi dans l'allée des charcutiers ; il s'enfuyait avec une saucisse sèche entre les dents poursuivi par un gros rougeaud qui jurait tout ce qu'il savait.

Ils vivaient sans se gêner. L'automne passa, le froid arriva, dehors il faisait moins vingt.

Dans l'appartement d'Oleg, le vieux radiateur électrique qui venait de ses parents suffisait à peine. Et il vint un moment où il ne suffit plus lui non plus. Un jour dans le distributeur qui desservait le quartier, on entendit un craquement, puis un grand fracas et une vingtaine de maisons se retrouva sans électricité.

Le vaste trois-pièces se refroidit instantanément et à l'intérieur, même en vêtements d'extérieur, il se mit à faire très froid.

De jour en jour on promettait d'envoyer les électriciens. Oleg revenait du « travail », s'asseyait sur le canapé. Lolik sautait aussitôt se serrer contre lui comme une petite boule tiède, Lala grimpait sur ses genoux et tous les trois, homme et animaux, se réchauffaient sous un vieil édredon. Ils s'endormaient dans cette position.

Une semaine passa, puis une autre. Oleg regardait sans cesse par la fenêtre pour attendre l'arrivée des électriciens ou l'arrivée du printemps. Sous les fenêtres, les voisines disaient qu'on n'allait pas « remettre le courant » de sitôt, l'EDF n'ayant pas d'argent pour le genre de chose qu'il fallait mettre à la place de celui qui avait brûlé.

Un jour, il entendit les mêmes dire: « Il faut s'en aller ».

« Dans les bois ou quoi ? pensa-t-il en voyant de sa fenêtre des familles entières avec leurs enfants et tout le saint frusquin s'étirer en file sur la neige tassée des chemins. Les gens s'en allaient vivre chez des parents, pour ceux qui en avaient. Oleg, lui, n'avait personne chez qui aller.

« C'est toi le musicien ? demanda un grand gars maigre.

– Moi ? dit Oleg, troublé, euh... Dans un sens...

C'était une tiède soirée d'été et il fermait la porte de la vieille église quand l'inconnu s'était approché.

« André, fit le gars. Et il tendit la main.

– Oleg. »

Il tendit la main et le dévisagea.

Le nouveau venu était si maigre que ses joues tombaient. La pâleur de sa peau était accentuée par de longs cheveux d'un roux sombre retenus en arrière par un catogan.

– Tu travailles là ? demanda le gars.

– Oui.

– Moi, enfin nous... commença André en cherchant ses mots. Eh ben, on a un groupe, quoi.

– Très intéressant.

– On cherche un troisième, tu comprends ?

– Alors, vous êtes deux ?

Ils marchaient sans se presser dans l'allée du vieux jardin.

– Exactement.

– De quels instruments vous jouez ?

– Valéry, c'est mon pote, de la basse, et moi des percussions. Quand on a entendu parler de toi, on a décidé de te contacter. On a comme qui dirait l'envie, mais il nous manque le... comment dire, la... la master class.

– La formation musicale ?

– Exactement.

– Je ne sais pas si je peux vous aider..

Oleg réfléchit.

– Mais l'essentiel, pour nous, c'est quelqu'un qui s'y connaisse. Qui écoute, qui donne des conseils, tu vois, un coup de main, en gros. Et puis avec le temps, peut-être, on trouvera des claviers, tu pourras jouer. On a un local, on l'a aménagé un peu, on a mis de la mousse de plastique sur les murs, et tout. Tu veux voir ? »

Il le conduisit par des ruelles, des cours et des porches et au bout d'un quart d'heure, ils se retrouvèrent à la sortie de la ville, dans la zone des garages. Avec une clé plate, André ouvrit la porte en aluminium et, l'ayant ouverte en grand, il dit :

« Entre. C'est notre quartier général. »

Oleg se trouvait dans un local assez spacieux, mais bas de plafond, dont la moitié était occupé par tout un bric-à-brac. Du reste, ils l'avaient effectivement aménagé : le bric-à-brac était réparti dans les coins et repoussé contre le mur. On y trouvait aussi un vieux canapé défoncé et une table de salle à manger ronde des années soixante. Contre la cloison se trouvait une batterie, qui avait dû en voir de toutes les couleurs.

« Pose-toi, Valéry va arriver, dit André, et lui-même se « posa ». Le canapé grinça d'épuisement. C'est Guénytch qui m'a dit pour toi. Tu connais Guénytch ?

– Non.

– Eh ben, il est avec vous, à l'église.

– On n'est pas mal à y aller, dit Oleg en haussant les épaules.

– C'est un petit aux cheveux gris, avec des gros yeux. Tu te rappelles de lui, non ?

Oleg réfléchit une seconde.

– Il a un pantalon en cuir, ajouta André.

– En cuir ? Non, je vois pas.

– Bon d'accord, c'est pas grave. Bref, ce Guénytch qui t'a recommandé, il a dit, si vous voulez un troisième, eh ben essayez ce gars-là.

– Et c'est qui, ce Guénytch ?

– C'est qui Guénytch ? D'où tu sors ? André se renversa sur le canapé. Oh, toi, t'es pas d'ici. Guénytch, tout le monde le connaît. Si t'as besoin, de ça (il fit le geste de se piquer avec une seringue) eh ben tu vas le voir. Il est réglo. Pour les roues aussi, et l'herbe.

Oleg ouvrit de grands yeux :

– Et moi, d'où est-ce qu'il me connaît ?

- J'te dis, il va à l'église. Pour ses péchés, sûrement.
- Ah.
- Il a même fait un don, un paquet de billets,
- Là, je suis pas au courant.
- Et c'est peut-être vrai, continuait André, parlant tout seul. Et, après une pause, il ajouta :
 - Et toi, qu'est-ce que tu fais là-bas ?
 - Avant, je chantais ; maintenant, je dirige un chœur d'enfants.

André fit un petit sifflement admiratif.

-Un chœur, c'est beaucoup dire. Enfin, on a décidé de réunir des enfants, de leur apprendre à chanter pour l'église. Ça fait pas longtemps que je m'y suis mis. Quand j'ai eu fini le bahut, le père m'a embauché.

- Et il ya beaucoup de chanteurs ?
- Sept, pour l'instant.
- Sept ! ça fait déjà pas mal. Où est-ce que t'es allé les chercher ?
- Ils sont venus tout seuls.
- Et combien on te paie ?
- Je ne travaille pas pour l'argent.
- Hm.
- Tant qu'on me donnera à manger.
- Oho. André hocha la tête.

-Des fois, le père me donne de l'argent aussi, mais c'est surtout pour les fêtes, quand il y a beaucoup de paroissiens.

- Oui, les jours de fête, chez vous, ça se bouscule.
- Tu vas à la messe ?
- Euh, non. Ma mère y va. J'y pige que dalle à ces conneries . Et tes vieux, ils sont du genre croyants ?
- Non, je suis seul.
- Hm.
- Je vis seul.
- Et tes vieux, ils sont où ?
- Ma mère est morte ; et mon père, il a une autre famille.
- Et toute la baraque, elle est à toi ?
- Oui.
- C'est super ! »

Là-dessus dans l'encadrement de la porte se montra un gars aussi maigre qu'André, mais beaucoup plus petit de taille.

« Waou, je l'ai amené, lui dit André en montrant Oleg.

Le gars cligna des yeux, puis s'approcha et tendit la main :

- Valéry.
- Et quoi, t'as pas amené la guitare ?

André le regardait d'un air mécontent.

- Ben aujourd'hui... il marmonna quelque chose dans sa barbe et fit un geste de la main.
- Je voulais lui montrer comment on joue.

Dans la voix d'André il y avait de la déception et de la gêne. Valéry s'assit sur le canapé ; ses genoux et sa tête se trouvaient presque au même niveau, il ferma les yeux à demi et prononça, mélancolique :

- J'ai l'impression que je te connais.

Oleg se tourna vers lui.

- C'est toi qui fouilles à la décharge ?

Une légère rougeur colora les joues d'Oleg.

-Ça fait rien, mec, ici on demande pas le passeport, dit Valéry en remarquant son embarras. Et il hocha la tête avec indulgence.

–Oui, j’ai traversé une situation difficile pendant un moment, dit Oleg en rougissant encore plus. Mais maintenant on m’a donné... un petit salaire.

–C’est normal. De nouveau, Valéry hochait la tête avec indulgence. Quel âge ?

– Dix-sept.

– Super. Je pensais vingt, à voir comme ça. »

Valéry nasillait légèrement, pas naturellement. Visiblement il imitait quelqu’un.

– Et toi ? demanda Oleg.

Valéry se tortilla, ouvrit et referma la bouche, mais ne dit rien.

« Quinze, répondit André pour lui. Et moi, seize.

– C’est bon, Drone, arrête ton bazar. Valéry se mit à s’agiter sur son canapé. Allez, apporte le thé.

–Valéry, je pensais qu’on allait se jouer quèque chose... Hier tu pouvais pas, avant-hier... Pourquoi on cherchait un troisième ? Le mec, il arrive...

– C’est bon, j’ai compris. »

Valéry l’arrêta d’un geste. André se tut, mais continua à regarder son ami. Sur son visage se mêlaient à parts égales le dépit et l’incrédulité.

« J’ai mal à la tête, » dit Valéry, renfrogné.

Et il essaya de renverser en arrière sa tête souffrante, mais comme elle était déjà appuyée sur le dossier, il la bougea sur le côté. Dans cette position, les yeux mi clos, il nasilla :

« Drone, demain, promis juré.

– D’accord. »

André se leva, sortit de dessous la table une vieille bouilloire électrique en aluminium et des tasses. D’un grand bidon dans le coin, il versa de l’eau, qu’il mit à bouillir. Sur la montagne de bric-à-brac il prit deux chaises branlantes et les posa par terre. Quand le thé fut versé dans les tasses, il prit une boîte de thé et la montrant à Oleg, dit sur un ton de conspirateur :

« Tu en prends ?

– De quoi ? demanda Oleg, sans comprendre.

André et Valéry gloussaient :

« Du thé aux herbes.

– Hein ? fit Oleg. Non, j’en veux pas.

– Comment ça ?

Sur le visage de Valéry apparut et disparut aussitôt une expression méprisante.

« C’est comme ça, j’en veux pas.

– C’est nous qui régalaons, proposa André, de bon cœur.

– Non, je n’en prends pas, » répondit Oleg fermement.

Pendant ce temps, André avait sorti on ne sait d’où des gâteaux secs, qu’il posa sur la table.

« Bon, comme tu veux. Mais nous, on va en prendre, hein, Drone ? »

Valéry avait un large sourire béat et il fermait à nouveau à demi ses yeux sombres et languoureux.

Ils prirent deux cigarettes filtre et sans se presser, faisant durer l’opération à plaisir, ils entreprirent d’en extraire le tabac.

Une fois tout le tabac déposé sur un journal déplié qu’André, d’un mouvement vif comme l’éclair, attrapa les cigarettes, le journal avec le tabac et roulant le tout en boule, le jeta sous la table. Tout aussi précautionneusement, mais tout aussi rapidement, il fourra la boîte de « thé » au milieu des chiffons dans le coin. Après quoi il se redressa d’un mouvement assez peu naturel et leva sur Valéry des yeux apeurés.

« Tu crois... ? demanda l’autre, rentré dans le dossier de sa chaise.

– J’entends... » répondit André dans un murmure.

Oleg regardait ses deux nouvelles connaissances, un peu ébranlé. Mais bizarrement, après environ une minute, il se mit lui aussi à écouter. C’était un soir profond de juillet, sur la terre descendait une pénombre bleutée ; et dans cette pénombre, à travers les portes mal fermées du garage, on entendait des bruits de pas furtifs. Tous les trois s’immobilisèrent.

Quelques secondes plus tard dans l’encadrement de la porte émergea une tête d’homme grisonnante, puis le buste. Ayant photographié Oleg du regard, l’homme regarda la table et les deux amis.

« Qu'est-ce qu'il y a, P'pa ? »

Ses yeux bleus grands écarquillés, André le regardait, mort de peur, mais cela pouvait passer pour de l'étonnement.

« Qu'est-ce que vous faites ? » jeta l'homme négligemment. Il était de taille moyenne, quarante ans, solide, avec un petit ventre. Ses yeux bleus comme ceux d'André, avaient l'air de glaçons froids et pointus.

– Ben tu vois, on prend le thé. »

Le thé fraîchement infusé fumait innocemment dans les tasses. Sur une soucoupe trônaient les biscuits soigneusement disposés.

L'homme fit quelques pas dans le garage, comme s'il cherchait quelque chose, en regardant dans tous les coins. Il regarda encore une fois chacun des garçons séparément, d'un regard qui n'augurait rien de bon, puis sans dire au revoir, il sortit.

Il y eut une minute de silence.

« Ouf ! lâcha Valéry en se levant brusquement, et il commença à marcher en long et en large dans l'espace libre. Ben dis donc, le vieux !

– Chut ! l'interrompt André d'une voix ferme, et sans bruit, rien qu'avec le mouvement des lèvres, il prononça :

– Il est là. »

Ils restèrent assis encore un peu en silence, et Valéry roulait des yeux et faisait des grimaces, et André, triste, remuait gravement son thé.

Des jambes trop belles passaient sur le trottoir, des jambes dont on ne pouvait pas détourner le regard. Elles étaient découvertes pas très haut, à peu près au milieu du genou, mais la beauté délicate des chevilles et des mollets, et leur harmonie inhabituelle permettaient de compléter le dessin des formes plus pleines de la partie supérieure.

« Aïe, aïe, aïe ! »

Entendant cette exclamation, Oleg remarqua enfin la fille elle-même. Elle était grande, à peu près de sa taille, svelte, mais pas maigre.

Il alla vers elle et chassa le gros chien efflanqué qui avait décidé de tenter sa chance en profitant de ce que la ruelle était déserte pour dérober à la jeune fille son paquet de viande.

Et ce n'est qu'après cela qu'il leva les yeux sur l'inconnue : elle devait avoir son âge, dans les dix-sept ans ou un peu plus ; des yeux verts malins, un léger sourire muet adressé à son sauveur inespéré.

« Merci.

Aussitôt remise de sa frayeur, elle jeta sur lui un rapide regard. Des étincelles vertes s'éteignirent sous ses cils coquettement baissés.

– Il faut vous raccompagner ? Oleg sentit que sa question sonnait banale, presque vulgaire.

– N-non... ou alors juste un peu.

Maintenant il distinguait qu'elle était plus âgée que lui, une vingtaine d'années. Et à en juger au sac chargée qu'elle avait à la main et d'où dépassait un pain et d'autres comestibles, et le paquet de viande dans l'autre main, on pouvait supposer qu'elle était mariée. Cela n'enlevait rien à sa beauté.

Oleg lui prit le sac et le paquet.

– Vous habitez loin ?

– Non, pas très.

Ils marchèrent côte à côte. Oleg ne se pressait pas. La veille, il avait passé la nuit au garage chez André. Le matin, il s'était levé et après s'être lavé à la hâte et s'être rincé la bouche avec l'eau de la bouilloire, il était parti pour la messe. Mais il s'avéra que le soleil était déjà haut, indiquant au moins sept heures, et au lieu du silence des rues matinales, il trouva devant lui une quantité de femmes avec ou sans sacs. C'était dimanche, jour de marché. Les femmes allaient, le sourcil froncé d'avoir mal dormi et du perpétuel mécontentement des femmes, mécontentes d'elles-mêmes et de la vie. Sur la place même du marché, la foule devenait plus dense pour se disperser peu à peu dans les rues et les ruelles.

Oleg n'en revenait pas : il s'était toujours levé sans réveil, à quatre heures et demie pile, et là il ne s'était pas réveillé. Peut-être parce que dans le garage, il n'y avait pas de fenêtres et que les premiers rayons du soleil ne l'avaient pas réveillé, et peut-être parce qu'ils avaient veillé tard ce soir-là, jusqu'à ce que le père d'André ne revienne une seconde fois pour les déloger pour de bon.

Il regarda encore une fois du coin de l'œil le visage de la jeune fille, et machinalement son regard descendit le long de ses jambes. Pour ne pas avoir l'air d'insister, il s'efforçait de regarder par terre. Ses yeux rencontrèrent des pieds élégants, chaussés de chaussures rouges, de chaussures rouges à talon haut. Oleg s'étonna à part lui de l'extraordinaire couleur de sa robe, à rayures inégales blanches et noires, formant un dessin qui rappelait un zèbre, et qui le renforça dans l'idée qu'il n'y a pas de limites à l'imagination des femmes en matière d'habillement.

Il sentait bien qu'il fallait dire quelque chose. Elle, apparemment, ne manifestait aucune gêne. Au carrefour où se terminait la ruelle et où commençait une allée plantée de saules, la jeune fille s'arrêta.

« Merci, dit-elle encore. Vous m'avez tiré une épine du pied. »

Elle avait la peau veloutée, une peau de pêche. Il lui rendit le sac et le paquet sans rien dire, n'ayant finalement pas trouvé de mots. Puis il resta longtemps à regarder la robe zébrée et les souliers rouges jusqu'à ce que la vision disparaisse dans la verdure tendre des saules.

On aurait bien surpris Oleg si on lui avait dit que quelques années plus tard, cette superbe inconnue deviendrait la femme de son meilleur ami, le père André, et lui donnerait un fils, qui s'appellerait Stéphane.

Quelques années plus tard, Liouba écrivait à son frère :

« Pourquoi est-ce que tu ne réponds pas ? Je n'ai pas de nouvelles de papa non plus, lui, il a toujours été comme ça. Mais toi ?

Je vais peut-être me répéter, vu que je ne sais pas si tu as lu mes précédentes lettres. Nous avons un problème avec Kostia. Il travaille mal à l'école, et dans certaines matières, il n'a que des zéros. Comment le comprendre ? Il lit des livres tout le temps, comme toi quand tu étais petit, mais dès qu'on commence à lui parler, il n'est pas sérieux... C'est un rêveur.

Sérioja est le premier de sa classe, les profs ne tarissent pas d'éloges sur lui. Et nous non plus, on n'a pas de problème avec lui.

Le mois dernier, c'était leur anniversaire à tous les deux. Tu devrais leur envoyer une carte – au moins une pour deux – sinon ils vont oublier qu'ils ont un oncle.

Kostia a un drôle de caractère : il a l'impression que Vitalik et moi, on ne s'occupe pas assez de lui. Il m'a même dit récemment : « Toi, maman, tu m'aimes moins que Sérioja. » Il est très direct, très sensible. Il me semble qu'il te ressemble un peu. Voilà. Avec Vitalik, on en souffre. Par moments, je ne sais plus à quel saint me vouer. Tu devrais venir au moins ; tu as de l'influence sur lui, tu sais y faire avec les enfants.

Vitalik est toujours dans son académie. Je ne sais pas si je te l'ai écrit, il est proposé pour la direction du département des externes. J'ai une nouvelle « copine », Olga, une collègue de Vitalik. Elle a deux filles, tellement capricieuses, méchantes, comme des vipères, on n'en vient pas à bout. On C'est un peu une relation entre familles, mais je ne veux pas qu'elles viennent ici : ses filles vont grandir, elles vont emberlificoter mes garçons, je vais avoir des maux de tête.

Comment va ton travail ? Et le conservatoire ? Je suis si contente que tu y sois entré enfin. Ecris un peu, sinon je vais me faire du souci.

Encore une chose : il y a six mois, j'ai parlé à papa au téléphone. Il avait la voix triste, cassée, il m'a émue aux larmes. Il a demandé de tes nouvelles. Il a dit qu'il était passé chez toi à l'appartement et que tu ne lui avais pas ouvert. Ensuite il est revenu voir plusieurs fois, et les voisins lui ont dit qu'on ne te voyait plus depuis plusieurs années. Tu as déménagé ou quoi ? Réponds, je t'en prie. Sinon il faudra que je me renseigne à ton conservatoire. Je me fais beaucoup de soucis.

Ta sœur Liouba.

Oleg lut la lettre et retourna la feuille de l'autre côté. Non, il n'y avait pas de dessein des gamins. Avant, ils lui faisaient un dessin : Kostia surtout des maisons, et Sérioja, des voitures. Ils l'avaient oublié ? Pourquoi est-ce qu'elle ne recevait pas ses lettres ? Oleg relut encore une fois la phrase : « Les voisins ont dit qu'on ne te voyait plus depuis des années. » Et il reposa la lettre.

Il prit une feuille vierge, la regarda, en admira le brillant, à la lumière de la lampe de bureau, puis passa pensivement les doigts sur la feuille, comme s'il voulait sentir quelque chose de plus que ce qu'il y avait en elle, et commença à écrire :

« Bonjour Liouba. Salut à Vitalik et à la marmaille.

J'habite dans notre ancien appartement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec les voisins, je ne peux pas me l'expliquer. Je ne crois pas beaucoup papa, peut-être qu'il a confondu. D'ailleurs je ne l'ai jamais vu et je n'ai même pas eu de ses nouvelles... »

Chapitre 4

« Kostia !

Maman chuchote dans la pénombre de la chambre où à travers les stores baissés arrivent à passer le premier rayon obstiné du soleil.

– Quoi, m'man ? répond-il à voix basse lui aussi, pour ne pas réveiller Sérioja, qui dort dans le lit voisin.

– Qu'est-ce que tu as préparé comme cadeau ? »

Liouba s'est approchée et s'est assise sur le bord du lit.

Il est encore tôt, tout le monde dort, mais elle sait que Kostia ne dort pas, qu'il attend, les yeux ouverts, que toute la maison soit réveillée.

« Rien pour l'instant.

– Bravo. Ton frère fête ses quinze ans et toi, tu n'as pas trouvé le temps de penser à un cadeau. Tu n'as pas eu le temps ?

J'y ai pensé, m'man... Toute la matinée.

Toute la matinée. On en avait pourtant parlé la semaine dernière.

Oui, m'man. Je me souviens. C'est-à-dire que j'ai oublié, et que j'y ai repensé seulement aujourd'hui.

Liouba hocha la tête avec un air de reproche.

Mais ce matin, j'y ai pensé pour de bon.

Ah toi, alors... » Liouba se lève pour aller à la cuisine préparer le repas d'anniversaire. « Ta grand-mère va venir, ajoute-t-elle gravement. Et tata Olia avec sa fille. Ne va pas faire la tête, s'il te plaît.

– Maman... Kostia retient la main de sa mère.

Pressé de faire oublier sa faute, il cherche ses mots difficilement. Mais quels mots pourraient l'excuser ? Il a réfléchi, effectivement. Il a pensé toute la matinée à ce qu'il pourrait offrir à Sérioja, mais au lieu d'idées qui auraient pu revêtir une forme concrète, c'est un poème qui lui est venu soudain à l'esprit. Ce poème s'est installé dans sa tête et l'a empêché de se concentrer sur les choses sérieuses.

–Maman, j'ai inventé...

–Quoi ?

–Un poème.

–Tu as inventé un poème ?

–Si tu n'as rien contre, je lui offrirai un poème.

–Un poème ? Hm. Pourquoi je devrais être contre ?

–Tu ne seras pas fâchée, c'est vrai ?

–Ah, mon dieu, mais pourquoi je devrais être fâchée ?

–Pour Sérioja.

–Qu'est-ce que tu vas imaginer ? » Liouba se rassied sur le lit. « Alors ?

–Kostia est un peu décontenancé. Il lui semble que maman est pressée, et qu'elle se fiche pas mal de son poème.

–Tu ne vas pas rire ?

–Bien sûr que non.

–Même si ce n'est pas tout à fait cohérent.

–Même si ce n'est pas tout à fait cohérent.

–Et tu ne riras pas après ?

–Quand ça, après ?

–Eh bien, quand tu seras seule ?

–Ah, seigneur ! Kostia... » Elle ne termine pas parce que Sérioja commence à remuer dans son lit.

Un rayon de soleil a glissé sur son visage, sortant de la pénombre sa joue veloutée d'adolescent.

Maman s'immobilise une minute, admirant le beau relief des paupières avec les grands cils duveteux, et arrange sur lui la couverture. Elle attend encore un peu pour s'assurer que Sérioja dort bien, puis elle murmure :

–« Bon, récite.

Kostia commence à se trémousser dans son lit.

–Allez, récite.

–Bien. Il fait une pause et ferme les yeux. Puis il les rouvre et demande, plus avec un regard suppliant qu'avec les mots : Ne ris pas.

Un toit surchauffé, il vente.

Le ciel au-dessus de ma tête.

Je m'envole joliment, lentement,

Le ciel est bleu, je suis vivant.

Je suis maintenant de la même taille

Que mes frères les peupliers,

Je ne tombe pas, c'est simple

La terre s'approche du ciel.

Liouba pose sur son fils un long regard inquiet. Puis elle demande :

–Et que signifie La terre s'approche du ciel ?

–Kostia haussa les épaules.

–Mais c'est bien toi qui a écrit le poème.

–Je ne l'ai pas écrit, maman.

–Comment ? Tu viens de dire que tu avais composé un poème...

–Je l'ai composé, pas écrit.

–Ah, ça ne fait rien. Je dis que si tu l'as composé, tu dois comprendre ce que ça veut dire.

–Oui.

–Eh bien ?

–Je l'ai juste composé. Je n'ai pas pensé à ce que ça voulait dire.

–Tu l'as juste composé ?

–Oui. Récite encore une fois, je n'ai pas tout retenu.

–Un toit surchauffé...

–Stop.

–Quoi ?

–C'est-à-dire que tu es sur le toit.

–Sûrement.

–Et à la fin : La terre s'approche du ciel.

–Eh bien oui.

–Non, dit doucement Liouba, ça ne va pas.

–Kostia se roula en boule sous sa couverture. Il ne va pas insister pour dire que ça va.

–Tu comprends ? demanda Liouba, en regardant son fils dans les yeux.

–Kostia fait un rapide signe de tête.

– Mon petit, je ne veux pas dire que ton poème est mauvais, mais... ce n'est pas pour un anniversaire. »

Une fois encore, Kostia acquiesce avec bonne volonté. Il a la gorge sèche, tous les mots ont disparu on ne sait où.

Liouba se lève, pensif, et va dans la cuisine.

Les deux frères se ressemblaient comme des jumeaux : ils avaient le même visage ovale avec la même gaucherie juvénile, le même dessin des sourcils, droit et ferme ; un grand front blanc et des lèvres douces encore enfantines. Tous deux étaient de bonne taille, mais Kostia avait une constitution plus frêle et plus délicate. Leurs narines frémissaient de la même façon quand ils s'échauffaient et se disputaient. Tous deux commençaient à parler plus lentement et plus distinctement quand ils essayaient de prouver quelque chose à l'autre. Mais chez Sérioja, la pensée venait facilement, comme si elle venait de haut, il n'avait pas besoin de faire d'efforts, Kostia, lui, pesait toujours soigneusement ses mots. Quel que soit le sujet, la parole de Sérioja paraissait plus intelligente, ou du moins plus jolie. Et dans les rares cas où elle n'était ni intelligente, ni jolie, on avait quand même envie de l'écouter de le regarder, de se réjouir avec lui et d'être heureux du simple fait que lui était heureux. La différence entre eux commençait à devenir manifeste quand ils étaient dans le monde, et elle disparaissait quand ils restaient seuls. A l'école, dans la cour et partout où il y avait des tiers, l'expression de leur visage changeait leurs traits à tel point que les deux frères devenaient absolument dissemblables, et seuls leurs parents savaient

Assis à la table d'anniversaire, Kostia n'arrêtait pas de jeter des regards sur le grand vélo d'adulte posé contre le mur, le cadeau de grand-mère. Ses pièces en nickel attiraient le regard, et la couleur verte du cadre était d'une pureté incroyable. On n'aurait jamais dit que cette magnifique création de la main de l'homme pouvait en plus rouler : monter dessus sans façons, en rebondissant légèrement sur les ressorts souples de la selle, et rouler dans la cour puis dans la rue sous les regards admiratifs des filles, c'était le summum du rêve.

Discrètement, Kostia jetait un œil sur le possesseur du summum du rêve, Sérioja, et il était contrarié. Contrarié parce que Sérioja, apparemment, n'était pas comblé par son cadeau, et n'était pas aussi heureux qu'il aurait dû l'être. Il bavardait gaiement avec Snéjana, la fille de tante Olga, et on aurait dit qu'il avait complètement oublié le vélo. Comment pouvait-on, possédant une chose aussi magnifique, avoir la pensée occupée par cette fille pâlotte ?

Kostia trouvait Snéjana pâlotte en dépit du fait qu'elle était rousse. Elle avait des cheveux d'un roux terne, des yeux sans couleur, des cils blancs. Et son ricanement... qui lui fendait bêtement la bouche jusqu'aux oreilles.

Kostia détourna les yeux.

« ... pour tout l'été. Il saisissait au vol les paroles de grand-mère, qui était assise à côté de maman.

– Je ne sais pas trop... répondit celle-ci.

Il y avait deux personnes entre lui et grand-mère et maman : Sérioja et Snéjana, qui étaient tellement occupés l'un de l'autre qu'ils n'entendaient rien.

– Qu'est-ce qu'il y a à savoir, Lioubouchka, insistait mamie Nina, passer tout l'été à la mer, c'est la santé pour toute l'année. Et moi, je suis encore assez forte... pense un peu : l'air de la mer, les fruits de Crimée. Si, j'insiste. »

Kostia arrêta de respirer. Ça alors... Pourquoi maman n'était-elle pas d'accord ? Allez maman, allez ! prononçait-il mentalement comme si, de façon magique, ses mots pouvaient être entendus à distance.

– Je suis d'accord avec vous, Nina Sidorovna, répondait maman. Mais vous comprenez, Kostia... Il est si sensible. Je ne sais pas.

– Seigneur, je voulais en profiter dans ma vieillesse... La voix de grand-mère monta jusqu'à une note criarde et sénile. C'est que, tiens... c'est tout le portrait de Kolia. Elle regardait avec attendrissement Sérioja, et dans ses yeux décolorés qui avaient été bleus, la joie se rallumait. Je ne me lasse pas de le regarder. Tout ce qu'il pourrait voir (grand-mère hochait la tête) que d'impressions inoubliables. Et la côte, là-bas ! C'est une merveille que cette mer ! Et puis je ne le quitterais pas de l'œil, de quoi as-tu peur ? Tout l'été : tous les fruits que tu veux, un aquaparc, et toutes sortes d'attractions. Et le bateau à moteur et à voile. Tout ce qu'il ya comme distractions pour les enfants ! C'est des impressions pour toute une vie. J'ai une amie qui aime recevoir. Elle a beau avoir mon âge, elle est en forme, elle fait la cuisine, elle fait des gâteaux. On ne se refusera rien : des fruits, des jus frais de son jardin...

– Ce n'est pas la question, Nina Sidorovna, interrompit mollement Liouba. Vous comprenez, ils sont deux.

– Oh, Lioubouchka, non, deux je ne pourrai pas.

– Mais ils sont frères.

– Mais enfin, ma chérie, je ne te comprends pas.

–Je ne vous dis pas de les prendre tous les deux, mais comment dire... Si ce n'est pas les deux, alors ce n'est personne.

–Mais qu'est-ce que c'est que ces raisonnements ?

–Les frères doivent toujours avoir tout à égalité.

–Oh là là, Lioubouchka, tu as trop de principes.

–Ce n'est pas une question de principes. Simplement.. Je ne veux pas les séparer. Ils devaient savoir depuis l'enfance qu'ils ne faisaient qu'un. Où va l'un, l'autre y va aussi.

– Tu en fais trop, ma colombe. Où est-ce que tu as vu vivre comme ça à notre époque ? aujourd'hui, ma chérie, comme on fait son lit on se couche.

–Mais justement, je suis contre ça. Je ne veux pas de ça entre eux.

–Mais ce sont des enfants encore ! Grand-mère regardait maman avec une incompréhension sincère. Pourquoi veux-tu qu'ils observent tes principes ? Il faut qu'ils courent et qu'ils s'amuse pendant qu'il est temps, et pas qu'ils pensent à des principes.

–Personne ne parle de penser. Mais il faut vivre en sorte qu'il n'y ait pas de séparation. De toute façon – on voyait qu'elle avait du mal à trouver ses mots % je ne le laisserai pas partir. »

Le visage de grand-mère s'amollit et se décomposa pendant une seconde, mais cela ne dura qu'une seconde et elle retrouva une expression de statue.

Kostia avait cru voir que pendant la conversation, papa, qui était assis en face, avait essayé plusieurs fois de placer un mot, mais à chaque fois son attention était détournée par Tante Olga. Elle était assise à côté de lui et lui racontait quelque chose avec animation, clignant sans cesse ses yeux noirs et perçants. De temps en temps elle regardait maman, comme pour vérifier si elle était là. Papa avait le col de sa chemise ouvert et il tenait sur ses genoux le petit Vladik, quatre ans, qui gazouillait quelque chose en même temps que tante Olia, ce qui faisait un dialogue en parallèle. Quand il en eut assez, il se laissa glisser des genoux de son père et disparut sous la table.

« Voilà, articula Nina Sidorovna après un long silence. Je pensais égayer ma vieillesse. Elle avait les larmes aux yeux. Ah, ce qu'il ressemble à mon Kolenka, les mêmes yeux qui brillent, et il parle comme lui ! Et tout son petit visage est vif comme Nikolaï Grigoriévitch quand il se mettait à discuter ! Ah, Kolenka ! »

Son visage se défit, et un sanglot s'échappa de sa gorge. La première idée de Kostia fut d'aller dire qu'il ne voulait pas aller en Crimée, qu'il ne voulait pas de parcs d'attractions ni d'aquaparc, et que Sérioja n'avait qu'à y aller. La Crimée ne méritait pas qu'on fasse pleurer grand-mère, et maman se tenait tellement raide et elle avait l'air tellement froid. Kostia fit un geste, mais se ravisa en pensant que la conversation ne s'adressait pas à lui. Il se leva et passa dans la chambre qu'il partageait avec Sérioja et Vladik.

L'anniversaire de Kostia avait lieu la semaine suivante. Grand-mère lui apporta un cadeau à lui aussi, un sac de couchage, un grand, pour adulte, fourré de quelque chose de moelleux et d'incroyablement léger. Kostia le déroula sur le sol. Il était un peu bête, ce cadeau. Qui est-ce qui peut bien rêver d'un sac de couchage ? Et où est-ce qu'il pourrait bien l'utiliser à présent ? Est-ce que ce ne serait pas celui du grand-père, le grand-père Kolia qu'il n'avait jamais vu ?

Kostia fit glisser la fermeture dans un sens et dans l'autre, passa la main sur le tissu, mince et un peu glissant... Non, son cadeau était définitivement inintéressant. Si on lui avait offert un vélo, par contre...

Il roula le sac bien serré, le fourra dans sa housse et le mit dans le débarras, avec les vieux jouets et diverses choses inutiles.

Tard le soir, on entendit dans la cuisine des voix énervées : celle, entêtée, de maman, et celle, plaintive, de grand-mère. La voix de papa s'interposait timidement, mais disparaissait aussitôt, dès que s'élevait l'une des deux autres. Puis papa se tut complètement et dans les notes plaintives de grand-mère se fit entendre un son métallique. Kostia écoutait cette cacophonie, allongé dans le silence de sa chambre.

« Tu connais la Crimée ? demanda-t-il dans l'obscurité.

Quoi ? » fit Sérioja d'une voix ensommeillée. Il était presque endormi.

Sa journée avait été pleine d'événements, si bien que les conversations avec son frère passaient au second plan. Dans la journée, ils avaient eu le temps de parler du vélo de Sérioja et du sac de couchage de Kostia, et du gâteau, qui cette fois était réussi comme jamais. Le seul sujet qu'ils avaient évité dans leurs conversations, c'était Snéjana. Kostia avait voulu demander à son frère de quoi il avait parlé avec elle toute la soirée comme de

coutume, mais quelque chose le retint. Il avait honte de parler d'une fille, même aussi bête que Snéjana. Il ne convenait pas à deux frères de discuter d'une maigre souris blanche.

« Grand-mère voulait t'emmener tout l'été en Crimée, mais maman n'est pas d'accord, l'informa Kostia.

– Ah.

– Il ya des parcs d'attractions et un aquaparc, ajouta-t-il, pensant que son frère ne comprenait pas bien de quoi il s'agissait.

– Oui, je sais. Grand-mère m'en a parlé.

– Et tu n'as pas demandé à maman ? Kostia se souleva même d'étonnement.

– Non. »

Kostia regardait l'espace sombre en face de lui comme si dans la lumière qui pénétrait faiblement sous la porte, il pouvait distinguer le visage de Sérioja. Son frère était une énigme. A commencer depuis la façon dont il considérait le vélo et la Crimée jusqu'à cette Snéjanka. Non, il ne pouvait pas le comprendre.

« Tu n'as même pas essayé ? précisa-t-il, sachant sans doute qu'il suffisait à Sérioja d'appâter avec le voyage ou n'importe quoi pour qu'on lui permette tout.

– Non, je n'aime pas demander. »

Sérioja n'aime pas demander et à cause de ça, il refuse la Crimée... la mer tout l'été, un événement inouï dans leur vie. Kostia pensa que lui, personne ne l'invitait jamais...

« Tu ne veux pas y aller ou quoi ? demanda-t-il carrément.

– Si.

– Alors qu'est-ce que tu... C'est à cause de Snéjanka ?

– Ça lui avait échappé.

– De quoi ? Ce fut au tour de Sérioja d'être étonné.

– C'est à cause de Snéjanka que tu n'y vas pas ? répéta Kostia, qui regretta aussitôt sa question. Qu'est-ce qui lui avait pris de dire ça ?

– Tu délirés. Sérioja était bon et indulgent.

– A cause de quoi alors ?

– Mais à cause de ce que je vais y aller de toutes façons, tu comprends ? Et je n'ai besoin de supplier personne. »

Kostia fut surpris de son assurance, et de la simplicité avec laquelle il avait parlé de cela, comme de que chose de décidé depuis longtemps.

« Comment tu peux le savoir ?

– C'est grand-mère elle-même qui suppliera.

– Mais maman lui a dit qu'elle n'était pas d'accord ! »

– Et alors ? »

Kostia ne posa plus de questions. Couché dans l'ombre, il se demandait : comment Sérioja peut-il savoir à l'avance qui fera quoi, qui dira quoi ? Comment pouvait-il deviner les actions de grand-mère et la réponse de maman ? Dans les mots que maman avait dits à table, il avait entendu un « non » ferme ; maintenant il ne doutait plus que tout se passe comme Sérioja le prédisait. Il y avait une énigme de plus dans sa vie.

Il était trois heures de l'après-midi. La chaleur, inhabituelle pour un début juin sous ces latitudes, durait depuis une semaine. Les cours, les rues étouffaient dans la poussière sèche qui pénétrait par tous les pores de la peau, et Sérioja s'appêtait à partir en Crimée. Il était saisi de cette excitation voyageuse qui s'installe en vous dès qu'on sait qu'on va bientôt partir, et plus rien, ni la baignade dans la Volga, ni le foot, où ses copains s'épuisent à courir jusqu'à tomber, ne pouvaient retenir sa pensée. Il avait cessé de remarquer maman, papa, Kostia ; il était déjà là-bas, sur la Riviera. L'avant-goût de ce premier voyage hors du contrôle des parents (grand-mère ne comptait pas) lui procurait une joie inconnue et inquiète. Kostia regardait son frère avec une admiration triste.

Cet été-là, Kostia se prit de passion pour la lecture. Déjà au printemps il avait lu *La Guerre des mondes*, de Herbert Wells, et *La Machine à remonter le temps* ; et il avait décidé de tout lire. Par chance, dans la bibliothèque paternelle il y avait ses œuvres complètes. Kostia ne sortait presque pas. Du fait que son frère était parti loin et pour longtemps, l'envie lui était passée d'un seul coup de jouer au foot et de se baigner ; et même le

vélo, que Sérioja lui avait prêté pour tout l'été, ne lui faisait même plus plaisir. Le regard de filles imaginaires et l'image de lui vue à travers leurs yeux admiratifs ne le poursuivait plus. Quand il ne lisait pas, couché sur le canapé, il aidait sa mère à la cuisine : il épluchait docilement les pommes de terre, faisait les raviolis et les gnocchis, sortait la poubelle ; une fois même, elle lui laissa le soin de faire cuire les petits pâtés pendant qu'elle refaisait le plafond des chambres. Cette vie de reclus, si différente de celle des garçons de son âge, ne lui pesait pas. Il était content d'échapper par là aux questions indiscretes de ses camarades : « Pourquoi ton frère, il est parti, et pas toi ? » Comment expliquer que grand-mère ait emmené Sérioja et que lui, il restait parce que... parce qu'il restait ?

Dans la cour, les conversations sur la Crimée avaient commencé dès le printemps, le lendemain de l'anniversaire. Tout de suite il s'était trouvé quelqu'un qui y était allé et oui ! Il y avait bien un parc aquatique génial, un delphinarium et un tas de distractions qui enflammaient l'imagination. Et voilà que son frère partait là-bas. Non pas pour une semaine, pour tout l'été ! Kostia était content pour son frère, cela va de soi.

« Ça ne va pas ? » La voix de sa mère le sortit de l'état de rêves éveillé dans lequel il se plongeait parfois, couché sur un livre ouvert sans voir les lettres. Kostia tourna à peine la tête pour qu'elle ne puisse pas voir son visage. Il n'avait aucune envie de parler à qui que ce soit, et encore moins d'expliquer qu'il ne rêvait pas, mais simplement qu'il réfléchissait. Ces derniers temps, sa mère s'était mise à lui poser cette question avec une fréquence inhabituelle, et cela lui pesait. Avait-on le droit de rêvasser ou non ? Ou devait-il constamment rendre compte à son entourage de son humeur ?

Ne sois pas triste. » Maman s'assit sur le bord du canapé et lui ébouriffa les cheveux. Kostia lui tourna le dos.

« Tu veux aller à Ukraïnsk ?

Pourquoi avait-elle décidé qu'il voulait aller là-bas ? Ukraïnsk était la ville natale de sa mère, où vivait toujours l'oncle de Kostia, Oleg. Ils y étaient allés une fois, quand Kostia avait dans les cinq ans, mais il n'en avait pas gardé de souvenirs particuliers. Il se rappelait seulement une foule de peupliers, d'érables dans les jardins et dans les rues, et des maisons en forme de cubes gris ; et en face de la maison où vivait son oncle, un verger de pommiers abandonné. Il y allait avec les gamins des voisins cueillir des Antonovka¹ sauvages. Ses souvenirs se limitaient à cela. Encore que, non, il se rappelait encore un étang et un ravin qu'il fallait traverser pour y arriver. Et c'était tout.

« Tu veux passer quelques jours chez ton oncle ? » Maman ne le lâchait pas.

– Est-ce qu'il y a un parc aquatique là-bas ? » voulut demander Kostia, mais il se tut.

Son oncle, il ne se souvenait pas aussi bien de lui que de contes et des histoires qu'il racontait. Lui et Sérioja se mettaient sur le canapé de chaque côté de lui, et il demandait :

« Quelle histoire, une drôle ou une qui fait peur ? »

Bien entendu, ils choisissaient celle qui faisait peur. Alors il éteignait la lumière dans la pièce, sauf une lampe dans le coin le plus éloigné, sur la table ; et l'histoire commençait. Au fil de la narration, Kostia se serrait de plus en plus contre son oncle et cherchait dans l'obscurité la main de son frère. Une fois, il n'avait pas pu bouger de sa place au moment d'aller se coucher. Il lui semblait que dès qu'il aurait posé les pieds par terre, le vieux Aou allait les attraper. Il avait fini par passer la nuit sur le canapé et le lendemain soir, ils avaient à nouveau choisi une histoire « qui fasse peur ».

Voilà où maman voulait l'envoyer. Mais était-il encore un enfant ?

Pour commencer, il fallait prendre le train : douze heures jusqu'à Moscou et encore presque vingt-quatre heures pour arriver à Donetsk. En arrivant à Donetsk, Kostia se sentit mal. Il n'avait pas parlé à sa mère de tout le voyage, et maintenant il ne s'imaginait pas rester seul avec son oncle, avec cet étranger.

Ils pénétrèrent à l'intérieur de l'autobus surchauffé. Ça sentait les corps et la résine brûlée. Un vent brûlant entra par les vitres ouvertes et le toit ouvrant n'apportait pas un grand soulagement.

« Ne sois pas triste, dit sa mère une fois encore. Et elle-même avait l'air triste à mourir.

– Maman, qu'est-ce que tu as à me parler comme à une fille ? dit Kostia, renfrogné.

A Ukraïnsk, c'est bien, ajouta sa mère comme si elle n'avait pas entendu. Oncle Oleg t'achètera tous les jours de la glace, seulement fais attention à ne pas la manger trop froide, promis ? Il faut attendre qu'elle ait un peu fondu. Je laisserai de l'argent. Et les fruits, ils ne sont pas pires ici qu'en Crimée... surtout les pêches et les raisins. »

Sa mère continuait à parler et elle le regardait dans les yeux. Kostia n'écoutait déjà plus. Pour la première fois il pensait que sa mère ne le comprenait absolument pas. Il regardait son visage fatigué avec de petites ridules

¹ Variété de pommes [NdTr]

au bord des lèvres, ses yeux coupables, brusquement devenus bêtes. Il eut honte de sa mère tout à coup. Comme elle était pitoyable avec ses fruits et ses glaces... Sérioja, c'était autre chose. Il n'aurait sûrement pas permis que grand-mère, là-bas en Crimée, l'ennuie avec des sermons ; il savait y faire, de sorte que les adultes craignaient, pour ainsi dire, de provoquer son mécontentement ou de le déranger.

L'autobus ralentit. Kostia regarda par la vitre empoussiérée. Une construction en brique rouge à demi démolie les accueillait : les ouvertures noires des fenêtres semblaient des yeux crevés, l'encadrement de la porte s'ouvrait dans un sourire édenté. Tout était envahi par les ronces ; lui seul restait comme le gardien d'une maison abandonnée, puissant, de taille humaine. De chaque côté s'accrochaient d'énormes buissons d'aubépines, autrefois des roses thés.

« Gare routière » annonça la voix du chauffeur. C'était Ukraïnsk. Kostia se leva de son siège et sentit aussitôt que son short était trempé de sueur, à tordre. Quand je vais sortir, est-ce qu'il va y avoir une tache humide LA ? pensa-t-il inquiet. Et il descendit dans la chaleur impitoyable.

Aussitôt après la « gare routière » commençait un petit parc. Ils prirent l'allée. Des arbres d'essences diverses étaient plantés de façon chaotique : derrière les épicéas et les érables venaient soudain d'épais massifs de cerisiers, un vieux tilleul se tenait à part, et à une bifurcation du chemin, trois pommiers sauvages, minces comme les trois grâces ; un petit parterre rond au milieu avec des fleurs déjà sèches, mais qui n'avaient pas eu le temps de fleurir. Le parc, tracé par un urbaniste fou, cachait les cubes de béton des maisons.

Liouba marchait dans ce parc en souriant. Kostia se sentait terriblement seul.

« Il faut obligatoirement que tu partes demain ?

– Bien sûr.

– Reste encore un peu.

– Et Vladik ? » Elle le regardait de son œil sévère, sans cette expression de compassion qu'elle avait dans l'autobus.

Oui, rester, ce ne serait pas honnête. Le petit Vladik avait plus besoin de sa maman.

Le lendemain de son arrivée, Kostia était tombé sur ce type étrange et hirsute et il ne se lassait pas de le regarder : une petite tête hirsute sur un cou maigre ; un visage trop ridé pour son âge, des mains tenaces. Le petit homme était assis sur le canapé vieillot de l'appartement d'Oleg. La lumière de la fenêtre l'éclairait de manière brutale : dans chaque ride il montrait une force passionnée, destructrice, mais l'expression de tout le visage restait pitoyable, bouffonne. Soit ses yeux prenaient l'expression de la gaieté la plus naïve, la plus enfantine, soit ils s'allumaient soudain de colère. Kostia ne comprenait pas pourquoi cet homme attirait ainsi son regard.

« Alors dis-moi, -toi, Oleg. Vania fit une pause significative. Puisque tu es si malin. Pourquoi le Christ a-t-il maudit le figuier ?

– Je ne sais pas, » répondit Oleg. Le ton de sa voix parut à Kostia un peu las. « Cette question me laisse moi-même perplexe.

– Alors tu ne sais pas ? On sentait le sarcasme dans ses paroles.

– Si l'on essaie de comprendre symboliquement...

– Pas de subtilités, interrompit l'autre. Je te demande : pourquoi Jésus a maudit le figuier ?

– Hm. En un mot...

– Oui, en un mot.

– Le motif était que l'arbre était stérile. Mais ça va de soi que c'est seulement un prétexte, et si on regarde en profondeur...

– Tu recommences ? Vania se renfrogna. Les muscles de son visage se mirent en mouvement comme si sous sa peau prenaient vie des minuscules créatures. Et moi, je sais pourquoi.

Oleg l'interrogea du regard.

– Parce qu'il l'avait aguiché, lança-t-il. Et il rayonnait.

– Hm.

– Quoi ? » Le soupçon lui recourbait un sourcil tandis que l'autre restait en place. « Tu ne me crois pas ?

– Pourquoi donc ? Ton idée est assez intéressante, seulement je ne vois pas où est la séduction là-dedans.

– Ah ! Vania avait l'air tout content. C'est parce que chez le figuier, les fruits apparaissent avant les feuilles. D'abord le fruit, et après les feuilles, tu comprends ?

– Oui.

– Et celui dont le Christ s'est approché, les feuilles avaient poussé avant les fruits.

– Et alors ?

– Et alors, il avait mis les petites feuilles, et puis les fruits, pfft !

– Tu es sûr que c'est comme ça ? demanda Oleg après un moment de réflexion. Que c'est d'abord les fruits et ensuite les feuilles ?

– Oui. C'est écrit dans l'encyclopédie biblique.

– C'est qui, l'auteur ?

– Quoi ?

– Qui est l'auteur de cette encyclopédie ?

– Mais quelle différence ? C'est une encyclopédie *biblique*. Alors voi-là : il ne faut pas aguicher. Vania, apparemment, avait une autre raison d'être satisfait.

– Tu penses que c'est ce que l'auteur voulait dire ?

– Mais quel auteur, qu'est-ce que tu m'embêtes avec ton auteur ? Je te dis, encyclopédie ! Il leva le doigt d'un air important et l'agita trois fois

– J'ai compris, c'est une encyclopédie. Mais ce qui m'occupe, ce sont des questions d'un autre ordre : pourquoi est-ce qu'il a maudit un *arbre* ? Oleg appuya sur le mot *arbre*. Et pourquoi il a maudit quelqu'un ?

– Quoi, t'as pas compris ? Vania le regardait comme un demeuré. Moi, je te dis : pour la l'avoir aguiché.

– Tu es sûr que c'est ce que l'auteur avait dans l'idée ?

– Mais arrête de me prendre la tête avec ton auteur ! Vania se mit à postillonner. Je lui dis que c'est écrit dans l'encyclopédie, et lui « l'auteur, l'auteur... Auteur toi-même !

– Mais pourquoi est-ce que tu crois les encyclopédies ?

– Mais Oleg, pourquoi est-ce que tu... La surprise l'avait fait redescendre du cri à sa voix normale. C'est un livre !

– Et qui l'a écrit, ce livre ?

– Non, toi alors !

– Oleg fit un geste apaisant.

– Je voulais juste dire que mmm... Il choisissait ses mots. « Tu comprends il ya des gens qui écrivent des livres, mais ça ne veut pas du tout dire que ces livres contiennent la vérité absolue.-

– L'homme... Oleg jeta sur Vania un regard inquiet. Il a pu se tromper. Tu as pris ses paroles pour la vérité, et maintenant, c'est toi qui te trompes. Voilà ce que je voulais dire. Et ensuite je ne comprends pas vraiment ton idée de séduction, où est le piquant de l'histoire. Explique.

– Je te dis : il a commencé par sortir ses feuilles, et pas les fruits, comme de juste. S'il n'a pas de fruits, pourquoi aguicher ? Le Christ s'approche, il se dit : tiens, je vais manger des fruits. Mais des fruits, il n'y en a pas. C'est ça, la tromperie.

Oleg prit la Bible sur une étagère et commença à la feuilleter.

Voi-là. Où est-ce que c'est, le figuier... Ayant enfin trouvé la bonne page, il lut : « Ayant aperçu de loin un figuier couvert de feuilles, il s'approcha pour voir s'il n'y avait pas là quelque chose ; mais en s'approchant, il ne trouva rien que des feuilles, car ce n'était pas encore la saison des figues.

– Tu vois ; il regarda Vania. Ce n'était pas encore la saison des figues. Donc, le figuier n'y est pour rien. »

– Tu es bouché ! Vania se frappa le genou de la main. C'est bien écrit : d'abord les fruits, et ensuite les feuilles...

– Non, non, Vania. Attends. Cette fois, Oleg décida de l'interrompre. Peu importe ce qui est écrit dans ton encyclopédie. Tu lies la Bible : ce n'était pas encore la sai...

– Mais laisse tomber ! C'est l'encyclopédie *biblique*, tu vas comprendre ?

– Je comprends, justement, dit patiemment Oleg. C'est toi qui ne comprends pas. Tout livre qui interprète la Bible est un apocryphe. C'est un document apocryphe, créé d'après la Bible. L'original, c'est la Bible elle-même, la source. Tu dois comprendre qu'au début il y a la Bible, et ensuite toutes sortes de petits malins ont écrit leur interprétation à partir d'elle.

– C’est-à-dire que... Oleg ? Vania était complètement abattu. Ça veut dire quoi, qu’on ne peut pas croire les livres ? Sa voix baissa jusqu’à n’être plus qu’un murmure.

Oleg le regarda longuement sans répondre.

– Si, dis voir, hein ? continuait Vania. Qui croire à ce moment-là ?

– Eh bien, si tu veux, crois-moi, prononça Oleg, indifférent.

– Toi ? Ah ah ah ! Vania éclata d’un gros rire, faisant jaillir une gerbe de postillons. Mais tu es qui, toi ?

– Voilà, dit Oleg, avec l’intention évidente de conclure l’entretien.

– Ça veut dire que tu ne sais pas ?

– Je ne sais pas, mais je crois que le pauvre figuier n’a jamais eu l’idée de tromper qui que ce soit.

– Je t’explique, dit Vania en s’échauffant. Je t’explique, répéta-t-il en se levant. Imagine une nana qui passe (il jouait la nana qui passe). Et elle a-gui-che. Il fit onduler ses hanches maigres.

– Vania, il y a mon neveu, là, l’interrompit Oleg.

– Et elle n’a que quinze ans ! cria Vania sans l’écouter. Elle n’a pas l’âge de procréer ! Elle peut te faire aller en taule ! Alors, pourquoi tu cherches, putain ?!

– Vania ! Oleg se leva et marcha sur lui.

– Quoi, il faudrait pas la maudire, celle-là ? Le Christ, on l’a aguiché pareil : en sortant les feuilles ! Il fit une sale grimace et secouant les doigts en l’air, se mit à imiter le bruissement des feuilles. Viens, qu’il disait, goûte mes fruits. Mais des fruits, que dalle. C’est encore trop tôt !

– Vania, dit Oleg nerveusement, tu as vu de tes propres yeux que dans l’original il est écrit : ce n’était pas encore la saison.

– Mais tu me gonfles avec ton original ! Je lui explique, et lui... l’original ! Aguicher, c’est aguicher ! Et à la place de Dieu... » Vania s’énervait de plus en plus en marchant dans la pièce, j’aurais dit : tu aguiches, eh bien tiens !... couille ! Il fit un geste vague en l’air. Tu ne donnes pas, eh bien sois maudite ! Oui, sois maudite !!! »

Vania s’arrêta, tapa du pied par terre et postillonna. Oleg ne fit plus d’objection. Kostia regardait, effrayé.

Kostia était là depuis quelques jours mais il n’arrivait pas à s’habituer à ce qu’il voyait dans les premières minutes après son réveil : la petite chambre pauvrement meublée avec des murs blanchis à la chaux et des fenêtres sans rideaux. Il n’y avait que le lit en bois dans lequel il dormait, une armoire à vêtements, dans laquelle il n’y avait presque pas de vêtements et deux chaises. Le lit était en bois au plein sens du terme : c’était des planches recouvertes d’une couverture. Un rude traversin étroit lui servait d’oreiller.

Son oncle, bien qu’étant de sa famille, était lointain et étranger. Kostia ne l’avait pas vu depuis sept ans, une grande moitié de sa vie. La façon dont il l’avait imaginé autrefois ne s’avérait pas vraiment fidèle. Oleg était taciturne, bourru et sévère. La sévérité était un point commun qu’il avait avec la mère de Kostia ; le garçon n’en avait pas peur, y étant habitué depuis l’enfance. Le caractère peu loquace de son oncle l’arrangeait plus qu’il ne l’ennuyait. Lui n’aimait pas parler. Mais quand leurs regards se rencontraient, même par une chaude journée, Kostia sentait le froid, les mots mouraient sur ses lèvres et on aurait dit un petit chaton abandonné. Il s’étonnait de la ressemblance entre son oncle et sa mère. Maman avait les mêmes yeux, bleus et froids, mais tout de même, ils étaient plus doux et plus gentils que les yeux profonds d’Oleg, de la couleur sombre de la glace en février.

D’habitude Oleg n’entrait pas dans sa chambre. Mais un matin, alors qu’il était encore à mi chemin entre le sommeil et la veille, il se réveilla en sursaut. Il sentit, plus qu’il ne vit, bouger une ombre dans la pénombre de la chambre

« En route, » entendit-il avant d’avoir eu le temps de pousser un cri. Les restes de sommeil s’envolèrent et se rappelant instantanément qu’il était loin de chez lui et face à face avec un étranger, il se roula en boule.

On s’en va dans une demi heure, l’informa Oleg.

Où ça ?

A la messe.

C’était quelque chose de nouveau dans leur vie monotone. Qu’est-ce que c’était que cette messe, Kostia ne voulait pas poser de questions. Il ne voulait d’ailleurs aller nulle part, mais il était hors de question de refuser ou d’exprimer son mécontentement. Il se leva sans rien dire, chancelant un peu à cause du manque de sommeil, et enfila son jeans et son tee-shirt.

Quand il fut habillé, Oleg le toisa de la tête aux pieds, avec une insistance particulière pour le jeans bleu tout neuf.

–Ça ne va pas, ça.

–Quoi ? demanda Kostia, sans comprendre.

–On ne va pas à l'église habillé comme ça. Mets quelque chose de plus discret.

–A l'église ? Voilà ce que...

–Dépêche-toi !

–La voix et l'aspect même d'Oleg était tel qu'il fallait se remuer. Kostia se mit à sortir toutes ses affaires de la valise, qu'il n'avait pas déballée complètement. Il fouilla tout sans comprendre ce que c'était que plus discret. Ce short, par exemple, avec un tas de poches et de rivets, est-ce que c'était assez discret ? Ou le pantalon de sport, noir avec de larges bandes rouges ?

« Combien de temps tu vas y passer ? Oleg était de nouveau après lui. Tu as un pantalon ordinaire ?

–Comment ça ? Kostia le regardait comme un poussin regarde un épervier.

–Un pantalon ordinaire avec des plis, comme portent les gens normaux, et pas ces chiffons de couleur. »

Kostia, honteux, contemplait sa valise déballée. Alors, il avait des chiffons de couleur... »

Il fut décidé qu'il irait comme il était. Un jeans bleu foncé et un tee-shirt blanc, c'était effectivement ce qu'il avait de plus discret dans sa garde-robe.

L'église se trouvait à Gorniak, une petite ville comme Ukraïnsk. On y allait par une route goudronnée qui traversait la décharge. Mais par n'importe quel temps, Oleg allait à l'église à pied, à travers champs.

Ils avaient un peu plus d'une heure à marcher. La fraîcheur du matin ruisselait encore sur la terre, et bien que Kostia fût fatigué, faute d'habitude, le mouvement même lui était agréable : ses pensées tristes se dispersaient, comme si dans sa tête s'installaient à leur tour la fraîcheur et la paix.

Alors, c'est ça, l'office, pensait-il, après avoir fait cinq kilomètres à travers champs et être resté debout immobile pendant plus de deux heures dans l'église.

Oleg se signait et inclinait la tête. Kostia s'efforçait de l'imiter. C'est sûrement comme ça qu'il faut faire, pensait-il. Les chorals inconnus l'avaient distrait au début, mais au milieu de l'office il cessa de distinguer les différentes voix et n'entendit plus qu'une seule note monotone interminable. L'immobilité prolongée lui engourdissait les pieds. Les voix des vieilles l'endormaient, la tête lui tournait, ses yeux larmoyaient.

Il ferma les paupières. Il lui sembla que cela n'avait duré qu'une seconde, mais soudain il sentit avec horreur la terre lui manquer sous les pieds et il s'écroula.

Tout son corps agité de soubresauts, il reprit conscience. Oleg le regardait sévèrement. Des larmes lui vinrent aux yeux. Alors les voilà, les fruits d'ici, surtout les pêches et les raisins !

Ça va être encore long ? murmura-t-il d'une voix suppliante à l'oreille d'Oleg. Mais celui-ci ne regarda même pas de son côté.

Heureusement, l'office se termina peu après. Quand Kostia sortit de l'église, un peu chancelant, un soleil éclatant brillait déjà partout, annonçant une nouvelle journée de canicule. Ils traversèrent la cour de l'église, recouverte d'un beau dallage (le matin, Kostia ne l'avait pas remarqué), tournèrent dans une allée étroite mais bien entretenue, plantée de peupliers argentés et se trouvèrent dans un vieux jardin. Il était abandonné, et presque désert, comme du reste tout ce qui se trouvait autour de l'église.

Il n'y avait qu'une chose de bien : une fois sous son ombre, on devenait invisible, dans cette verdure luxuriante on ne distinguait pas à vingt mètres. Ils suivirent un sentier étroit, à peine visible et arrivèrent dans une petite clairière. A leurs yeux apparut une petite chapelle désaffectée, avec des traces de chaux sur les murs et une coupole de bois sombre, comme un ange suranné qui aurait atterri là au mauvais moment. Les volets de bois étaient fermés, il y avait un cadenas sur la porte. Kostia ne s'attendait pas du tout à l'arrivée d'une dizaine d'enfants, qui en apercevant Oleg, accoururent vers lui avec une joie bruyante.

Il n'avait encore jamais vu cela. Leur visage avait un cachet particulier ; leurs vêtements étaient bigarrés, certains avec des couleurs anormalement vives, comme des clowns de cirque ou des hardes d'occasion, d'autres avec des frusques grises et trop larges.

La gamine la plus proche de Kostia se fourrait un doigt dans le nez et la configuration de sa main avait quelque chose de bizarre. En regardant mieux, il comprit qu'elle avait tous les doigts de la même longueur. Elle était grande, elle avait le dos large et la poitrine bien développée, il ne lui restait d'enfantin que ses grands yeux étonnés et ses gestes maladroits. A côté d'elle se trouvait une autre fille – qu'Oleg appelait Yana – une petite rigolote d'environ huit ans avec de bonnes joues rouges et des sourcils en arcs de cercle. Son sourire n'allait pas

avec le reste de son visage. Elle tenait par la main un gamin presque nu, extraordinairement sale qui, en voyant Oleg, jeta son mégot dans l'herbe. Il devait avoir sept ans. Il n'arrêtait pas de rire, mais pas joyeusement comme Yana, mais d'un rire rauque et épuisant. Kostia n'eut pas le temps de les regarder tous, car Oleg avait déjà ouvert les volets et la porte et toute la troupe s'engouffra à l'intérieur.

En venant de la lumière, Kostia trouva l'endroit un peu sombre mais au bout d'une minute, il s'était déjà habitué. Sur les côtés il y avait quelques bancs, au milieu un piano droit délabré. La chaleur n'entraînait presque pas et du coup, Kostia se sentait mieux.

Les enfants s'étaient calmés. Certains riaient encore entre eux, mais bientôt le silence se fit. Sans s'être concertés, tous se placèrent en demi-cercle devant le piano et chantèrent le « notre père ». Puis on commença la répétition. Quand on entonna « je crois en toi », un autre garçon arriva, de haute taille, le visage basané et sérieux. Il traversa rapidement l'espace vide de la chapelle et se plaça à côté d'Oleg.

Les enfants chantaient avec l'air d'accomplir quelque chose d'important et d'utile. Même Micha, le ventre à l'air, regardait attentivement Oleg et s'efforçait de tomber juste. Sa voix avait un coloris particulier ; on ne pouvait pas dire que c'était joli, mais c'était très spontané.

Pour l'instant, on ne s'occupait pas de Kostia, on ne lui apprenait rien. Oleg avait défini sa voix comme deuxième intermédiaire et lui avait dit d'écouter, pour l'instant. Il ne connaissait ni les paroles, ni la mélodie, mais il essayait de saisir au vol. Parfois Oleg interrompait la répétition, s'arrêtait sur tel ou tel passage et chantait lui-même pour montrer l'exemple. Alors on reprenait en reprenant ce fragment jusqu'à obtenir l'effet désiré.

Cela dura jusqu'à l'heure du repas. Le mot « déjeuner » mit une animation joyeuse, les voix se firent plus sonores et plus bruyantes ; les enfants s'agitèrent, se mirent en mouvement et s'éparpillèrent dans la chapelle.

A cet instant dans l'encadrement de la porte se montra une silhouette de jeune fille élancée. Une fille qui ressemblait beaucoup à Yana, avec le même teint pur, habillé pauvrement tout en gris, mais avec beaucoup de soin et même avec un certain goût. Elle s'approcha d'Oleg tout doucement. Elle devait avoir à peu près quinze ans. A ses mouvements et à son visage, on devinait qu'elle était gênée dans cette compagnie. Kostia la suivit du regard. Ce n'est pas qu'elle ne l'avait pas remarqué, elle ne voyait personne d'autre qu'Oleg. Elle se mit sur la pointe des pieds, lui chuchota quelque chose à l'oreille et, sans le quitter d'une semelle, se dirigea avec lui vers la salle à manger.

La longue table de planches sous l'auvent et deux rangées d'assiettes incassables en aluminium, c'était la salle à manger. De chaque côté de la table, des bancs de bois. La « salle à manger » jouxtait la « cuisine », quelques gamelles sur un fourneau, d'où s'échappait une vapeur à vous tourner la tête. Tout autour tournaient des mamies affairées.

Avant le repas on chanta de nouveau le « Notre père ».

Il y avait d'abord de la soupe de pommes de terre et de gruau, avec, au-dessus, quelques légumes verts qui flottaient. Kostia l'engloutit si vite qu'il n'eut pas le temps d'en remarquer le goût. Si l'on se rappelle qu'il s'était levé avant le jour, il y avait huit heures qu'il n'avait rien mangé. Ensuite il y avait de l'orge perlé, un peu liquide, amélioré par une petite quantité de beurre. Il le mangea avec davantage de recul.

Kostia remarqua alors sa voisine, une petite fille aux cheveux dorés. Pour la circonstance, elle était bien habillée, même trop : une petite robe bleu pâle avec des volants. Ses cheveux soyeux étaient tout aussi impeccables. C'est comme ça que doit être Malvina, pensa-t-il. Ayant à peine tourné la tête et l'ayant regardé du coin de l'œil, Malvina bougea ses merveilleux cils. Kostia continua à manger. Elle le regarda à nouveau, cette fois en gardant son regard sur lui une seconde de plus. Kostia voyait tout cela, mais il ne comprenait pas du tout pourquoi elle le regardait, lui, un garçon ordinaire, absolument pas remarquable. Et surtout, que devait-il faire à présent ?

« Comment tu t'appelles ? demanda la fille en souriant. Son sourire était semblable à celui d'un ange.

—Kostia.

—Et moi, Christina.

—Ils se turent.

—Tu es venu tout seul ? demanda Christina.

—Non, avec mon oncle.

—Et moi avec ma mamie.

Christina-Malvina raconta qu'elle vivait avec sa grand-mère mais qu'avant, elle habitait avec sa mère. Mais grand-mère l'avait prise avec elle. Elle n'avait pas de papa, grand-mère allait à l'église et travaillait à la cuisine.

« Tiens, elle est là, ma grand-mère, dit-elle en montrant une des vieilles qui s'activaient aux fourneaux. Et ton oncle, il est déjà parti ?

—Non. Il est là-bas. »

Et Kostia montrait du menton Oleg, assis à l'autre bout de la table.

Christina ouvrit de grands yeux, et tout le bleu du ciel se déversa sur Kostia.

« Oleg ? demanda-t-elle, avec un mouvement des cils

–Oui.

–C'est ton oncle ?

–Oui. Kostia ne comprenait pas ce qui justifiait cette admiration, mais il sentit que de ce moment, sa propre valeur aux yeux de cette fille avait beaucoup augmenté.

Presque en face d'eux se trouvait la sœur de Yana, la fille qui était arrivée juste avant le repas. Kostia l'avait remarquée tout de suite lorsqu'il s'était assis. Elle avait au poignet une petite chaîne brillante avec des pierres.

Yana était assis à côté et tout en faisant marcher sa cuiller avec une étonnante rapidité, elle trouvait encore le temps de parler. Parfois elle riait, se tournait vers sa sœur. Celle-ci l'écoutait gentiment avec l'air d'une bonne reine et un demi-sourire. Elle se tenait droite, mangeait posément et sans se presser, regardant devant elle, un peu hautaine, de ses yeux marron clair. Entendant que Kostia avait un lien avec Oleg, elle commença par le regarder en plissant les yeux, alors qu'elle n'avait aucun problème de vision, puis elle fit des yeux un mouvement circulaire tellement étonnant que Kostia ne put s'empêcher de détourner le regard.

« Salut, dit-elle, comme si elle venait seulement de le remarquer, et ses lèvres pleines et brillantes s'entrouvrirent. Bien dessinées, elles avaient la nuance rouge tendre qu'ont seulement les filles très jeunes et en bonne santé.

–Salut. Kostia s'arrêta de manger.

–Comment tu t'appelles ?

–Kostia.

–Et moi, Mary ».

Le bout des dents éclatantes se montra coquettement. Difficile de dire si c'était un sourire ou simplement comme ça... mais c'était impressionnant. Les lèvres humides remuèrent à nouveau et des mots parvinrent jusqu'à Kostia.

« Tu as quel âge ?

Kostia continuait à la regarder.

– Moi, j'ai treize ans », dit Mary en réponse à son silence.

Kostia regardait et n'en revenait pas. Il voyait devant lui une fille de seize ans avec des rondeurs qu'une de treize ans ne peut pas encore avoir. La madone adolescente.

« Moi aussi, j'ai treize ans, finit-il par dire.

–Tu devrais te dépêcher, l'interrompit Christina aux yeux bleus, voyant que Kostia en avait oublié de manger. Ça va être aux adultes de déjeuner. »

Il mangea tout jusqu'à la dernière cuillerée, mais en oubliant encore une fois d'en sentir le goût.

Après le déjeuner, tout le monde se leva, chanta la prière et alla porter sa vaisselle dans une grande cuve tout au fond de la cuisine. Kostia pensait que maintenant, chacun allait rentrer chez soi mais personne ne se pressait de partir. Oleg, et à sa suite toute la bande, passèrent à la file indienne dans le vieux jardin.

Ils se retrouvèrent dans la clairière à côté de la chapelle. La belle Mary, condescendant à descendre de son piédestal royal, se joignit aux autres filles. Elles étaient plus nombreuses que les garçons dans le petit groupe, sept en tout. En fait de garçons, à part Kostia, Igor, qui était arrivé en retard et le petit Micha, il n'y en avait pas d'autres.

Kostia et Igor, sans s'être concertés, s'étaient mis à l'écart de la bruyante bande des filles. Ils s'assirent ensemble sur une large poutre posée à une extrémité de la clairière. Les filles se groupèrent autour d'Oleg et commencèrent à piailler. Micha s'approcha plus près et se mêla à la discussion en criant non des mots, mais des sons criards et sonores du genre « Euh !, Ouh ! Hi ! ». Par moments il émettait un son guttural prolongé qui rappelait de loin la parole humaine. Puis il les laissa tomber, se détourna et se dirigea vers Igor et Kostia.

Il s'approcha très près et la saleté de son corps presque nu fit reculer Kostia. Sentant une vague d'aversion, Micha, comme un petit animal, s'écarta et s'assit dans l'herbe. Il allait ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais la referma aussitôt et se contenta de lancer des éclairs avec ses yeux sauvages. Il portait un short, plutôt un chiffon qui en aurait vu de toutes sortes et des sandales blanc sale sur ses pieds nus.

Igor et Kostia restaient silencieux, mais ils sentaient entre eux une inexplicable ressemblance. Ni l'un ni l'autre n'avait voulu prendre la parole devant Michka, obéissant à ce sentiment obscur qui naît lorsque dans un groupe s'infiltré un intrus.

Igor souffrait d'épilepsie. C'est sa mère qui l'avait amené à l'église quand il avait à peine sept ans, dans l'espoir que la maladie, qui avait selon elle un caractère démoniaque, céderait. Cette femme énergique avait deux emplois, et un troisième à mi temps pour nourrir et habiller trois enfants. Ils avaient grandi sans père. Pour autant elle ne manquait pas de sens pratique : pour l'enfant malade, qu'on ne pouvait absolument pas laisser seul, l'église servait en quelque sorte de jardin d'enfants, où la plupart du temps, il était sous surveillance.

Igor avait grandi silencieux à l'extrême, renfermé, et s'il parlait, c'était très peu et très sérieusement. Il gardait le plus souvent les yeux baissés et quand il les relevait, on y lisait l'extraordinaire sincérité d'un autre monde, comme s'il disait : « Je suis exactement comme vous me voyez, je ne cache rien. »

Un jour il avait entendu un sermon extrêmement touchant du père Vladimir sur l'orgueil et l'humilité qui avait envahi son âme et pénétré son cœur. Et la semence était, comme on dit, tombée sur un terrain favorable : elle y avait fait croître la crainte de s'enorgueillir, de blesser quelqu'un par une parole dure, ou même simplement d'exprimer une opinion. Il sentait que dieu lui-même l'observait, invisible. Depuis lors, aucune pensée mesquine, inutile ou puérile ne pouvait accaparer son attention. La joie vaine, bête, terrestre ne pouvait émouvoir son cœur. Il chassait tout cela de lui, sans pitié, comme des démons qui en voudraient à sa pureté. Et son âme restait vierge, vide, ouverte à des peurs sombres et douloureuses. Il avait froid à l'intérieur, se sentait mal dans sa peau ; la solitude et l'ennui étaient ses meilleures amies. Au demeurant, Igor avait une bonté d'âme qui lui permettait de vivre tant bien que mal et de s'entendre avec son entourage. Les gens aimaient bien ses yeux gris et honnêtes, son air sérieux et modeste même pour des broutilles, sa douceur et sa totale incapacité à contredire et à défendre son point de vue. Kostia écouta un moment les voix des filles dans la clairière et celle d'Oleg, qui criait plus fort de temps à autre. Finalement, le silence prolongé finit par le mettre mal à l'aise.

Cette Mary... elle a vraiment treize ans, dit-il pour rompre le silence.

Ah, Marinka, répondit Igor presque négligemment, elle a douze ans.

Kostia le regarda, dubitatif. Il ne savait pas encore qu'Igor ne mentait jamais.

Et toi, tu as quel âge ? demanda Kostia.

Bientôt quinze.

Il y eut à nouveau un silence.

Mary et Yana, elles sont sœurs ? Il n'arrivait pas à l'appeler Marinka.

Oui. Et Micha aussi. Micha, c'est leur frère.

Le visage de Kostia trahit qu'il ne s'attendait pas du tout à cela.

Seulement ils n'ont pas le même père, expliqua Igor.

Et on a aussi Kolia ! éructa fièrement Micha, assis un peu à l'écart. Cela le flattait qu'on parle de lui et cela lui donnait de droit de participer à la conversation des grands.

Kostia reporta son regard interrogateur sur Igor.

Oui, et Kolia. Il est né il n'y a pas longtemps.

Lui aussi, il a un autre papa ! ajouta Micha, mais personne ne faisait plus attention à lui.

Yana arriva en courant.

Alors, on joue à quoi ? Elle était rouge et essoufflée. Ses pommettes étaient écarlates et ses yeux brillaient presque autant que ceux de Micha, mais c'était plutôt de joie que de sauvagerie. Avec ses huit ans, Yana était la plus jeune des fillettes, mais aussi la plus dégourdie.

« Eh bien, hésitait Igor. Comme d'hab.

—Et c'est quoi comme d'hab ? Tu dis : ou bien au drapeau rouge, ou à la vache bleue ou bien au bourreau et au détective.

—Hmmm. Igor faisait des efforts pour prendre une décision, mais c'était au-dessus de ses forces.

—Mais dis quelque chose, on est partagées. On est trois à vouloir la vache bleue, trois pour le drapeau rouge et marina, Michka et moi pour le bourreau et le détective. Il nous manque une voix.

—Au bourreau et le détective, dit Kostia, qui ne savait même pas de quoi il retournait.

Yana partit en courant en criant joyeusement : « Au bourreau et au détective ! » Elle fut accueillie aux cris de « C'est pas de jeu ! Ça ne compte pas ! »

Mais toute la troupe venait déjà dans leur direction.

Oleg s'assit sur la poutre en poussant un peu Igor et Kostia. Visiblement, c'était sa place favorite. Les fillettes s'installèrent autour d'eux dans l'herbe. Des petits papiers apparurent, roulés en tubes. Kostia en reçut un. Il le tourna dans ses mains sans savoir qu'en faire. Igor déroula le sien, Kostia en fit autant. Il était écrit : Juge. Il ne comprenait rien.

« Je vous préviens, comme nous avons des nouveaux, dit Oleg en regardant Kostia. Personne ne doit dire ce qui est écrit sur son papier, surtout si c'est écrit « voleur ». Sinon, c'est vingt coups de bâton et on recommence tout depuis le début. On ne chuchote pas et on ne fait pas de signes. Tout le monde s'écarte de la distance des bras tendus.

Les filles s'affairèrent aussitôt. Dix paires d'yeux s'allumèrent dans l'attente du spectacle. Oleg demanda : « Qui est le détective ?

–C'est moi, répondit Igor.

–Maintenant on va choisir la victime, dit Oleg, qui commença à réciter la comptine.

C'est Natacha qui fut désignée, la fille dont tous les doigts de la main étaient de la même longueur. Jusque là elle était restée assise sans rien dire mais elle n'eut pas plutôt entendu son nom qu'elle se mit à s'agiter. Les filles poussèrent toutes en chœur une exclamation méprisante, quelque chose comme « Oh, l'horreur ! » Et en effet, quand Natacha se mit à parler, tout s'expliqua. Les mots sortaient de sa bouche avec autant de difficulté que si elle les composait elle-même, tout son propos était décousu et incompréhensible. Avant de commencer à parler, elle passa une bonne minute à réfléchir.

Victime, racontez votre histoire, dit Igor.

« J'ai... Je... j'ai.. (tout cela étalé sur une minute). Natacha se tut et regarda Oleg.

–Allez, Natacha, dit-il pour l'aider, invente une histoire. Par exemple on t'a volé quelque chose.

–On m'a volé... puis un long silence. Des produits...

–C'est ça, l'encourageait Oleg. Il la regardait attentivement et curieusement, son attention l'aidait à parler.

–Comment cela s'est-il passé ? demanda Igor.

–C'était mon anniversaire –Natacha prononça cette phrase très lentement en réfléchissant à chaque mot. Quand elle eut fini, les filles poussèrent un soupir de soulagement.

–Vous avez des soupçons sur quelqu'un ? Igor interrogeait de façon sérieuse, comme si il était effectivement un détective et qu'il ne jouait pas un rôle.

–Oui.

–Qui ?

Elle s'agita et jeta un regard sur Oleg.

–Eh bien, Natacha, qui y a-t-à un anniversaire ?

–Des invités ! dit-elle, toute contente.

Les filles pouffèrent.

Natacha ne remarqua pas leur mépris. Dans ses grands yeux clairs la pensée s'était arrêtée définitivement. Par moments quelque chose comme une idée s'y allumait mais, faute de mots pour se dire, s'éteignait aussitôt. Ses cils fins et droits, inclinés vers le bas, son corps développé la faisaient ressembler à une vache triste. Le rythme lent de ses paroles, l'absence presque totale de mimique, son visage de bois, tout son air bête était incompréhensible et insupportable pour les filles. Parmi elles, elle faisait figure de vache égarée dans une troupe de flamands roses.

Quand elle eut fini de parler, une vague de soulagement et de gaieté longtemps contenue parcourut le groupe. Micha lui jeta une pierre. Oleg lui donna une claque sur la nuque, pas forte mais sèche. Micha ne comprenait pas les mots.

« Quand avez-vous constaté la perte des provisions ? Igor continuait l'interrogatoire.

– Après le départ des invités, répondit Natacha.

– Quand est parti le dernier invité ?

– A neuf heures.

– Où étaient les provisions ?

– Dans le frigo.

– Qu'est-ce qui a disparu exactement ?

- Un saucisson, du pain, de la confiture.
- C'est peut-être vous qui les avez mangés ?

Pour économiser les mots, Natacha fit un signe de dénégation.

« Quelle quantité y avait-il ? »

- Le saucisson, trois kilos, le pain, trois baguettes, la confiture, trois bocaux. »

Natacha énumérait tout cela avec l'aide d'Oleg, qu'elle regardait sans cesse pour vérifier qu'elle disait bien ce qu'il fallait.

Igor voulait encore demander quelque chose, mais les filles se mirent à crier pour qu'il se taise et passe à la seconde partie du jeu, l'interrogatoire des suspects.

Yana fut la première à répondre. Elle dit que oui, elle faisait partie des invités. Elle énuméra tous les plats et les boissons qu'il y avait sur la table, sans oublier le dessert. Elle décrivit dans le détail les rideaux aux fenêtres, le lustre au plafond, le tapis sur le sol, et les meubles de la pièce. Elle s'était tellement prise au jeu qu'elle avait complètement oublié de décrire la maîtresse de maison. Elle ajouta vers la fin :

« Elle avait une robe vert brillant jusqu'à terre et des chaussures vertes à talons. Yana composait son histoire aussi habilement et judicieusement que si elle lisait un texte écrit. De temps en temps, elle échangeait des regards avec sa sœur et toutes deux riaient. De son récit il ressortait qu'elle était restée précisément jusqu'à neuf heures.

« Euh... dit Igor quand ce flot terrible de détails eut été déversé. Il était dépassé et essayait de saisir une pensée qui se dérobait.

- Pour emporter autant de provisions, dit-il enfin, recouvrant se esprits, il fallait avoir pris un sac. On ne pouvait pas tout emporter à la main. Vous aviez un sac avec vous ?

Yana réfléchit une seconde :

- J'avais une valise !
- Une valise ? pour aller à un anniversaire ?
- Tout de suite après l'anniversaire, je devais m'en aller. »

Igor se tut un instant, dit deux fois « Hm... » et appela le suspect suivant, Christina. Elle vint jusqu'au centre dans l'espace libre, et s'assit sur l'herbe, étalant joliment la corolle de sa robe bleue. Ses mouvements étaient lents et élégants, comme si elle donnait à tous les assistants la possibilité de l'admirer. Elle commença ainsi :

« Je suis venue à cet anniversaire... elle réfléchit un peu. Avec ma copine. On s'est ennuyé. Tout de suite après, on devait partir.

- Alors, vous aviez aussi apporté votre valise ?

- Non, j'avais... un sac comme ça, en bandoulière. »

-Christine passa ses doigts potelés sur son épaule effleurant la courroie imaginaire. Sa paume était toute ronde, presque enfantine, avec des fossettes à la base de chaque doigt.

- Un grand ?

-Pas très grand. Comme ça. Elle dessina en l'air un petit objet de forme complexe. Un grand, je le soulèverais pas.

- Où est-ce que vous aviez l'intention d'aller.

-A l'étranger. Avec ma copine, il y avait longtemps qu'on y pensait et puis voilà, on s'était décidé. Elle regardait les assistants avec l'air de dire : « Hein, c'est bien trouvé ? »

- Vous partiez toutes les deux ou avec quelqu'un d'autre ?

Christine réfléchit.

- Toutes les deux.

Ce fut au tour d'Igor de réfléchir :

- En quels termes étiez-vous avec la victime ? Vous étiez amies ?

-Non, nous n'étions pas amies.

-Pourquoi est-ce qu'elle vous avait invitées...

-Je ne sais pas. Christine haussa une petite épaule ronde. Sûrement qu'elle voulait qu'on devienne amies.

- Encore une question : à quelle heure êtes-vous partie ?

-A neuf heures.

Igor se tourna vers la « victime » Natacha :

Dites-moi, les invités sont partis tous ensemble ou l'un après l'autre ?

Tous ensemble, balbutia-t-elle.

Ouais. Igor réfléchit. « Suspect suivant. » Et il désigna Mary.

Elle vint à l'endroit même où s'était assise Christine, comme sur une scène. Son visage était animé, ses joues un peu plus roses qu'avant, et l'on voyait à ses yeux qui lançait des étincelles qu'elle était impatiente de parler.

« Je ne comprends pas comment je suis venue à cet anniversaire, commença-t-elle. Je ne suis pas du tout amie avec la victime. Elle est d'une mauvaise famille. Elle vit mal, pauvrement, salement. Je ne sais pas pourquoi elle m'a invitée, mais j'y suis allée. Il n'y avait rien à manger. Je pense qu'elle avait dû tout cacher dans le frigo. Elle est radine, d'ailleurs. On n'a même pas dansé, il n'y avait pas de musique. Elle ne sait pas recevoir. Je suis restée un peu et je suis partie ; ça ne me plaisait pas.

Mais la victime a dit que tout le monde était parti à neuf heures.

—Ah, oui. Je suis partie à neuf heures. Seulement je n'ai pas regardé ma montre.

—Vous aviez un sac avec vous, ou une valise ?

—Même... Oui, j'avais un sac.

—Pour quoi faire à un anniversaire ?

—Je comptais aller faire les courses après.

—Vous aviez un grand sac ?

—Non.

—Mais trois kilos de saucisson, trois baguettes de pain et trois bocaux de confitures auraient tenu dedans ?

—Oui.

Ensuite Igor interrogea les autres, et il s'avéra que tous étaient venus avec un sac et étaient partis à neuf heures. Il réfléchit.

—Ouais... il convoqua à nouveau Mary.

—Vous étiez venue avec un sac parce que vous comptiez aller faire les courses. Donc, votre sac était vide ?

—Oui.

—Ah ah. Il la dévisagea. Bien.

—Maintenant Yana. Il regarda attentivement Yana. Qu'est-ce que vous aviez dans votre valise ?

—Mes affaires. Puisque je m'apprêtais à partir !

—Je comprends. Au cours de la soirée, vous avez ouvert votre valise ?

—Non... je ne l'ai pas ouverte ? Pourquoi est-ce que je l'aurais ouverte ?

—Dites-moi, elle était bien pleine ?

—Eh bien oui... j'ai pas mal d'affaires. Rien que les chaussures, vingt paires, et les robes ! pour chaque robe les chaussures assorties.

—C'est-à-dire que vos affaires sont restées dans la valise jusqu'à la fin de la soirée ?

—Bien. Donc Marina avait un sac vide, et Yana une valise pleine. Il réfléchit un moment. Christine, qu'y avait-il dans votre sac ?

—Mes affaires, répondit Christine en baissant les yeux.

—Elle était très pleine ?

—Bien sûr. Elle souriait légèrement, découvrant les fossettes de ses joues. C'est que nous partions pour l'étranger.

—Vous l'avez ouvert au cours de la soirée ?

—Christine réfléchit.

—Oui... Je l'ai ouvert.

—Pour quoi faire ?

—Je voulais voir si tout était en ordre. Cette personne qui fêtait son anniversaire, elle... elle.. elle aurait pu me voler quelque chose !

—Christine, la victime ne peut pas t'avoir volé quelque chose, corrigea Oleg. Ne mets pas l'enquête sur une fausse piste.

—Mais je n'ai pas dit qu'elle avait volé. J'ai juste dit qu'elle aurait pu voler...

—Donc, tout était à sa place ? demanda Igor.

—Oui.

–Et vous êtes finalement partie avec un sac plein ?

–Christina s’agita. Des taches roses apparurent sur son petit visage blanc.

–Non, j’en ai vidé une partie...

–Pourquoi ?

–Il m’a semblé que j’avais pris trop de choses.

–vous avez laissé une partie de vos affaires chez une étrangère.

–Eh bien quoi ?

–Chez votre voleuse ?

–Je parlais pour l’étranger pour longtemps... pour toujours. De sorte que ces affaires, j’en avais déjà fait mon deuil.

–Donc quand vous étiez sur le point de partir, il y avait de la place dans votre sac ?

–Oui.

–C’est Christine le voleur ! s’écria Igor.

–L’assemblée bruissait. Le visage de Christine tressaillit.

–C’est ça ? demanda Igor.

–Oui, dit-elle sombrement. Et ses yeux bleus s’assombrirent.

L’allégresse générale augmentait. Il s’y mêlait de la surprise, de l’enthousiasme et de la moquerie

« Qui est le juge ? demanda Oleg.

–C’est moi, dit Kostia.

–Combien de coups fixes-tu comme châtiment au voleur ?

–Kostia regarda Christine :

–Et... des coups de quoi ?

–De manche à balai crièrent les filles d’une seule voix.

On apporta un balai avec un manche en bois. Kostia le regarda, puis reporta les yeux sur Christina et dit timidement :

–Trois coups...

Mais Mary, de sa place, intervint :

–Je suis le procureur, dit-elle, je trouve que c’est trop peu. Trente coups ! »

Christine et Mary échangèrent des regards éloquents où il n’y avait plus rien d’enfantin. Il y eut une seconde de silence puis le tohu bohu reprit.

« Silence ! » tonna Oleg, dominant les voix. Les enfants se calmèrent. « Qui est l’avocat ? »

Une petite voix mal assurée balbutia :

« C’est moi.

Tous se retournèrent. C’était Natacha. Christine laissa échapper un soupir désolé. Le bruit reprit brusquement et se calma tout aussi soudainement. L’intrigue et le combat brillaient dans les yeux.

–Défends-la, lui dit Oleg. Eh bien, qu’est-ce que tu attends ?

–Natacha fit entendre des sons inarticulés.

–Combien de coups tu donnes à Christine ? demanda Oleg calmement et patiemment, essayant de l’aider.

–Trente... chuchota-t-elle, et dans ses yeux la peur s’ajoutait à l’absence de pensée.

–Elle ne connaît pas les chiffres ! Christine la regardait avec effroi. Elle ne comprend pas !

–Natacha, tu dois adoucir la peine. Oleg essayait de la convaincre. Tu es le défenseur. Christine a été condamnée à trente coups, et toi, tu dis moins.

–Elle ne comprend pas ! la voix de Christine se muait en cri, ses yeux s’emplirent de larmes.

Un cri inimaginable s’éleva.

Kostia essayait de se représenter comment on battrait Christine avec le bois du balai, mais il n’y arrivait pas. Sa robe, ses cheveux, tout son être aérien n’était pas fait pour être battu. Certes, l’être en question avait les yeux rouges et le nez qui se plissait, mais cependant il était absolument impossible de s’imaginer le bâton tombant et retombant sur elle. Il s’approcha de Natacha et murmura :

–Dis par exemple...

–On ne souffle pas ! » hurla le procureur Mary avec un regard mauvais en direction de Kostia. Ses sourcils se rejoignaient à la racine du nez et son œil se fit aigu comme celui d'un épervier. Son visage s'tout métamorphosé. Où était passée la madone qui bavardait avec Kostia une heure auparavant ? A présent, c'est une tigresse qui le regardait. Il lui sembla même que les yeux marron foncé étaient devenus jaunes comme ceux d'un fauve.

Natacha essaya de dire quelque chose mais sa gorge n'émit qu'un son rauque et animal. Son regard allait de l'une à l'autre de ses camarades, épouvanté, et tout embryon de pensée avait disparu de son visage.

–Ça ne compte pas, cria Christine. Elle ne comprend pas !

–C'est le destin, dit Oleg.

–Y a pas de destin ! Il fallait pas la prendre ! Comment est-ce qu'on peut jouer avec une conne...

–Christine ! l'interrompt Oleg, sévèrement.

Il y eut un silence.

–Qui est le bourreau ? » demanda Oleg.

Micha bondit au milieu. Il sautait joyeusement, comme un ressort qu'on a longtemps maintenu et qu'on relâche enfin. Son visage crasseux était déformé par l'anticipation du plaisir. Christine fondit en larmes.

Le lieu du supplice était fixé depuis longtemps. C'était cette poutre sur laquelle tous aimaient tant s'asseoir. Elle était de la bonne largeur et de la bonne longueur pour que n'importe qui puisse y tenir en position allongée.

Christine s'approcha avec une expression chagrine et s'allongea sur le ventre, en oubliant de le faire élégamment. Elle ne pleurait pas. Micha prit le balai par les crins, prit ses marques d'un air consciencieux et frappa à l'endroit le plus charnu. Christina poussa un grand cri.

« Micha ! Oleg retint son bras. Tu y vas trop fort. Cela peut faire des bleus. »

Micha réfréna son ardeur, mais par moments, il s'oubliait et frappait Christine sans pitié.

Quand le châtiment fut accompli, Christine se leva, se toucha les fesses, fit une grimace et essuya une larme. Son visage brûlait du feu de la honte et de l'humiliation.

« C'est fini. Je ne joue plus avec vous », dit-elle.

Elle passa devant eux et s'en alla.

Le voyage de retour passait à travers deux prés. Ensuite commençait le cimetière. Puis un autre champ et une plantation, et l'on voyait les abords de la ville : le château d'eau, le magasin bleu au coin et le bâtiment neuf en briques jaunes qu'on venait juste de construire. Tout ici, à Ukraïnsk, avait paru à Kostia gris et poussiéreux ; mis à présent il remarquait que toute la ville était noyée dans la verdure. La verdure, cette protectrice des architectes sans talent, s'en donnait ici à cœur joie librement et impunément : les arbres en rangs tortueux bordaient les rues, s'entassaient dans les cours, se faufilaient dans les endroits les plus inattendus. Ici un arbre s'enfonçait soudain dans un passage étroit et malcommode entre les maisons, là un groupe d'arbres cachait toute une maison de la rue comme si elle n'existait plus, et les gens ne voyaient plus le soleil ni l'été ni l'hiver. Dans les parcs, les arbustes ne connaissaient pas la main du jardinier, et les rosiers, que le sécateur n'effleurait presque jamais, rappelaient beaucoup leur cousin roturier l'églantier. Mais ici et là, sur les massifs desséchés envahis par les mauvaises herbes et piétinés par les passants essayaient de fleurir de petites fleurs toutes clairsemées, et voilà, la ville fleurissait. La ville menait ses habitants par les routes tracées au cordeau, chacun chez soi et chacun vers son destin.

Le lendemain était dimanche.

L'humeur de Kostia s'était un peu améliorée, mais aujourd'hui encore, l'office lui parut insupportablement long. Le chant monotone des vieilles le berçait, provoquait des rêves paisibles ; le léger nuage d'encens invisible qui emplissait l'espace, tous les coins et toutes les fissures, rendait la conscience légère et semblable à un nuage.

La pensée s'arrêtait, se tournant vers les innombrables images insensées qui flottaient devant ses yeux. Kostia chancela. Droit devant lui surgit le visage d'Igor. Il était enveloppé dans ses longs vêtements dorés avec des objets dorés dans les mains. « Je dors encore », se dit Kostia et il ouvrit plus grands les yeux. La vision ne disparaissait pas. Le véritable Igor, avec de vrais vêtements dorés, se tenait près du porche, à côté du prêtre.

Il avait dans les mains un plat en or et sur le plat beaucoup-beaucoup de petits sacs multicolores. Kostia fut un peu ébahi mais au bout d'une minute, il s'était habitué et il l'observait en essayant de ne pas s'y attacher plus

que cela. Apparemment, Igor l'avait remarqué lui aussi. Kostia lui sourit. Le visage d'Igor demeura imperturbable.

« Il ne me reconnaît pas ou quoi ? pensa Kostia. Igor devint encore plus sérieux et détourna les yeux.

« Je suis sacristain, lui dit-il quand l'office fut terminé et qu'ils se retrouvèrent dans le vieux jardin.

Oleg était en retard. Le père Vladimir l'avait appelé pour une affaire, et les enfants pendant ce temps-là étaient livrés à eux-mêmes.

« Et qu'est-ce que c'est, un sacristain ?

– Ça veut dire serviteur. Celui qui assiste le père.

– Hier aussi, tu l'assistais ?

– Oui.

– Pourquoi je ne t'ai pas vu ?

– Je ne sais pas. Tu dormais, sans doute. » Sur le visage d'Igor passa quelque chose comme un sourire. « Ça arrive quand on reste debout longtemps. Tu dors et l'office continue. Ça m'arrivait aussi des fois, au début.

– Comment tu es arrivé là ?

– A l'autel ? C'est Oleg qui a demandé pour moi au père Vladimir. Bien que... à cause de ma maladie...

– Et qu'est-ce que tu fais là-bas, à l'intérieur ?

– Après l'office ? Je range l'autel.

– Comment ça ?

– Je passe l'aspirateur, je lave par terre, comme à la maison.

– C'est intéressant là-bas ?

– Igor perdit l'insouciance qui commençait à poindre.

– C'est un lieu sacré. »

Kostia prit lui aussi une expression sérieuse. Ils restèrent silencieux un moment. Dans la clairière, les fillettes organisaient on ne sait quels jeux. Kostia les montra du menton.

« Et pourquoi elles ne viennent pas à l'office ?

– Je ne sais pas. Igor haussa les épaules. Elles ne veulent pas. »

Une des fillettes, une boulotte, qui ressemblait de loin à un petit veau, se détacha du groupe et se dirigea vers eux. Elle venait droit sur eux mais avec l'air de se promener simplement. Elle avait une robe de coton à petites fleurs, dans son poing elle serrait quelque chose. Elle s'approcha et s'assit sur la poutre sans rien dire.

« Bonjour, Valia », dit Igor.

C'était si touchant et cela ressemblait si peu au ton sec qu'il avait d'habitude que Kostia ne put s'empêcher de la regarder.

De près, Valia n'était pas du tout grosse, mais plutôt trapue, une solide fille de quatorze ans. Elle n'avait de gros que les épaules, la poitrine et le cou, ce qui la faisait paraître massive et gauche. En revanche elle avait un joli teint et ses cheveux, attachés en arrière en queue de cheval, formaient de grosses boucles de seigle. Elle jeta un regard sur Kostia. Les fentes des yeux sous ses sourcils incolores brillaient d'un éclat moqueur.

« C'est toi, le fils d'Oleg ? demanda-t-elle.

– Je ne suis pas son fils. » Kostia la regarda surpris, tant la question était posée d'un ton déplacé. « Je suis son neveu.

– Ah, bon, mais c'est pareil. » Valia souriait pour elle-même. Son sourire disait : « Aha... je comprends. Maintenant tout est clair. » Kostia eut même l'impression qu'elle hochait légèrement la tête au rythme de ses pensées.

Igor sortit de sa poche un bonbon et le lui tendit sans rien dire. Le bonbon était un peu écrasé et fondu à cause de la chaleur, mais sans aucun doute en chocolat. *Les contes de grand-mère*, lisait-on sur l'emballage.

– Merci² », dit Valia, la bouche en cœur. Elle déplia le bonbon, en mordit la moitié et commença à le mâcher.

« Il ne nous apprend pas comme il faut, dit-elle en s'adressant à Igor. Et elle claqua la langue.

– Pourquoi ?

– Premièrement, (Valia énumérait avec ses doigts) on devrait l'appeler Oleg Léonidovitch³, et pas Oleg. Deuxièmement, lui dire vous. Et troisièmement, il doit nous apprendre d'abord la parole divine et ensuite

² En français dans le texte.

³ L'emploi du patronyme en plus du prénom est une marque de respect. [NdTr]

seulement à chanter. Et avant ça, on devrait assister à l'office, voilà ! » Elle regardait Igor avec un air de supériorité.

« Et puis quoi ? »

Apparemment, son flegme ne faisait qu'agacer Valia davantage. Elle expédia nerveusement dans sa bouche l'autre moitié du bonbon.

« Eh bien que ce n'est pas un vrai ! continua-t-elle tout en mâchant. Pas un vrai maître. » Et pour s'assurer qu'Igor l'écoutait, elle répéta une troisième fois :

« Des maîtres comme ça, ça n'existe pas ! »

Igor baissa les yeux pour indiquer qu'il ne discuterait pas des maîtres et des formateurs. En revanche Kostia la regarda sans aménité :

« Comment ils sont, les maîtres ? demanda-t-il.

– Ils sont sévères. » Valia roula le papier du bonbon en boule. « Et puis d'abord... » Elle le jeta à ses pieds négligemment... « Les maîtres ils ne jouent pas avec les enfants ; ils leur apprennent des choses. Et Oleg, lui, il nous gâte et puis c'est tout. Il va nous gâter complètement, et on en oubliera l'église. »

Kostia fut étonné par son visage. Il remarqua qu'aucun muscle ne jouait et qu'aucune ombre de doute ne la touchait. Son visage était lisse, blanc et exempt de doutes et de questions. Kostia voulut répondre quelque chose de dur, émouvoir cette assurance ; mais ce visage l'empêchait de penser, le privait de mots, arrêta ses idées à la source et après quelques instants de cette souffrance, il ne trouva rien de mieux que de marmonner :

« Eh bien, tu n'as qu'à y aller, à l'église ; qui est-ce qui t'en empêche ?

– Non ! dit-elle, l'œil brillant et implacable. C'est lui qui doit nous emmener. Et elle insistait sur « lui ». Et lui, il nous emmène juste à la cantine ! »

Kostia se tut, rassembla ses idées :

« Eh bien ne viens pas avec nous si ça ne te plaît pas !

– Et tu es qui, toi, pour me chasser ? » Elle s'avança un peu vers lui. « Il faut que ce soit comme il faut ! Tu penses que parce que tu es son fils, tu peux tout te permettre ?

– Je ne suis pas son fils !

– On s'en fout. » Elle fit un geste de la main. « Je vais le dire à grand-mère, elle le dira au père Vladimir, et le père Vladimir passera un savon à ton Oleg, dit-elle d'un ton vengeur. »

Kostia regardait la fille sans détourner les yeux, froidement et méchamment. A son tour elle le toisa d'un regard méprisant.

« Tu te crois le plus malin ? »

Kostia décida de ne rien répondre, quand bien même il lui faudrait se mordre la langue. Vania pouffa et prit un air détaché. Puis au bout d'un moment, elle n'y tint plus et éclata de rire.

« Je ne suis pas venue du tout pour ça », dit-elle en regardant Igor d'un air entendu. Il leva sur elle ses yeux francs. Valia lui mit rapidement dans la main ce qu'elle tenait jusque là serré dans son poing, ricana encore une fois et partit en courant, étonnamment vive pour sa constitution.

« Qu'est-ce que c'est que cette peste ? dit Kostia, tout remué, quand elle fut partie.

– C'est ma copine », répondit tranquillement Igor.

Kostia se tut, perplexe.

« Tiens. » Igor déplia le chiffon de papier qu'il avait dans la main, et lut :

« Ce soir à six heures à côté des *Hirondelles* ».

Kostia regarda la feuille, puis en direction d'Igor.

« Tu vas y aller ? »

L'autre hocha la tête en silence.

Kostia en fut un peu bouleversé. Igor avait deux ans de plus que lui, et il brûlait d'envie de lui demander ce qu'ils faisaient lors de ces rendez-vous. Que faisaient d'ailleurs dans leurs rendez-vous tous ces garçons et ces filles qui se promenaient le soir par les rues avec des mines énigmatiques ? Il en voyait chez lui, à Kostroma, ici à Ukraïnsk et partout où il lui arrivait d'aller. Dans le train en face de lui il y vraiment une fille et un gars, ils se tenaient par la main sans arrêt. Apparemment il y en avait partout de ces créatures bizarres, partout où il y avait des humains. Il regarda de côté Igor, une fois encore ; mais non, rien que de très habituel : le profil sévère, sec, les yeux gris regardant droit devant eux. Ils semblaient vides, à part cette expression de profondeur en lui, que tout le monde ne remarquait pas.

« Est-ce qu'il... ? pensait Kostia. Et elle aussi, cette... comment déjà... Valia, elle aussi ? »

Il avait beau essayer, il n'arrivait pas à se la représenter comme une compagne. Quand il rencontrait des couples, il était gêné de regarder les filles ; mais son regard oblique les voyait comme des êtres d'un autre monde – fins et aériens – des elfes ou au moins des papillons veloutés et multicolores.

« Vous allez vous promener ? demanda Kostia, avec un regard prudent en direction d'Igor.

– Je ne sais pas, répondit l'autre, troublé. Si c'est possible.

– Alors, c'est la première fois ? Kostia avait lâché ces mots et il en rougit.

– Non. Igor se tut. C'est la troisième. Seulement elle ne vient pas.

– Comment ça ?

– C'est-à-dire qu'elle vient, mais elle reste loin et elle rigole.

– Et toi ?

– Moi, j'attends. Quand elle voit que je l'ai remarquée, elle se cache tout de suite. Et puis elle regarde et elle rigole encore.

– Elle se moque de toi ?

– Sûrement, oui.

– Ecoute, euh... » Kostia ne savait pas comment poser sa question, tellement elle lui paraissait honteuse. « Elle... enfin, cette Valia... Elle te plaît ?

Igor répondit sans réfléchir :

– Oui, elle est bien. »

Kostia ne comprenait pas ce que c'était que « bien ». Dans ses représentations une fille pouvait être jolie ou laide, mais « bien »... qu'est-ce qu'il y avait derrière ce mot ? Il voulut le demander, mais Oleg arriva sur ces entrefaites.

Chapitre 6

Les filles coururent à lui comme des oisillons dans une couveuse, les garçons s'approchèrent sans se presser.

« Bon, alors, on va chanter ? demanda Oleg.

Ils répondirent en chœur :

–Ouiiii !

–Et on va prendre le thé ?

–Ouiiii ! » répondirent les voix, encore plus joyeusement.

Aussitôt deux filles se détachèrent du groupe et disparurent dans les profondeurs du jardin. Quelques minutes plus tard, chacune rapporta une poignée de fines brindilles de cerisier.

Il y avait dans l'église un petit fourneau en fonte et une vieille bouilloire émaillée. On fit chauffer le fourneau, on apporta de l'eau de la cuisine. Quand l'eau eut bouilli, on jeta dedans les brindilles lavées et on laissa infuser.

Oleg fouilla dans sa poche et en tira quelques billets et un peu de monnaie.

Aujourd'hui, c'est fête, dit-il. J'ai touché ma paie. Alors on a assez... il compta l'argent... pour un kilo de sucre ou de la glace. Qu'est-ce qu'on va prendre ?

Un bruit s'éleva.

« De la glace pour tout le monde ? demanda timidement une fillette.

– Chacun une moitié, répondit Oleg. »

Le bruit s'éleva de nouveau.

« Bon, on achète la glace et on demandera du sucre à la cuisine ! » proposa Yana.

Valia la regarda comme regardent les gens qui connaissent la vie.

« Tu peux toujours attendre. »

Yana ne se découragea pas :

« Alors avec la moitié de l'argent, on achète du sucre et avec l'autre moitié, de la glace.

– Ça fait un quart chacun ? » Valia faisait grise mine.

Les fillettes se mirent à brailler, chacune proposant sa solution à qui mieux mieux.

« On va faire comme ça. Oleg haussa le ton pour calmer le chahut. On achète un verre de sucre et avec le reste, la glace. Ça va ? »

On entendait de toutes parts :

« Oui, oui, un verre. Et quelle glace ? »

Oleg regarda de nouveau son argent :

« La moins chère qu'on pourra trouver.

Des voix s'élevèrent : la « plombière », c'est la moins chère.

– Et il y a aussi la « plombière au chocolat».

– Et la « Blanche-neige » avec des raisins !

– Et la « sportive » : des noix et du lait concentré.

– Non, la meilleure, c'est le « Chat botté », c'est au pavot !

– Il n'y a pas meilleure que la Sportive !

– Tu l'as goûtée ?

– Oui !

– C'est pas vrai !

– C'est toi qui mens, ta mère, elle t'achète même pas un bretzel !

– C'est la tienne, mais moi, ma mère, elle m'achète de la glace tous les jours !

– Ah oui ? Vous mangez un épi de maïs bouilli à vous tous, tu crois que je le sais pas ?

– Mais toi-même ! Bohémienne, va !

– Ça suffit ! cria Oleg. Silence ! répéta-t-il, et tout le monde se tut. Prenons six parts de plombière et un verre de sucre. D'accord ? »

Tout le monde fut d'accord. Mais à présent se posait aux fillettes une nouvelle question, non moins brûlante : qui irait au magasin ? Les garçons ne se bousculaient pas pour y aller, cela faisait déjà moins de concurrence.

« On va y aller, Marina et moi, dit Yana.

– Non, moi, s'interposa Valia.

– C'est toujours toi ! lancèrent les autres. Chacune son tour !

– C'est pas tout le temps ! » Valia partit en guerre seule contre toutes. « Simplement je compte bien les sous.

– Ah oui ? Nous aussi, on sait compter. »

La discussion aurait duré une éternité si Oleg n'avait fini par choisir Yana et Marina.

Les deux sœurs allèrent au magasin et les autres filles se dispersèrent dans la clairière. Oleg resta dans la vieille chapelle pour surveiller la bouilloire avec Igor et Kostia.

Les garçons étaient assis de chaque côté, tout près du fourneau, et regardaient le feu, fascinés. Oleg cassait les charbons avec un tisonnier, faisant jaillir une gerbe d'étincelles écarlates.

« Ce n'est pas comme ça que les pêcheurs brûleront en enfer ? » demanda Igor.

Son visage restait imperturbable mais des reflets rouges le parcouraient et on aurait dit que la vie, indomptable, battait aux tréfonds de son être.

Oleg ne disait rien ? Puis il dit, un peu à contrecœur :

« C'est une allégorie. Personne ne brûlera.

– Et la flamme écarlate qui ne s'éteint pas ?

– La flamme... Oleg choisissait ses mots. Ce n'est pas une flamme au sens propre, ce sont les tourments moraux : les reproches, le repentir, la honte. Et d'ailleurs, tu n'as pas besoin de penser à tout cela, tu es déjà puni ici bas, dans une certaine mesure.

– C'est de ma maladie que tu...

– Oui.

– L'épilepsie, c'est bien la possession par les démons ?

– C'est le père Vladimir qui a dit ça ?

– Non... je l'ai compris dans son sermon.

– Je ne suis pas sûr que tu aies bien compris. »

Igor avait toujours son regard interrogateur.

« Ecoute, il vaut mieux que tu ne penses pas trop à tout ça.

– Alors à quoi il faut que je pense ?

– A ton âge, il est temps de penser à l’avenir. Pense à ce que tu voudrais faire dans la vie, ce à quoi tu voudrais arriver.

– Et les péchés, alors ?

– Les péchés... Ton péché, c’est ta jeunesse. Tu ne remarqueras même pas comme tu t’en débarrasseras facilement.

– Mais est-ce que ce n’est pas un péché que de penser à l’avenir quand il faudrait penser à la vie éternelle ?

– Hm... le Christ pensait à l’avenir.

– Le père Vladimir n’a rien dit de pareil.

– Il n’a pas eu besoin d’en parler. Cela découle de l’Evangile : le Christ a enseigné ses disciples, donc il pensait à l’avenir, logique ?

– C’est logique.

– Donc ce n’est pas un péché pour nous d’y penser quelquefois. »

Igor ne disait rien. Oleg remuait les charbons du fourneau, et de nouveau des éclairs éclairaient leurs visages.

« Alors qu’est-ce que tu envisages de faire ? Il est grand temps, tu as quinze ans quand même. Si tu décides pour l’IUT, il faut commencer à te préparer dès maintenant.

– Je ne sais pas... Igor se troublait. Aujourd’hui je veux une chose, demain une autre, et je ne sais pas à quoi m’arrêter.

– Par exemple ?

– Par exemple j’aimerais faire de la danse, mais je comprends que c’est impossible.

– Oui. Oleg acquiesça. Ça ne te convient pas.

– Non, ce n’est pas dans ce sens. Je ne pensais pas à ma maladie mais au fait que c’est une activité du péché !

– Mais écoute. Oleg le regarda dans les yeux. D’abord nous sommes des laïcs, quand même. Par conséquent pour nous ce n’est pas vraiment un gros péché. Bon mais deuxièmement... est-ce que tu t’y vois ? Et si tu t’effondres devant tout le monde ?

– Ce n’est pas ça qui m’ennuie ! Cela ne fera pas tort à mon âme.

– Non. Mais est-ce que c’est une activité pour un homme ?

– Non, c’était comme ça, comme distraction.

– Ah, comme distraction, alors là, oui, c’est possible. Et qu’est-ce que tu aimerais d’autre ?

– Musicien, comme toi.

– En tant que distraction ?

– Oui, et si ça marche bien, alors sérieusement.

– Mais en fait, ça ne gagne pas spécialement bien... Si tu as une famille, tu auras du mal à la nourrir. »

Igor rougit.

« Mais je pourrais me produire, donner des concerts. »

Oleg ne répondit pas tout de suite.

« Et ta mère, elle te conseille quelque chose à ce sujet ?

– Oui. Maman veut que j’aie faire des études pour être diplomate. »

Oleg le regarda attentivement.

« Et toi, qu’est-ce que tu en penses ?

– Je ne suis pas d’accord. Igor secoua légèrement la tête. Tout ça, c’est un peu... il ne trouvait pas le mot qui convenait.

– Irréaliste ? suggéra Oleg.

– Oui.

– Tout juste. C’est ce que je voulais dire. Il te faut quelque chose de plus pratique. Quelque chose qui te permette de manger. Toi, avec ton zèle, tu pourrais devenir un bon économiste, tu as les capacités. Ou sinon, comptable. En plus, comme enfant d’une famille nombreuse, en prenant en compte ta situation, il doit y avoir des dispenses. Réfléchis-y. Si tu trouves quelque chose, on ira ensemble se renseigner sur les conditions d’admission. Tu peux aussi obtenir une bourse. Ça aiderait ta mère. Qu’est-ce que tu en dis ? »

Igor ne répondit rien, mais des ses yeux passa une expression d’ennui presque indiscernable, qu’on ne pouvait remarquer que si on le connaissait bien.

« Je pense, dit-il timidement, que dans les métiers réalistes, ce qui me plairait le plus, ce serait pilote d'essais. Seulement je ne sais pas encore où il y a une formation pour ça. »

Oleg le regarda, médusé. Puis il détourna les yeux vers le feu et reprit son tisonnier.

A cet instant Valia glissa la tête dans la porte.

« Vous restez là ? demanda-t-elle.

– Oui, » répondit Oleg pour tout le monde.

Kostia fronça le sourcil. Valia s'approcha et se glissa entre Oleg et Kostia, sans prêter la moindre attention ce dernier. A contrecœur, celui-ci dut se pousser.

« C'est toujours elles que tu choisis, dit-elle à Oleg comme s'ils étaient seuls, et elle fit la moue.

– Les autres, elles disent que c'est toujours toi que je choisis.

– Ce n'est pas compliqué, Yanka et Marinka, c'est tes chouchoutes !

– Mauvaise pioche !

– C'est qui alors ? demanda-t-elle, les yeux rivés sur lui.

– Valentine, dit Oleg d'un air très sérieux. Ne sois pas aussi chipie.

– Qui c'est, dis-le !

– Vous êtes toutes mes préférées.

– Non, dis-le !

– Bon, je vais te le dire. » Et il ajouta, en baissant la voix : « Seulement dans l'oreille. »

Des yeux, il montrait Kostia et Igor. Valia approcha l'oreille docilement. Oleg chuchota quelque chose.

« C'est pas vrai ! dit-elle en riant et en le regardant dans les yeux. Tu fais que dire des mensonges ! »

Oleg faisait de signes pour qu'elle se taise.

« Je vais le dire, je vais le dire à tout le monde ! »

Oleg se prit la tête à deux mains et prit un air de martyr.

« Bon, alors dis si c'est vrai. »

Oleg secoua la tête négativement :

« Non ? »

Il hocha la tête affirmativement.

« Tu me fais marcher ! »

Les joues de Valia s'enflammèrent, son air sérieux s'évanouit et un diabolin dansa dans ses yeux. Kostia observait la scène du coin de l'œil.

« De quoi est-ce que vous parliez ici ? demanda Valia comme quelqu'un qui a le droit de savoir.

– On parlait de l'avenir.

– De l'avenir ? Ses yeux trahirent un sentiment de tendresse mêlée de tristesse.

– Oui. Et toi, tu y penses à ton avenir ?

– Moi ? Je pense...

– Bon, eh bien qu'est-ce que tu penses ?

– Moi, je... Sur son visage se lisait à peine un effort de pensée.

– Dis-moi, dit Oleg pour l'aider. Comment tu te vois ?

– Je me vois... je me vois très riche ! lança-t-elle soudain.

– Comment au juste ?

– Eh bien j'ai un frigo plein de provisions, plein de vêtements...

– Des vêtements, tu dis. Et qu'est-ce que tu voudrais de plus ?

– De plus ? Je voudrais une maison, une grande, avec plein-plein de pièces. Et que chacun ait sa chambre

– Ah, je comprends : tu voudrais vivre dans un foyer ?

– Pfouh ! Toi alors ! » Elle regarda Oleg vexée. Cette maison est à moi et j'en suis responsable.

– Aha, tu travailles comme gardienne du foyer.

– Bon, ça suffit, arrête !

– D'accord, je ne dis plus rien.

– Bref, résuma Valia, une grande maison (elle montra avec les mains la grandeur de la maison). Dedans il y a plein-plein de vêtements et de provisions.

– J’ai compris. Tu travailles au foyer et comme ça tu es nourrie gracieusement à la cantine. C’est ça ?

– Non.

– Et quoi, alors ?

– Je veux que tout ça soit à moi ! à moi ! à moi ! s’écria Valia en tapant du pied.

– Bon, on a réglé les affaires et les provisions. Oleg fit une pause. Et tu n’aurais pas envie d’aller étudier, d’apprendre quelque chose... d’intéressant ?

– Quelque chose d’intéressant ? sur le visage de Valia se lisait l’étonnement ; elle recula un peu pour mieux voir Oleg.

– Bien oui, il y a bien quelque chose qui t’intéresse dans la vie ? Tu pourrais étudier ça plus à fond, entrer dans un IUT pour avoir un bon métier... »

Une expression de dégoût affleura sur ses lèvres.

« Quel métier ? Pour quoi faire un métier ?

– Et comment tu comptes vivre ? Comment tu vas gagner l’argent qui te sera nécessaire pour l’acquisition de la maison et de la quantité de vêtements.

– Ha ! Mais je me marierai.

– Qui voudra de toi, sans instruction.

– Eh bien ils voudront de moi.

– D’où tiens-tu cette assurance ? »

A cela Valia ne répondit rien, elle se contenta de relever encore plus haut le menton et parcourut l’espace devant elle d’un regard méprisant. Elle ne distinguait rien dans cet espace, ni les gens, ni les objets ; comme si Oleg, Igor et Kostia s’étaient fondus ensemble avec le poêle, la bouilloire et les murs tout autour. Il dura à peine une seconde, ce regard, et elle n’en eut pas conscience, mais Kostia se sentit tout à coup petit et nul. Il s’écarta d’elle encore davantage et s’enfonça dans le coin.

« L’essentiel, c’est de savoir y faire, déclara-t-elle.

– Qui est-ce qui t’a dit ça ?

– Nastka.

– Quelle Nastka ?

– Ah, Valia fit un geste vague de la main. Une voisine.

– Et elle, cette Nastka, elle sait y faire ?

– Ben... sûrement.

– C’est-à-dire, pour l’instant personne ne l’a demandée en mariage.

– Elle vient juste d’avoir seize ans...

– Alors, elle a la vie devant elle.

Sur ces mots, la porte s’ouvrit et la pénombre de la chapelle fut coupée en deux par un rayon de soleil. C’étaient Yana et Marina qui revenaient. Yana tenait à la main un minuscule sac de sucre, et Marina un paquet un peu plus gros avec la glace. Toute la bande des enfants s’engouffra à leur suite. Quelqu’un portait sur un plateau des verres empruntés à la cuisine.

Tout le monde prit place autour du poêle et le partage de la glace commença. Dix paires d’yeux enfantins suivaient attentivement le couteau qui découpait des bâtonnets égaux dans les cornets. Quand la glace fut partagée, chacun prit son morceau et le mangea en silence, consciencieusement.

Après le thé et la glace, tout le monde prit place autour du piano et on commença à répéter. Soudain (par quel miracle ?) une voix s’éleva, fine et tendre, et si haute et si pure que Kostia se sentit mal à l’aise. On aurait dit que cette voix naissait en lui. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et tout son corps fut parcouru d’un frisson magique à peine perceptible.

Il était à l’extrémité du rang et celle qui chantait au centre. Il tourna la tête et voulut voir son visage, mais il ne vit qu’un profil, comme un paraphe tracé d’un seul trait, le bout du nez, bougeant en mesure, et aussi que la chanteuse était plutôt grande, presque aussi grande que lui.

D’autres voix entrèrent à la suite, et tout le chœur résonna comme un seul instrument bien accordé dans les mains d’un maître expérimenté. Kostia ressentait le chant ce jour-là comme quelque chose d’extraordinaire. Il

flottait mollement dedans sans faire aucun effort, et en même temps cette voix le transportait facilement. Et les paroles des chansons qu'il ne connaissait pas lui devenaient connues comme par miracle, et il reconnaissait la mélodie et il chantait aussitôt, sans erreur, la note voulue. Quand les derniers sons se turent, Kostia avait réussi à oublier la merveilleuse chanteuse, tant il était absorbé par la sensation qu'il éprouvait dans le flux commun des voix.

Après la répétition tous les enfants s'égaillèrent bruyamment dans la vieille chapelle et lui resta à sa place comme cloué sur place. Oleg lui dit : « Bravo ».

Est-ce que vraiment il m'a entendu chanter en particulier ? pensa Kostia. Et il lui demanda :

« J'ai bien chanté ? »

Tu n'as pas déparé dans le chœur aujourd'hui. »

Une grande fille s'approcha d'Oleg. Une robe claire, démodée avec de grosses fleurs décolorées par le temps sur la jupe et sur la poitrine. La soie n'était pas de celles que l'on portait maintenant et que Kostia appelait de la soie, mais quelque chose d'autre, un tissu extrêmement fin (ça se voyait à l'œil nu) impossible à repasser correctement. Aux endroits où le fer n'avait pas accès on voyait de petits plis. Kostia ne pouvait pas ne pas regarder cette robe. La fille posa sur lui un regard oblique bleu sombre.

« Arina », dit Oleg.

Il ne s'adressait pas à elle, il ne la félicitait pas ; il prononçait simplement son nom. Il le prononçait comme si ce nom à lui seul était un compliment, comme s'il avait dit non pas « Arina », mais « Magnifique. »

« Je te présente Kostia. Kostia, tu ne connais pas encore notre Arina », répéta-t-il, prononçant encore une fois son « Magnifique ».

Kostia regarda le visage de la fille (jusque là, il avait évité de la regarder en face) et ne lui trouva rien de particulier. Un visage trop sévère, pincé même, les lèvres serrées. Les petits yeux à peine enfoncés regardaient au loin. Seule la peau était extraordinaire. Kostia ne trouvait pas de mots exacts pour la définir, mais il n'en avait jamais vue de semblable. Elle n'était ni rose, ni jaune, mais exclusivement d'un blanc uni et d'une transparence incroyable.

Mais toute cette blancheur ne donnait pas une impression de pâleur ni de maladie. Au contraire, on sentait chez elle quelque chose de plus que la santé. Kostia voulut se nommer, mais contre toute attente, ses lèvres étaient sèches et ne lui obéissaient plus. La première syllabe de son nom ne sortait pas, et il ne réussit à dire que « Tia ». Il essaya encore de dire « enchanté », mais émit à la place une espèce de soupir.

Arina le regarda en passant, par pure politesse, elle l'effleura du regard et l'oublia dans la seconde qui suivit, dès qu'eut cessé son bredouillement.

« Pourquoi tu n'es pas venue hier ? demanda Oleg.

–Tania était malade. Sa voix était basse et faible, pas du tout celle avec laquelle elle chantait.

–C'est grave ?

–Elle est à l'hôpital. »

Arina et Oleg échangeaient maintenant à deux et Kostia restait à côté sans trop savoir pourquoi.

–Qu'est-ce qu'elle a ?

–Quelque chose, je ne sais pas. On n'a pas défini encore.

–Bizarre. Dans quel service est-ce qu'elle est ? »

Arina haussa les épaules, montrant que ce genre de détails ne l'intéressait pas.

Christina s'approcha d'eux. Aujourd'hui elle avait une autre robe, bouffante à fronces, elle lui allait aussi bien que celle de la veille mais découvrait davantage les bras et le cou. Le décolleté laissait voir ses clavicules minces. Son visage clair et pur ne gardait pas la moindre trace de l'humiliation de la veille, comme si c'était une autre fille, et non plus la Christine qu'on avait battue avec le manche à balai. Son visage, comme celui que l'on dessine aux chérubins, souriait, un ovale tendre et un peu potelé. Arina avec sa beauté froide et son sérieux, dans sa robe du siècle dernier, paraissait moche à côté d'elle.

« On joue ? » demanda Christine, bien qu'il fût évident qu'on allait jouer. Tous les enfants s'étaient dispersés dans la rue et cavalcadaient en poussant des cris en attendant le début des jeux.

Ce jour-là on joua encore au détective et au bourreau. Ce fut Kostia le voleur. Et le détective, cette fois, était Oleg. Il le perça à jour assez rapidement mais fit durer le plaisir. Kostia éprouvait des sentiments étranges. Quand Oleg le poussait dans ses retranchements, il trouvait chaque fois une astuce logique et « tordait » l'histoire jusqu'aux limites du possible. Dans ces moments-là, il éprouvait à la fois la difficulté, mais du plaisir, il jouait. Mais quand on le traita de « voleur » ce mot le blessa à un point qui le surprit lui-même, comme s'il ne s'agissait pas d'un jeu, mais de la réalité. Il pâlit de colère. Ce n'était pas le châtiement qui l'humiliait, non le fait

qu'on le batte avec un balai, mais le fait qu'on l'ait découvert, percé à jour, comme un petit garçon, comme un imbécile sans expérience ; il devint sombre.

Ce jour-là, c'est Christina qui faisait le bourreau. Elle frappait pour de rire, faisait la coquette, et riait en montrant les fossettes de ses joues. Mais tout ce temps où Kostia était allongé sur la poutre, la vexation et l'humiliation le rongeaient.

« Ce n'est qu'un jeu » se disait-il pour se persuader.

C'était bientôt l'heure du goûter, mais personne ne songeait à partir. Les enfants n'avaient pas envie de se séparer, de quitter le jeu et Oleg, car ils ne devaient se retrouver que dans une semaine. Après « le bourreau et le détective », on joua au « drapeau rouge » et ensuite à « la vache bleue ».

Arina jouait aussi, mais un peu à contrecœur. La maladie soudaine de sa sœur l'avait prise au dépourvu. Elle ne pouvait pas penser à autre chose ; tout son être en était empoisonné, toutes ses pensées, tous ses sentiments se nourrissaient de ce mot effrayant : avortement.

Un poison invisible coulait en elle, laissant des traces dans ses yeux assombris, dans le dessin à la craie de son visage. Sur ses lèvres s'était posée une expression d'adulte chagrin.

Au début, elle avait été effrayée : Avortement ? Et elle avait levé sur sa sœur des yeux confiants mais pleins d'angoisse.

Tania était l'aînée, Tania était plus intelligente, Tania pouvait toujours la protéger, et maintenant ? Est-ce qu'elle pouvait, elle, protéger Tania ? Arina avait eu envie de pleurer, mais elle s'était retenue – elle pensait que ses larmes auraient perturbé sa sœur.

« Tu viendras avec moi ? » avait demandé Tania.

Arina s'était contenté d'acquiescer.

« Tu attendras qu'on t'appelle ? »

Arina avait hoché la tête à nouveau et demandé, s'enhardissant :

« Tu as peur ? »

Tania avait laissé retomber sa tête dans ses mains. Les larmes coulaient entre ses doigts serrés. Arina regardait ses ongles rongés, dont le vernis s'écaillait, elle la regardait étaler ses larmes sur ses joues, diluant le rimmel, et une odeur de cosmétique bon marché emplissait la pièce.

Puis elle était allée dans le couloir, où sur une plaque blanche se détachait en gros caractères GYNECOLOGIE, et elle avait attendu. Elle avait un peu la nausée. Au mur une affiche invitait à avoir un mode de vie sain ; sur l'appui de la fenêtre dont la peinture s'écaillait se mourait une chétive fleur vert pâle. Contre le mur, des chaises attachées ensemble, mais Arina ne s'assit pas, elle ne pouvait dominer le sentiment de dégoût que lui inspiraient toutes ces choses. Elle tendait l'oreille délicatement comme si elle pouvait entendre ce qui se faisait là-bas, en haut, dans la salle d'opération. Se laissant glisser le long du mur, elle s'accroupit, enlaça ses genoux de ses bras et resta là longtemps, une éternité...

Si tout le corps s'immobilise, et que l'on reste dans la position du fœtus, non pas un moment, mais pour une heure, et que la vie s'immobilise en nous, on peut entendre et comprendre ce qui arrive à quelqu'un d'autre là, maintenant, au même moment. Au début, Arina avait le cafard. Elle pensa que c'était à cause de ce mur de béton froid qui lui pesait sur le dos. Sa propre vie se ramassa et commença à se retirer tout doucement et à se flétrir comme une feuille jaunie. Les sons moururent, les couleurs s'effacèrent, les objets nauséux disparurent, un vide insupportable regardait en elle par des pupilles mortes et lentement, lentement, elle glissa dans un gouffre. Cela dura un temps incroyablement long, cet instant de la mort. Tout se répétait encore et encore, comme si le vide s'emparait de sa conscience et la mettait à la torture.

Puis vint le détachement. Elle était à nouveau là, dans ce monde-ci, dans le monde unidimensionnel, vide et absurde.

Une aide-soignante au visage rond et ridé descendit les marches. Après l'avoir regardée de haut en bas et de bas en haut, elle hocha la tête et demanda :

« C'est toi Orabinskaya ? »

– Oui, répondit Arina.

– Viens », dit l'aide-soignante et elle l'emmena par de longs couloirs sombres et des escaliers étroits où leurs pas résonnaient de façon sinistre ; et l'air était imprégné d'une exécrable odeur de médicament.

Ils débouchèrent dans un vaste hall. Autour, tout était propre, lumineux, mais même cette propreté avait une odeur particulière, de stérilité et de mort.

Dans la chambre N1, Tania était couchée, ses cheveux couleur des blés étalés sur l'oreiller. Son visage, de la même couleur que les oreillers de l'hôpital, blanc avec des reflets gris, semblait sans vie. Arina fondit en larmes.

Il lui semblait que quelque chose s'était déplacé chez sa sœur ; peut-être que c'était cette convulsion qui déformait ses traits.

« Apporte-moi des chiffons, dit Tania d'une voix à peine audible.

– Quoi ? Arina n'avait pas compris.

– Des chiffons. Je saigne. »

Arina acquiesça vivement de la tête. Puis elle s'assit sur le bord du lit et regarda sa sœur longuement.

« Tu as faim ? demanda-t-elle enfin.

– Non.

– Ça ne va pas ? »

Tania se détourna. Arina resta encore quelque temps auprès d'elle, mais Tania resta allongée sur le ventre sans rien dire.

L'hiver précédent elle avait eu treize ans, et on l'avait autorisée à rentrer chez elle le week-end sous la responsabilité de son frère aîné.

Vers la même époque leur mère s'était remise à boire. Arina arriva à la maison avec ses bottes d'interne toutes neuves et son manteau de demi-saison. Elle avait déjà froid avec, mais elle le supportait parce que celui d'hiver faisait un peu gamine et ridicule, et cela la gênait de le porter.

Quand ils arrivèrent, la mère était couchée et fumait. La fumée de sa cigarette faisait des volutes dans l'air et s'évanouissait sous le plafond. Tania rouspéta, fit demi-tour et partit se promener. Mítia alla à la cuisine et se mit en quête de quelque chose à manger. Arina s'assit sur le lit à côté de sa mère.

De la soupe... je mangerais bien de la soupe, petite », dit celle-ci d'une voix rauque, en soufflant sur elle son haleine avinée.

A la voix, Arina comprit que sa mère n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Ils avaient déjeuné à l'internat le matin, mais ici, qui leur donnerait à manger ?

Arina se leva résolument. Il n'y avait pas de casseroles ni d'assiettes dans la maison. Dans un tiroir de la table de cuisine elle trouva un petit plat ébréché et quelques cuillers en aluminium. Tout le reste avait été bu, et ce qui n'avait pas été bu était cassé. La cuisine, avec ses panneaux peints en bleu, lui faisait penser à une salle de torture. Le frigo solitaire avait oublié depuis longtemps à quoi il servait. Par terre, sous l'évier, elle vit une grande boîte de conserve, d'un litre, de celles dans lesquelles l'on vendait autrefois de la marmelade. Maintenant elle pouvait bien servir à faire cuire quelque chose. Seulement voilà, quoi ?

Arina regarda dans tous les coins sans grand espoir de trouver des denrées comestibles dans tout ce bazar. Mais miracle ! Elle découvrit un sac entier de pois, acheté on ne sait quand. Elle se mit à laver la boîte. L'eau du robinet était froide, ses doigts devinrent durs comme du bois, comme si ce n'étaient plus les siens. Combien mettre de pois ? Apparemment, ils allaient gonfler. Elle en versa jusqu'au tiers de la boîte et compléta avec de l'eau puis mit sur la cuisinière électrique, une des rares rescapées dans cette pétaudière. Quoi d'autre ? Ah, saler ! Et sûrement mettre un peu de matière grasse... Elle alla sous le porche et frappa chez la voisine.

« Qui c'est ? demanda une voix méfiante derrière la porte.

– Tante Gonía, c'est moi, Arina », répondit-elle d'une petite voix.

La porte s'entrouvrit.

« Tante Gonía – elle ne savait pas par quoi commencer – vous... vous avez... maman fait de la soupe et voilà... – elle lui tendit un godet pisseux. De l'huile... » dit Arina et elle craignit d'avoir l'air trop pitoyable en disant cela.

« Elle va encore penser que je mendie ». Elle secoua ses maigres épaules et s'efforça de regarder la voisine d'un air dégagé. Tante Gonía prit le godet sans rien dire et partit dans les profondeurs de l'appartement en repoussant un peu la porte derrière elle.

Revenue dans la cuisine, Arina versa dans la boîte un peu d'huile – l'odeur du mélange était surprenante. Arina avala sa salive, porta le godet à hauteur de ses yeux, regarda le niveau de l'huile et en rajouta un tout petit peu.

La soupe n'était pas mauvaise du tout. Ce n'était pas vraiment de la soupe, plutôt une purée épaisse et grasse. La mère, Mítia et Arina la mangèrent toute sans penser à en laisser pour Tania.

Le soir tombait. Arina était assise sur le divan et regardait les dessins du vieux papier peint tout écorché. Décoloré par le temps, il était lustré par endroits et des morceaux déchirés pendaient dans les coins comme des voiles de navire amenées. Arina se rappelait les différents papiers peints qu'elle avait vus dans sa vie et s'imaginait lesquels iraient bien ici. Sûrement que s'il était abricot clair, notre appartement ne serait plus pareil, il serait plus clair et peut-être plus chaud. Et si on couvrait la lampe du plafond avec un abat-jour quelconque, tout serait complètement différent.

Après avoir mangé, la mère se sentit un peu mieux, mais elle se recoucha néanmoins. Des gémissements s'échappaient de sa poitrine, mais petit à petit, ils se calmèrent et sa respiration devint plus régulière.

« Elle dort, se dit Arina. Pourvu que cela dure. »

Mitia, le visage appuyé contre la vitre, regardait dans la cour. Arina s'approcha de lui. Dans le carré bleu foncé se reflétait leur existence terne. En s'approchant, elle ne vit d'abord rien d'autre que ce carré bleu, mais au bout d'une seconde apparut devant elle tout un tableau : la cour, envahie par la neige, un réverbère jaune, la balançoire en bas, qu'on devinait à ses deux poteaux qui émergeaient d'une congère. Le banc, complètement enfoui et à sa place s'élevait une petite éminence pareille à une tombe. Elle entendait grincer la porte de l'entrée, secouée par de fortes rafales.

Dans le rayon de lumière qui descendait en entonnoir nageaient des flocons de neige. Ils étaient insouciantes et légers. Ils tourbillonnaient, tombaient, remontaient, en essayant sans cesse de nouveaux pas, et ils irradiaient, et ils irradiaient. Arina se prit à observer leur jeu. « Comment font-ils pour rester si beaux alors que c'est tellement noir tout autour ? », pensait-elle. Et plus c'est sombre autour, et plus ils sont beaux.

On frappa à la porte. Arina alla ouvrir. « Et elle n'a pas peur de se promener jusqu'à cette heure-ci. » Elle pensait à Tania en tournant le verrou dans le couloir mal éclairé. Mais au lieu de sa sœur, sur le seuil se tenait un type inconnu. D'une démarche chancelante, il pénétra dans la chambre de la mère sans dire bonjour et sans faire attention à personne. Arina l'accompagna d'un regard effrayé. Il était grand et ivre. Elle courut et bondit sur le lit de sa mère, soit pour la protéger de ce sinistre visiteur, soit pour se protéger elle-même.

« Nina... Nina, le type se pencha et secoua la mère par l'épaule.

Elle répondit par un gémissement sourd. Arina serra ses genoux entre ses bras.

– Nina, chienne, lève-toi... Tes enfants sont là ! » Et il rit d'un mauvais rire guttural.

La mère ouvrit les yeux avec peine et regarda les assistants avec surprise :

« Ah, râla-t-elle, Bob. F'le camp, grosse brute ! T'vois, j'ai mes enfants... » Et elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Pendant ce temps-là, Bob avait reporté son attention sur Arina, recroquevillée dans son coin. Sans un mot, il lui prit le menton et le releva en la regardant dans les yeux. Ses doigts étaient noirs, calleux et sentaient mauvais. Arina ne savait plus quelle attitude prendre. Bob sourit méchamment. Elle recula la tête et essaya de se libérer mais il la rattrapa par la joue. Il la regardait dans les yeux sans bouger, narquois et lâche, et triturait sa joue entre ses doigts. Elle releva la tête et plongeant sous le bras du type, sauta à bas du lit, se glissa vivement dans le salon et se tapit dans un coin du canapé.

– « Nina ! – Bob s'en prit à nouveau à la mère. – Lève-toi, y a à bouffer ? »

La mère grommela quelque chose. Il s'assit, s'affaissa plutôt, sur le divan. Nina souleva la tête de l'oreiller puis la reposa, la releva et retrouvant enfin ses esprits, s'appuya sur un coude.

« Quoi bouffer ? Quoi bouffer ? Rien que bouffer ! Elle cherchait des yeux sur les côtés et finit par appeler par la porte ouverte :

– « Petite, donne-moi ma robe de chambre. »

Arina bondit du canapé et dans le tas de chiffons qui s'amoncelait sur la chaise, elle dénicha une espèce de vêtement féminin qui avait perdu depuis longtemps forme et couleur.

– « Et où est ta frangine ? demanda la mère.

– Elle se promène... répondit Arina à mi voix.

– Garce... je vais lui arracher les cheveux. »

Elle se leva, pas gênée de son corps jauni devant des tiers. Arina se dépêcha de lui jeter la robe de chambre sur les épaules.

– « Alors quoi ? Elle se tourna vers son amante. Il y a quelque chose ?

– Merde ! Bob jura salement. Où veux-tu que je le prenne ? T'as tout picolé hier, chienne.

– Ferme-la ! cria mollement Nina. Tu vois pas qu'y a des enfants ?

– Hi hi ! Il eut un odieux petit rire.

– Oui ! Ma fille, voilà... et mon fils.

– M’sieu Bob... c’était Mitia, que personne n’avait remarqué jusque là. M’sieu Bob, allez-vous en. Maman est malade, vous voyez ; elle ne peut pas... Il s’arrêta en cours de route et jeta à sa mère un regard effrayé.

– C’est quoi, ça ? Nina tendit le cou et le fixa du regard. Sur son cou sous la peau parcheminée transparaissaient des veines bleuâtres. Tu as grandi, fiston. Elle le regardait en plissant les yeux. Tu veux faire la leçon à ta mère ? »

Mitia rentra la tête dans les épaules.

« Maman décide toute seule ce qu’elle peut et ce qu’elle ne peut pas, dit Nina avec indulgence. Dégage, va ramasser les bouteilles.

Mitia resta assis sans bouger.

– T’entends ce que je te dis !

– Maman, commença Mitia timidement... Je ne veux pas...

– Quoi ? Nina approcha son visage du sien. C’est quoi que tu veux pas ? Elle ramassa un chiffon sur la chaise et le lui lança à la figure. Ah ah ah... fit-elle d’un air malin.

– Comment ça, bâtard, tu les as déjà ramassées ? regarde-moi dans les yeux ! Regarde-moi dans les yeux quand ta mère te parle. Où est l’argent ? Où est l’argent ? Et s’oublant, elle le gifla à la volée.

– Il faut pas, il faut pas, maman ; je les ai pas prises, je les ai pas prises... » Mitia se protégeait des coups avec les bras, pitoyablement tassé sur lui-même.

– Il avait décidé de ne rendre pour rien au monde l’argent caché dans sa chaussette. Arina se tassait dans son coin sur le divan. Elle avait pitié de Mitia, mais maman avait l’air elle aussi tellement malheureuse.

« C’est pas des enfants, c’est des monstres. Ils n’ont pas pitié de leur pauvre mère, ils la bouffent, pouh ! Nina était essoufflée d’avoir tant travaillé avec ses mains. Tenez, j’ai élevé un fils, un avorton. »

Une heure plus tard, la mère et Bob chuchotaient ensemble dans le couloir. Puis ils sortirent. Arina se coucha et mit longtemps avant de trouver le sommeil. Elle avait fermé les yeux et dans le noir de ses paupières dans tout leur éclat surgissaient des flocons de neige. S’ébattant dans une danse sans fin, et l’attiraient et l’invitaient dans un monde inconnu. Arina tendit les mains vers eux. Les flocons frôlaient ses mains en passant, mais ne se posaient pas sur ses paumes. Elle aurait tant voulu attraper au moins un de ces superbes étincelles aériennes que des larmes de dépit lui venaient aux yeux. Les flocons n’étaient pas du tout froids et ne fondaient pas au contact de sa main.

« C’est un rêve ? pensa Arina. Oui, là, je vais me réveiller et tout va disparaître. » Elle fit un effort sur elle-même et s’éveilla. Les flocons tourbillonnaient toujours autour d’elle, scintillant et attirants par leur pureté. Ils l’enveloppaient de leur nuage impondérable et il n’y avait rien au monde de plus beau que ce nuage.

« Alors, la voilà, la vie ! s’exclama Arina. Elle est toute tissée de flocons ! »

Tout son être étincelait et scintillait, elle se sentait légère. Elle se mit à rire, se leva et se mit à tourner, à tourner jusqu’à ce qu’elle se transformât en un minuscule point brillant. Une espace infini et plein de lumière s’ouvrit devant elle, et des flocons comme elles se précipitaient à sa rencontre. Elle remarqua qu’elle tournait dans la danse générale et cette danse, enivrante et magnifique, c’était sa vie. La seule chose qui manquait, c’étaient les repères : il n’y avait ni haut, ni bas, ni devant, ni derrière. Mais dès qu’elle en eut pris conscience, un point étrange apparut devant elle, sombre et profond.

De toutes ses forces, elle se tendit vers lui, et ses forces ne connaissaient aucune limite. Oh, comme elle avait besoin de ce lointain, comme il l’attirait et l’enchantait cet espace qui se rétrécissait en entonnoir !

En s’approchant, le point sombre grandissait, s’élargissait et devenait enfin un carré bleu sombre et brillant. Il était étonnant, ne ressemblait à rien d’autre dans le monde, et il l’attirait dans ses profondeurs. Quelque chose d’épais et de mystérieux l’enveloppa. Elle nageait dans un courant bleu, perdant sa légèreté et fondant peu à peu, elle se fondait dans ce flux et sentait qu’il lui était étrangement connu. L’instant suivant surgit devant elle la pauvre petite chambre avec ses papiers peints pendants et sa lampe nue au plafond.

« Ce n’est pas vrai, pas vrai ! » cria-t-elle, mais il n’y eut qu’un son de cloche pour répondre.

Rassemblant toutes ses forces, le flocon de neige cria « Non ! » mais la cloche étouffa son cri. Elle se précipita encore une fois, essayant de remonter en force, mais elle ne sentit que la pesanteur et la douleur. La cloche sonnait quelque part en elle et menaçait de lui fendre la tête en deux.

On sonnait à la porte. Arina était couchée les yeux ouverts, sans la force de bouger ni bras ni jambe. Au bout d’une minute, elle se leva alla ouvrir remarquant au passage que maman n’était pas encore rentrée et que Mitia était déjà parti.

Tania, joyeuse et fatiguée, pénétra dans l’entrée.

« Où est-ce que tu étais ? dit Arina, renfrognée.

— Oh, bordel, c'est un interrogatoire ? » Tania éclata de rire, passa dans la chambre et s'éroula sur le lit.

Arina avait faim. Elle avait un peu d'argent, que lui avait donné son éducatrice pour la route ; et en le comptant, elle vit qu'il y avait assez pour un pain. Elle enfila son petit manteau mince et chercha ses bottes. Elles n'étaient nulle part.

« Où est-ce que j'ai pu les fourrer ? » se demanda-t-elle.

Elle décida de mettre les bottes de Tania en attendant. Les bottes toutes neuves lui étaient un peu grandes, mais en revanche, elles faisaient plus jeune fille, et pas enfant ; et Arina sortit avec plaisir dans la cour.

Elle marcha dans les rues du nouvel an, regarda les vitrines décorées de guirlandes multicolores et clignotantes. Ici et là à travers les stores mal fermés se dévoilaient quelque chose de brillant venu d'ailleurs ; des vitrines coulait une lumière douce ; derrière les rideaux, la vie était mystérieuse et inaccessible.

Arina acheta le pain et voulait déjà repartir quand son regard, malgré elle, fut attiré par un étalage de fruits orange vif, luisant de maturité. A l'approche du nouvel an on livrait au magasin des kakis, moelleux et juteux, juste à ce point de maturité où ils fondent dans la bouche.

« J'en voudrais un, s'il vous plaît. » Elle montrait timidement un des fruits, pas le plus gros.

On le lui pesa et on lui dit le prix. En recomptant l'argent qui lui restait dans la paume, Arina eut un moment de frayeur en s'imaginant qu'elle n'allait pas avoir assez. Elle fit passer soigneusement les pièces d'une main dans l'autre, en murmurant pour elle-même et rougissant. Cela tombait juste.

En sortant du magasin, elle se rendit compte que le lendemain, elle n'aurait pas de quoi payer le bus, mais elle décida de ne pas s'embêter avec cela pour l'instant. Elle mangea le kaki en route. A l'intérieur du fruit il y avait des grains marron et de fines nervures jaunes entre lesquelles tremblait la chair juteuse.

En arrivant à la maison, elle se coupa le talon du pain, croustillant et parfumé, versa dans une soucoupe le reste d'huile de tournesol, y ajouta du sel et se mit à saucer. Mitia se joignit à elle. Tania dormait déjà. Ensemble ils mangèrent la moitié du pain et, bien qu'ils aient encore faim, ils décidèrent de garder le reste pour le dîner.

Chapitre 7

Le lendemain matin, il fallait retourner à l'internat à Dimitrovo.

« Habille-toi, j'arrive tout de suite, dit Tania en se faisant les lèvres avec le rouge vif de sa mère. Cela fait, elle passa une minute devant le miroir trouble, figée devant son reflet et décida que ce ne serait pas superflu d'ajouter du mascara sur ses cils. Dans un vieil étui en plastique, elle finit par dénicher un crayon desséché. Elle dévissa le capuchon, tourna le pinceau entre ses doigts et s'étant rendu compte de son état de décrépitude, cracha sur les poils minuscules. Dans l'entrée, Mitia attachait déjà les lacets de ses souliers.

« Mais où est-ce qu'elles sont ? » murmurait Arina en remuant dans le couloir un tas de vieilleries. Elle cherchait toujours en vain ses bottes neuves.

—« Arina... dit tout bas Mitia. Ne cherche pas.

— Pourquoi ?

— C'est maman qui les a prises...

— Comment ça ? de surprise, Arina ouvrait de grands yeux.

— Oui, hier soir avec ce type, Vovka.

— Pourquoi tu n'as rien dit.

— Je ne l'ai pas vue, dit Mitia en regardant ailleurs. Je l'ai remarqué seulement une fois qu'ils ont été partis. »

Arina s'accroupit et se mit à pleurer doucement.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda sévèrement Tania en sortant de la chambre. On va être en retard pour le bus !

Un de ses yeux était largement maquillé et l'autre pas du tout, et là où elle passait se répandait une odeur de cosmétique périmé.

« Maman... mes bottes... Arina étalait ses larmes sur ses joues.

Tania poussa un juron :

— Bordel de m... Tu peux pas faire gaffé à tes affaires !

Qu'est-ce que t'as à rester plantée là ?

- Tania, ne jure pas dit timidement Mítia. Sinon tu vas être... comme maman.
- La ferme. T’as regardé où ? Qu’est-ce qu’on va faire maintenant ? Elle montra Arina en larmes. Qu’est-ce que tu as à geindre ? Mets autre chose, on va être en retard pour le déjeuner ».
- Nadka va me prendre du pain... sanglota Arina.
- Et moi, personne va m’en prendre ! Tania commença à éparpiller le fatras qu’Arina avait fouillé avant elle. C’est quoi, ça ? Elle sortit du tas une sandale abîmée. Et ça ! Elle en jeta une autre. Allez, chausse-toi.
- Comment ?
- Mais mets des chaussettes avec. Et vite, vite, allez ! » Tania la secoua par l’épaule pour la sortir de sa stupeur muette.

Par-dessus ses collants, Arina enfila des chaussettes en coton, presque neuves, sans trous. Les lanières des sandales lui rentraient douloureusement dans le pied. Elle se regarda, croisa les jambes, fronça le sourcil et se remit à pleurnicher :

« Je vais pas y aller comme ça... »

- Tu fais la difficile ? Tania sauta dans ses bottes au passage en boutonnant son manteau en même temps.
- Qui est-ce qui sort comme ça... Arina regarda sa sœur avec un air lamentable.
- Regarde, snobinette ! Tu regardes à la beauté ! T’es déjà en vie... Tania s’arrêta net en voyant sa sœur : son pauvre petit manteau tout mince, ses sandales blanc sale, quelques lanières de cuir minces. Elle arracha son manteau :

« Mets ça ! »

Tous les boutons du manteau d’Arina fermaient sur Tania, sauf un, celui de la poitrine. Ses poignets dépassaient des manches trop courtes. Elle se regarda dans le miroir, dubitative. Elle se tourna de gauche, de droite, puis tira sur les manches de son pull bleu clair, et défit tous les boutons du manteau. Puis, s’étant regardé encore une fois de la tête aux pieds, Tania remua les sourcils et dit d’un air sombre :

« On y va ».

Ils tirèrent pour l’arrêt du bus. La neige s’était accumulée pendant la nuit, il y en avait jusqu’aux genoux. Mais dieu merci, un brave type avait déblayé ici et là de petits sentiers étroits. Arina marchait avec précaution en suivant les traces de Tania et de Mítia. Il n’y avait vraiment pas grand monde à l’arrêt, peu de gens se risquaient à sortir de ce temps-là.

On entendait les gens dire : Il est en panne.

Au début, Arina s’efforçait de remuer ses orteils tendus pour avoir moins froid, mais après avoir piétiné une demi-heure, elle ne parvenait même plus à les bouger.

« Mais t’as qu’à sautiller, grondait Tania, saute ! Reste pas comme ça ! »

– Ça me fait ma-al !

– Eh bien saute, je te dis ! Si tu as mal, ça veut dire que t’es pas encore gelée ! »

Les larmes coulaient sur le visage d’Arina. Elle les avalait en les attrapant avec ses lèvres bleuies. Elle ne sentait déjà plus la plante de ses pieds, mais ses genoux lui faisaient très mal, elle avait des crampes d’estomac et un point au niveau de la poitrine. De temps en temps, des voitures qui passaient s’arrêtaient et prenaient deux ou trois passagers, mais personne ne voulait prendre une fillette en sandales et en pleurs et deux adolescents d’apparence douteuse.

Mítia se cachait la tête dans le col de son blouson et frappait ses pieds l’un contre l’autre. Tania avait boutonné tous les boutons de son manteau, y compris celui sur la poitrine. Elle tapait du pied en regardant sa sœur du coin de l’œil, mais ne disait rien.

Le soleil clair et froid de décembre les regardait avec indifférence de toute sa hauteur. « A quoi il sert ? » se demandait Arina en clignant des yeux douloureusement. Sa respiration avait formé du givre sur ses cils, et ils brillaient comme dans Blanche Neige.

« Et cette neige brûlante... c’est juste pour faire joli ? »

Elle ne pleurait plus, elle considérait avec stupeur le monde froid et impitoyable qui l’entourait. Ce matin clair de décembre, elle le voyait comme pour la première fois, et pour la première fois dans son esprit se posa la question : « Pourquoi avait-elle été jetée dans ce coin de l’univers et abandonnée par son dieu à jamais ? »

Enfin l’autobus arriva. Arina, qui avait du mal à mettre un pied devant l’autre, entreprit de grimper les marches. Soit à cause de la hâte qu’elle avait de se mettre à l’abri dans ce bus chauffé par la respiration humaine, soit parce qu’elle ne sentait presque plus ses jambes, elle glissa et tomba. Une de ses jambes, pliée au genou,

resta sur le marchepied, et l'autre pendait, bizarrement étendue, sur la chaussée. Arina essaya de les rassembler, mais ne réussit qu'à ramper à genoux sur les marches boueuses.

A l'arrière une femme en toque de vison s'énervait :

« Mais alors quoi ? Dépêchez-vous de monter, il faut qu'on parte ! »

– On ne peut pas aller plus vite, là ? » renchérit un homme en manteau de drap gris qui essayait de voir entre les têtes des femmes.

L'apitoiement et la haine de soi se mêlaient dans la gorge d'Arina et y formaient une boule amère. Il lui semblait qu'il n'y avait pas de sens à vivre et, abasourdie par cette découverte, elle restait dans cette position ridicule. Des larmes silencieuses l'étouffaient, mais personne ne l'entendait sangloter. Derrière, les gens qui se bousculaient s'indignaient :

« C'est quoi, ce bouchon, par un froid pareil ? »

– Oh, là voilà qui s'étale, malheur ! Tania l'attrapa sa sœur par le col et la traîna à l'intérieur. Ils eurent des places debout. Dans le bus bondé, il faisait chaud, et les jambes commencèrent très vite à se dégeler. Arina se tordait de douleur, cachant son visage dans le dos des passagers.

La voix du conducteur se fit entendre :

« Faites passer l'argent s'il vous plaît. »

Tania sortit de sa poche l'argent et compta la somme. Elle leva sur sa sœur un regard interrogateur. Celle-ci la regardait à travers ses larmes avec un air coupable.

« Où tu l'as mis ? demanda Tania, contrariée.

– J'ai acheté du pain et...

– Et ?

– Un kaki...

– Un kaki ! Tania lui lança un regard furieux. Mais c'est la grande vie... Eh bien maintenant qu'ils te virent et tu resteras là à geler ! »

On entendit la voix dans la cabine du conducteur qui demandait :

« Qui n'a pas donné encore ? »

– Mais toi, tu en as bien... suggéra timidement Arina.

– Mais c'est mon argent, non ? » Tania réfléchit un peu et se tourna vers son frère qui était derrière :

« Mitka, paie pour Arinka. »

En guise de réponse lui parvint un murmure incompréhensible.

« Allez, allez, tu en as, insista-t-elle... quoi, non ? Tu as rendu les bouteilles consignées ? Tu les as rendues, ne mens pas. Allez, paie, sinon ils vont la jeter. »

Mitia répondait à voix basse, mais quoi au juste, Arina n'entendit pas. Tania prononça les derniers mots plus fort que les précédents :

« Eh bien tu peux crever ! »

Elle fouilla à nouveau dans sa poche et trouva l'argent. Ayant ajouté la somme nécessaire, elle dit au manteau gris qui se trouvait devant :

« Pour deux. Faites passer s'il vous plaît. »

Ils sortaient de la ville et devant eux s'étendait un immense champ de blé. Kostia le voyait depuis le matin, mais il ne lui avait pas paru aussi riche et aussi vaste. Le sentier était assez large, on pouvait marcher à deux. Oleg marchait devant, et Kostia et Arina juste derrière. Ils marchaient en silence. Non qu'ils n'aient rien eu à se dire, mais ils n'avaient pas besoin de parler. C'était un soir clair et paisible, la seule conclusion possible d'une chaude journée de juillet, et qui ne disposait pas à la parole. Kostia pensa encore une fois à la Crimée et l'oublia définitivement.

« Tu es dans quelle classe ? demanda-t-il à Arina.

– Je suis passé en cinquième, répondit-elle très bas.

– Et moi, j'habite Kostroma. »

Arina ne dit rien.

« Tu es allée dans quelles villes ? Moi, je suis allé à Moscou, avec papa on est allés à Pétersbourg.

Seulement à l'époque j'étais petit et je ne me souviens pas bien. Et mon frère est en Crimée, là maintenant. »

Il regarda Arina pour voir si cela lui faisait quelque chose. Mais son visage restait calme.

« Et où tu habites ? demanda-t-il.

– Dans le quartier 8.

– C'est loin de chez nous ?

– Non. »

Kostia se tut un moment, réfléchissant à ce qu'il pourrait dire de plus.

« Nous on est trois frères. Je suis entre les deux. Et Sérioja, il a quinze ans. »

Il regarda Arina. Dans ses yeux brillait la fierté, comme si c'était lui qui avait quinze ans, et non son frère.

– On a aussi Vladik, le petit. Maman reste avec lui, en ce moment. Et vous, vous êtes combien ?

– Moi aussi, j'ai un frère. On est trois aussi. »

Kostia fut content de cette coïncidence.

« Et ta sœur, elle a quel âge ? »

Arina s'écarta de lui craintivement.

– Quinze ans, lâcha-t-elle immédiatement.

– Pourquoi elle ne vient pas avec toi ? »

Arina tourna la tête, comme si elle regardait au loin.

« Elle ne vient pas parce qu'elle n'a pas envie, répondit Oleg pour elle.

– Oui. Avant je ne savais pas qu'on pouvait s'amuser à l'église, dit Kostia, en s'adressant de nouveau à Arina.

– Il ne faut pas jouer dans l'église, répondit-elle sèchement.

– Comment ? Kostia regarda Oleg sans comprendre.

– Il ne faut pas, confirma-t-il. Mais on ne joue pas dans l'église, mais dans le jardin.

– Il ne faut pas quand même. J'ai entendu le père Vladimir l'interdire ! s'entêta Arina sans s'adresser à personne en particulier.

– Tu as entendu un son, mais pas la cloche, lui répondit Oleg. Le père Vladimir ne vous punit pas parce que vous jouez, mais parce que vous n'allez pas à l'église, que vous n'assistez pas à l'office... Vous ne faites que manger et vous amuser. Et j'en prends pour mon grade par la même occasion puisque je suis votre instructeur.

– Et il peut interdire le centre aéré ? demanda-t-elle.

– Bien sûr. Il n'a qu'à refuser sa bénédiction, il prend les clés, et terminé.

– Et c'est tout ?

– Et qu'est-ce que tu croyais ?

– Et tu ne viendras plus ?

– Où est-ce que j'irais ?

– Moi, je dis quand même qu'il ne faut pas jouer à l'église, répéta Arina. Et une lueur s'alluma dans ses yeux habituellement durs et qui ne reflétaient aucun sentiment. Aujourd'hui je ne suis pas venue à l'office à cause de Tania... » dit-elle d'un air coupable.

C'était la vérité. Le matin, Arina était si faible qu'elle ne s'était pas levée tout de suite. Des pensées lui tournaient dans la tête dans un défilé noir et silencieux, et lui vidaient l'esprit, et épuisaient ses forces totalement.

« Hé ! Oleg lui toucha l'épaule et regarda ses yeux baissés. Pour l'instant on ne nous chasse pas encore.

– Mais la mère Valentine a dit : celui qui ne vient pas à la messe, il ne faut pas lui donner à manger, annonça tristement Arina après un silence.

– Je n'ai rien entendu de pareil.

– Tu étais parti voir le père Vladimir.

– Et elle ne t'en a pas donné, finalement ?

– Si, aujourd'hui elle m'en a donné, mais elle a dit que la prochaine fois...

– Hm...

– Oleg, pourquoi la mère Valentine, elle est si méchante ?

– Il n'y a pas de gens méchants, Arina. Il y a des gens qui sont malheureux dans l'âme.

– Est-ce qu'elle est encore malheureuse ? »

Tout le monde connaissait la mère Valentine : c'était une petite femme d'une incroyable largeur avec de tout petits bras et de toutes petites jambes, et elle avait le derrière de la taille d'un cochon de lait bien engraisé. Elle avait sur le visage le sceau de l'humilité et la conscience de sa propre vertu.

« Dieu seul connaît l'âme des hommes, dit Oleg, pensif. Elle te paraît méchante, mais peut-être qu'il n'y a pas plus malheureux sur terre.

– Non, elle est méchante, s'entêta Arina.

– En quoi est-elle méchante ?

– La façon dont elle nous regarde pendant qu'on mange !

– Et qu'est-ce que ça fait, qu'elle te regarde. Est-ce qu'elle t'enlève ton assiette de soupe ? »

Arina s'imagina la mère Valentine s'accrochant à son assiette, et la tête qu'elle ferait dans ce cas-là, et cela la fit rire.

Kostia s'étonna de l'entendre rire, un rire si doux et si heureux, comme si à son oreille résonnait une petite clochette d'argent.

« Bon, alors elle est jalouse, dit Arina.

– Ne juge pas, Arina, lui répondit Oleg.

– Je ne juge pas. Seulement si quelqu'un est jaloux, il est jaloux.

– Et pourquoi ça, jalouse ?

– T'aurais vu comme elle nous a balancé les cuillers aujourd'hui ! Ça sautait sur la table, elles ont failli tomber par terre. Et Igor ne savait plus s'il devait manger ou pas. Il a fini par dire : sûrement qu'il faut s'en aller.

– C'est l'orgueil qui parle chez Igor. Si on te donne à manger, il ne faut pas refuser. C'est dieu qui donne, et pas la mère Valentine.

– Et dieu, il a pitié ?

– Dieu n'a pas pitié, il t'éprouve : est-ce que tu travailles sur ton orgueil ou non ? C'est ça que tu ne comprends pas, alors tu crois que la mère Valentine est jalouse. Mais c'est ton orgueil qui parle.

– Ce n'est pas de l'orgueil. Seulement si quelqu'un a pitié de toi, la nourriture te reste en travers de la gorge et tu t'étouffes et tu meurs.

– D'où tu tiens ça ?

– C'est la tante Marie qui l'a dit.

– Tu devrais écouter davantage la tante Marie.

– Tante Marie a vu la Vierge.

– Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté ?

– Si, c'est vrai. Arina ouvrit tout grands ses petits yeux et dans ses prunelles jouaient des étincelles d'or.

– Elle avait de la vaisselle sur le buffet. Et le soleil brillait tellement dans une assiette que le visage de la Vierge est apparu. Elle a même appelé papa, seulement il n'est pas venu.

– C'est tante Marie elle-même qui te l'a raconté ?

– Non, c'est grand'mère Katia.

– Ah ! Oleg fit un signe de tête compréhensif.

– Qu'est-ce que tu en penses, c'est vrai ? dit-elle en levant sur Oleg des yeux inquisiteurs.

– Comment veux-tu que je le sache ? C'est toi qui le racontes.

– Non, mais dis-moi ! La Vierge, elle peut se montrer dans une assiette ?

– Eh bien Arina, avec toi, on ne s'ennuie pas.

– Alors ils racontent des histoires.

– Pas des histoires, mais ils tombent sous le charme. Ils s'illusionnent.

– On peut tomber sous le charme de la Vierge ?

– Pas de la Vierge, mais de son image. »

Kostia commençait à trouver leur conversation ennuyeuse. Il ne connaissait ni la Tante Marie, ni la Vierge. Les images et les charmes le laissaient indifférent ; il n'y comprenait rien.

« Je peux venir te voir ce soir ? demanda Arina quand ils se séparèrent ?

– Non, répondit Oleg sèchement.

– Pourquoi ?

- Arina, je te l’ai déjà dit : une fille de ton âge ne doit pas aller chez les hommes.
- Mais tu n’es pas un homme.
- Très intéressant. Et je suis quoi ?
- Tu es Oleg.
- Tu ne peux quand même pas.
- D’accord. A plus. »

Baissant tristement les épaules, Arina partit en direction de chez elle. Après avoir fait une dizaine de pas et avant de tourner le coin de la rue, elle se retourna :

« Et avec une copine, je peux ? »

Oleg fit semblant de ne pas avoir entendu.

Ce soir-là, Kostia n’alla pas se promener. Maman téléphona. Elle demanda comment il allait, à quoi il répondit « Bien. » ensuite elle lui demanda s’il mangeait des fruits. Kostia répondit que non. Maman parut chagrinée et s’entretint ensuite longuement avec Oleg – de quoi, il n’écoula pas. Il alla dans sa chambre penser à la fille à la voix et à la peau merveilleuses. « En porcelaine. » Le mot lui vint alors qu’il faisait déjà noir et qu’il était couché. Kostia se rappela ce mot, qu’il avait lu dans un livre, et s’étonna de ce qu’il pouvait être vrai. « Porcelaine » prononça-t-il tout bas, et il s’endormit tout étonné.

Dans la cour, Kostia refit connaissance avec ses anciens camarades. Il se souvenait de certains, confusément ; les autres, il ne les connaissait pas du tout.

Presque à côté de leur cour, dans le quartier N° 7, se trouvait un verger de pommiers. Il cachait un bâtiment assez sombre de trois étages. On disait qu’autrefois il y avait eu là une école, que tout le monde appelait « la quinzisième », et auparavant encore, un internat. A présent l’ancienne école était occupée par une fabrique de conserves, la nuit les fenêtres s’illuminaient et les ouvriers fabriquaient sans fin des pâtés et des boulettes de viande.

Dans ce temps-là les écoliers entretenaient le jardin, maintenant il était à l’abandon, ne servait à personne, et la jadis délicieuse antonovka avait dégénéré en une espèce sauvage et acide. Malgré sa déchéance, le jardin était entouré d’un mur continu gris – c’est ainsi que les propriétaires des pâtés et des boulettes marquaient leur territoire. Ça et là, des blocs de béton de guingois, sourds et sombres, érigés à hauteur d’homme, qu’on appelait sans trop savoir pourquoi « europolissade » ou simplement « euro ». On disait cela sans ironie, sans doute les habitants croyaient-ils que l’Europe, ça ressemblait à ça.

Non seulement les pommes étaient dégénérées, mais en cette saison, elles n’étaient pas encore mûres. Néanmoins Kostia et ses amis s’introduisaient toujours dans ce jardin. Ils grimpaient aux arbres, sans savoir eux-mêmes pour quoi faire, cédant à une loi non écrite de la mémoire génétique qui prescrit à tous les hommes entre six et seize ans de grimper quelque part. Ils cueillaient les pommes pas mûres, mordaient dedans et les rejetaient en disant : « Pouah, dégeu ! » Ils échangeaient des noms d’oiseaux avec le gardien, un type pas méchant qui les menaçait et dont ils n’avaient pas peur. Ensuite, quand ils avaient bien couru tout leur saoul dans le jardin, ils s’asseyaient en rond et commençaient à discuter sur les meilleures armes, quel calibre et à quoi elles servaient, quelles sortes de couteaux différents il y avait et le plus souvent, ils allaient se baigner dans l’étang jusqu’à en ressortir tout bleus. Ainsi se passaient leurs journées.

Le samedi et le dimanche, ils allaient à l’office. Kostia s’y était presque habitué. Cela lui plaisait de suivre l’office, bien qu’il n’y comprît rien ; de regarder le père Vladimir officier, de regarder Igor en habit doré, et Oleg, droit et énigmatique, et il commençait à penser qu’il était lui aussi un peu déphasé. La somnolence le prenait de moins en moins, et pendant les longues stations debout, diverses idées intéressantes lui traversaient l’esprit, de sorte que le temps passait plus vite.

Dans l’église, ils étaient entourés par des femmes, des vieilles, surtout ; de temps en temps il venait un homme. Les vieilles regardaient Kostia avec attendrissement et parfois lui offraient quelque chose. Il prenait les friandises et remerciait. D’ordinaire c’étaient des pommes, des gâteaux faits maison ou un pot de confiture. Il n’avait jamais plus été question des fruits que sa mère lui avait promis, et Kostia n’en souffrait pas trop. En dehors de la ville, il poussait des abricotiers, des cerisiers et des pommiers ; il se trouvait aussi des mûres délicieuses, très douces. C’étaient ses fruits à lui. Tout le reste, Oleg considérait cela comme des gâteries.

Il savait parfaitement dans quelle maison habitait Arina.

Debout dans l’ombre des marronniers, Kostia regardait de l’autre côté de la rue une volée de gamines jouer au badminton. En fait, il n’y en avait que deux qui jouaient, les autres devaient attendre sur le côté que quelqu’un

soit éliminé. Il connaissait certaines des filles : la blonde Natacha, qui était plus vieille que lui – elle était déjà en quatrième. Et la belle Yana aux yeux bleus. Il ne voyait qu'Arina et ces deux-là. Toutes les autres lui paraissaient avoir le même visage.

Est-ce le vent d'août qui envoyait le volant de côté pour saboter le jeu, ou est-ce les filles qui étaient nulles, toujours est-il que la partie tournait en rond. Cette activité infructueuse finit par les ennuyer et les raquettes furent laissées de côté. Alors elles allèrent chercher un ballon et se mirent à jouer à la « balle au chasseur » mais même la balle au chasseur finit par les ennuyer.

L'une était éliminée trop vite, l'autre ne savait pas tirer, les filles commencèrent à se disputer, et décidèrent qu'il valait mieux sauter à la corde. Elles enlevèrent les poignées de deux cordes à sauter, les attachèrent ensemble pour avoir une longue lanière de caoutchouc avec un nœud au milieu. Deux filles tournaient et la troisième sautait : au début tout droit, puis d'un côté, puis de l'autre côté et enfin en arrière. Puis la corde fut remplacée par un élastique. On le tendait au niveau des chevilles en forme de rectangle et on sautait à tour de rôle, tout en faisant avec les jambes toutes sortes de pas. Kostia avait déjà vu sauter à l'élastique, mais ce jour-là il fut frappé par l'absurdité de ce jeu. Les mouvements des jambes ne devaient pas être faits n'importe comment, mais strictement définis, et la plus petite infraction faisait sortir du jeu, cela s'appelait « dé penser ».

Cela faisait une bonne heure qu'il était sous cet arbre mais il n'arrivait pas à trouver le bon moment pour s'approcher. Il avait remarqué que par rapport aux autres, Arina paraissait gauche et maladroite : elle n'arrivait pas à sauter, à calculer ses mouvements, elle ne savait pas du tout éviter le ballon, et à la corde, elle fut éliminée dès le troisième saut. Elle n'était belle que quand elle ne bougeait pas.

Finalement, une dispute éclata entre les filles. Elles abandonnèrent l'élastique et se divisèrent en deux clans. Un des clans consolait la blonde Natacha – Kostia ne savait pas trop pourquoi, mais d'après lui, il n'y avait pas besoin de la consoler. Natacha était belle et paraissait capricieuse et enjoleuse. L'autre clan chuchotait autour de Yana aux yeux bleus, qui était moqueuse et, semblait-il, un peu méchante. Là, tout à fait à propos, deux silhouettes se détachèrent du groupe, Arina et son inséparable copine Julia. Elles se mirent à l'écart, sans doute pour se mettre d'accord sur quelque chose qui ne concernait qu'elles seules.

Kostia sortit de l'ombre des arbres dans la lumière. Arina se retourna comme si elle obéissait à un ordre. Son amie aussi leva les yeux. Ils étaient séparés par la rue. Kostia la traversa à grands pas rapides.

« Salut, dit-il.

–Salut, répondit Arina, et ses yeux demandèrent : qu'est-ce que tu veux ?

–Oleg a dit... commença Kostia. Puis il se tut.

–Quoi ? » bredouilla Arina sans reconnaître sa voix, et elle rougit de la racine des cheveux jusqu'au cou.

–Tous les mots que Kostia avait préparés pendant l'heure qu'il avait passée sous l'arbre s'envolèrent brusquement et il dit brièvement :

–Que tu viennes.

–Où ça ? demanda-t-elle du même ton neutre.

–Chez nous.

–Chez vous ? Son visage reflétait l'incrédulité et l'espoir.

–Oui. »

Arina froissait sa jupe. C'était toujours la même, claire à grandes fleurs décolorées. Elle triturait le tissu sans pitié, laissant sur les fleurs pâles des plis inélégants et indélébiles. Kostia ne pouvait détacher ses yeux de ces fleurs, de ces plis, des doigts fins et nerveux qui triturait le tissu mince.

« Quand ? demanda Arina après une minute de silence.

–Aujourd'hui. Ce soir. »

Ils se regardèrent encore une fois comme incrédules. Kostia ne croyait pas qu'il avait prononcé ce « ce soir » et Arina qu'elle vraiment reçu cette invitation. Dans ses oreilles régnait un silence incroyable. Elle se retourna et s'aperçut que derrière elle, les filles avaient cessé de se disputer et regardaient toutes comme un seul homme dans leur direction.

« Allez, dit Arina et, attrapant brusquement sa copine par le coude, elle la traîna presque de force dans la cour.

–Alors quoi ? Vous ne jouez pas ? » leur crièrent les filles, qui ne savaient plus trop à quoi elles allaient jouer.

« Tu crois en dieu ? » La question d'Arina était soudaine et passionnée.

Elles étaient assises sur le banc dans leur cour un peu sombre. Les deux maisons se faisaient face et l'espace entre les deux était planté d'érables serrés qui faisaient ressembler la cour à une forêt.

Je ne sais pas, répondit Julia. Elle cueillit la première feuille d'août qui était tombée de l'arbre voisin juste à ses pieds. Elle était d'un vert profond et seules les extrémités marron rappelaient la fin de l'été.

« Eh bien sache-le : il existe », annonça solennellement Arina.

Un moment se passa dans le silence.

« Quelle conne, mais quelle conne ! murmura Arina.

– Qui ça ? »

Arina ne répondit pas, continuant à murmurer :

« Quel con, quel con... »

– Qui ? Qui est-ce qui est con ?

– Kostia. » Le visage d'Arina reflétait la souffrance.

« Alors, c'était Kostia ?

– Oui.

– Tu crois que c'est vrai qu'il l'avait envoyé ?

– Je ne sais pas. » Arina se frottait les tempes avec les doigts, elle commençait à avoir mal à la tête.

« C'est peut-être parce que ça fait deux semaines que tu n'es pas venue ? »

Arina la regarda pleine d'espoir.

« Il fallait redemander à ce Kostia, continuait Julia, suivant son idée.

– Comment ? Tu as vu comment il est... »

– Oui. Un vaillant petit soldat de plomb. »

Arina ne savait pas ce que c'était qu'un soldat de plomb, mais l'idée lui vint que Kostia ressemblait effectivement à un petit soldat. Elle revit sa façon de se tenir droit et de marcher vers elles d'un pas ample et ferme.

« Tu vas y aller ? » demanda Julia.

Le mal de tête déformait le visage d'Arina.

« Qu'est-ce que je vais mettre ? dit-elle du ton dont elle aurait dit : Comment vais-je continuer à vivre ?

– Si tu mettais un truc en Vichy ?

– Non. » Le visage d'Arina se fit méprisant. Elle resta silencieuse une minute. « Tu pourras me prêter ta robe rose ?

– Je ne sais pas, dit Julia, prise au dépourvu. Je ne sais pas si je pourrai la sortir... »

Arina fit un geste de la main :

« De toute façon, elle serait trop petite... Tu viendras avec moi ?

– Est-ce que j'ai été invitée ? » Julia tournait sa feuille d'érable avec une indifférence feinte.

« Allez, avec toi, tout s'arrange toujours.

– Et qu'est-ce qui pourrait ne pas s'arranger ? » demanda Julia.

La curiosité lui sortait par les yeux. Elle ne se fit d'ailleurs pas prier. Au début, elle hésita un peu – elle n'était jamais allée seule chez un adulte, sans papa et maman. Mais la proposition n'en était que plus attrayante.

« Le soir, pensait Kostia. Quand est-ce que ça commence, le soir ? A cinq heures, à six heures ou à sept ? Mais à huit heures il ne fait pas encore nuit. Seulement à neuf heures on commence à ne plus y voir, et c'est encore le soir. »

Il rentra dans sa cour. Près des garages les copains versaient du plomb fondu dans le sable. Un tas de pièces en plomb en forme de boulons et de petits disques brillait stupidement au soleil. Kostia les regarda faire un moment mais cela finit par l'ennuyer. Une question qui en d'autres temps lui aurait paru ridicule l'occupait maintenant plus que tout : quand commence le soir ?

Il erra sans but dans la cour, entra dans le magasin sombre qui se trouvait au rez-de-chaussée de leur immeuble, le long des rayons, sans savoir quoi faire. D'un côté du magasin, cela sentait le hareng, et de l'autre, où s'empilaient des caisses, la vanille. Cela lui donna la nausée. Comme le temps traînait en longueur ! Quand est-ce que ça allait être le soir ?

Pour que le jour finisse plus vite, il alla dans le jardin. Il n'était pas du tout obligatoire de sauter par-dessus la palissade. Bien sûr, ils ne faisaient jamais autrement avec les copains, mais là, il n'en avait pas envie. Le petit portillon de fer noir était toujours entrouvert ; de temps en temps quelqu'un entraît ou sortait. Il n'y avait pour monter la garde que deux chiens poilus et paresseux, que les gens avaient apprivoisés depuis longtemps. L'un d'eux s'approcha de Kostia, le flaira pour voir s'il n'avait pas quelque chose de comestible, l'autre aboya de loin sans conviction. Le jardin n'était pas très grand, il était clairsemé, de forme irrégulière. Il formait une équerre autour du bâtiment et se rétrécissait en direction de la « gare routière ». Près d'un pommier particulièrement branchu se trouvait une large souche. Kostia s'y assit, mais à peine dix minutes plus tard, il se leva et se remit à errer tout autour.

Chez des étrangers, Arina et Julia pénétraient dignement et solennellement. Julia avait des chaussures blanches neuves, que maman lui avait achetées pour le 1^{er} septembre. Elle ne lui avait pas permis de les porter, mais Julia les avait sorties de leur boîte discrètement et ne les avait chaussées qu'une fois passée la porte. Arina, faute de chaussures neuves, avait gardées ses sandales usées. Elles avaient été jaunes, mais avec le temps elles avaient pris une teinte un peu marron et elles n'allaient pas du tout avec sa robe claire. En revanche elle avait trouvé au fond d'un chiffonnier une petite écharpe de gaze bleu ciel qui reflétait dans ses yeux un bleu tendre et brillant.

Sur le visage des deux filles était inscrit un trouble incroyable. On aurait dit qu'au premier mot de travers ou au moindre manquement à la modestie, on allait les jeter dehors. Mais tout ce qui arriva fut que les grands-mères sur le banc les accompagnèrent d'un regard curieux, et qu'un chien du coin accourut pour les renifler. Elles montèrent au troisième étage du petit bâtiment de briques et frappèrent.

Ce fut Oleg lui-même qui ouvrit. Il les regarda avec surprise et tout d'abord ne sut trop quoi dire.

« Arina ? » dit-il enfin.

Les filles se tenaient sur le seuil comme deux oisillons effrayés et le regardaient d'en bas.

« Eh bien, entrez... »

Arina et Julia formaient une paire d'amies qui à première vue ne se ressemblaient pas du tout. Arina était plus grande et plus développée. A treize ans elle ressemblait déjà à une jeune fille, très maigre, mais une jeune fille quand même, avec un regard d'adulte pensif. Julia faisait encore très enfant. Ressemblant plus à un garçon qu'à une fille, elle portait les cheveux courts, ne se démontait jamais, n'était pas intimidée par les garçons, n'avait peur de rien et ne s'occupait pas de son apparence. Il n'y avait qu'un trait chez elle qui ne fût pas enfantin, c'était son front, haut et brillant.

Arina avait ce qu'on appelle le type septentrional. Toutes ses couleurs, depuis le gris bleu de ses yeux jusqu'au roux cendré de ses cheveux annonçaient une nature froide et réservée. Son visage ne reflétait presque jamais de sentiments forts, ni du reste d'intelligence propre. Au total, elle promettait de devenir une belle fille, une belle femme, si les souffrances et les soucis ne gâtaient pas sa beauté avant l'heure. Chez Julia, les couleurs étaient plus chaudes et plus vives ; un soleil brillait dans chacun de ses yeux marron.

Arina était charitable, mais non point bonne. Julia non plus n'avait pas de bonté, mais en sa présence, tout devenait meilleur : les enseignants perdaient leur sévérité habituelle, les parents ne la punissaient presque jamais et les chiens méchants des maisons voisines accouraient en remuant la queue.

L'aménagement de la pièce surprit Julia : des icônes, des livres du sol au plafond, une lampe allumée dans un coin... Elle n'avait jamais vu cela. Kostia apparut. Il revenait du magasin avec du thé, du beurre et des petits pains. On fit du thé. Kostia coupait les petits pains et les tartinaient. Quand tout fut consommé, Oleg proposa :

« Si on dessinait ? »

Du fond d'un placard obscur, il tira une toile préparée, tendue sur son châssis.

Julia sauta vivement de son siège et se mit à l'examiner de tous les côtés. Elle aimait dessiner. Chez elle il y avait tout ce qu'il fallait pour cela : de l'aquarelle, des couleurs à l'huile, de la gouache, et, bien entendu, du papier. Mais une toile, c'était la première fois qu'elle en voyait une.

« C'est une vraie, comme pour les peintres, disait-elle en passant les doigts sur la surface grossière et un peu rugueuse. Et avec quoi on va dessiner ? »

– Au pastel. » Oleg posa sur la table une boîte en carton contenant des pastels. « La règle du jeu est la suivante : on dessine à tour de rôle. Chacun dessine ce qu'il veut et là où il veut. On peut ajouter des détails au dessin des autres. Ce qui en sortira, ce sera notre tableau commun. Ça va ? »

– Oui ! »

Tout le monde se serra autour de la toile. Julia saisit un pastel rouge vif.

« Attends ton tour, dit Arina d'un ton mécontent.

– C'est ce que je fais, ça commence par moi.

– Pourquoi par toi ?

– Ne vous disputez pas, dit Oleg. Soit, on commence par Julia puisqu'elle l'a demandé. Après ce sera Arina, puis Kostia et ensuite moi. »

Julia regardait la toile blanche et vierge comme hypnotisée. La toucher avec le pastel était comme commencer une nouvelle vie. Elle y porta la main avec le désir de quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu et dessina un zigzag rouge fortement brisé. Puis encore et encore, jusqu'à obtenir un cercle rouge constitué d'éclairs brisés rouges.

« C'est bon, ça suffit, fit Arina agacée. Laisse de la place pour les autres. »

Julia retira son pastel à contre cœur.

Arina prit du noir. Elle calcula un bon moment puis traça une longue ligne discontinue. Puis elle réfléchit et en dessina une autre, la même, à la perpendiculaire.

Oleg s'étonna de cette conception de l'art :

« Ça doit être des peintres abstraits... »

Ce fut au tour de Kostia de prendre un pastel. Il choisit le bleu et commença à barbouiller différents endroits. Au début on avait du mal à comprendre ce que c'était mais bientôt sur la toile apparurent comme des fragments de mosaïque disparates.

Oleg dessina une vague, un petit cercle, une ligne, encore une vague, et tout cela de couleurs différentes. Petit à petit l'espace blanc de la toile se rétrécit, reculant devant les fantaisies colorées. Julia entoura le cercle rouge de dentelles rouges aériennes. Bientôt ses dentelles occupèrent le tiers de la toile et menacèrent d'engloutir les figures voisines.

« Doucement, dit Arina mécontente ; il n'y aura plus de place pour les autres. »

Au pastel noir elle continua de tracer une ligne discontinue, des points et des croix. Son dessin se resserrait modestement dans un coin.

« Tu n'as qu'à dessiner plus large, qui est-ce qui t'en empêche ? » grommela Julia.

La mosaïque de Kostia grandit progressivement jusqu'à former un tableau haut en couleurs. A partir des taches de couleurs se dessinaient les traits d'un boyard de légende en casque. Le dessin d'Oleg ne se prêtait à aucune analyse. C'était quelque chose de cosmique : des vagues et des tourbillons multicolores s'entrelaçaient à des cercles et des étoiles.

Enfin la toile fut remplie. Oleg ajouta une dernière ligne ondulée et dit :

« Apparemment, c'est tout. »

Il souleva la toile à bout de bras et pendant une minute tous purent contempler leur création.

« Qui est-ce qui a le mieux réussi ? demanda Julia.

– Il faut poser la question autrement : est-ce que on a réussi à faire un tableau commun ? » Oleg regarda à nouveau la toile : « il me semble que oui. »

Cette réponse n'était pas suffisante pour Julia.

« Bon mais quand même, qui est la meilleure ? insistait-elle.

– Le meilleur de nous tous, je crois que c'est Kostia. Nous avons tous dessiné des choses originales, et lui quelque chose d'intelligent.

– Et moi ?

Julia estimait que la meilleure, c'était elle, bien sûr. Simplement que personne ne le voyait. Le dessin de Kostia ne lui plaisait pas. Une espèce de chevalier avec une toque, est-ce que c'était beau, ça ?

– Toi aussi, c'est bien, mais il y a trop d'expression. »

Le mot plut à Julia. Elle pensa que c'était un compliment voilé. Arina ne demanda rien quant à son dessin.

« Vous voulez peut-être encore du thé ? » proposa Kostia.

Il n'y avait plus de petits pains, mais il coupa de fines tranches de pain, les tartina avec le reste de beurre et de confiture.

A table, Julia était assise à côté d'Oleg. Entre eux la conversation ne tarissait pas. Chacune de ses paroles amenait chez elle une dizaine de réponses de base et une dizaine d'autres, complémentaires. Elle voulait tout savoir. Oleg la regardait avec des yeux rieurs.

« Qui c'est, ça ? Et celui-là ? » demandait-t-elle en montrant les icônes.

Oleg racontait la vie des saints.

« Et dieu, il existe ? demanda-t-elle moment de partir.

– Oui, répondit Oleg.

– Et où il est ?

– Il est dans tout.

– Comment ça ?

– Partout, où que tu sois, dans tout homme, il est toujours à côté de toi. Et même maintenant que tu es là à poser des questions, il t'entend.

– Ici même ?

– Ici même. »

Julia se tut un moment. Puis elle demanda :

« En vous ? »

Oleg fut un peu troublé :

« Eh bien, en partie, cela va de soi. »

Julia le regarda avec une expression de bonheur sincère et total.

« Je vous apporterai mes dessins. Vous les regarderez ?

– D'accord.

– Alors je viendrai demain. Hein, Arina, on viendra ? »

Elles étaient dans l'entrée, Arina, accroupie, attachait ses sandales.

« D'accord », dit-elle sans lever les yeux.

Sérioja marchait de long en large dans la petite pièce, leur chambre commune à lui et à Kostia. A son retour, elle lui avait paru petite, pauvre et vieillotte. Il remarquait maintenant des choses qu'il ne voyait pas auparavant : le vernis écaillé du bureau, le tapis usé par terre et les papiers peints d'une autre époque.

Maman remuait des casseroles en cuisine pour le retour de ses deux fils. Comme d'un commun accord, ils étaient revenus le même jour. Papa était au travail, et Vladik embêtait tantôt l'un tantôt l'autre avec ses crayons et son album à colorier.

Kostia regardait son frère comme s'il le voyait pour la première fois. Cette année-là, Sérioja avait complètement changé : il était devenu plus grand et plus large d'épaules, et son visage avait pris une expression nouvelle. Ses yeux brillaient d'un éclat nouveau, plus fort, impertinent, énigmatique. Kostia avait devant lui un autre homme.

Sérioja racontait la mer. Il parlait bien et sans hésitations. Une fois seulement, il s'arrêta, regardant devant lui, ses yeux bleus clignaient sous les cils duveteux et lançaient à Kostia des gerbes d'étincelles bleues. Non, jamais il ne comprendrait son frère...

« Alors, c'était comment l'aquapark ? » demanda Kostia.

Sérioja se contenta d'un geste de la main et se jeta sur le lit. Le flot de belles paroles s'était tari. Vladik lui fourra aussitôt des crayons dans la main et lui demanda de dessiner quelque chose. Au lieu de cela, il le prit sur ses genoux et demanda à son frère avec un air de conspirateur :

« Et toi, c'était comment ?

– Ben, comme ça... Effectivement. Qu'est-ce qu'il pouvait bien raconter sur lui qui puisse intéresser Sérioja ?

– Où est-ce que tu es allé, qu'est-ce que tu as vu ? » précisa Sérioja sans cesser de le regarder.

Un rayon du soleil couchant glissa le long du mur et tomba droit dans l'œil bleu vif. Kostia comprit qu'il ne raconterait rien. Quels mots pourraient lui servir à parler d'Arina par exemple ? Une fille en robe blanche... mais qu'est-ce que cela dirait d'elle ?

« Maman m'a dit que tu étais allé à l'église là-bas ?

– Oui.

– Ah, mais raconte donc ! Moi, je suis jamais allé à l'église. Et brusquement il le prit au dépourvu :

– Et des filles, il y en avait là-bas ?

Comment il sait ça ? pensa Kostia. Mais il ne répondit pas tout de suite :

– Il y en avait une, Arina.

– Tiens-tiens. Séroja devenait plus attentif. Kostia prit une profonde inspiration et continua :

– Elle avait une robe blanche et une peau de porcelaine.

– De por... une peau comment ?

– De porcelaine.

– Tu as lu ça quelque part ?

– Non, c'est la vérité.

– Bon, bon... Et comme Kostia se taisait, il ajouta, impatient :

– Et alors ?

– On allait à l'église. Et après...

– Après ?

Effectivement, quoi, après ? Fallait-il raconter comment elle était venue avec sa copine et qu'elle était restée assise comme absente ? Comment Julia lui avait paru trop bruyante, et comment il avait proposé à Arina de sortir sur le balcon. Et qu'elle avait accepté.

« Je vais bientôt m'en aller, avait-il dit.

Arina avait acquiescé de la tête.

– Je reviendrai l'été prochain.

Elle avait acquiescé de nouveau. Ses pensées à elle étaient loin.

– Pour tout l'été, avait ajouté Kostia.

Elle avait réussi à sortir trois mots :

– Tu t'ennuies de chez toi.

– Non, pas tellement.

– Alors pourquoi tu ne restes pas jusqu'à la fin du mois d'août ? »

Kostia l'avait regardée. Des larmes tremblaient dans ses yeux. Il ne savait pas pour quoi elle pleurait, mais il n'allait pas se raconter d'histoires : pas à cause de lui. Il avait remarqué aussi qu'elle n'avait pas envie de retourner là-bas, dans la pièce, et qu'elle essayait de soutenir la conversation pour rester là un peu plus longtemps. Oleg les avait appelés :

« Qu'est-ce que c'est que ces messes basses ? »

Arina avait pris peur, avait essuyé les larmes sur son visage, mais ses yeux restaient humides et brillants. Ils n'étaient plus aussi froids et distants que d'habitude.

« On arrive ! » avait crié Kostia dans l'embrasure de la porte, voyant qu'elle n'était pas prête.

C'était la première fois qu'il la voyait de si près. Son visage fin et anguleux, ses lèvres molles, ses cils tremblants. Ils étaient assombris par les larmes et ils étaient devenus longs et minces comme des petites baguettes. Entre eux il y avait la distance d'un demi pas, il aurait pu, là, atteindre cette peau merveilleuse.

« Tu vas me regretter ? » demanda Arina, interceptant son regard. Il y avait dans sa voix comme de la rancune, de l'hostilité, presque.

Kostia s'était souvenu comme elle riait dans le pré, et il avait pensé que c'était la seule fois où il l'avait vue rire. Est-ce qu'il la regretterait ? Au lieu de répondre il lui avait glissé dans la main une feuille de cahier pliée en quatre. Arina n'avait pas paru surprise ; elle l'avait dépliée machinalement et elle avait lu :

Regarde le ciel : les nuages déchirés par le vent

Filent et fondent dans le lointain bleuté.

Tu n'es pas une comète, aperçue de loin

Mais la rive tiède d'une terre encore à découvrir.

Chapitre 8

Je note pour ne pas oublier.

Alors, le plus important : nous allons partir en randonnée. De cette randonnée, ça fait longtemps qu'on en parle. Nous ne sommes pas des fanas de la marche à pied. Oleg se définit comme un marcheur engagé, méthodique. Mais ce n'est pas le problème. J'ai besoin, un besoin vital de quelque chose de fou. C'est un drôle

de désir, mais il me poursuit depuis longtemps. Qu'est-ce qu'on peut faire de plus fou que de partir dans l'inconnu de chemins inconnus ? Je ne sais pas, mais jusqu'ici je n'ai pu inventer que cela.

En fait, cette idée d'aller aux Tombes-de-pierre, c'est Oleg qui l'a eue. Il a lancé cela au hasard, mais l'idée s'est installée dans ma tête. C'était encore l'hiver. S'il avait proposé de s'éclipser quelque part sur des sentiers de montagne, j'aurais été d'accord : plus c'est dangereux, plus c'est amusant.

J'ai décidé de tout noter, en commençant aujourd'hui – tout ce qui est lié à cette randonnée. Déjà avant, je voulais tenir un journal, mais je n'osais pas. J'avais peur de m'avouer à moi-même que du côté de la mémoire, il se passait des choses.

J'appelle cela l'anti-déjà vu : ce que j'ai vu déjà des centaines de fois je le vois comme si c'était la première fois. Par exemple, chaque jour comme pour la première fois, je pénètre dans ce bureau et j'allume l'ordinateur, et chaque matin je me souviens que je travaille ici. Je me souviens et je contrôle parfaitement mon travail, tous les documents que les autres m'ont balancés sur le bureau en mon absence (je déteste cette habitude). Mais je me souviens précisément de cela. Je ne sais pas si c'est pareil pour les autres ; je soupçonne que non. Autrefois je « vivais » simplement ma vie et je ne la voyais pas chaque fois à nouveau. C'est arrivé quand j'étais enfant, après un coup sur la tête. J'étais en réanimation et c'est après que tout a commencé.

Je travaille comme secrétaire. Chaque matin je reconnais mes collègues. La première à arriver, c'est Sveta, la comptable. Je commence par entendre ses pas dans le couloir, ils me sont étrangement familiers. L'instant d'après je vois son visage – le visage rond, un peu flasque d'une femme de quarante-cinq ans – et je me souviens que nous travaillons ensemble. J'ai devant moi l'historique de nos relations dans le détail. Elle me lance en passant : « Bonjour, ma petite Julia » et moi : « Salut, ma petite Sveta. » c'est comme cela que nous nous saluons tous les matins et je me souviens à nouveau de cela. Mes lèvres prononcent toutes seules les mots dont une seconde auparavant je n'avais pas conscience. Sur ses petites jambes courtes dont la forme rappelle celles d'un piano, elle trotte jusqu'à son bureau.

Svéta aime les vêtements de mauvais goût et les parfums lourds et suaves. Vingt minutes plus tard, quand elle apparaît à la porte de son bureau, maquillée, les boucles frisées, je me souviens qu'elle a cette habitude de bavarder dès le matin. Elle tient à la main un grand mug de café (elle le boit seulement dans des mugs). Je reconnais les pores de sa peau sous la couche de fond de teint et l'odeur douceâtre de son eau de toilette (cette suavité se mêle à l'odeur du café – le café soluble a une odeur épouvantable ! avec quoi c'est fait ?) et je me prépare à écouter. Personnellement, le matin, moi non plus, je n'ai rien à faire.

Elle raconte qu'elle s'est levée à six heures, qu'elle a fait cuire des beignets, puis parle longtemps de son mari, combien il est compréhensif, aimant et quelles merveilleuses relations ils ont tous les deux. J'écoute tout cela et peu à peu je commence à deviner que quelque chose ne colle pas. D'ailleurs ma conscience ne retient que les beignets et tout le reste disparaît comme à travers un tamis.

Cela doit sûrement se voir sur mon visage (peut-être que mes yeux deviennent comme deux gros beignets ronds) parce qu'elle fait demi-tour, s'en va et revient avec des beignets – encore chauds, au beurre. Peut-être que c'est ma récompense pour l'avoir écoutée. C'est ce que je me dis en en engloutissant les produits de son art culinaire. Je dois du reste avouer que les beignets de Svetka ne sont pas mauvais, encore qu'un peu gras à mon goût.

Quand j'étais petite, après l'hôpital, je n'arrêtais pas de m'étonner : comment se faisait-il que je voie tout pour la première fois ? J'avais le plaisir et la joie secrète de passer mon temps à reconnaître les choses sur mon chemin : les arbres, la rue où j'habitais, le visage de mes amies. Elles me parlaient, je ne disais rien, je souriais. Personne ne partageait ma joie de reconnaître à nouveau les choses, personne ne savait ce que c'était que de voir le monde renouvelé à chaque seconde.

Un jour j'étais sortie m'amuser, c'était à peu près un an après qu'on m'ait « réanimée ». Je traînais dans la cour, et au bout d'un moment, j'ai remarqué que je tournais en rond entre le bac à sable, le banc et la balançoire. Combien de tours je faisais, je n'avais pas compté, mais quand j'en ai pris conscience, j'ai décidé que ça allait suffire. Je voyais maman qui me regardait par la fenêtre, et je me suis aperçue qu'elle pleurait.

De ce moment-là, j'ai compris qu'il fallait être attentive et s'efforcer de se contrôler. Alors voilà, à ce moment-là je me suis arrêtée et je suis sortie de la cour. Maman m'a crié par le vasistas : « Où tu vas ? » Je lui ai fait un signe de la main : « Derrière la maison. » Je lui mentais : je suis passée derrière la maison, mais j'ai tourné en direction de la chaufferie.

La chaufferie était un endroit très particulier. Des montagnes meubles de détritiques sur lesquelles on pouvait monter pour regarder les environs d'en haut ; la décharge : quelques bacs rouillés et une grande cheminée de briques qui commençait à même le sol et montait jusqu'au ciel. Elle avait quelques mètres de large et la hauteur d'une maison de quatre étages. Sur toute la hauteur étaient fixés de gros arceaux de fer, des espèces de poignées horizontales, et je caressais en secret l'espoir de monter un jour tout en haut.

J'allais toujours partout toute seule, sans copines. J'avais huit ans. Je me souviens : j'étais là à regarder une fois de plus cette cheminée, évaluant si je pourrais ou non y grimper. Le problème, c'est que ces arceaux étaient à une grande distance l'un de l'autre, conçus pour la taille d'un adulte. De sorte que si je me tenais debout sur le premier, il fallait que je m'étire de tout mon long pour atteindre le suivant. De plus, le premier se trouvait assez haut au-dessus du sol, un peu au-dessus de ma tête.

Alors je regarde, levant la tête vers cette cheminée, évaluant ma taille et mes forces, lorsque soudain je remarque, non loin de moi, des gamins. Ils ont trouvé dans les poubelles une pile de vieilles assiettes et tout en discutant avec animation, ils la traînent dans ma direction. De leur conversation, je comprends qu'ils se sont inventé une activité : lancer les assiettes contre la cheminée.

Je me suis mise un peu plus loin. A cette époque je n'aimais pas du tout les gens et je ne voulais participer à rien de tout ça. J'étais bien toute seule. Mais ça m'intéressait de regarder ce spectacle, même de loin. Alors je vois un gamin viser, lancer une assiette, qui vole en tournant sur elle-même et se brise en mille morceaux. Cela donne des idées aux autres : ils ont décidé de lancer tant qu'ils toucheraient au but, après quoi ce serait au suivant. Je me souviens très bien d'eux : Slavka Kouvaïev, le plus âgé d'entre eux, et puis Siéry, qu'on appelle La Queue, et Chraïbikous, qui a le même âge que moi.

J'ai tout vu comme dans un film au ralenti. L'assiette vole et à peu près à mi-distance je sais déjà si elle va atteindre le but ou non. Mais cette vision au ralenti m'a joué un vilain tour : au tour suivant, j'ai soudain pensé que cette assiette-là, celle-là précisément, que venait de jeter Chraïbikous, allait me tomber juste sur la tête. Cette idée m'a surprise moi-même. Le fait est que je me trouvais assez loin et pas du tout du même côté. Comment cette assiette a pu dévier et m'atterrir sur la tempe, je ne l'ai toujours pas compris.

Le sang me coulait sur la joue et gouttait de mon menton. Je baissais la tête et je regardai mes bottines. Elles étaient blanches, vernies et d'épaisses gouttes de sang rouge tombaient joliment dessus. Cela ne me faisait pas mal, cela me causait seulement une surprise infinie. Les gamins avaient abandonné leur occupation et fixaient leur regard sur moi. Ils pensaient sûrement que j'allais me mettre à pleurer et courir me plaindre. Comment aurait-il pu en être autrement ? Les idiots, ils ne savaient pas que j'avais bien autre chose en tête.

Puis des mains m'ont soulevée et m'ont emporté. C'était un homme, il courait et demandait sans s'arrêter : « Où tu habites ? » Je lui ai montré : « Là-bas ». Je voulais lui dire qu'il me repose par terre, que je pouvais y aller toute seule sur mes jambes, et que d'ailleurs je n'étais pas cassée au point qu'on me porte. Mais après avoir vu ses yeux, je n'ai rien dit. Il faut parfois donner aux gens la possibilité de faire une bonne action.

Mes pauvres parents ! Maman, ayant vu mon visage bariolé de rouge, a poussé un cri sourd, la main sur la bouche. Alors a commencé une recherche frénétique de compresses, qu'elle m'appliquait sur la tête avec des mains tremblantes sans savoir quoi faire : me faire un pansement ou simplement appliquer une compresse sur la plaie. Le sang avait déjà presque cessé de couler mais papa, la main sur le cœur, courut chez les voisins pour appeler le SAMU. Le SAMU, c'est eux qui en avaient besoin, et pas moi !

L'anti déjà-vu a continué dans ma vie, mais j'avais compris que je ne pouvais plus en profiter dans la solitude ; il fallait accorder un peu d'attention aux gens autour de moi. Je me suis mise à communiquer davantage, même si au début cela ne m'intéressait pas beaucoup. La première qui m'est tombée sous la main, c'est Arinka. On ne s'était pas vu depuis presque un an, elle avait disparu quelque part ; peut-être que dans son internat on ne la laissait pas sortir.

Elle rentrait chez elle chaque été et passait trois mois chez sa mère, et encore une ou deux semaines en hiver pour les vacances. Ensuite elle est venue plus souvent, chaque week-end. A treize ans, nous sommes devenues amies, au point qu'on ne pouvait plus se passer l'une de l'autre.

« Demande à ta mère, disais-je, qu'elle te prenne avec elle pour de bon.

– Elle ne me prendra pas, répondait-elle en secouant la tête.

– Pourquoi ?

– Elle ne sera pas d'accord.

– Et pourquoi donc ?

– C'est difficile pour elle. Elle ne voudra pas. On est trois, elle est toute seule.

– Elle boit beaucoup ?

– Non... Pas autant qu'avant, même un peu moins.

– Eh bien tu vois. Alors, tout ira bien, dis-je tout en sentant la fausseté dans ma voix.

– Oui, bien. Seulement elle ne veut pas de nous, c'est pénible pour elle. Si papa était...

– Tu le connais, ton papa ?

– Non mais... il est quelque part.

– S’il est quelque part, tu peux considérer qu’il n’existe pas.

– Si, il existe ! Il existe ! Il nous aiderait... si maman ne buvait pas. Elle boit, alors il ne veut pas l’aider, autrement il le ferait. Il est dans le nord, il gagne de l’argent.

Je ne croyais pas trop à toutes ces histoires sur son père, mais la conversation se répétait de plus en plus. J’essayais de la convaincre :

« Viens dans ma classe.

– Je ne peux pas. Je n’ai jamais été dans une école ordinaire...

Arina geignait, comme toujours, mais cette fois il m’a semblé qu’il passait dans ses yeux comme un espoir secret. J’ai dit aussi fermement que je pouvais :

–Tu pourras. Et tu viendras.

Elle a soupiré : C’est facile à dire pour toi : tu as une famille.

– Qu’est-ce que ça fait ? j’ai demandé, étonnée.

Elle se contentait de secouer la tête : Tu ne comprends pas...

– Qu’est-ce que je ne comprends pas ?

Arina ne répondait pas.

– Tu veux passer toute ta vie en internat ? »

–Je touchais un point sensible. Quand on est enfant, le seuil de l’âge adulte, marqué par la fin des études, apparaît tellement loin qu’on a l’impression qu’entre le CP et la terminale, il y a l’espace de toute une vie.

Je me souviens qu’Arina a plissé le front, en proie à une amère réflexion. Elle ressassait son vieux refrain : Maman ne voudra pas.

Cela a fini par m’agacer. Je lui ai presque crié dessus :

–« Tu n’as pas essayé de demander ! Et tu baisses déjà les bras. Demande-lui. Exige !

– Je ne peux pas exiger.

– T’es qu’une mollassonne.

– Non, mais c’est vrai...

– C’est vrrrrai !

Je la singeais. Arina prononçait le r à la française, un peu nasillard. Elle s’est vexée. Je n’y ai pas fait attention. Si Arina arrêta de me parler et ne sortait plus dans la rue, je continuerais à vivre comme si de rien n’était. De toute façon, c’est elle qui craquerait la première.

J’ai vu que cette fois-ci, cela lui restait en travers de la gorge. Elle avait très envie de parler de l’école :

–« Ils vont m’embêter, ils vont me traiter dans ta classe. »

–Finalement, elle avait lâché le morceau.

–Personne ne t’embêtera.

– Comment tu le sais ?

– Je dirai à tout le monde que tu es ma copine.

–Et c’est tout ?

– C’est tout.

– Ça me fait un peu peur...

– Tu n’as rien à craindre. Quand on a peur, on n’arrive à rien. »

Comme je le pensais, le problème n’était pas tant sa mère qu’elle-même. Sa mère, ça lui était égal que ses enfants aillent ici ou là. Elle avait sa vie et ses problèmes à elle, qui n’étaient pas ceux du commun des mortels.

Dans notre école il y avait un professeur un peu bizarre. Il enseignait la géographie et s’appelait Alexandre Grigoriévitch Solonsky. Il n’était pas très sévère, mais nerveux : quand on ne l’écoutait pas, il pouvait lancer un objet sur un élève, mais il avait encore une autre manie : plus que tout au monde, il aimait parler d’Alexandre de Macédoine. Quel que soit le sujet de la leçon, au bout de dix minutes exactement, il revenait à Alexandre le Grand et il ne pouvait plus parler de rien d’autre. Cela nous convenait tout à fait : il n’avait jamais le temps de nous donner des interrogations, et il mettait des notes selon qu’on écoutait ou non. Si on restait assis à l’écouter

et à boire ses paroles, on avait cinq. Et si on bavardait, ça pouvait être deux⁴. Nous étions habitués et nous ne remarquions même plus sa bizarrerie, d'autant plus qu'il avait un certain don de conteur.

Bien entendu, nous avons changé son nom de famille pour Makedonsky. Solonsky, Makedonsky, c'était tout comme. Je me demande s'il avait deviné qu'on le surnommait comme cela.

Arinka était nouvelle. Elle n'avait pas encore réussi à mémoriser le nom de tous les profs. Un jour, elle me demande : Comment il s'appelle ? C'était en plein pendant le cours. Je le lui ai dit. Alors elle a levé la main : « Alexandre Makedonsky, je peux sortir ? »

J'ai rentré la tête dans les épaules : c'était d'une insolence inouïe. Makedonsky est devenu écarlate et il a perdu la parole pendant quelques instants. Et puis il a hurlé : « Sors de cette classe ! »

Du reste, vu l'atmosphère surchauffée, j'attendais quelque chose de plus fort, et peut-être même des voies de fait. Arinka n'y a coupé que parce que c'est une fille.

Il a crié encore quelque chose d'une voix terrible et puis, après être resté figé trente secondes, il a pris toutes les affaires d'Arina sur sa table et les a jetées derrière elle dans le couloir.

« Et ne reviens pas sans tes parents, petite peste ! » a-t-il crié par la porte ouverte. Sa voix s'est répercutée en un écho sourd dans le couloir.

Enfin, comment ne pas avoir compris que Makedonsky ne pouvait pas être un patronyme⁵ ?

Arina n'était pas une bonne élève, à vrai dire elle n'apprenait rien du tout. Je ne sais pas pourquoi dès les premiers jours, elle avait décidé qu'elle ne pouvait rien apprendre. Elle ne lisait jamais un livre, aucun : ni un manuel, ni un livre de littérature. Elle disait que cela lui faisait mal à la tête. Moi, je parcourais rapidement un chapitre d'histoire ou de biologie à la récréation, et j'arrivais à avoir 4 dans le pire des cas.

- Tu as de la chance, tu es intelligente, disait-elle.
- C'est juste que je lis beaucoup, c'est pour cela que je retiens facilement. Tu n'as qu'à lire, toi aussi.
- Non. Ça s'emmêle tout dans ma tête. Toi, tu es intelligente, c'est tout.

Je me demande ce qu'elle avait à emmêler. Sa croyance dans les capacités surnaturelles de mon esprit me flattait, bien sûr. C'est agréable de croire qu'on est intelligente. Et moi (honnêtement !) je faisais tout mon possible pour l'aider.

Parfois elle ouvrait quand même un livre et lisait, mais au sens où elle suivait des yeux des lettres connues. Ce simple travail était déjà pour elle une souffrance. Je pensais que si elle continuait ce processus, le nombre de lettres lues déboucherait sur du qualitatif et sur l'accès au sens.

« Essaie de lire quelque chose qui ne soit pas scolaire, lui conseillais-je. Comme ça, pour le plaisir.

- Je ne peux pas, soupirait-elle. Si j'avais des parents qui m'obligent, alors... peut-être.
- Et toi, tu ne peux pas t'obliger toi-même ?
- Comment ça ?
- Tu n'as qu'à te dire : tiens, aujourd'hui je vais lire ça et ça. Et puis demain ça et ça. Et je ne sors pas dans la rue tant que je ne l'aurai pas lu. Tu n'as qu'à faire comme si c'était une punition ».

Mais Arina n'était pas quelqu'un à se forcer ni à se punir. Et toute mon aide se réduisait à lui dicter pendant les récréations des réponses variées à d'éventuelles questions ; et dès qu'en classe on posait une question dont le sens s'en rapprochait, elle levait la main et débitait à la file en regardant sur un petit papier. Elle tombait souvent à côté, mais cela plaisait aux profs.

Cette année-là, juste un peu plus tard, au printemps, juste avant les examens, il y a eu encore une histoire. Je n'ai pas tellement envie d'en parler, mais je note tout pour ne pas oublier.

Tout a commencé je ne me rappelle plus comment, à cause d'un mot lâché par Arina comme par mégarde. C'est dommage que je ne me rappelle plus le motif de notre discussion, c'était une connerie quelconque. Le mot lâché était dit en passant et me concernait. Ce n'était pas une insulte, ni un reproche, mais quelque chose de neutre. Mais je lui ai dit :

- « Bon. Je ne te parle plus.
- Et je lui ai tourné le dos. Elle a ricané, ça m'a piquée au vif.
- Et personne ici ne te parlera », ai-je ajouté.

⁴ Les notes en Ukraine vont de 0 (nul) à 5 (excellent) mais en fait, les notes 0 et 1 ne sont pratiquement jamais utilisées. 2 signifie « ne passe pas » et 3 « passe de justesse ».

⁵ Le patronyme russe est composé du nom du père et du suffixe -ovitch pour les garçons et -ovna pour les filles. Ex. Alexandre Grigoriévitch.

Je me souviens que j'étais en colère, très en colère, mais à ce moment-là je ne pensais pas que mes paroles allaient produire de l'effet. Rassemblant mes affaires, je me suis installée à une autre table. Arina est restée seule.

J'allais en cours comme d'habitude et rien n'avait changé dans mon emploi du temps sauf que je ne regardais pas de son côté et que je ne réagissais pas à ses tentatives pour me parler.

Qu'est-ce qui m'avait prise d'être aussi entêtée ? Je ne sais pas, puisque en réalité, le prétexte était dérisoire. Le lendemain, je découvris avec surprise qu'une bonne moitié de la classe suivait mon exemple, toutes les filles, en fait. Aux récréations, Arina était à l'écart, comme un agneau effrayé, et s'il fallait qu'elle passe à côté des filles dans le couloir, on lui faisait des grimaces méprisantes ou on lui tournait le dos. Quelques-unes pouffaient de rire ou se mettaient à ricaner derrière son dos, ce qui pour elle était le pire.

Aujourd'hui je pense : pourquoi est-ce qu'elles se comportaient comme ça ? Mais à l'époque, je ne me posais pas encore la question. Ma colère était retombée presque aussitôt mais il restait un entêtement borné, et par mon silence, j'encourageais leur attitude. Avec une sombre détermination, j'attendais de voir ce qui allait se passer.

Le surlendemain, une des filles ne s'est pas détournée d'elle comme d'habitude, et lui a prêté sa règle ou son crayon – une bricole, quoi. Alors je me suis approchée d'elle et je lui ai demandé : « Tu sais qu'on ne parle plus à Orabinskaya ? »

Elle a hoché la tête, effrayée : « Oui... » Et elle ne s'est plus permis ce genre de choses. Pendant toute la dernière semaine, je n'ai plus eu rien à dire à personne, mais je surveillais tout ceux qui se trouvaient à moins d'un mètre d'elle, et plus rien de semblable ne s'est reproduit.

J'ai vu le vide petit à petit s'appesantir sur elle, et j'ai senti l'absurdité de ce qui se passait. Elle me faisait pitié, mais la situation faisait boule de neige et je ne savais plus comment l'arrêter. Il faut rendre cette justice à Arinka qu'elle a traversé stoïquement toute cette période difficile : elle est venue au collège tous les jours et n'a pas manqué un seul cours.

Tout s'est dénoué en un instant, aussi soudainement que ça avait commencé. Quand j'ai vu qu'elle était sur le point de craquer, alors pour arrêter d'un coup cette souffrance, je me suis approchée d'elle et, comme si de rien n'était, j'ai dit :

« C'est bon, ne sois pas fâchée. Je ne sais pas ce qui m'a prise. »

Arina a fondu en un torrent de larmes, nous nous sommes embrassées et nous sommes rentrées chez nous à nouveau heureuses et satisfaites l'une de l'autre.

On est resté copines. On était déjà en quatrième, on avait quatorze ans toutes les deux. Une fois Arina n'est pas venue à l'école pendant toute une semaine. Elle faisait pour ainsi dire de la dépression : elle restait chez elle, pleurait, se tourmentait pour des questions insolubles et voulait mourir. Le mot « dépression » n'était pas utilisé aussi largement qu'aujourd'hui, on appelait cela « sécher les cours sans raison valable ». J'étais allée chez elle plusieurs fois mais elle me regardait de travers avec un air sauvage et refusait de parler.

Ma journée s'était passée comme d'habitude. En fin de journée, on avait éducation physique. J'étais assise sur un de ces longs bancs de bois qu'on trouve d'habitude dans les gymnases. Pour arriver dans notre salle, il fallait descendre des marches très raides. Le gymnase occupait deux niveaux, le sous-sol et le rez-de-chaussée. Après, on se trouvait dans un local petit par le périmètre, mais assez haut de plafond, qu'on appelait « la petite salle de sport. »

Effectivement petit et haut comme un puits, il produisait sur moi une impression inoubliable : des murs peints de cette fameuse couleur vert pomme, sous le plafond, de minuscules fenêtres protégées par des grilles de fer. Une quantité d'échafaudages métalliques en forme d'équipements sportifs (dont je n'ai toujours pas compris à quoi ils servaient), un air humide et la semi obscurité, c'est à cela que devait ressembler, à mon avis, une salle de torture.

Peut-être que je noircis un peu le tableau mais nos voix, que le béton brut nous renvoyait en écho, sonnaient dans mes oreilles comme des sanglots et des gémissements. Oui, on sentait là présents, à l'évidence, les fluides du martyre.

La prof remplissait le cahier de textes. Elle était déjà âgée, notre prof de gym, et par-dessus son survêtement elle portait une ceinture grise de tissu molletonné. Ses rares cheveux gris étaient noués en arrière en chignon. Aux pieds, au lieu de chaussures de sport, elle portait de chaudes pantoufles d'intérieur. Elle n'avait rien de sportif. Alla Serguéievna nous criait dessus d'une voix épuisante de petite vieille, mais presque personne ne l'écoutait. Voyant qu'elle ne tirerait rien de nous et que nous ne voulions pas nous ranger par ordre de taille, elle nous avait autorisés à prendre des ballons et à jouer à ce qu'on voulait.

D'ailleurs nous n'étions pas toujours aussi ingérables, il y en avait toujours quelques-uns pour l'écouter. Mais ce jour-là, peut-être à cause du mois d'avril qui arrivait et de son odeur, qui traversait, invisible, les croisées fendillées, nous avions le cerveau en ébullition. Il y avait dans l'air un vent de folie et d'insoumission.

Alla Serguéievna remplissait le cahier de textes posé sur le cheval d'arçon. Elle m'a demandé sans lever la tête :

« Où elle est passé, ton amie Orabinskaya ?

– Comment ça? j'ai répondu. Mais elle se marie.

La prof de gym a levé les yeux de son registre et m'a regardé par-dessus ses lunettes.

– Elle se marie ?

J'acquiesce en hochant la tête. Elle a fait une tête affreusement curieuse :

– Comment ? Avec qui ?

– Ah, j'ai fait un geste de la main comme si c'était quelque chose de décidé depuis longtemps. Avec un type... c'est un adulte, il a vingt-sept ans.

– Comment ça ? Avec une vivacité inhabituelle vu son âge, elle a contourné le cheval, enjambé le banc et s'est assise à côté de moi. Et sa mère ?

– Et quoi, sa mère. Comme si vous ne saviez pas... Je la regardais bien en face sans éprouver le moindre sentiment de mensonge.

– Aha, aha ! » Elle a acquiescé d'un air entendu en me pourfendant du regard.

Nous avons continué ce petit jeu pendant toute l'heure. Alla Serguéievna me lançait des questions et je fabriquais les réponses. Je m'étais, comme on dit, prise au jeu et je lui décrivais tout : le garçon, sa famille, où ils s'étaient rencontrés et une foule de détails qui n'avaient rien à voir avec l'affaire. Elle m'écoutait avec une sorte d'avidité et je ne pouvais plus m'arrêter. Et quand ça a sonné, Anna Serguéievna a secoué la tête en disant :

« Mon dieu ! Dans quel monde on vit ! A peine sortie du camp des scouts et déjà... Elle a pris le registre sous son bras et elle est entrée dans la salle des profs.

Je suis partie au vestiaire. Mon humeur avait basculé tout d'un coup. Dans le bruit, le brouhaha, et la bousculade de mes copines, je me suis sentie tout à coup mal à l'aise : comme un poids sur le cœur, comme un mauvais pressentiment. Ayant fourré mon survêtement dans mon sac, j'ai repris mon cartable et je suis rentrée à la maison.

J'avais fait la moitié du chemin et je baissais les yeux de plus en plus. La sensation de quelque chose de déplaçant ne décollait pas. Brusquement quelque chose m'a fait me retourner. J'ai regardé de l'autre côté de la rue et j'ai vu Arina : elle sanglotait en marchant et se tamponnait le nez avec un mouchoir. Devant elle marchait à grands pas notre prof principale, qui avait pris la main d'Arina en tenaille et la traînait littéralement derrière elle. J'ai fait demi-tour et je les ai suivies.

Devant la plaque « salle des professeurs » je me suis immobilisée. Je jure qu'à ce moment je ne soupçonnais encore rien. Par le trou de la serrure je voyais très bien Arina, debout au milieu de la pièce, comme à l'abattoir. L'espace où se tenait le « conseil des professeurs » n'entraînait pas dans mon champ de vision mais je m'orientais en fonction des voix ; ils ne devaient être pas moins de dix ou douze. Arina se tenait de profil, cachant de ses mains son visage éploré. Je ne voyais que ses épaules, agitées d'un fort tremblement et la courbe chagrine de son dos.

Et ils ont commencé à parler. Des mots ont été prononcés : « circonstances exceptionnelles », « perversion », « exclusion du collègue ». Puis dans le bruit des voix je ne distinguais plus rien, et j'ai compris seulement qu'ils avaient obtenu d'elle quelque chose comme un aveu. Arina pleurait pour toute réponse, disait n'importe quoi, essayait de se justifier et se tassait en boule de plus en plus. Un moment il m'a semblé que c'était un mauvais rêve. Ses paroles, son allure, et le ton malheureux de sa voix étaient le ton de quelqu'un qui se laisse humilier et qui est prêt d'avance à se laisser humilier ; c'était insupportable.

Elle m'avait tellement mise en colère que je ne pensais même plus à entrer dans le bureau et à faire la lumière sur cette affaire. Avec une joie mauvaise, je me demandais comment tout cela allait finir. Mais ça n'en finissait pas : ces questions ineptes et ces pauvres réponses larmoyantes. Je suis partie sans attendre le dénouement.

Encore aujourd'hui je ne comprends pas pourquoi elle ne leur a pas ri au nez.

Tous des cons ! Je pensais en route : tous des cons ! Ils n'avaient pas pitié de cette pauvre créature en larmes, incapable de parler, l'air d'une amibe incapable de résister au milieu ; elles n'avaient pas de pitié, ces têtes grises, qui vivaient dans leur petit monde gris dans l'attente de sales petites nouvelles. Pitié de personne, de personne !

Mais je me suis écartée de mon sujet. J'avais décidé de parler de la randonnée.

Oleg se fait du souci parce que pendant une semaine il va devoir oublier son instrument, et cela va se ressentir sur la mémoire des doigts. Je pense que ce n'est pas très grave, il rattrapera le temps perdu plus tard. En définitive, de toute notre vie, nous ne sommes jamais partis en randonnée.

Nous avons décidé de prendre Stiopa avec nous. Plus exactement, ce n'est pas nous qui l'avons décidé, ça s'est trouvé comme ça. Oleg l'avait proposé à tous nos amis, mais il n'y a que lui qui ait accepté. Je pense que son père a joué un grand rôle là-dedans.

Hier je suis allée négocier un congé. Je suis entrée dans le bureau du chef comme d'habitude, avec un frisson intérieur. Non que je me sois attendue à un refus – il n'y avait pas de motif pour un refus, mais parce que depuis deux ans que je travaille dans cette entreprise, je n'arrive pas à m'habituer à ses yeux, qui ressemblent à des furoncles et à sa voix calme et cauteleuse. Cet homme-là n'a rien de spécialement repoussant, mais je ne sais pas pourquoi, rien qu'à le regarder, je ressens en moi comme un spasme mental.

Le bureau et les meubles de Stanislas Iossifovitch sont en matériaux si bon marché que le bureau est plein d'une odeur de quelque chose d'empoisonné. Les murs sont tapissés de plastique à trois sous de couleur gris sale. Quel désir obsessionnel d'afficher sa pauvreté !

Stanislav Iossifovitch, ai-je dit (le chef déteste que ses collaborateurs, pour faire vite, transforment son patronyme en Yossipytch). J'aurais besoin d'un congé : une semaine.

Il a demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? »

– Rien de particulier. Simplement on voudrait partir au bord de la mer ». J'ai menti, parce qu'il m'a semblé impossible de dire que nous allons marcher cent kilomètres à la boussole. On m'aurait prise pour quelqu'un de pas tout à fait normal.

– Bi-en », a-t-il articulé, les yeux rivés sur le calendrier.

En regardant Stanislav Iossifovitch on a l'impression que son corps est composé de deux sphères : l'une, la plus grosse, c'est son torse, et l'autre, la plus petite, la tête. Il tournait vivement sa petite tête, planté directement sur les épaules, et ce qui le faisait ressembler à un gros pou gras.

« Tu sais que dans une semaine nous avons un dédouanement ? »

– Oui, Stanislav Iossifovitch, mais j'ai tout préparé. Le paquet de documents est déjà à la logistique.

– Alors – il regarde à nouveau son calendrier – tu veux dire que toute la semaine suivante tu seras absente ?

Oui, mais j'ai fini mon travail.

Julia – il fait une pause pour donner plus de poids à ce qu'il va dire – je t'ai déjà dit plusieurs fois et je te le répète : j'aime le travail en équipe. Et le caractère de notre activité est tel qu'il exige des collègues précisément cette qualité.

– Et toi, sans arrêt, tu mets en avant ton « moi ». Qu'est-ce que cela veut dire « mon travail » ? Ici il n'y a pas ton travail et mon travail, nous travaillons en équipe – tu comprends cela ? Nous faisons un seul et même travail.

J'ai pensé : « Seulement pour ce travail tu as des usines, des magasins et des bateaux, et moi, mon salaire. » Et j'ai dit à haute voix :

« Oui, Stanislas Iossifovitch. Je comprends : un seul et même travail.

– C'est bien que tu me comprennes. Mais qu'est-ce que cela implique ? Il se rencogne un peu dans son fauteuil. Sur son visage se lit le contentement de soi et de son discours. Cela implique, dit-il d'un ton édifiant, que je ne peux pas laisser partir un collaborateur quand ça lui chante. Il y a pour cela un planning des congés bien défini. Quand est-ce que tu as tes congés ?

– En novembre.

– En novembre. Et nous sommes...

– En août.

– En août.

– Stanislav Iossifovitch, et un congé sans solde ? »

Le chef a eu un silence éloquent.

Je savais que c'était juste une ruse. Il ne pouvait pas laisser passer la possibilité de prendre sur le salaire d'un subordonné ne serait-ce qu'un demi-kopec. Et faire des économies en ne payant pas une semaine entière, c'est son rêve doré. Mais en outre, Stanislav Iossifovitch a un autre défaut : il aime se faire prier.

Supplier est pour moi une véritable punition. J'ai fait un effort sur moi, j'ai pris un regard suppliant, mais j'ai eu beau faire, je n'arrivais pas à me tirer un seul mot. Alors j'ai essayé de donner à mon corps une expression d'humilité, j'ai incliné la tête et mis le petit doigt sur la couture du pantalon. J'ai les épaules, par nature droites et bien développées, et le dos très droit, c'est pour cela sans doute que ce n'était pas aussi convaincant que je l'aurais voulu. C'était très moche de jouer cette mise en scène, mais il n'y avait pas d'autre issue.

« Bien, a-t-il prononcé magnanime, rompant enfin son silence de théâtre. Mais à titre exceptionnel. Et s'il te plaît, reste joignable, on ne sait pas ce qui peut arriver. Et puis encore une chose : mets-toi d'accord avec Dmitri Constantinovitch. S'il est d'accord, je n'ai pas d'objection ».

Quels avortons ! Ils se cachent l'un derrière l'autre pour ne pas avoir à prendre de décision. Ce n'est pas la première fois : le directeur général renvoie au directeur technique et celui-ci, à son tour, au directeur général. Et c'est comme ça pour tout.

Il est difficile de parler avec le directeur technique : il me fait l'effet d'un homme terrorisé pour le restant de ses jours. Par quoi ou quoi a-t-il pu être ainsi terrorisé, on se le demande, mais il a peur de tout : il a peur de dire oui et il a peur de dire non, il a peur de complimenter tel ou tel de ses subordonnés et il a peur de leur adresser une remontrance et c'est peut-être pour cela que son état normal peut être décrit comme un état de perpétuel mensonge. Je n'aime pas aller dans son bureau et si la situation le permet, je lui parle en restant sur le pas de la porte. Deux yeux incolores me fixent comme les yeux d'un gros poisson effrayé.

« Julia Alexandrovna, dit-il, en articulant distinctement « n-d-rovna », vous en avez parlé à Stanislas Iossifovitch ? »

Cela fait deux ans que je travaille ici et deux ans qu'il m'appelle Julia Alexandrovna. De peur d'enfreindre la hiérarchie il vouvoie tout le monde sans exception et emploie le nom et le patronyme, y compris avec les stagiaires de vingt ans. Je ne suis pas du tout contre cette politesse, mais je ne me sens pas « Julia Alexandrovna ». Tout le reste de l'équipe m'appelle par mon prénom. De plus avec sa langue de bois, on sent bien qu'il fait un effort et qu'il aimerait bien mieux prononcer simplement Julia. Et des fois, visiblement, pour aller vite, il m'appelle juste « Alexandrovna », ce qui lui échappe. Cela me rappelle le temps de l'école, quand les femmes de ménage criardes s'interpellaient simplement par leur patronyme, sans le prénom.

« Oui, je sors de chez lui, dis-je aussi respectueusement que possible (avec lui il faut être sur ses gardes). Stanislav Iossifovitch, sur le principe, n'est pas contre.

– Hm... Bon. Mais restez joignable. On ne sait jamais... au cas où...

– Oui, bien sûr, Dmitri Constantinovitch. Je soupire de soulagement. Cette fois il a été étonnamment bref. D'habitude, dans des cas comme celui-ci, il me faut écouter tout un discours sur le thème : « On ne sait jamais, pour le cas où il se produirait quelque chose... »

Je suis revenue à mon poste et je me suis occupée de mes enregistrements. Dmitri Constantinovitch, avec un air de feinte insouciance, est passé plusieurs fois à côté de moi en amenant sa tête de poire jusque sur mon écran. La surveillance du personnel rentre dans ses attributions. Dmitri Constantinovitch a une conformation féminine : les épaules rétrécies et le postérieur élargi. Avec une telle répartition de la masse le centre de gravité se trouve un peu plus bas que chez la plupart des hommes. Et quand il passe dans le couloir il donne l'impression, d'un énorme cafard qui se mettrait sur ses pattes de derrière pour marcher. Il est maigre, on peut dire osseux, et en regardant ses petites mains et ses petits pieds, qu'il tord dans tous les sens en marchant, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'origine des espèces...

On dit dans la boîte qu'avant de devenir directeur technique, Dmitri Constantinovitch a travaillé comme surveillant dans une colonie pénitentiaire. Comment il a pu occuper ce poste de directeur technique dans une entreprise germano-ukrainienne, cela reste assez mystérieux. Mais il l'est devenu, et quelque temps après, le fond social a été redistribué de telle sorte qu'il en a eu 33%. Des résultats étonnants, en vérité !

Il surveille. Il a envie de savoir. On a déjà installé la « Security » il n'y a plus qu'à s'asseoir et observer les faits et gestes des utilisateurs en regardant son moniteur. Mais non, visiblement, il trouve un plaisir particulier à surveiller personnellement.

On avait passé la soirée à se préparer, à faire les sacs à dos, à réfléchir à ce qu'on allait emporter. On avait décidé de prendre peu de choses, seulement le strict nécessaire.

On avait passé la soirée à se préparer, à faire les sacs à dos, à réfléchir à ce qu'on allait emporter. On avait décidé de prendre peu de choses, seulement le strict nécessaire : comme trucs chauds, une peau de mouton (très bien tannée et donc très légère) et une couverture synthétique pour deux. La peau de mouton, elle servait de manteau à la mère d'Oleg et maintenant il l'appelle tendrement « maman ». Je l'ai entièrement décousue et recousue d'un seul tenant – un rectangle presque régulier. En route il nous servira de tapis de sol. Comme provisions on a décidé de ne prendre que des choses d'importance stratégique : un kilo de jambon, un pain, et naturellement, de l'ail et de l'oignon. Quel homme civilisé mange du jambon sans ces deux remarquables condiments ?

J'hésite à prendre mon ordinateur portable. Il a beau être léger, mais sur la route, même un demi-kilo, c'est un poids. Avec Oleg on s'est mis d'accord que je porterai la tente, poids net 1kg, la batterie solaire, encore trois cents grammes, plus la tente 1,5, ça fait 2,8 kg. Ajoutez à cela les provisions et les affaires personnelles, et tout ça à me traîner sur le dos. Ce serait bien d'avoir aussi sur soi un Ipod mais on n'en a pas, juste une carte que j'ai prise sur Google. Ça fait long, une vingtaine de pages ; Oleg l'a pliée soigneusement en accordéon. Ce n'est pas très pratique ; par contre, on voit tout dans le détail.

Il se prépare sérieusement, mais visiblement, il ne croit pas que demain, à l'aube, on va se mettre en route pour faire près de cent kilomètres. L'important, c'est de faire tout le chemin à pied. J'ai compris ses doutes en voyant ses gestes un peu ralentis, un peu songeurs, pendant qu'il emballait les affaires, et au fait qu'il n'ait pas organisé de « concertation » à ce sujet.

Oleg aime la « concertation ». Si par exemple j'ai l'intention d'aller faire les courses ou que nous allions quelque part, si on est invités, cela donne lieu obligatoirement à une longue discussion circonstanciée, c'est-à-dire une concertation. Nous discutons ensemble environ une demi-heure, jamais moins. Pendant ce temps l'objet de la discussion passe au second plan et on a oublié d'où on était parti. Nous nous concertons, en règle générale, allongés sur le canapé. Notre canapé a la forme d'un L, alors nous sommes allongés à angle droit – chacun sur son territoire. A ce moment Khlopik accourt inmanquablement et pose la tête sur la poitrine d'Oleg. De cette façon il participe lui aussi.

Cette fois-ci il n'y a pas eu de concertation, simplement je suis arrivée le soir et j'ai demandé : « Alors, on la fait, cette rando ? » Il a répondu : « Bien sûr. » on a décidé de partir le samedi pour pouvoir être revenus en une semaine.

Premier jour

Un tiède matin du mois d'août, à cinq heures, le soleil se levait à peine, deux silhouettes avançaient du côté du septième quartier en direction des ateliers, ceux qui sont à côté de l'hôpital. L'une était grande et portait un grand sac à dos, l'autre petite et son sac était un peu plus petit. Sa tête arrivait à l'épaule du plus grand.

« Tu as compris où il va nous attendre, au moins ? Julia regardait autour d'elle la ville étrange noyée dans le brouillard.

– Oui. Oleg émit un léger bâillement.

– Alors où ça, tu peux m'expliquer ?

– Ne t'en fais pas, on est sur la bonne route. »

Ils traversèrent la principale et unique place, avec au centre le monument à V. I. Lénine. Derrière le mémorial émergeait du brouillard un haut bâtiment de brique, sans fenêtres. Il fallut à Julia une seconde pour se souvenir de ce que c'était : le théâtre ou la piscine.

« C'est le théâtre, mais il ressemble à une piscine... dit-elle, comme en passant, et elle jeta un bref regard en direction d'Oleg.

– C'est l'ancien théâtre.

– Oui, bien sûr, l'ancien, corrigea-t-elle. Mais le bâtiment est en bon état. Sûrement que quelqu'un l'entretient pour en faire quelque chose ?

– Sûrement. Regarde donc le monument, tu ne remarques rien de bizarre ? »

Julia s'arrêta.

– C'est un monument comme qui dirait ordinaire... Elle parcourut du regard la silhouette sur le piédestal. Lénine, c'est Lénine.

– Regarde mieux. Observe les proportions de toutes les parties.

– Oui... » Elle concentra son attention sur le monument. « La tête est un peu petite.

– Elle est neuve.

- Neuve ?
 - Cette tête a été cassée, ce n'est d'ailleurs pas la première fois.
 - Par qui ?
 - Des gens d'ici. On l'a remplacée aussitôt. Mais comme on n'en a pas trouvé de la bonne dimension, on a mis ce qu'on a trouvé.
 - Ce n'est pas une blague ?
 - Non.
 - Ça alors ! Elle éclata de rire. Qui sont ces modestes héros ?
 - L'histoire n'a pas retenu leur nom.
 - Je me demande, si on la cassait à nouveau, s'ils en remettraient une neuve ?
 - Autant de fois elle sera cassée, autant de fois on la remettra. C'est l'hydre de Lerne. Ils ont des millions de têtes moulées en réserve.
 - C'est qui, ils ?
 - Les forces obscures. »
- Julia le regarda de côté.
- « Tu pensais me faire peur ? Tout simplement à l'époque soviétique il y avait des millions de bustes de Lénine, à présent ils en ont entassée quelque part et ils les ont gardés. C'est là qu'ils vont puiser.
- Tu vois l'extérieur des événements. Tu regardes les faits et les choses et tu penses qu'ils existent en soi. En réalité tout est engendré par des forces.
- Et même notre randonnée ?
 - Sans aucun doute.
 - Mais on n'a fait que se préparer et partir... Quelles forces sont à l'œuvre là-dedans ?
 - On verra bien ».

Dans le brouillard matinal se dessinent deux silhouettes, l'une grande, l'autre petite. La petite a un grand sac à dos, la grande n'a rien du tout.

« Voilà Stiopa, tu te faisais du souci pour rien, dit Oleg.

– Apparemment, il y a quelqu'un d'autre. »

Le « quelqu'un » était en grand habit sacerdotal : la longue soutane noire, de laquelle dépassait une tunique de soie fine richement décorée, la calotte et la croix sur la poitrine. C'était le père André, venu accompagner son fils. Alors que les autres prêtres ne revêtaient les ornements sacerdotaux que pour l'exercice du culte, lui considérait de son devoir d'être en tenue partout où il allait.

« Euh ! » la voix d'Oleg trahissait sa contrariété. Il avait reconnu de loin la puissante stature carrée de son ami. « Ça ne présage rien de bon.

– Pourquoi ça ?

– Parce que le père est sorti pour nous bénir.

– Et alors ?

– Une bénédiction n'est pas toujours une bénédiction. Dans le meilleur de cas, c'est du bruit pour rien ; au pire cela peut être une malédiction.

– Mais qu'est-ce que tu... » Julia fit un geste de la main comme pour l'empêcher de continuer.

Oleg la regarda d'un air un peu moqueur :

« Depuis quand tu es baptisée ?

– Qu'est-ce que ça vient faire là ? Tu as dit toi-même qu'il y a des forces qui nous dépassent. Et si ces forces venaient à nous punir pour ce genre de paroles ?

– Un dieu en qui tu ne crois pas ne peut pas te punir.

– S'il ne peut pas punir, alors pourquoi as-tu dit « Il n'y a rien de bon à attendre » ?

« Stiopa, qu'est-ce que tu as ramassé là ? »

Oleg regardait les dimensions colossales du sac à dos. C'était un vieux sac, solide, de ceux dont on dit « inusables ». Mais même ce produit de l'époque soviétique, marqué au coin de la qualité, cédait lentement aux assauts du temps : le tissu s'était usé et décoloré, les bretelles s'étaient un peu abimées et la poche gauche à moitié déchirée pendait comme un lamentable chiffon.

« Papa y a mis un seau de patates... »

Stiopa chancelait sur ses jambes maigres. Il frottait ses yeux ensommeillés et visiblement ne comprenait pas le sens de cette entreprise : faire cent kilomètres à pied en traînant avec soi dix kilos de pommes de terre.

Le père André regardait son fils d'un air encourageant :

« Ce n'est pas ça qui va le gêner !

– Mais tu es fou ! Oleg essaya de remonter le sac sur le dos de Stiopa. Père André, tu n'as donc pas pitié de ton enfant ? On s'était mis d'accord pour ne rien emporter de trop. Comment veux-tu qu'il porte tout ça si déjà il a les genoux qui flanchent ?

– Qu'il le porte ! proféra le père André d'une voix autoritaire, qu'il se sente un homme. Sinon il va devenir efféminé, il essuie déjà une larme et il a des sanglots dans la voix comme une fille.

– Où est-ce que tu as vu une larme ? » s'écria Stiopa d'une voix hystérique. L'envie de dormir lui était passée d'un seul coup.

Le père André jeta sur son fils un regard destructeur.

« Tais-toi ! »

On s'en fut par les champs. Le soleil se levait sur la campagne et dans ses doux rayons matinaux se prélassaient des tournesols jaune foncé.

« Je suis allé au cimetière cette année et imagine-toi, je n'ai pas pu retrouver la tombe de notre père Lucien. Tu te rappelles où il est enterré ?

– Il me semble que oui. » Le père André réfléchit une seconde : « là-bas, où il y a des bouleaux.

– C'est bien là que j'ai cherché. Avec Julia, on a tourné et tourné... C'était comme ensorcelé. Il reste quelqu'un de sa famille ou non ?

– Il me semble qu'il reste Zoé, elle habite quelque part avec ses enfants et son père. Il boit, je crois.

– Pauvre Valéry, il est mort pour rien... C'est votre foi catholique qui l'a tué.

– C'est la volonté de dieu. » Le père André marchait d'un pas assuré et les pans de sa soutane allaient de côté en rythme. « Chaque homme fait son destin lui-même, qu'il soit chrétien ou pas. Et s'il faut rendre la foi responsable de tout, alors il faut reconnaître que l'homme en soi n'est rien.

– C'est bien le principe de base de votre foi : l'homme en lui-même n'est rien.

– Tu dis « votre foi ». Est-ce que cela n'a pas été la tienne ? Ça sent un peu la trahison.

– J'ai cru aussi au komsomol, au dernier stade de sa décadence, et j'ai été un octobriste. Alors à ton avis, j'ai trahi le petit père Lénine ?

– Arrête de plaisanter. Ces choses-là ne sont pas comparables.

– Tout est comparable. Nous croyons tous à quelque chose, mais tôt ou tard nous reconnaissons le caractère erroné de nos opinions, c'est un processus normal, et il n'y a pas lieu de le craindre.

– Ne pas craindre de trahir sa foi ? C'est bien de tes idées, ça. Je n'en attendais pas moins de toi.

– Arrête avec ce mot, *trahir*. Vous aimez ça, le pathétique, vous les popes. L'essentiel, c'est de ne pas se trahir soi-même ; et tout ce qui touche aux convictions et aux principes, tout cela est sujet à diverses variations à diverses périodes de la vie. Je dirai même plus : celui qui ne change pas d'avis de temps en temps est quelqu'un de figé, de poltron, incapable d'évoluer. Imagine le courage qu'il faut pour reconnaître que tu as dépassé la conception sur laquelle reposait presque toute ta vie ; avoir le courage de la reconnaître comme erronée et la rejeter. Et si cette force existe, qu'on appelle Dieu, est-ce qu'elle peut me punir de vouloir la chercher ?

– C'est ton courage dont tu parles ?

– Tu ne manques pas d'ironie, père André. Mais tu ne m'auras pas comme ça. Il est bon, votre dieu, s'il envoie les siens comme ça à leur perte, qu'est-ce que ça va être pour les autres ?

– C'est qu'ils n'étaient pas à la hauteur de leur foi.

– Vous, les popes, vous vous en sortez toujours. Vous avez des citations de l'évangile toutes prêtes. Mais dis-moi ce que tu penses, toi, de ce cas-là, ton opinion personnelle.

– Il ne s'agit pas de raisonner en être humain ? Oleg.

– Pour l'instant, nous ne sommes pas encore des dieux. Alors laisse-nous raisonner en êtres humains.

– Mon opinion personnelle, c'est que Valéry était un joli coco. Au monastère il se saoulait, il menait une vie de débauché. C'est pour ça qu'on l'a renvoyé. Et quand le père Vladimir n'a pas voulu de lui, il n'avait qu'à mener une vie digne, et ne pas se lancer dans cette débauche. On ne l'avait pas défroqué à vie, juste pour trois ans. Il serait revenu trois ans après, et tout se serait bien passé. Lui, il se voyait déjà supérieur, c'est sûr ; il avait de l'ambition pour quatre.

– Ah, père Lucien, s'exclama Oleg, à quel Moloch t'es-tu voué ?

– Qu'est-ce que tu as encore après Dieu cette fois ?

– Je n'ai aucun reproche, j'ai seulement pitié des gens.

– De quoi ? Le père André le regarda droit dans les yeux. Eh bien vas-y, vas-y, expose ce que tu as encore inventé.

– Je n'ai rien besoin d'inventer. Tiens, rappelle-moi combien d'entre nous seront sauvés ?

– C'est un examen ?

– Je veux l'entendre de ta bouche, pour que tu n'aïles pas dire ensuite que ce sont mes inventions sataniques.

– Eh bien cent quarante-quatre mille des tribus d'Israël, si c'est ce que tu veux, et encore je ne sais combien des autres peuples.

– Je ne sais combien, il faut comprendre que c'est dans les mêmes proportions ? Et les autres ils iront où ?

– Le reste des pécheurs, et toi en tête, iront tout droit en enfer, le cul sur une poêle chauffée à blanc. Tu es content ?

– Plus que ça. Et tu ne les plains pas.

– Qui ?

– Les pécheurs ? Ça ne te fait rien de jeter en enfer un aussi grand nombre de gens ?

– Ah, c'est là que tu veux en venir, hein ? Iconoclaste !

– D'accord, je suis un iconoclaste. Mais quand même, prenons les quelques milliards de gens qu'il y a sur terre, qui existent au jour d'aujourd'hui, retirons-en une petite partie et mettons-le au paradis. Là ils mangeront des pommes de paradis et ils se prosterneront en criant Alléluia ! Je doute que ce soit vraiment un plaisir, surtout si l'on considère que cela doit durer éternellement, mais enfin, passons. N'oublions pas que ce ne sera qu'une petite partie. L'essentiel de la population de la planète, N milliards de personnes, sera précipité en enfer, où le ver ne meurt pas ni le feu ne s'éteint. Alors je voulais te demander : personnellement, tu n'as pas pitié de ces quelques milliards ?

– Arrête avec ça... Tu as trouvé un os à ronger. Mais sérieusement : j'ai pitié de beaucoup de gens, mais il y en a un tas d'autres dont je n'ai pas pitié du tout. Mais ce n'est pas ma pitié qui va changer l'ordre du monde.

– Non, visiblement tu n'as pas compris la situation : ils y souffriront des tourments ETERNELS ! Je suis d'accord que dieu autorise tous les tourments qu'il veut (mais qu'est-ce que ça lui apporte ?) mais réfléchis : éternellement. Tu imagines : voilà un criminel, un maniaque, par exemple, n'importe quel monstre. Supposons qu'il ait commis n'importe quels actes monstrueux : il a assassiné, torturé, et les pires perversions dont est capable l'esprit humain. Il tombe en enfer. Là on le tourmente pendant un an, deux ans, trois ans, puis dix, vingt, cinquante. Et pendant tout ce temps-là les vers le rongent et le feu de l'enfer le brûle, et les hurlements sont inhumains, naturellement. Personnellement, tu pourrais le supporter longtemps, ce cri ?

– Mais qu'est-ce que tu as, à la fin, quelle mouche te pique ?

– Je veux connaître ton opinion.

– Oleg, il ya des gens qui méritent vraiment d'être punis.

– D'accord, admettons, il y en a un ; un, pas des milliards. Combien de temps tu pourrais supporter ses cris ? Dis-moi, il suffirait que tu assistes à ses tortures incessantes pendant un an ? Ou il te faudrait encore du temps ? »

Le père André le regarda, perplexe :

« Ce sont des diableries que tu racontes là.

– Tu veux dire que la diablerie est écrite dans la Bible ?

– Oleg, la Bible est un livre sacré, et il faut la prendre au sens spirituel, et non au premier degré. Tu comprends bien qu'ici, il s'agit de tourments de l'âme, et non des souffrances physiques. Et si tes yeux sont fermés au spirituel, tant pis pour toi.

– Et le fait que le Christ soit descendu sur la terre, comment faut-il le comprendre, au sens spirituel ou au sens propre ?

– Au sens propre, bien entendu.

- Et les miracles qu'il a accomplis, ils ont réellement eu lieu ?
- Sans aucun doute.
- Et pourquoi brusquement cette sélection dans l'interprétation de la Bible ? Comment comprends-tu ce qu'il faut interpréter spirituellement et ce qui est à prendre au premier degré ?
- Hérétique. » Le père André se détourna avec ostentation.
- Et c'est tout ce que tu trouves à répondre ?
 - - Toi, Oleg, tu fais partie des spéculateurs scabreux. Tu es trop intelligent, résuma le prêtre.
- Je me doutais bien que l'église n'a pas besoin des gens intelligents. Alors tu ne feras pas l'honneur de me répondre ?
 - Ta question n'est qu'un piège de plus. En réalité tu ne veux pas connaître la réponse.
 - Au contraire, je l'écouterai avec intérêt.
 - Mais tu as déjà la tienne, toute prête, tu l'as en réserve, et comment ! Tu ne vas pas au combat désarmé : Tu as étudié les saints pères à l'avance, en long en large et en travers. C'est écrit sur ton front, tu t'es préparé ! Tu as tout analysé, filtré, tu as trouvé des échappatoires logiques...
 - Tu ne crains pas Dieu ! Tu me reproches d'étudier les saints pères ? Mais qui t'empêche de les étudier et d'y trouver les pièges logiques ?
 - Ne m'interromps pas ! Je n'ai pas l'intention de chercher des pièges, Dieu merci, je n'ai pas ton esprit pervers. Mais je ne répondrai pas à ta question parce que tu es un serpent qui n'attend qu'une chose, de mordre à l'endroit le plus vulnérable !

- Alors, tu as des points faibles ? »

Le père André se taisait, soufflant par moments.

« Oui, continua Oleg, tu as raison mais seulement sur un point : j'ai un esprit investigateur (mais non pervers, comme tu l'as dit) et je cherche réellement les apories, parce que je veux voir ce qui est et non ce qu'on me montre. Et sur la compréhension spirituelle de la Bible... seul un homme qui n'a jamais eu de vie spirituelle peut croire naïvement que la spiritualité est contenue dans les objets. Ce n'est pas le livre qui est sacré, mais l'homme qui projette son regard au moyen du livre ou de quelque autre objet. Seul un homme peut conférer le sacré au livre, dans la mesure où il le détient lui-même. Pour l'homme spirituel, tout est sacré : la Bible et le moustique qui se pose sur son nez, le coucher de soleil et la revue *Le Sport soviétique*. Il l'ouvre, et son regard spirituel y lit des prophéties que tu ne peux même pas imaginer. Parce qu'il tient entre les mains une feuille de journal et qu'il voit un miroir, dans lequel se reflète l'envers du monde. »

Insensiblement, tout en parlant, ils étaient arrivés à l'église de Gorniak, dont les coupes dorées étincelaient au soleil. Ils posèrent leur sac à dos. Par curiosité, Julia essaya de porter le sac de Stiopa, mais elle ne put même pas le soulever de terre.

« Mais il est trop lourd... Père André, il n'a que quatorze ans ! Un poids pareil, ça peut lui faire du mal, il faut en enlever au moins la moitié ! On n'a pas besoin de toutes ces patates. On en achètera en route dans n'importe quel village.

- Il n'a qu'à les porter ». Le père André était impitoyable.

Julia ne cédait pas : « Non, un seau de pommes de terre, je peux le porter, mais qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

- Pas grand-chose », éluda Stiopa en reprenant son souffle. Tout ce temps-là il avait marché à demi plié en deux et gémissant sous le poids de son fardeau.

« Mais encore ?

Mais quoi, un paquet d'oignons, un pain, des conserves et un kilo de riz. Ouais, une couverture, deux pulls et deux pantalons chauds.

« C'est impossible ! » Julia reporta les yeux sur le père André.

- D'accord, pour l'instant on va échanger », dit Oleg.

Dans son sac, il y avait des choses lourdes, mais aussi de très légères, si bien que son sac, gros en apparence, pesait finalement peu, au plus trois ou quatre kilos.

Pour un homme fort et en bonne santé, ce poids ne comptait pas. Oleg chargea le sac de Stéphane sur son dos et s'écria :

« Eh ben dis donc, père André, tu l'as bien chargé, ton fils.

- Porte, porte, ça ouvre l'appétit. Tu me remercieras. J'ai encore une chose à te donner.

Il fouilla dans les poches de son immense soutane et en sortit un couteau pliant de taille moyenne.

Oleg le prit en main : une larme large, longue en proportion, un manche commode, agréable, un poids inquiétant. Le couteau était effectivement remarquable, et apparemment, cher.

« C'est le mien. Je ne m'en sépare pas, mais pour une occasion pareille... Je te le donne à toi, et pas à Stéphane, de sorte que tu en es responsable.

– Merci. Oleg cacha le couteau dans sa manche. Il ne nous manquait plus que ça. Bon, et tu veux dire un mot d'adieu à ton fils ?

– Oui. Je te remets, Stéphane, à l'entière disposition d'Oleg. Oleg, s'il n'obéit pas, je l'autorise à te casser la gueule. »

Au début le trajet suivait la voie de chemin de fer, puis tournait dans des chemins de traverse. A huit heures, ils étaient encore tout à fait déserts ; on entendait juste quelque part le bruit d'un seau et un bêlement de chèvre. L'illusion qu'il n'y avait personne n'était brisée que par les fidèles amis de l'homme : les chiens, qui tiraient sur leur chaîne et donnaient de la voix derrière chaque palissade ; les voyageurs avançaient, suivis par des aboiements de toutes parts. Stiopa traînait derrière, la tête basse et grommelant dans sa barbe.

« En Ukraine on ne peut pas mourir de faim, fit Oleg en cueillant une pomme du dernier pommier rencontré sur la route. Juste avant il avait déjà cueilli plein de poires et de prunes.

– Oh ! A qui ils sont, ces chiens ? Une femme rondelette dans une blouse propre, à la porte d'une maison, regardait venir le trio avec circonspection.

– Eh bien... à vous, sans doute... repartit Oleg. Il venait de remarquer soudain que Khlopik était suivi de plusieurs dogues de tout poil. L'un d'eux, d'un blanc sale et qui perdait ses poils, caracolait en tête sur trois pattes.

On n'en a jamais vu de comme ça... dit-elle d'une voix chantante, sans qu'on sache si elle pensait aux chiens ou aux humains.

A tout hasard Oleg répondit :

« Nous non plus.

– Les pauvres petits chiens, soupira Julia, quand ils eurent dépassé la femme. Ils ne sont rien pour personne. Personne ne veut d'eux. Tiens, celui-là, le petit blanc, comme il est malheureux... et comme il te regarde dans les yeux.

– Presque comme toi, dit Oleg en riant.

– Hi hi ho ! fit la voix de Stiopa. Ces sons sifflants et gutturaux devaient, apparemment, représenter un rire. « Le malheureuuux ! »

Il se lamentait exprès d'une voix pleurnicharde.

Quand je regarde les chiens errants, – Julia se détourna de Stiopa et s'adressant seulement à Oleg – il me semble qu'il doit exister un paradis quelque part.

– Tu crois au paradis ?

– J'espère qu'il y en a un.

– Mais alors tu dois espérer qu'il y ait aussi un enfer.

– Et pourquoi ?

– Pour l'équilibre.

– Je ne souhaite l'enfer à personne.

– Alors ne rêve pas du paradis.

– Je rêve du paradis seulement pour les chiens.

– Ecoute, à l'église on avait un gars... Oleg se tut.

– Et alors ?

– Il réfléchissait souvent à l'enfer.

– C'est d'Igor que tu parles ? interrompit Stiopa.

– Oui, Igor Totski. Tu l'as connu ?

– Papa en parlait.

– Et alors qu'est-ce qu'il avait, ce gamin – demanda Julia avec impatience. Elle aimait toutes les histoires intéressantes.

– Igor était sacristain. Il était épileptique, et d'après les règles canoniques, il ne pouvait pas servir à l'autel, mais le père voyait les choses... »

Oleg écartait les doigts et regardait à travers.

« Il n'aurait pas pu trouver plus fidèle serviteur. Igor n'attendait aucune récompense et se serait même étonné si on lui en avait proposé une. Mais ensuite on l'a retiré de l'autel. Pour une raison que je n'ai pas réussi à connaître mais, je pense, à cause des entorses à la règle canonique que faisait le père Vladimir de temps en temps.

J'étais en train de choisir des plants pour l'église (on en faisait venir un plein camion, le père avait l'intention d'en planter tout autour de la cour) quand Igor est venu vers moi et m'a dit qu'on ne voulait plus de lui à l'autel. Il ne se plaignait pas, il ne demandait rien, mais il fallait voir son visage. Le diable lui-même aurait eu pitié de lui. Je ne savais pas quoi dire pour le consoler et je lui ai dit : en attendant, va dans l'ancienne église et je demanderai pour toi. Il arrivait parfois qu'on le renvoie, mais la disgrâce du père Vladimir était tôt ou tard suivie 'un retour en grâce. Ces sautes d'humeur avaient sur Igor un effet accablant : il cessait de réfléchir à ses péchés, devenait sombre et silencieux, pas de ce silence dont il était coutumier, mais d'un autre, particulier, sinistre. Ces jours-là j'appréhendais la crise.

Mais je le trompais. Je savais que cette fois, je n'oserais pas demander, vu que j'étais moi-même tombé dans un profond discrédit.

Le père est venu m'engueuler pour le choix des arbres et pour finir, il me dit que ces derniers temps, on ne pouvait plus me confier non seulement les enfants, amis aussi les arbres. Ces derniers temps il avait beaucoup grossi, et vieilli, notre père Vladimir. Il s'essoufflait en parlant, et quand il s'emportait, le sang lui montait au visage et dans les yeux. A ce moment-là j'ai pensé qu'il était gravement malade, ce qui s'est avéré vrai par la suite.

Et de quoi est-ce qu'il était mécontent ?

– Le fait est que j'avais choisi dix pommiers, dix poiriers, à peu près autant d'abricotiers et de mûriers, et lui, il voulait des peupliers et des frênes, en tous cas pas de fruitiers.

– Non, je demandais ce qu'il avait contre toi ?

– Euh... Je ne connaissais pas la cause de son mécontentement contre moi, et même encore aujourd'hui elle reste un peu confuse. Pour me justifier, j'ai demandé : En quoi est-ce que les arbres fruitiers sont mauvais ? Il m'a répondu : Les enfants vont grimper après. J'avoue que c'était mon idée secrète : planter des arbres fruitiers tout autour pour que dans les années de famine, on ait de quoi compléter l'ordinaire de nos petits clochards. Mais revenons à Igor. Il était déjà adulte, il avait dix-huit ans révolus, mais en réalité c'était encore un enfant. Je commençais à me demander ce qu'on allait faire de lui. On n'avait nulle part où le caser : dans l'industrie ce n'était pas possible, et où veux-tu trouver un petit boulot tranquille ? Il continuait de venir à l'église, assistait aux offices, mais ce n'était plus ça : il lui manquait la participation personnelle aux mystères, le sentiment de participer au sublime.

Une fois, je suis passé le voir chez lui : devant son lit il y avait une chaise, et dessus, son surplis, nettoyé, soigneusement défroissé et repassé, pendait, inutile. .

Les samedis et dimanches, il continuait à venir à la chorale, mais il y avait maintenant d'autres enfants, ce n'était plus de son âge. Il languit comme cela quelques années. Sa sœur et son frère avaient grandi et quitté la maison, et ils n'avaient jamais été très proches, il vivait comme un renégat.

Dans l'intervalle nous avons réussi tant bien que mal à finir notre formation de comptables à l'IUT. Nous étions externes et nous allions aux cours ensemble. Ensuite il a été longtemps sans pouvoir se caser, quelque chose l'en empêchait, des contradictions internes. La peur de la vie ? On ne peut pas dire qu'il brillait par ses compétences mais c'était quelqu'un de sérieux, de consciencieux et d'honnête jusqu'à la naïveté. J'ai essayé de l'aider à se placer, mais aux entretiens en réponse aux questions qu'on lui posait, il se troublait, avait peur de regarder les gens dans les yeux, murmurait des trucs indistincts ; et bien entendu, il n'arrivait à rien. La dernière fois, je lui avais donné une recommandation pour un poste de comptable dans une entreprise minière, et on était presque prêt à le prendre. J'avais déjà convenu d'un rendez-vous, on avait répété ensemble ce qu'il devait répondre, comment se tenir et tout le reste, mais au dernier moment, il a pris peur et il n'y est pas allé, il a complètement perdu confiance en lui. Comme je lui en ai voulu ! Cet entretien était une pure formalité. Je me souviens l'avoir engueulé comme il faut après cela et j'ai décidé de laisser tomber. Il était adulte, il n'avait qu'à vivre comme il voulait. Nous avons cessé de nous voir, il n'est plus venu à la chorale, et je n'ai plus pris de ses nouvelles.

Je pense maintenant que peut-être, Igor n'avait jamais voulu travailler et que sa peur était un désir inconscient d'y échapper. Malgré toute sa douceur extérieure et même sa mollesse, c'était quelqu'un de terriblement ambitieux et un idéaliste de surcroît, de ceux qui pour une idée finissent sur le bûcher. Seul le service d'une cause élevée pouvait le satisfaire, seule une mission grandissime pouvait donner un sens à son existence et susciter son désir de vivre. Il aurait accepté un petit rôle dans l'ombre mais le contact avec quelque chose de grand et d'inaccessible était la condition indispensable à son bonheur.

– Et qu'est-ce qui s'est passé après ?

– Après ? Il a continué à vivre avec sa mère. Ils vivaient dieu sait comment ; sa mère se tuait au travail, mais comme c'est souvent le cas, elle ne gagnait rien. Ils n'avaient pas le chauffage, alors quand il faisait froid ils devaient se chauffer avec une vieille plaque de cuisson électrique : ils la posaient par terre en guise de cheminée et ils la branchaient sur le secteur. Cela a duré près d'un an. Je passe sur les détails, je dirai seulement qu'il est arrivé à Igor ce qu'on craignait depuis toujours : il est tombé pendant une crise, alors qu'il n'y avait personne à côté, et juste sur cette malencontreuse plaque. Un incendie s'est déclaré, et l'appartement a brûlé de fond en comble.

Au début, sa mère a été terrassée par le chagrin, et puis elle est redevenue la femme énergique et pugnace que j'avais connue. Quel contraste frappant elle formait avec son fils... comme son énergie et sa volonté de vivre lui faisaient défaut à lui !

– – Tu as eu de la peine ?

– Si j'ai eu de la peine ? Quand tu connais quelqu'un depuis l'enfance, que tu l'as vu grandir et se développer, que tu pénètres dans sa vie comme dans la tienne, comme c'est étrange de constater après tout ça qu'il t'était étranger... Est-ce que les enfants sont des étrangers les uns pour les autres ?

A l'enterrement, il m'est revenu je ne sais pourquoi, que souvent il posait des questions sur le feu de la géhenne, et j'ai pensé que cette vie secrète, incompréhensible pour tout le monde, devait finalement se terminer en tragédie... Enfin, c'est ce que j'ai trouvé pour me consoler.

Le ruban gris de la route descendait depuis le bourg d'Ostry, connu dans tout le secteur pour abriter une prison depuis la seconde guerre mondiale. A l'autre bout se trouvait une ville au drôle de nom, qui conviendrait mieux pour un hameau, en tout cas pour un village, la ville de Kourakhovka.

La route paraissait vieille et instable, bien qu'elle ait été construite assez récemment. Des lambeaux d'asphalte inégaux la recouvraient sur presque la totalité du parcours. Que dire ? La route avec sa vue basse ne pouvait pas voir le chien, qui clopinait dessus, et ne pouvait pas faire signe à la Jigouli brinquebalante qui roulait à une vitesse inconvenante pour une petite vieille d'un âge aussi vénérable. L'homme assis au volant ne distingua pas non plus le chien car il avait devant les yeux tout autre chose, le visage de son fils, qu'il venait de voir au parloir de la prison. Son fils avait le regard vide et on aurait dit qu'aucun dieu dans l'univers ne pourrait lui réinsuffler la vie.

Soudain quelque chose de rouge surgit devant lui : un petit bout de femme, ayant posé son sac à dos, enlevait son pull. Penchée en avant et les bras levés, elle le faisait passer par-dessus sa tête.

Un coup sourd. Quelque chose décolle juste devant le pare-brise un morceau de viande virevolte en l'air et retombe sur le côté. Deux personnes, qu'il n'avait pas remarquées tout d'abord, se précipitèrent du côté où il était resté étendu. L'homme veut freiner, réalisant ce qui s'est passé, mais en une fraction de seconde, son cerveau analyse la situation et décide que ce n'est pas la peine de se mettre en retard ; et sans ralentir, il poursuit sa route. « Après tout, les gens couraient, ils n'étaient pas à terre, se dit-il par la suite, et la fille était debout. Et ce qui avait décollé et percuté son pare-chocs, quelle différence ? »

Il nous est arrivé un malheur ! On marchait sur la route d'Ostry, là où il y a la prison. Il n'y a que des champs, des champs et absolument personne. En face, une voiture arrivait à toute vitesse. En nous voyant, elle n'a même pas pensé à freiner. Nous, on s'était arrêté sur le bord de la route et la voiture a heurté Khlopik de plein fouet !

Il est un peu bête, les voitures, il ne les connaît pas bien, il était sur la route et il regardait : qu'est-ce que c'est qui arrive là ? Et l'autre, dans la voiture, n'a même pas ralenti.

Oleg et Stiopa se sont précipités aussitôt. Pauvre Khlopik ! Il était déjà à l'agonie, les yeux lui sortaient des orbites, hagard. Et il poussait un cri tellement plaintif, ô mon dieu !

Tout cela, je n'ai pas vu, on me l'a raconté. En voyant que la voiture fonçait droit sur le chien, j'avais fermé les yeux et couru loin de cet endroit ; je ne peux pas voir cela !

Quand je suis revenue, Oleg et Stiopa étaient en train de l'examiner. Et là nous avons été témoins d'un miracle : il n'avait pas une seule égratignure ! Même son poil n'était pas abîmé ! Je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux.

Oleg l'a pris dans ses bras et l'a transporté sur l'herbe. Le chien est resté là un moment, puis il s'est mis sur ses pattes et, en chancelant, il est parti. Il avait le regard fou, mais on espère qu'il ne va pas mourir.

Quelques années auparavant, Stiopa nous avait apporté un chiot. Il avait sorti d'un sac à provisions une boule de duvet noir et blanc et il avait dit que si on ne le prenait pas, les gamins allaient le torturer à mort. Il avait arraché ce chien à une bande qui lui brûlait les coussinets des pattes avec des allumettes. Bien entendu, on l'avait pris.

Le chien était petit, terrorisé, et Oleg le baptisa Khlopik. Au début Khlopik ne laissait personne l'approcher, mais progressivement la peur le quitta et il nous reconnut comme ses maîtres.

Puis était arrivée Lala, une petite chienne à poil lisse, métisse de rottweiler. Je dois son arrivée à une de mes collègues.

Hélène Valentinovna, la chef-magasinier, une forte femme de quarante-cinq ans, était connue dans toute l'entreprise pour le drame conjugal qu'elle n'arrivait pas à dépasser depuis quatre ans : son mari l'avait quittée. Ce docteur ès sciences, beau et élégant, avait craqué pour une jeune doctorante. Lorsque c'était arrivé, Hélène Valentinovna avait perdu quarante kilos en six mois sans le moindre régime, et elle passait dans les couloirs du bureau comme une ombre pâle aux grands yeux, avec sur le visage une expression d'outre-tombe.

Il avait alors quarante ans, elle aussi, et ils s'étaient mariés quand ils avaient quarante ans à eux deux. Il vivait désormais dans une autre ville, mais elle savait tout de lui. Il continuait à venir dans leur maison, seulement en secret, il venait voir sa fille quand Hélène Valentinovna n'était pas là. Elle rentrait le soir du travail et distinguait parmi d'autres odeurs de l'appartement ses fluides à lui les plus subtils, elle devenait nerveuse, irritable, et passait ses nerfs sur sa fille, qui n'y était pour rien.

Parfois elle avait le rhume et ne sentait rien, mais elle savait tout simplement qu'il était venu. Elle n'envisageait pas de le remplacer et ne cherchait d'ailleurs pas.

A l'époque où Lala apparut dans sa vie, elle avait déjà repris ses quatre-vingt-quinze kilos d'origine et était redevenue comme avant la fière et sévère Hélène Valentinovna.

Le matin où, étouffant le sanglot qui montait de sa poitrine, elle entra dans le bureau d'un pas rapide, notre petite équipe concentra sur elle toute son attention. Son visage était enlaidi et rougi de larmes contenues. Masquant notre malsaine curiosité féminine sous la compassion et la cordialité, nous nous préparâmes à écouter le dernier monologue à fendre l'âme sur la perfidie de l'amour et des amants.

C'était une conteuse merveilleuse : très émotionnelle, avec un discours bien développé, et le timbre de sa voix, par son impact sur les auditeurs, était digne des planches du théâtre d'art de Moscou, pour le moins.

Devant ses collègues, Hélène Valentinovna appelait son ex mari par son prénom et son patronyme, et aussi bouleversée fût-elle par sa dernière visite clandestine ou le coup de téléphone qu'il avait passé à sa fille, ne se permettait jamais de parler de lui sur un ton injurieux ou méprisant. Dernier détail : en parlant de lui, elle n'employait jamais les mots « ex » ni « mon ».

L'endroit qu'elle préférait pour ses épanchements sentimentaux était la comptabilité, où elle s'installait au centre du bureau, s'accoudant par commodité sur le moniteur de la chef-comptable, l'autre bras gesticulant frénétiquement, mais joliment.

« Et tout ça devant mes yeux ! disait-elle au moment où je suis entrée.

Où est-il à présent ? demanda Natacha, la chef-comptable, une femme raisonnable au beau visage impassible.

Les autres dames paraissaient un peu déçues que le discours ne porte pas sur les souffrances sentimentales et les peines de cœur, mais seulement sur un petit chien écrasé par une voiture juste devant les portes du bureau.

« Sur l'herbe... Le concierge l'a jeté sur la pelouse. Et elle se met à renifler.

Allez, allez, Linette, arrête, dirent les femmes compatissantes. C'est que tu es trop sensible ».

On l'appelait toutes comme cela, Linette, alors même que cela n'allait pas du tout avec son imposante silhouette.

Il a avancé et il l'a écrasé ! Il a avancé lentement et il l'a écrasé ! Je lui faisais signe de la main, il voyait tout, et il a avancé et il l'a écrasé ! Non, ce n'est pas humaiiiin gémissait-elle doucement

– Il est complètement écrasé ? demanda Natacha, que tout ce spectacle commençait à ennuyer passablement. Elle avait un rapport trimestriel à faire, mais elle ne pouvait pas comme ça renvoyer la brave Hélène Valentinovna, si malheureuse, et qui avait de surcroît, tellement souffert par la faute des hommes.

– Oui. Puis après une seconde, elle dit : Non, je crois avoir vu qu'il remuait encore. Hélène Valentinovna se planta devant la fenêtre qui donnait juste sur la pelouse et la malencontreuse route.

– Il bouge ! Oh ! Que faire ? Que faire ? Et elle s'est mise à s'agiter dans le bureau. Natacha a soupiré en la regardant de ses beaux yeux froids :

– Qu'est-ce que tu veux faire ? Et qu'est-ce que tu peux faire, dis-moi.

– Je pense... que... il faudrait l’emmener à l’hôpital ».

La surprise s'est à peine vue à peine sur le visage soigné de la chef-comptable. Les autres femmes n’avaient presque pas réagi à ce que disait la conteuse, le nez sur leur écran, et elle ne rencontrait par moments qu’un regard furtif et absent.

– Essaie », dit Natacha, qui plongeait le nez elle aussi sur son moniteur.

Hélène Valentinovna sortit du bureau presque en courant.

Dix minutes plus tard le hall désert de la firme retentissait de ses cris :

« Aïe aïe aïe aïe aïe ! »

A cette heure matinale la direction n’était pas encore là, et on pouvait se permettre de s’exprimer plus librement et à voix haute. Pour la seconde fois de la matinée, la chef-mag fit irruption à la comptabilité :

« Il est vivant, vivant ! » criait-elle en passant.

Elle était tout essoufflée de cette activité inattendue pour son poids et pour son âge.

« Que faire, hein ? demandait-elle éperdue, passant sans arrêt d’un visage à l’autre.

– Que faire, Linette ? Va le ramasser, dit quelqu’un.

Mais Hélène Valentinovna n’entendait pas l’ironie.

– Donnez-moi une boîte ! dit-elle, s’enflammant tout d’un coup. Où est-ce qu’il y a une boîte ? Elle regardait dans tous les coins du bureau. Une boîte à papier, n’importe. »

On lui donna une boîte.

« Qu’est-ce que c’est ? Elle saisit, sur la table où l’on prenait le thé, une serviette propre. « Je la prends. Je la prends ? demanda-t-elle à retardement. Je vous en apporterai une propre ».

Si l’on se représente la comptabilité à ce moment-là comme un unique organisme vivant, alors les yeux de cet être exprimaient une interrogation muette et une incompréhension, et sur son visage était inscrit l’ennui. Cet être ne répondit rien et se contenta d’accompagner du regard Hélène Valentinovna jusqu’à la porte.

« Julika ? Tu vas m’aider ? » Elle faisait dans la même phrase la question et la réponse.

Nous sommes sorties sur la pelouse. Dans l’herbe rase s’agitait une petite créature noire, encore vivante, avec de grands yeux de velours. Elle était toute en sang et poussait de petits gémissements plaintifs. Étalant soigneusement sous l’animal la serviette, nous l’avons transporté dans la boîte en carton et nous l’avons emportée dans l’entrepôt.

« Bon, et maintenant ? ai-je demandé.

– Je ne sais pas. » Hélène Valentinovna étalait les larmes sur ses joues. Elle tenait la boîte contre sa poitrine avec la petite boule qui remuait. « Il faut l’emmener à l’hôpital.

– Qui va l’emmener ?

– Je pourrais prendre ma journée, j’ai fait des heures sup, mais... dans les transports en commun, ça va prendre longtemps. Et puis je vais le secouer en route. Il faut une voiture. »

Elle a posé la boîte sur la table et elle a composé le numéro de l’économe, qui gère les véhicules et qui, en l’absence des patrons, est responsable de tout au bureau.

« Viatcheslav Nikolaïtch, il me faut une voiture. ... Pour moi, personnellement. ... mais j’ai un truc, là... Hein ? On vous a déjà raconté ? ... Oui. Bon, qui sera au courant à part vous et moi ? Je fais l’aller retour... J’en ai pour une minute... pour votre information, Viatcheslav Nikolaïtch, mon service fonctionne comme une horloge ! Et en mon absence, je peux me reposer entièrement sur mes adjointes... oui, elles gèrent parfaitement. Vous savez quoi, occupez-vous des vôtres... Je vous dis que je contrôle tout. ... Et vos techniciens, qu’est-ce qu’ils font ? »

Elle continuait, tandis que je lui faisais de signes désespérés pour qu’elle s’arrête. « Vous les surveillez au moins ? Vous n’avez jamais fait attention à toute la poussière que j’ai au dépôt sur les rayonnages et dans les coins ? Ah, il faudrait bien ! Au moins une fois par mois. Et les toiles d’araignées ! Ils lavent par terre une fois sur deux ! ... Je parle normalement. Justement comme je voulais vous en parler depuis longtemps, mais je prends trop de gants avec vous, et ça se retourne contre moi. Notez bien que je n’en ai jamais soufflé mot à la direction. ... Quoiiii ??? Mais c’est moi qui vais faire une pétition contre vous ! »

Et jetant l’écouteur sur son socle, elle grommela entre ses dents : « Connard ! »

Elle me regarda, elle avait les larmes aux yeux. Je m’assis devant le téléphone sans rien dire.

J’attendis un moment, pour qu’à l’autre bout on ait le temps de se remettre, puis j’appuyai sur le bouton d’appel de l’économe.

« Bonjour, – j’essayais de mettre dans ma voix toute la tendresse dont j’étais capable. Merci... Parfaitement... Merci, merci. J’ai droit aux compliments dès le matin... Oui ? (légère pointe d’étonnement naïf) qu’est-ce que vous dites ? C’est justement à ce sujet... j’ai deux sorties... Oui, juste après midi. Comme d’habitude, TPP, radiologie... Et baissant un peu la voix : Hou là là, ça faisait pitié ! Oui, la pauvre, je l’ai vue, le sang qui coulait partout... Oui, Hélène Valentinovna est toute retournée... Mais oui... Mais qu’est-ce que vous voulez, subir un choc pareil !... évidemment, vous les hommes... vous pouvez raisonner... Ah ah ! vous plaisantez ... Ah-ah-ah ! (allez, un peu plus cristallin)... Oh, allez donc, comment ça, votre âge ! ... Oui, oui, bien sûr. On peut vous comprendre, toute cette responsabilité... Oui, oui, cela va de soi... Mais peut-être qu’avec la vôtre, personnelle ? (là, je panique parce qu’à l’autre bout du fil il y a un silence perplexe. ... Et c’est vous qui conduirez. (au culot, c’est encore meilleur !) ... Combien de temps il faut pour aller là-bas ? ... No-on, j’y suis passée aujourd’hui, il n’y a pas de bouchons... et puis nous... on se fait tout petit... Oh, vous êtes notre sauveur ! ... Ah ah ah ! ... Eh bien merci, merci... »

Pour l’opération on nous demanda une somme raisonnable, mais sans nous donner de garantie que le chien resterait en vie. Le lendemain, Hélène Valentinovna prit un congé sans solde vu que la malade nécessitait des soins postopératoires. Au début personne ne comprit sa démarche, mais ensuite elles priront intérêt à la santé de la chienne rescapée et par la même occasion à celle d’Hélène Valentinovna.

Quand au bout de trois semaines, elle reprit le travail, nous nous concertâmes et de manière inattendue décidâmes de lui remettre la moitié du coût des soins. Hélène Valentinovna fut touchée, mais entretemps se présenta un autre problème : où mettre la petite Lala (comme elle l’appelait elle-même) ? Elle avait en effet chez elle, pour son plus grand bonheur, Michel, un doberman, et la jalousie de Michel pour sa maîtresse commençait à prendre des proportions inquiétantes. Hélène Valentinovna Craignait qu’un beau jour, quand elle ne serait pas chez elle, Michel ne dévore Lala. Pendant le temps qu’elle passait à l’extérieur, elle enfermait la chienne sur le balcon, mais Lala grandissait et cela ne pouvait pas durer très longtemps.

Un jour, elle entra comme d’habitude à la comptabilité et déclara avec des larmes dans les yeux qu’elle allait devoir s’en séparer si aucune d’entre nous n’acceptait de prendre la pauvre chienne chez elle. Elle avait déjà épuisé toutes les possibilités de la placer chez des amis, des parents ou des connaissances. Les collègues se troublèrent, chacune trouva dix bonnes raisons plus valables les unes que les autres qui rendaient la chose impossible.

« Moi non plus... J’ai déjà Khlopik, dis-je pour me justifier, et je détournai le regard. Voir les bons yeux honnêtes de Hélène Valentinovna m’était insupportable.

–Alors tu as déjà un garçon ? demanda-t-elle pleine d’espoir.

Oui.

Quel âge ? Apparemment le même que Lala ?

Apparemment, oui.

Mais alors c’est la famille idéale pour elle ! Elle reprit courage et essuya ses larmes. D’abord un garçon et une fille, il n’y aura pas de jalousie entre eux à cause de la maîtresse ; ensuite ils ont le même âge, et ça veut dire qu’ils seront l’un pour l’autre des camarades de jeu.

J’essayai de protester faiblement :

Mais quand ils vont grandir, enfin, quand il va y avoir des petits, où est-ce que je les mettrai ? Ce ne sont pas des chiens de race...

On verra ça à ce moment-là ! Hélène Valentinovna rayonnait. D’ici là, on aura trouvé quelque chose. Mais n’aie pas peur, ça va s’arranger de toutes façons.

Mais la seconde d’après, elle fit une grimace atroce :

Je t’en prie, prends-la. Je t’achèterai à manger pour elle, mais prends-la. Tu comprends, je ne peux pas l’exposer à... Les larmes recommencèrent.

Le lendemain elle amena Lala au bureau et la lâcha dans le couloir. Nous étions en extase. Le chiot de trois semaines se frottait contre tout le monde sans distinction, sans crainte, passait de mains en mains, sautait joyeusement et poussait de petits cris.

Lala était amoureuse des humains. Hélène Valentinovna pleurait en me la donnant de ses mains, et Lala léchait les larmes de ses joues, de ses yeux, de ses lèvres...

Ainsi Khlopik eut une amie. Elle fit aussitôt valoir ses droits sur la gamelle et sa place sur le canapé au mépris de toutes les règles en vigueur dans la maison, et notamment : là où se couchent les humains, les chiens ne se couchent pas. Elle, comme une vraie dame, le dérangeait dans toutes les positions : c’est elle qui posa la première son museau sur la poitrine d’Oleg alors qu’il était allongé sur le canapé et lui grimpa sur les genoux pendant qu’il était assis à l’ordinateur. Khlopik semblait avoir admis définitivement son infériorité et la présence d’un être aussi merveilleux que Lala, et il ne protestait pas. Et il y avait de quoi reculer : il suffisait de

regarder son poil court à la mode, lisse et brillant d'animal bien nourri ; son gentil museau court, caractéristique des rottweilers, et l'on fondait. Khlopik était soumis définitivement. Dans leur petite équipe, Lala était le leader et le guide incontesté : elle courait en cercle dans la cour en aboyant après les passants. Khlopik, lui, venait derrière comme un poltron, et imitant les sons qu'elle émettait, l'accompagnait avec les notes de basse qui lui étaient naturelles. Lorsqu'elle était dans une bonne disposition d'esprit, Lala pouvait condescendre à jouer avec lui, faire des culbutes dans l'herbe et se mordiller tendrement l'oreille.

Tout le monde en était amoureux, les humains comme les chiens. Elle était tellement gentille, tellement affectueuse, elle se laissait caresser, acceptait la laisse avec patience. Khlopik fuyait les gens et la laisse et ne se laissait approcher par personne d'autre que ses maîtres. Et parfois, dans ses accès de misanthropie, pas même par ses maîtres.

La seule chose que lala ne supportait pas, c'était la saleté. S'il faisait humide, elle contournait avec dégoût mais gracieusement les flaques d'eau, et elle courait et sautait pendant la promenade qu'elle n'avait pas un poil de sale. En revanche, c'était le temps préféré de Khlopik. Il trouvait la flaque la plus grande et la plus sale et se vautrait dedans et frappait la boue noire avec ses pattes il s'éclaboussait de boue médicinale de la tête aux pieds. Quand après cela il avait droit à la cérémonie du bain, il piaillait et glapissait comme si on l'égorgeait et s'enfuyait comme s'il n'avait jamais vu l'eau de sa vie.

Les voisins s'étaient émus au début des aboiements et des va-et-vient des chiens, et puis ils s'y étaient faits. Lala avait conquis leur cœur par sa beauté et sa gentillesse. Et Khlopik était tellement malheureux et effrayé qu'il avait eu droit à leur compassion.

Tous deux se trouvaient dans le bel âge de l'adolescence, l'âge des jeux du matin au soir, de la bonne soupe à la viande ou la pâtée au poulet, et des bons maîtres. Que faut-il de plus pour le bonheur d'un chien ?

Un jour je fis un rêve. Deux poissons vivants frétilaient des nageoires sur le parquet à côté du canapé, à l'endroit même où les chiens aimaient s'allonger. et voilà qu'un des poissons devient de plus en plus calme et silencieux et s'immobilise enfin complètement ; il ne respire plus.

L'émotion m'avait réveillée. J'avais encore l'image nette et claire devant les yeux.

Peu de temps après, Khlopik tomba malade. Il grinçait des dents des jours durant et il frissonnait continuellement. On soupçonna la peste orientale. Le médecin lui prescrivit des comprimés et des piqûres. Mais il était très difficile de lui faire prendre les comprimés parce qu'il ne mangeait ni ne buvait presque rien, il ne restait que la solution des piqûres. Oleg le tenait et je lui perçais la peau pour lui injecter le remède. Khlopik prenait cette opération comme une nouvelle torture raffinée, inventée par nous spécialement pour lui. Avant chaque piqûre il se cachait sous le canapé et quand nous essayions de l'en extraire, il tremblait et montrait les dents et nous regardant avec des yeux pleins d'effroi. On lisait dans son regard : « Je m'en doutais... »

Nous souffrions autant que lui. Finalement Oleg décida d'arrêter les piqûres, d'autant plus qu'elles n'avaient aucun effet. Nous le laissâmes se remettre en nous en remettant à la sagesse de la nature, qui guérit ou condamne définitivement. Il hurlait nuit et jour, les voisins gueulaient, il était impossible de dormir.

Au bout d'un mois environ, ses gémissements cessèrent, il cessa de trembler, se remit à manger tout doucement et nous retrouvâmes un Khlopik effrayé et malheureux comme avant, mais en bonne santé. Pendant longtemps, le souvenir de ces piqûres fit qu'il ne nous laissait pas approcher et quand je tendais la main pour le caresser, il reculait en roulant des yeux fous.

Et puis j'oubliai mon rêve.

Un jour nous étions sortis tous les quatre à la campagne, Oleg, Lala, Khlopik et moi. Les chiens couraient devant en aboyant joyeusement. Soudain Lala se retourna brusquement et poussa un cri aigu comme si elle avait buté sur quelque chose de pointu dans l'herbe. Mais une minute plus tard, elle s'était remise et courait de nouveau en avant. Quelque temps après, nous remarquâmes qu'en courant, elle commençait à pencher d'un côté, comme si elle était ivre. Oleg la prit dans ses bras et la porta.

Une demi heure plus tard il la reposa à terre, elle ne reconnaissait déjà plus personne et aboyait désespérément à fendre l'âme, comme si elle criait : « Pauvre Lalétchka ! » Ses yeux étaient pleins d'effroi et par ses aboiements déchirants, elle semblait demander qu'on lui épargne une douleur inconnue. Nous n'avons toujours pas compris ce que c'était. Tout alla très vite et la mort, qui lui avait donné une première fois un sursis, ne devait plus la lâcher. Elle avait vécu peu de temps avec nous, sept mois à peu près, mais nous nous souvenons d'elle comme si elle cela avait été dix ans.

Khlopik oublia son amie le lendemain, il ne savait même plus qui était Lala. Il n'avait plus personne à présent pour lui disputer sa gamelle et les caresses des maîtres, et il prit sa supériorité indiscutée avec autant d'indifférence qu'il avait accepté auparavant ses deuxième ou troisième rôles. Nous enterrâmes Lala sur une petite éminence verte avec vue sur l'étang, et l'hiver je lui sculptai un mémorial de neige : un buste de chien grandeur nature. Un charbon servit de truffe et deux grosses baies d'églantier noircies, d'yeux. Par leur forme ils rappelaient de loin ses grands yeux de velours.

A la comptabilité régnait une grande animation. Hélène Valentinovna était montée de l'entrepôt, comme elle faisait invariablement chaque matin, chez « les filles », dire bonjour et raconter les nouvelles des dernières vingt-quatre heures.

Salut, alors comment va Lalka ? m'a-t-elle demandé. Elle me posait la question régulièrement un jour sur deux.

En venant au travail, j'avais décidé de ne rien lui dire, en tout cas pas d'un seul coup, mais en entendant la question, je me suis démontée

« Hm... j'ai commencé en évitant son regard.

– Quoi ? Elle m'a regardé attentivement. Elle est malade ?... Mais parle donc, pourquoi tu ne dis rien ?

Elle m'a regardé dans les yeux. J'ai dit doucement :

– Elle est morte.

– Comment ? » Elle a poussé un cri sonore, un cri de gamine désespérée.

Je lui ai raconté en gros sans entrer dans les détails, comment c'était arrivé. Elle a sangloté amèrement et elle est repartie dans son entrepôt toute voûtée comme une petite vieille.

Mais ses malheurs n'étaient pas finis ce jour-là. Le soir, son mari est venu chez elle. Sans se cacher comme il faisait d'ordinaire, ouvertement. Il a sonné au moment où – il le savait – elle devait être là.

« Bonjour. Il avait un visage coupable. Je peux entrer ?

Elle a reculé d'un pas.

– J'ai décidé de passer... Il était là à danser d'un pied sur l'autre.

– Je vois bien que tu as décidé.

– Comment tu vas ?

– C'est pour me dire ça que tu es venu ?

– Oui, c'est-à-dire que... en fait, non. Je voulais te demander... son visage avait pris l'expression d'un homme qui a décidé de se jeter dans une crevasse.

– Quoi ? Elle le regardait fixement.

– Je voulais te demander... qu'Assia vienne me voir de temps en temps, passer un moment, quoi. Il y a des jours où j'ai envie d'avoir quelqu'un... Sa voix se brisa... de ma vie d'avant.

– Quoi ? Ça n'est pas tout miel, ta nouvelle vie ?

– Si. C'est simple : avant je ne savais pas ce que c'était que l'amour ».

Les yeux d'Hélène Valentinovna brillèrent du feu de quatre ans d'offense non pardonnée.

– Tu parles d'amour ? Tu n'es pas entouré d'amour de toutes parts ? »

Il se rétracta tout à fait, s'assombrit et se mit à fouiller précipitamment dans ses poches. Sous le coup de l'émotion, il n'arrivait pas à trouver la bonne poche, et quand il y parvenait, il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait.

« Voilà, c'est pour Assia. De la poche intérieure de sa veste, il avait fini par tirer une enveloppe un peu froissée.

– Merci. La voix d'Hélène Valentinovna tremblait. Où est-ce que tu... Tu es pressé ? »

Mais il descendait déjà l'escalier en courant, en oubliant qu'il y avait un ascenseur.

Chapitre 10

Nous avons fait une première étape au puits à chadouf près de Maximilianovka : nous avons sorti le jambon coupé en tranches, l'ail, l'oignon et le pain frais, encore croustillant. C'était un bon endroit : au calme sous le feuillage épais d'un saule, sur l'herbe verte et grasse. Personne aux alentours, seules des vaches paissaient au loin. Khlopik s'est tellement bien remis qu'en chemin il s'est même battu avec un chien. Au demeurant, je ne m'explique pas cette guérison miraculeuse. Mais le plus surprenant n'est pas que son mental n'ait pas souffert de l'incident, mais qu'il n'en ait pas retiré la moindre expérience de chien : il continue de marcher sur la chaussée sans faire attention aux voitures qui passent, et sans réagir quand elles klaxonnent. Nous nous sommes énervés, nous avons voulu le prendre en laisse, mais il s'est échappé et il ne nous est resté au bout de la laisse qu'un collier vide.

Il a une nouvelle bizarrerie : après ce traumatisme, il nous bigle d'un œil hébété et ne s'approche plus à moins de dix mètres. Voilà comment nous marchons.

Khlopik a très faim, mais il n'ose pas s'approcher. A l'étape, je lui ai posé du jambon sur l'herbe. Il s'est approché craintivement à une distance d'environ deux mètres et l'a regardé avec des yeux affamés. Est-ce qu'il nous reconnaît seulement ? Je lui en ai jeté un morceau juste sous son nez, il l'a avalé goulument.

Je commence à croire que les êtres vivants ont l'esprit non pas dans le cerveau, mais un esprit en quelque sorte autonome. Sinon, comment expliquer que le cerveau de Khlopik soit indemne et que son esprit soit à ce point bouleversé ? Je serais curieuse de savoir si les chiens deviennent fous. Peut-être qu'une autre âme de chien a pris place dans son cerveau. Après tout, tout donne à penser qu'il était cliniquement mort. Alors...

« Qu'est-ce que tu écris ? »

Oleg se tenait derrière elle et regardait l'écran du portable. Julia sursauta comme si elle avait reçu une décharge électrique, et referma aussitôt la page.

« Ne t'en fais pas, à cette distance, je ne verrai rien de toute façon, dit-il pour la rassurer. Tu ferais mieux de t'allonger sur l'herbe pour te détendre le dos.

Cela l'étonnait que Julia ait quand même pris son portable dans ses bagages, sans compter le kilo deux cents supplémentaire, et qu'elle s'excite dessus à la première occasion. L'instant d'avant, elle marchait sur la route poussiéreuse en gémissant, elle suscitait la pitié consciemment ou non. Et soudain il s'était opéré une transformation miraculeuse : oubliant toute fatigue, elle était toute penchée et tapait sur les touches avec frénésie.

« Peut-être que je ne peux pas ne pas écrire ! déclara Julia vexée et un peu timidement. Peut-être que... je veux écrire un roman.

– Oh oh ! Pardon... Je ne savais pas. Si c'est un roman, alors évidemment... Pour une cause comme celle-là on peut sacrifier ses vacances. Je pense même que tout le monde devrait écrire un roman dans sa vie.

– Carrément, tout le monde ?

– Oui, une personne, un roman.

– Attends, ça veut dire autant de milliards de personnes, autant de romans ?

– Bien sûr. Le roman est utile non pas pour celui qui le lit, mais pour celui qui l'écrit. Tu m'accorderas que dans le désir de l'homme adulte normal d'écrire des textes interminables, de parler du matin au soir sur l'antenne, il y a quelque chose de pathologique.

– A ton avis, Lev Nikolaïévitch⁶ était malade ?

– Absolument. Mais la maladie ne diminue pas la grandeur de l'âme humaine. Là, c'est une question de morale : est-ce que ça vaut la peine d'éclabousser les autres avec sa maladie ? D'ailleurs, pour ce qui est des célébrités, eh bien à la fin de sa vie, Lev Nikolaïévitch était arrivé à la conclusion que cela ne servait à rien d'écrire de longs romans, et que si l'on avait quelque chose à dire, ce n'était pas la peine de tourner autour du pot, il n'y avait qu'à le dire en une phrase. Il a même écrit tout un livre à ce sujet. Et Fiodor Mikhaïlovitch dans ses *Souvenirs d'hiver sur des impressions d'été*, a raconté comment, à l'âge de quarante ans, il visitait l'Europe pour la première fois. Dans un hôtel en France, je crois – je ne me souviens pas exactement mais ça n'a pas d'importance – chaque client doit remplir une fiche d'identité. Alors au moment de remplir le formulaire, à la question de l'hôtesse sur sa profession, il a eu *honte* de répondre qu'il était homme de lettres et il a préféré dire qu'il était propriétaire terrien ou quelque chose de ce genre. Et pourtant Fiodor Mikhaïlovitch était, à cette époque-là, un écrivain lu et considéré en Russie. Il commençait à ouvrir les yeux sur le métier qu'il faisait.

– Alors, quoi ? Il ne faut pas que j'écrive ? Julia avait cessé de mâcher son jambon.

Mais non, voyons ; écris, il faut te soigner, toi aussi.

Nous continuons de marcher dans Maximilianovka. C'est un assez gros village : quatre longues rues aux maisons serrées et des ruelles à n'en plus finir. Il y a des abricots ici, c'est fou ; à chaque pas on tombe sur un arbre avec des fruits mûrs et plus que mûrs. C'est justement la saison. J'en ai mangé quelques-uns. Quand il y en a beaucoup, en général, je n'en ai pas envie. Par exemple je me mange jamais de pommes en automne, mais seulement en hiver quand elles sont hors de prix. Et puis ces abricots poussent au bord de la route, ils sont pleins de poussière ; tout ça n'est pas très sain. Oleg et Stiopa ne sont pas dégoûtés, ils en cueillent et les mangent, et ils m'en proposent. Non, vraiment. Qu'ils en mangent si ça leur dit, s'ils se moquent de leur santé. Stiopa, qui ne pense qu'à s'en mettre plein la panse, à en juger par ses joues rouges. Il y a des gens à qui tout profite.

⁶ En Russie, il est courant d'appeler les célébrités uniquement par leur prénom et patronyme. Ici, Lev Nikolaïévitch Tolstoï, et plus loin Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski. [NdTr]

Maximilianovka est déjà loin. Voilà trois heures que nous avons laissé ce village et que nous avançons dans des espaces infinis. Nous devons déboucher quelque part sur un point de repère (lequel exactement, je ne sais pas, je fais confiance à Oleg). Et nous ne l'avons encore pas trouvé. Personne n'en parle tout haut, mais au mutisme tendu d'Oleg, je comprends que nous avons dû nous égarer. Tous les cinquante mètres il s'arrête, déplie la carte, et avec Stiopa ils discutent avec animation.

De quoi peut-on discuter, je vous demande un peu ? Sur la carte, c'est imprimé là et là, de quoi voulez-vous discuter ? Je n'essaie même pas de m'immiscer dans leurs problèmes – qu'ils se débrouillent tout seuls. Personnellement, j'ai fait ma part du travail : avant le départ, j'ai téléchargé l'itinéraire sur Google et j'ai collé toutes les feuilles ensemble.

Nous n'avons toujours pas trouvé le repère. Stiopa essaie de prouver quelque chose désespérément, Oleg supporte sans rien dire, et moi, ça m'est complètement égal de savoir où l'on va atterrir. Je me sens bien, sauf que le sac à dos me tire sur les épaules. En principe, c'est supportable, mais quand ça devient trop dur, je mets les mains derrière le dos, je le soulève par les bretelles et je marche comme ça un certain temps. C'est vrai qu'on ne peut pas rester longtemps dans cette position : les avant-bras commencent à s'engourdir. Il y a encore une circonstance qui me fait plaisir : dans mon sac se trouvent les provisions de base, celles que nous avons prises pour les premiers jours. A chaque étape, mon fardeau s'allège de plus en plus et sûrement pas plus tard que demain, mon sac sera entièrement vide !

Oleg et Stiopa se relaient pour porter les pommes de terre. Stiopa a déjà proposé deux fois de les jeter dans un champ – on peut en acheter en route chez l'habitant. Mais Oleg a dit que « ce n'est pas bien de jeter la nourriture que l'on t'a donnée ». Je crois que le père André a donné cela à Stiopa non pas pour qu'il les mange, mais pour son édification.

Oleg est parti en randonnée avec des sandales en cuir, parce qu'il ne supporte pas les baskets, il dit que c'est kitch. Et puisque les Romains allaient bien à la guerre en sandales, c'est dieu lui-même qui lui ordonne de faire la même chose. Moi, pour ne pas l'irriter avec des baskets, j'ai mis des mocassins. Avec Oleg il faut chercher un compromis pour tout, à commencer par les vêtements et jusqu'à la façon de penser. Par exemple il est mécontent de ce que je porte un pantalon et des vêtements moulants ; pour lui, c'est asexué.

« Qu'y a-t-il de plus pratique qu'une jupe ? Il me fait la leçon tandis que nous marchons en avalant la poussière. Ça ne serre pas, ça ne gêne pas les mouvements et en plus, ça permet une excellente ventilation. Les Romains combattaient en tunique, on n'est pas mieux qu'eux. Je regrette de ne pas avoir vécu à cette époque-là, j'aurais volontiers porté quelque chose dans le style romain. »

Je regarde le bas poussiéreux de mon pantalon et je me dis que, si j'étais en jupe, c'est sur mes jambes que j'aurais cette couche de poussière.

Je laisse tomber négligemment :

« Jeanne d'Arc portait des pantalons.

– Pour cela, il faut être Jeanne d'Arc. Et n'oublie pas qu'elle a fini sur le bûcher. »

A cela, je n'ai rien à répondre.

L'idée de porter exclusivement des robes n'est pas mauvaise, au fond. Je m'en suis rendu compte dans mon précédent travail, et je dois le dire, non sans succès. A une période, j'arrivais toujours au bureau en petite robe à fleurs. Je ne sais pas si c'est l'envie ou le fait qu'elles trouvaient mon style inimitable, mais l'expression « à la Julia » était entrée en usage parmi mes collègues. J'avais entendu cette remarque ironique le jour où une de nos collègues s'était mise à s'habiller un peu comme moi. Ce que je n'ai pas compris, c'est à qui s'adressait l'ironie : à mon avis, la robe était un peu trop courte pour ses jambes potelées.

Mais même à ce moment-là, Oleg était mécontent. Il estimait qu'une robe convenable doit effacer la silhouette et recouvrir au minimum jusqu'aux chevilles. La robe idéale doit toucher terre. Cela dit, pour les fleurs, il n'avait émis aucune restriction.

Je me suis encore écarté de mon sujet. Alors... Voilà ce que j'appelle de bonnes chaussures. J'ai bien fait d'acheter ces mocassins : en daim, avec une semelle fine et souple, ils laissent bien passer l'air et on ne les sent presque pas. Je marche comme si j'étais pieds nus. C'est dommage, bien sûr, de les voir se couvrir de poussière à vue d'œil et leur tendre couleur d'origine de peau non teintée prendre une teinte gris sale, mais dieu merci, ce n'est pas ma peau à moi !

Je ne sais pas comment fait Oleg pour marcher avec des chaussures découvertes : les cailloux pénètrent entre la semelle et la plante des pieds, et les épines du chemin s'enfoncent dans les orteils. Et puis le pied prend la poussière, la peau devient rugueuse. Et mon cœur se serre rien qu'à l'idée des pieds poussiéreux, des trucs gris qui se glissent sous les ongles. D'autant plus qu'il n'y a nulle part où se laver et qu'il faut préserver la propreté du corps et des vêtements autant que faire se peut dans ces conditions. Le plus gros problème pour moi, c'est le

manque d'eau chaude... d'eau, en tous cas. Oui, si on pouvait prendre une douche là, tout de suite ! J'ai encore les cheveux propres, on peut dire. Ils n'ont pas l'air gras et ils n'ont presque pas pris la poussière. Les bras... sont aussi en bon état. Pour l'instant. Mais l'idée que les rayons du soleil ont sur eux un effet irréversible m'irrite un petit peu.

Stiopa a des baskets. Elles ne seraient pas mal, mais il s'est déjà abîmé un pied avec. Non, les deux, on dirait. Il marche en geignant, en voilà un petit garçon à sa maman ! Si tu prends la route, eh bien tu marches et tu ne te plains pas, et tu ne gâches pas le plaisir des autres.

Quelque chose s'est mal passé entre Oleg et les Romains : il a ôté ses sandales et pris des chaussures de plage tout ce qu'il y a d'ordinaire, ce qu'on appelle des « tongs ». Malgré les Romains, il a changé de chaussures et il marche, goguenard, en disant qu'il n'a jamais rien porté de plus pratique de sa vie, et « pourquoi dépenser de l'argent pour de l'équipement qui coûte cher ».

D'accord. Pour toi, peut-être que c'est inutile ; mais moi, par exemple, je me suis acheté un sac-à-dos moderne et j'en suis très contente.

Et Stiopa a fini par craquer. Qui aurait cru que ce garçon tournerait comme ça ? Cela fait à peine une journée que nous marchons et il est déjà à se plaindre. Son père est un gaillard, un boyard d'autrefois, mais le fils... Il a ôté ses baskets et il marche nus pieds ! Brr ! Comment il fait ? Je préférerais endurer n'importe quelles chaussures mais on ne me fera jamais marcher pieds nus !

Tout autour, des champs à perte de vue. Qui croirait que l'Ukraine, c'est des champs, des champs, et des champs... des tournesols et du maïs. Tu passes un champ, tu crois qu'après il va y avoir un village, mais non : après il y en a un autre, et comme ça cinq ou six fois. Après, un hameau. J'espérais qu'on allait s'y arrêter pour pique-niquer, mais apparemment, non. On a mangé sur le pouce presque sans s'arrêter et on est reparti. Oleg dit qu'il ne faut pas se ramollir, c'est plus facile pour marcher. C'est lui qui voit.

Là, la route s'arrête. Il n'y a même plus de sentier, juste un champ labouré. Oleg s'est déchaussé lui aussi, ils marchent pieds nus à présent. Il y a des épines qui sortent de partout et des fûts de paille durs comme des clous. J'ai essayé de me mettre nus pieds – la terre est brûlante comme une poêle à frire, et les morceaux de terre séchée rentrent dans la plante des pieds comme des aiguilles. Comment est-ce qu'ils font pour marcher ?

Stiopa continue de geindre.

Le soir tombe. Nous sommes arrivés dans un hameau inconnu. L'eau que nous avons puisée au puits à chadouf est épuisée, et il n'y a pas de puits de ce genre ni de source dans les environs. Oleg a dit que toutes les eaux souterraines dans cette région s'écoulent dans les mines, et il y en a plein par ici. Alors il ne reste plus de sources naturelles.

« Il va falloir que tu ailles demander de l'eau chez l'habitant, a-t-il dit. Par la même occasion, tu demanderas ce que c'est que ce village et dans quelle direction se trouve Ouglédar ».

Encore demander... quand est-ce que je vais pouvoir vivre sans demander ? Je ressens une telle fatigue que si je m'assieds maintenant au bord de ce champ verdoyant, près duquel nous nous sommes arrêtés, je ne me relèverai plus. Je me contente de me défaire de mon sac à dos. Il me tombe des épaules comme un sac bien lourd. Je me regarde : le jeans poussiéreux, le tee-shirt... trop clair, il me serre trop la poitrine pour que j'aie seule dans un village inconnu avec le nombril à l'air.

« Pourquoi moi ? je demande à tout hasard (avec un peu de chance, il enverra Stiopa !)

– Tu inspires confiance aux gens.

– Ah bon ?

– Ce n'est pas moi qui peux y aller, je ne suis pas rasé. Et pendant que tu y es, achète du lait, ajoute-t-il.

– Pourquoi tu crois qu'il y a du lait ici ?

– Et pourquoi tu crois qu'il n'y en a pas ?

– Peut-être que Stio... je propose avec un peu d'espoir.

– Stio est encore un enfant. Ça paraîtra bizarre qu'il traîne par ici tout seul. Et d'ailleurs – Oleg le regarde de la tête aux pieds – on dirait un clochard affamé qui ne vit que de rapine ».

Stiopa avec beaucoup de bonne volonté se compose un visage de dégénéré, il n'a pas beaucoup à se forcer.

Rien à faire. A travers un champ de jeune luzerne (sûrement la deuxième pousse) j'avance en direction de la mesure la plus proche, j'en fais le tour, je regarde par la fenêtre, sans remarquer de trace de présence humaine.

Je crie : « Y a quelqu'un ? »

Personne ne répond.

« Y a quelqu'un ? »

Le silence seul me répond. Seuls les bœufs, qui paissent paisiblement alentour, ont levé la tête.

Je poursuis mon chemin à l'intérieur du village et je me retrouve sur une route goudronnée. Tout est désert, on ne voit ni homme, ni bêtes, c'est le calme plat, comme si tout alentour était mort. Je reste plantée là une minute, l'oreille tendue et soudain je commence à distinguer un bruit de voix à quelque distance.

Ayant fait une dizaine de mètres, près d'une des masures j'aperçois une femme : assise sur un tabouret très bas, elle me tourne le dos. Elle est en train de blanchir le mur. Son dos est très large et sa partie inférieure, pittoresque, tendue dans le jersey, comme on l'aimait dans les toiles de Rubens. Presque aussitôt, je remarque un homme, il est debout à côté et on dirait qu'il lui donne des conseils.

« Bonjour, dis-je.

– Bonjour, si ce n'est pas une plaisanterie. »

Une lueur s'allume dans l'œil de l'homme. La femme m'a jeté un regard paresseux et s'est remise à blanchir son mur.

« Vous n'auriez pas un peu d'eau ?

– Pour une beauté pareille, pourquoi est-ce qu'il n'y en aurait pas ? »

Il m'a pris des mains la bouteille vide et l'a remplie à la pompe.

« Et qu'est-ce que vous faites dans notre coin, et à une heure aussi tardive en plus ? »

Il me regarde du coin de l'œil. Je me rétracte.

« Eh bien, voilà... je marche. »

Et vite, je change de sujet :

« Dites-moi, ça s'appelle comment, ici ? Et Ouglédar, c'est de quel côté ?

– Ouglédar, oh oh, tu n'es pas rendue ! Tu n'es pas d'ici ? »

Il parle sans se presser avec un sourire lumineux, et pendant ce temps il me scrute du regard.

« Non, je réponds. On m'attend là-bas.

– Ce village, ici, c'est Gannivka, comme on dit chez nous ; en russe, c'est Annovka, traduit-il, je ne sais pourquoi. (Comme si je ne pouvais pas deviner !). Et tu es toute seule ? »

Il a une façon à lui de cligner des yeux. Regarde donc ta femme, épouvantail !

« Aha ! Le type hoche la tête d'un air entendu. Alors, quand vous sortez d'ici, il y a deux routes : une comme ça (il montre avec la main) et l'autre comme ça (il modifie un peu l'orientation de sa paume. Au début, il faut que vous alliez à Vesioly Gaï, et de là à Ouglédar. Les deux routes mènent à Vesioly Gaï, mais par celle-ci (il montrait de la main la direction) c'est plus court. T'as compris ?

– Oui...

– Attention, si vous prenez l'autre, ça va vous prendre longtemps. Tu as compris ?

Je commençais déjà à me considérer comme une idiote. J'ai débité à toute vitesse :

« Merci, j'ai tout compris, au revoir », et je me suis éloignée le plus vite que j'ai pu.

Il a dû me répondre « au revoir », mais j'étais déjà loin.

Tout le temps de notre conversation, sa femme n'avait exprimé aucune curiosité, elle avait continué son travail consciencieusement.

« Pfouh, ces paysans ! me disais-je en revenant par le même chemin. Ils sourient et ils te regardent comme des agents du contre-espionnage » J'ai contourné la maison, autour de laquelle paissaient les bœufs et je suis entrée dans le champ de luzerne. Au loin tout au bout du champ, on apercevait Oleg et Stiopa.

Mais à peu près à la moitié du chemin, un cri strident et prolongé m'a fait sursauter.

« Ousque tu marches ! Ousque tu marches ! »

Derrière moi, une femme criait, les deux mains sur les hanches.

Je me suis arrêtée, essayant de comprendre de quoi il retournait. Elle agitait le poing dans ma direction.

Je suis restée clouée à la même place et j'ai balbutié :

« C'est à moi que vous... ?

– Tu vois pas que c'est de la luzerne ? Ousque tu marches ? Ya pas de route ?

Elle courait déjà vers moi, je soupçonne que c'était dans le but de me régler mon compte. J'ai fait volte face brusquement et je suis partie au trot. Elle continuait à crier et à me courir après. Vieille sorcière !

« Ha ha ha ! Eh bien, elle t'a coursé la mémé ! »

Oleg est venu vers moi en riant gaiement.

- Très drôle ! » J'ai jeté la bouteille dans l'herbe. « C'est fini ; la prochaine fois, c'est Stiopa qui ira.
- Et où est le lait ? » Il était imperturbable.
- Non, il n'y a pas de lait.
- T'es énervée ?
- Oui, j'ai mes nerfs. Je me suis laissé tomber sur l'herbe. Le type me matait comme je ne sais quelle... après, c'est l'autre qui m'a coursée.
 - Je suis sûr que personne ne t'a matée.
 - Tu aurais vu ses yeux !
 - Tout ça, c'est le fruit de ton imagination enflammée.
 - Enflammé toi-même ! Ce type là-bas...
 - La vanité se nourrit de tout, celle des femmes en particulier.
 - Qu'est-ce que la vanité vient faire là-dedans ? Tu crois que c'est agréable, quand on te dévisage comme ça ?
- A t'entendre, tout le monde ne fait que ça, de te dévisager. Et c'est vrai, Julitchka, ta beauté est surnaturelle. Ha ha !
 - Puis il ajouté, sérieusement :
 - Il t'a indiqué le chemin ?
 - Oui, je réponds avec lassitude et je m'assieds, les bras ballants. Il y a deux routes, une comme ça, et l'autre comme ça. Je montre avec mes paumes deux directions différentes, comme m'a montré le type. Nous, il faut qu'on prenne celle-là, c'est plus court.
 - Laquelle ? Il me regarde avec un air un peu méfiant.
 - Et là je remarque que dans la direction que j'indique, il n'y a pas du tout de chemin.
 - Attends... Je vois deux sentiers qui partent de l'endroit où nous sommes assis. C'est sûrement celui-là » (je montre du doigt à tout hasard).
 - Il continue à me regarder, et pas du tout dans la direction que je lui montre.
 - « Attends...
 - J'attends, dit-il.
 - On dirait...
 - Oleg s'assombrit tout doucement. Ou bien c'est le soir qui tombe déjà ?
 - Ecoute, dit-il patiemment. Voilà deux sentiers : celui-ci à gauche, et celui-là – regarde ici – à droite. Tu es en mesure de distinguer ? » L'irritation perce peu à peu dans sa voix. « Alors lequel il faut qu'on prenne ?
 - Je n'ai pas demandé à droite ou à gauche... balbutié-je. Le type m'a juste montré : comme ça et comme ça.
 - Comme ça et comme ça ? Montre-moi maintenant « comme ça et comme ça » !
 - J'essaie de me souvenir vite mais mon cerveau est totalement déconnecté.
 - Comment il se tenait quand il t'a montré ?
 - Je continue à me taire, le sourcil froncé.
 - De quel côté il avait le soleil ?
 - Je n'ai pas regardé le soleil... ma voix tremble de contrariété. Il m'a montré avec les mains, deux routes.
 - Il t'a montré des points de repère ?
 - Je ne le crois pas... »
 - Je sens que je vais me mettre à pleurer.
 - « Quel marasme topologique ! » dit Oleg, et indigné, il jette son sac sur ses épaules.

Nous sommes restés quelques minutes à regarder la route. Pendant ce temps, l'horizon s'est chargé de nuages et il a commencé très vite à faire sombre ; tous les bruits se sont tus et tout autour de nous s'est établi un silence extraordinaire.

On a pris un peu au hasard le chemin qui nous paraissait le meilleur. Nous, c'est Oleg et Stiopa ; personnellement, je n'ai plus la force d'entrer dans ces détails. Auparavant ils ont longuement examiné la carte et je ne sais pourquoi, ils n'y comprenaient toujours rien.

Presque aussitôt on a rencontré toute une ribambelle de constructions bizarres. Impossible de décrire à quoi elles ressemblaient : il entrait un peu de fer (rouillé) dans ces constructions en forme de coupoles, beaucoup de béton, des fenêtres taillées comme à la hache. Comme si toute l'humanité avait péri et que quelques représentants isolés aient restauré de mémoire la civilisation disparue. Toute cette grandeur rouillée était complétée par des décorations : des pneus de voitures plantés en terre – ils s'étiraient sur une distance d'environ cinq cents mètres comme les pitoyables efforts esthétiques de l'époque post-industrielle.

On a regardé tout ça, étonnés, et puis on est repartis. Les nuages s'épaississaient au-dessus de nos têtes mais « Dieu merci, l'orage est passé à côté, comme chante Boris Grebentchikov. Sinon, je ne sais pas comment nous nous serions séchés. Autour de nous, toujours le même silence, pas un bruit alentour, pas un murmure.

Cela fait déjà je ne sais combien de temps que nous marchons. A présent il fait vraiment sombre. Je n'ai plus de forces. Stiopa discute continuellement avec Oleg de la direction à prendre. Est-ce qu'il en a encore envie ? Je ne m'imaginai pas comme c'est pénible de marcher, tout simplement. Juste la quatrième dizaine de kilomètres. Je croyais qu'on marchait, qu'on marchait et qu'il n'y avait rien de difficile là-dedans

Enfin j'apprécie à leur valeur les semelles minces de mes mocassins : je sens chaque caillou et chaque bosse et la moindre inégalité de la route, qui est brûlante. La plante de mes pieds n'est plus qu'un amas de nerfs à vif et chaque contact avec la terre me cause une douleur insupportable qui irradie dans tout le corps. J'essaie maintenant de poser le pied de façon que mon pied touche la terre sans bruit, j'essaie de marcher aussi harmonieusement qu'il est possible à quelqu'un qui est habitué à marcher sur le goudron avec des chaussures à talons. Si on pouvait se déplacer en l'air ! Est-ce que cela va être comme ça pendant trois jours ?

« Pas trois, quatre, a dit Oleg. Parce qu'au rythme où l'on va, on n'y sera pas en trois jours. »

Il aurait mieux fait de se taire !

Avec Stiopa, ils s'en prennent à la bouteille d'eau régulièrement et ils s'étonnent que je ne boive pas. C'est simple : tant que je ne bois pas, je sens un léger engourdissement de tout mon corps ; et cela me fait moins mal. Mais il suffit que je boive une gorgée d'eau pour que tous mes sens s'éveillent, deviennent plus vifs, et la douleur avec.

Mon dieu ! Il n'y a à nouveau plus de chemin. Nous avançons à travers des labours. J'ai ôté mes chaussures et je marche en chaussettes, on dirait que cela va mieux comme ça. Mes chaussettes blanches... enfin, qui étaient blanches. Tant pis.

Je marche, ce n'est pas tout à fait le mot : j'avance un pied puis l'autre mollement, en sentant chaque cellule de mes pieds surchauffés ; je marche à pas de loup, donc très lentement. Les deux autres s'arrêtent et m'attendent. Je les entends se raconter quelque chose de drôle et rire. Ils ont la pêche, eux ! Quelle insensibilité ! Oleg n'a absolument pas pitié de moi. Tu parles d'un homme sans cœur ! Il ne m'aime pas, c'est tout. Non, non, il ne m'aime pas !

A l'horizon se dessine une étroite bande verte.

« On dirait une forêt, a dit Stiopa.

– Il n'y a pas de forêt sur la carte. Oleg a la voix inquiète. Pour la centième fois de la journée il a sorti la carte. Stiopa suit avec le doigt avec un air de connaisseur.

– Ouais... grommelle-t-il, concentré. Tiens, cette tache verte, ça pourrait être une forêt, non ?

– C'est un rectangle, objecte Oleg.

– Et alors ?

– Une forêt de forme géométrique ? Il regarde Stiopa, songeur.

– Dans cette obscurité, ils arrivent encore à voir des rectangles ?

– Il n'y a pas de forêts comme ça, dis-je pour leur éviter de s'égarer.

Stiopa est immédiatement en ébullition :

– Qui est-ce qui la ramène ? Qu'est-ce que c'est que cette carte qu'elle nous a collée là ? Tu ferais mieux de te taire, tu n'as même pas su demander ton chemin... Nunuche ! »

Il prononce le dernier mot avec un plaisir particulier, je dirais même un plaisir longtemps attendu. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir.

Je me tais, je n'ai aucune envie de me justifier devant Stiopa. Dès qu'il y a le moindre accrochage, je me laisse tomber sur l'herbe au bord de la route et je regarde le ciel avec un air absent. C'est le cas, je m'allonge et je sens avec chaque mot la force me quitter goutte à goutte. Je regrette déjà d'avoir glissé cette remarque et aussitôt j'ai senti ce regret m'affaiblir. Peut-être que le mieux serait de ne pas réagir du tout et de faire comme s'ils n'existaient pas.

Ils continuent à discuter et moi, j'essaie de comprendre la nature de l'anti-déjà-vu. Il y avait un monde et voilà qu'il s'est dissous. J'ai eu le temps de le saisir du bout de la conscience, du coin de l'œil pour ainsi dire. Chaque seconde nouvelle m'apporte un monde nouveau, et la seconde suivante l'absorbe. Si l'on est occupé à quelque chose de monotone, par exemple à sauter à la corde, la compression de ce processus se dissipe et on « vit », tout simplement. Mais si seulement entre deux de nos mouvements ou de nos pensées il se glisse le moindre blanc, alors on commence à plonger dans les mondes.

Il me semble que j'ai compris maintenant l'histoire de Cendrillon. Oui, oui ! Au début elle trie des haricots, puis elle plante quarante pieds de rosier, puis encore quelque chose, je ne me souviens plus quoi, et puis il se produit un « blanc » dans sa vie et arrive une fée. Et elle lui donne la possibilité de voir naître un nouveau monde. Il naît et puis à minuit il disparaît. Et puis il renaît avec l'arrivée du prince et ainsi de suite à l'infini. Le fait qu'il disparaisse à minuit est très symbolique : le changement de monde est strictement lié au temps, rythmique, et même une fée ne peut pas changer cela. « Tout disparaît à la même heure... » Et tout cela à cause d'une chaussure ! La chaussure, c'est le marqueur d'un monde disparu...

Oleg interrompt ma réflexion : « Allez, quoi que ce soit, il ne nous reste plus qu'à y aller. Tant mieux si c'est un bois, on pourra y passer la nuit.

Deuxième jour

« Allez, Stiopa. » Oleg le secoue par le pied.

– Qu'est-ce que c'est ? gémit Stiopa encore endormi en ouvrant un œil.

– Va me chercher du petit bois.

Stiopa s'extrait de la tente avec un air de martyr.

– Et Julia, pourquoi elle dort ? Elle a qu'à y aller, elle.

– Elle va nous faire à déjeuner.

– Eh bien elle n'a qu'à se lever et préparer, elle n'a pas à rester coucher !

– De toute façon il n'y a pas encore de feu.

– Mais pourquoi elle dort, elle ? Moi, il faut que je me lève, et elle, elle dort !

– Stéphane ! Oleg le regarde et marque un temps. Tu n'apprécies pas que je n'aie pas encore utilisé mon droit de te casser la figure ? »

Stiopa noue fermement les lacets de ses baskets.

Ah, tiens ! Voilà ce que c'est, leur rando ! Lui il pensait qu'ils seraient comme trois camarades, partager toutes les difficultés. Et au bout du compte, il y en a une qui se prélassait jusqu'au déjeuner, un autre qui commande et lui, il travaille !

Il fait terriblement faim. Il pourrait avaler un poulet rôti de la taille d'un éléphant. Quelque part dans le sac de Julia, il doit y avoir du jambon... Stiopa tire à lui le petit sac coquet et se met à fouiller dedans. Il y a tout ce qu'on veut dedans, mais mystérieusement, pas le jambon. Il doit sûrement être au fond. Pour qu'on ne remarque pas que quelqu'un avait fouillé, il entreprend de débiller soigneusement le contenu.

La première chose qui l'empêche d'aller plus loin, difficile à identifier au toucher, c'est un grand miroir sur pied. D'un côté il fait loupe, de l'autre, c'est un miroir normal. « Elle traîne un trumeau avec elle ! pensa Stiopa en colère, et ça pèse autant qu'un kilo de patates.

Après venait une savonnette et un petit tube de crème. Et puis deux serviettes. Pourquoi deux ? Quelques petites boîtes, des serviettes en papier, des lingettes. Il lut sur l'emballage : « ne contient pas d'alcool ». Qu'est-ce que c'est que ces conneries, où est le jambon ?

« Qu'est-ce que tu cherches ?

Au-dessus de lui se tenait Oleg.

– Je cherche le jambon.

Remets-moi tout ça en place. Tu mangeras le jambon en même temps que tout le monde ».

Profondément vexé, Stiopa partit chercher du bois. Il n'avait pas besoin de le chercher, d'ailleurs, la forêt fournissait à chaque pas une grande quantité de broussailles. Le sol était jonché d'une mince couche de feuilles mortes et partout régnait une forte odeur de champignons. Foulant sans pitié au passage les branches et les feuilles, il sentait l'offense peu à peu s'en aller.

Comment avait-il pu se laisser prendre aux histoires à dormir debout d'Oleg, et croire que la rando, c'était cool ? Maman ne l'aurait jamais laissé partir pour cette rando à la con. Que c'était une connerie, Stiopa l'avait compris dès qu'ils étaient arrivés à Gorniak. Des filles étaient passées et l'avaient regardé d'un air moqueur. Dieu merci, il n'en connaissait aucune, sinon il serait mort de honte. Il faisait pitié avec son sac à dos décoloré, cette poche qui pendait à moitié, son vieux short tout moche de l'année d'avant. Aucun de ses copains n'en portait plus. Son père ne voulait pas qu'il mette le neuf, et maintenant, il était obligé d'aller comme un épouvantail. Il aurait été mieux à jouer au foot ou à se baigner dans l'étang, au lieu de se traîner dans cette forêt comme un con. Tiens, il fallait qu'il ramasse du bois pendant que la princesse dormait !

Stiopa jeta tout le bois en un tas et regarda Oleg avec défi.

« C'est pour m'embêter ? »

Oleg aiguisait tranquillement avec un couteau les bâtons sur lesquels il s'apprêtait à suspendre la marmite.

– Quoi pour t'embêter ? Il faut mettre les petites branches d'un côté et les grosses de l'autre.

– Ça va encore pas ! » Il devint écarlate. « Réveille ta Julie et qu'elle fasse comme tu veux. »

Stiopa lui tourna le dos et entra dans la tente. Mais à peine eut-il regardé sous l'auvent qu'il se retourna et toute la forêt retentit de son cri :

« Julie mange les cornichons ! Elle mange nos cornichons ! Elle mange en douce, tiens ! »

Il avait relevé le pan de la tente et il montrait du doigt quelque chose dans la pénombre. Oleg s'approcha pour regarder. Julie, qui avait repoussé la couverture pour être plus à l'aise, croquait quelque chose sans prêter la moindre attention à Stiopa et à ses cris d'orfraie.

« Je n'en ai mangé qu'un, dit-elle en réponse au regard interrogateur d'Oleg. Tu sais comme c'est lourd à porter... Croc, croc. Alors je les mange, ça me fera moins lourd. Et quand on aura mangé toutes les provisions de mon sac, je prendrai une partie de vos patates, pour vous soulager un peu.

– D'accord. Allez, lève-toi. Oleg retenait un sourire. Prépare-nous quelque chose sinon Stiopa va craquer ; la faim va le rendre fou. »

Ces cornichons sont très caloriques, finalement : j'en ai mangé quatre et je me sens bien plus en forme. Et on dit que c'est à quatre-vingt dix-neuf pour cent de l'eau. Au fait, où est passée l'eau ? Si les cornichons sont composés d'eau, alors pourquoi est-ce qu'ils donnent autant soif ? Dans un coin je finis par dénicher une bouteille en plastique d'un litre et demi. Quelle déception : il en reste à peine la moitié. Avec cela il faut faire la cuisine ou au moins laver les pommes de terre... Je bois un tiers de ce qui reste, après je trouverai quelque chose.

J'ai sorti les pommes de terre de l'énorme sac de Stiopa et j'ai commencé à les laver en les arrosant d'un mince filet d'eau. Bien sûr, j'ai plus étalé la terre que je ne les ai lavées. Mais je n'y peux rien, on ne me fera pas prendre en main des objets sales, que ce soit une pomme de terre, un torchon, ou de la vaisselle sale.

A la maison je fais tout le ménage avec des gants en latex, mais ici... il faut un peu sortir de ses habitudes. Maintenant on peut nettoyer... les laver encore une fois avec le reste d'eau et les couper en tranches. Du poivron rouge, mon condiment préféré. Je le hache fin avec les graines, c'est plus piquant. Il n'y a jamais trop de poivron, c'est ma devise culinaire, pas toujours approuvée par ceux qui la mangent. Je recouvre le fond et les parois de la cocotte avec des tranches de lard, j'ajoute quelques gousses d'ail. Ensuite je mets les pommes de terre en tranches, je saupoudre d'un peu de sel et de beaucoup de poivre. Je couvre et je porte tout ça sur le feu.

Mon dieu, pourquoi est-ce que j'écris tout ça ? Je ne vais pourtant pas éditer un livre de cuisine ! D'accord, c'est pour ne pas oublier de quoi on se sera nourri.

Aujourd'hui j'ai été réveillée par une respiration bruyante. J'ai ouvert les yeux un instant et je les ai refermés aussitôt. C'est Stiopa qui fait tant de bruit en dormant, et ce n'est pas sa respiration qui est bruyante, comme je l'ai cru tout d'abord, mais le fait qu'il claque les lèvres en rêvant, ses lèvres enfantines, encore sans forme.

Il était très tôt, à peine cinq heures, et la tente baignait dans une lumière gris-vert. L'humidité du matin se glissait sous la couverture et m'empêchait de me replonger dans le sommeil.

J'ai entendu Oleg remuer et je me suis immobilisée pour ne pas montrer que je ne dormais plus. Il aime discuter le matin. Il lui arrive de passer des journées sans dire un mot, en revanche le matin, il est intarissable. Si seulement il remarque que tu ne dors pas, il se met aussitôt à bavarder, dans le creux de mon oreille, et encore à rire de ses propres plaisanteries. Pour moi, cette première demi-heure du réveil est pénible : tous les bruits me paraissent trop vifs, la lumière matinale – d'une violence insupportable, et à l'idée qu'il faut me lever et faire quelque chose me viennent des idées de meurtre.

Hier nous avons fini par arriver à la forêt – la forêt qui ne figurait pas sur la carte. Le soir était tombé, on avait atrocement faim. Une petite pluie fine s'était mise à tomber et Oleg et Stiopa se sont dépêchés de monter la tente. Quand enfin on s'est mis à l'abri pour laisser passer le mauvais temps et commencer à préparer le dîner, on se sentait tous tellement impuissants qu'on ne pouvait plus bouger un doigt. On n'avait plus ni faim ni soif ; on n'avait plus qu'une envie : dormir. Personne ne pensait plus à dîner et ne demandait même pas à couper du pain et du jambon pour manger sur le pouce

Une fois couchée, j'ai entendu des sons gutturaux à quelque dix pas de la tente. Je me suis rassurée en me disant que c'étaient sûrement des chercheurs de champignons qui s'étaient égarés. Mais maintenant je me demande si ce n'étaient pas de sangliers. D'ailleurs aujourd'hui, je mets tout sur le compte de la fatigue. Hier, à la fin de la journée, je me sentais dans un tel état d'épuisement nerveux que j'ai bien pu avoir une hallucination. Cela arrive.

Ils se sont endormis comme des souches, et je suis restée allongée près de deux heures, sursautant au moindre souffle et les yeux grands ouverts dans le noir. Mais le plus intéressant est que chez mes compagnons de route s'est opérée une métamorphose : aujourd'hui ils sont calmes, sûrs d'eux, je dirai même graves. Ils ne sortent plus la carte à chaque instant, ils ne vérifient plus l'itinéraire et ne discutent plus sur la route à suivre.

« Où est l'eau ? a demandé Stiopa quand tout le monde a été assis autour du feu. De la cocotte, qu'on avait retirée du feu, venait une odeur de pommes de terre au lard à se damner.

– Je m'en suis servie pour laver les pommes de terre.

– Tu as utilisé toute l'eau ?!

– Tu voulais les manger avec la terre ?

Stiopa s'est retourné vers Oleg, qui fouillait consciencieusement dans son sac.

– Elle a gaspillé toute l'eau !

– Avec quoi on va se laver les mains maintenant ? Oleg s'est arraché à ses occupations. Ici, il n'y a pas de source, ni de ruisseau.

Mais Julia a déjà ouvert le paquet de lingettes.

– Voilà. Essayez-vous et arrêtez de pleurer.

Stiopa lui prend la serviette des mains, la retourne, perplexe, puis la roule en boule et la froisse entre ses doigts.

– Imbécile, dit-il en colère. Maman n'aurait jamais fait comme ça.

Oleg le reprend : Perds l'habitude de parler comme ça.

– Et elle ? Elle a gaspillé toute l'eau, maintenant on n'a plus rien à boire. Maman se serait arrangée pour qu'il y en ait pour les pommes de terre et qu'il en reste pour boire. Il faut dépenser avec économie, et ne pas verser pour rien !

– Regarde-moi ça... le maître de maison économe, dit Julia tout bas.

De quoi ? Qu'est-ce que tu dis économe ?

– C'est rien, fils à maman. Tu aurais dû rester dans ses jupes. Qu'est-ce que tu es venu faire avec nous ?

– Et toi ?

– Ça suffit ! les interrompt Oleg. Stiopa est un enfant mal élevé, mais toi, Julia, pourquoi tu discutes sur le même registre ? Tu ferais mieux de chercher les cuillers, Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

– Des cuillers ? Mais je crois bien que je n'en ai pas mis.

– Mais enfin, rappelle-toi.

Julia le regarde avec un air coupable.

– Bon, et avec quoi on va manger maintenant ?

– Tenez ! Stiopa avec l'air d'un sauveur tend à Oleg des couverts de camping : une cuiller, un couteau à lame large et une petite hache.

Oleg prend la cuiller :

Tu ne va pas te vexer ?

Non, répondit Stiopa, magnanime, et il prend la hache. Le couteau échoit à Julia.

Elle l'examine : un couteau en très bon acier et possédant la qualité la plus importante pour un couteau : un tranchant impeccable : la pointe est artistement recourbée et parfaitement affûté : un vrai rasoir.

Les pommes de terre sont parfaites et exhalent des effluves renversants de lard et de bois. On peut les manger même au couteau, l'essentiel étant de ne pas être pressé.

Stiopa la regarde prendre la pomme de terre sur la lame avec précaution, rien qu'avec les lèvres.

– Tu y arrives ? demanda-t-il et il a dans la voix quelque chose d'inhabituel, quelque chose comme de l'attention.

– Oui, et toi ?

– Normal. Il aspire adroitement et rapidement le coin de la hachette comme s'il s'était entraîné toute sa vie.

En le voyant plonger aussi souvent dans la cocotte, Julia sourit :

Tu t'es ouvert l'appétit à la hache ?

Stiopa s'immobilise, et la pomme de terre qu'il portait à sa bouche s'arrête en chemin.

Quoi ?

Je dis : Tu t'es ouvert l'appétit à la hache ?

Et toi... il la regarde comme si on venait de le gifler à la volée. Tu... il respire très fort et marmonne quelque chose, ses lèvres tremblantes.

« Quoi ? Tu es vexé ? Oh bon, excuse-moi.

– Connasse !

« Encore un mot comme ça, Stéphane le prévient Oleg, et je vais te refroidir.

Stiopa se lève, jette sa hachette et d'un pas chaloupé se dirige vers la tente. Il y entre presque en courant, se cache le visage dans les couvertures jetées pêle-mêle et reste là, tremblant de tous ses membres et étouffant des sanglots spasmodiques.

« Je la hais... Je la hais... gémit-il, tout en frappant du poing par terre en mesure. Je la hais, je la hais... »

« Tout de même, ça m'étonne, disait Julia alors que, le déjeuner terminé et les sacs bouclés, elle était assise avec son inséparable ordinateur sur les genoux. Ce n'est pas très sérieux, ces clés USB ! »

Elle regarda Oleg :

« Et ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

– Quoi donc ? »

Il était couché, le dos appuyé à son sac-à-dos. Avant le départ il lui fallait un temps de repos pour se donner des forces.

Stiopa était assis à l'écart, tourné vers la forêt.

« Eh bien voilà, hier j'ai enregistré quelque chose et là, mes fichiers ont disparu.

– Disparus... Ils sont vivants ? Tu as plutôt dû les effacer sans faire attention.

– Je n'ai rien effacé du tout. D'habitude je sauvegarde sur D : et en plus je balance sur la clé. Et là, ils n'y sont plus.

– Et sur la clé non plus ?

– Nulle part.

– On t'a jeté un sort.

– Quand est-ce que l'humanité va inventer des moyens plus sûrs que le numérique pour enregistrer l'information ?

– J'espère qu'un jour, l'humanité elle-même se transformera en vecteur d'information. Comment ça ?

– Comme ça. Nous sommes aussi de l'information, et notre corps en est le support.

– Personnellement, je suis contente de mon corps.

– Et moi non. Tu imagines comme on est vulnérable ? je dois constamment m'alimenter de substances préparées spécialement, me trouver dans une fourchette de températures très étroite, éviter la contamination par des virus... Je vis un temps ridiculement court et ensuite je me disperse en atomes. Tu parles d'une merveille du créateur !

– Et qu'est-ce que tu dirais des grenouilles et des fourmis : elles, elles ont un délai de vie ridiculement court. Je crois qu'on devrait être content de vivre au moins soixante-dix ans.

– A ce compte-là, c'est la tortue qui doit être contente, elle qui vit trois cents ans. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire : si tu fais quelque chose, fais-le pour que ça dure. Réfléchis : même l'homme, quand il crée, il essaie d'atteindre une perfection pour que son œuvre lui survive, et c'est là-dedans qu'il trouve du sens. Alors, que dire de Dieu ! Pour moi, il est clair comme le jour que nous sommes un modèle expérimental.

– Nous sommes un modèle, et pas des êtres vivants ?

– Je dirais que nous sommes des modèles d'êtres vivants.

- C'est un blasphème, non ?
- Blasphème... mais dis-moi, peut-on offenser dieu ?
- Eh bien ce que tu dis...
- Imagine que je sois Dieu. »

Julia sourit.

« Non, rien qu'une minute... Admettons que j'aie créé, par exemple, notre Khlopik. Il est là, il me regarde comme une apparition et il ouvre de grands yeux. Quand nous prenons la route, il s'échappe et peut-être qu'il va même m'aboyer après. Tu crois que je vais être offensé par son comportement ?

- Et s'il se met à montrer les dents ?
- Alors là, c'est moi qui ai un problème. »

A la lisière de la forêt, noyées dans la verdure sauvage, se trouvent deux maisons paysannes. On les a vues en arrivant sur la route. Le panneau indique « D. Forestier ». Ce sont des maisonnettes ordinaires avec des fenêtres minuscules, vétustes – elles doivent avoir une centaine d'années.

J'ai demandé à Oleg : « Aujourd'hui, on a encore droit à quarante kilomètres de marche forcée ? »

Il a dit que non, que l'on essaierait de prendre l'autocar. Cette idée me plaît bien.

Nous avons marché un peu le long de la route en cherchant où ce serait le plus pratique pour faire du stop lorsqu'une j'ai ressenti au niveau du dos une très légère sensation d'inquiétude. Par expérience je sais que cela ne peut signifier qu'une seule chose : quelqu'un me regarde. J'ai jeté un coup d'œil tout autour, mais à part Oleg et Stiopa, je n'ai trouvé personne. Alors j'ai essayé d'oublier cette impression, mais en vain : l'inquiétude ne passait pas. Bon gré, mal gré, j'ai continué à fixer mon attention sur les détails de l'environnement : voilà une plantation (juste à côté de la route), mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là ? Un loup gris ou quoi ? A droite et à gauche de la route, la vue est très dégagée : il n'y a rien. Il y a un bois : nous venons d'en sortir et nous n'avons rencontré personne. Pour la cinquième fois je scrute des yeux les deux petites maisons basses avec les fenêtres de petits vieux et je n'y comprends rien.

J'ai murmuré à Oleg que quelqu'un me regardait. Il a ri et il a dit que je suis en proie à une crise de narcissisme ; qu'à force de me languir dans les forêts et les steppes, je commence à voir des espions partout. Cela m'a vexée.

Mais il ne s'était pas passé une minute que mes soupçons se sont confirmés. Entre les planches de la palissade la plus proche j'ai distingué une pupille étroite comme un clou dirigée droit sur moi. Cela s'est passé de façon tellement inattendue que j'ai eu peur et que je suis restée un moment rivée à ce regard. Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt ? Derrière, aussi grise et vétuste que cette palissade, se tenait une grand-mère.

« Bonjour, dit-elle. Sa voix n'était pas si vieille que cela ; ç'aurait pu être la voix d'une femme de quarante ans.

Je l'ai saluée. Oleg et Stiopa ont tourné la tête, surpris.

« Vous allez quelque part, sans doute ?

- Non, on marche, j'ai répondu. Il faut qu'on aille à Ouglédar. Mais on voudrait trouver un moyen transport. Vous ne savez pas s'il y a un car par ici ?

- Oui, il y a l'autocar ouvrier.

- A quelle heure ?

- A une heure. Seulement vous n'êtes pas au bon endroit. Allez un peu plus loin, il y a un arrêt ; ici il ne s'arrête pas. La mamie s'exprimait très bien pour son âge.

Je l'ai remerciée.

- Allez-y, allez-y disait-elle comme pour nous convaincre, voyant qu'on n'avancait pas. Vous n'êtes pas au bon endroit. »

Je l'ai remerciée à nouveau et j'ai dit qu'on avait compris.

On a longé la route dans la direction indiquée et tout en marchant, je sentais dans mon dos une anxiété indéfinissable.

Au bout de cinq minutes, on a trouvé l'« arrêt du bus ». C'étaient trois plaques de béton à demi écroulées, assemblées en forme de pont. Par endroits dépassaient des tiges d'armature recourbées. Ce n'est rien de dire que tout cela disparaissait dans les ronces jusqu'à hauteur de poitrine et se voyait à peine de la route. Mais devant l'arrêt, il y avait un panneau tout rouillé et tordu lui aussi. Donc on avait une chance que l'autocar s'arrête bien là.

Comme on s'y attendait, Khlopik a commencé à faire le fou. Il fallait l'attirer pour le monter ensuite dans le car. Comme s'il avait compris notre intention, il s'était écarté d'une vingtaine de mètres et s'était assis dans les broussailles. Les garçons se sont entendus pour le prendre à revers et le rabattre vers Oleg, comme un gibier. Mais Khlopik s'est révélé moins bête qu'on l'avait cru. Et tout ce qu'ils ont réussi à faire, ça a été de le repousser encore plus profond dans le bois. Alors ils ont abandonné leurs tentatives et décidé de s'asseoir et d'attendre. Avec un peu de chance, il viendrait tout seul. J'ai demandé :

« Pourquoi il nous suit, d'ailleurs ? »

Oleg s'est contenté de hausser les épaules. Puis il a dit que je devais aller chez ce « D. Forestier » et demander de l'eau et du lait. J'ai refusé catégoriquement. Au village il y a obligatoirement un puits. Stiopa n'a qu'à y aller voir. Et le lait, on peut s'en passer.

Pour le puits, il a accepté, mais il a commencé à me persuader que Khlopik voulait du lait, que c'est avec le lait que nous allions l'attirer et que nous n'allions pas le laisser là sous prétexte que j'avais la flemme ; que je plaisais aux gens, que les habitants discutaient volontiers avec moi (je m'en étais déjà convaincue !) Ils allaient forcément m'en vendre etc., etc. Voilà pourquoi Khlopik avait tellement envie de lait.

Je voulais l'aiguiller vers Stiopa, mais celui-ci semblait tellement détaché, parti dans un autre monde, que cette fois, les mots me restèrent sur la langue.

Je me suis engagée dans l'unique chemin à demi envahi par les herbes qui menait à ces deux maisons. En fait, il n'y en avait pas deux, mais plusieurs. De la route, on n'en voyait que deux. Du reste, je n'ai rien remarqué de particulier cette fois-ci : des maisons, quoi, un village.

Mon attention a été attirée par une palissade originale, très démocratique à mon sens, faite d'un entrelacement de fils de fer.

J'ai appelé : « Y a quelqu'un ? » et j'ai senti dans ma voix un tel manque d'assurance que j'espérais en mon for intérieur que personne n'allait sortir. Un chien s'est mis à aboyer, un bâtard de chien de garde et de chien de berger.

Par acquis de conscience, j'ai répété : « Y a quelqu'un ? »

Sur le perron de la maison écaillée est sorti un petit grand-père vieux, archivé. Dieu merci, ce n'était pas la vieille. Je l'ai salué. Il a dit :

« Bonjour, petite ». Il a dit cela cordialement et avec un bon sourire.

Il y a des sourires comme cela, où tu comprends que cet homme n'a jamais fait et ne fera jamais de mal à une mouche. Tu le vois pour la première et dernière fois et tu ne sais rien de lui, mais tu comprends cela tout simplement, par une sorte de flair.

Ces gens-là ont des yeux particuliers : on pourrait les regarder sans fin, et avec eux, la conversation n'est jamais difficile, tendue, mais au contraire, on a toujours l'impression de parler avec soi-même.

Je lui ai demandé pour commencer s'il n'avait pas un peu d'eau (je ne comptais pas trop sur Stiopa). Le grand-père a disparu dans la maison sans une parole inutile. Le chien de berger m'aboyait après.

Je l'ai appelé : « Le chien, ah, toi, bon chien... » Et à ma grande surprise, il a été touché par ces mots. Il a arrêté d'aboyer et il s'est mis à me regarder sans détourner les yeux.

« Mais tu n'es pas méchant du tout. Pauvre chien, personne ne parle avec toi ».

Le chien s'est mis à gémir doucement. Il avait vraiment besoin de communiquer. La communication avec les humains, pour lui, c'était presque comme une gamelle de bonne soupe. J'ai parlé encore un peu avec lui, il m'écoutait avec une grande attention.

Son maître tardait à revenir. Avec sa démarche traînante de vieillard il a mis longtemps à descendre les marches. Il avait dans les mains une bouteille en plastique pleine d'eau.

« Merci, grand-père. Et où est-ce qu'on peut acheter du lait ici ? »

– Du lait ? Il a souri à nouveau de son sourire extraordinaire.

– Eh ben, dans la maison, là-bas, demande à Ganna.

Il s'est retourné pour rentrer chez lui, et puis il a changé d'avis :

– Attends, je vais t'y amener ».

On a suivi le chemin sous les acacias branchus, plantés serrés, comme si la forêt ne s'arrêtait pas, mais se raréfiait juste un peu.

En approchant d'une petite maison tout aussi basse et tout aussi vieille, il a appelé :

« Ganna, Ganna ! Donne du lait à la petite ».

Ganna était une petite vieille de soixante-dix ans, sèche, vive et bavarde.

« Du lait, bien sûr, du lait, tout de suite... elle s'est dirigée vers la cuisine d'été. Combien vous allez en prendre ?

J'ai pensé qu'une bouteille suffirait, et j'ai dit : un litre et demi.

– Et tu es toute seule ici, ma fille ? a demandé Ganna en me regardant dans les yeux.

– Non, on est trois. Ils sont là-bas, ils m'attendent sur la route.

– Ah ah ! elle hochait souvent la tête. C'est bien, parce que sinon toute seule, c'est pas possible, elle se perdrait toute seule. Alors combien tu vas en prendre, ma belle ?

– Eh bien, je vous dis : un litre et demi.

– Aha, ma belle, et tu me dis que vous êtes trois ? Alors prends-en trois. Parce qu'un litre et demi, c'est rien du tout. Au moins, trois litres, c'est quelque chose... Un litre et demi, c'est rien du tout ». Et elle marmonnait toute seule.

J'ai demandé : « Vous le faites à combien, votre lait ?

– Eh ben... Ganna a perdu un peu contenance. Ma belle, comme partout.

– Bon, donnez-m'en trois.

– Là, c'est bien, ma fille, trois, c'est trois ; sinon un litre et demi, un litre et demi c'est rien du tout.

Elle a pris deux bouteilles sur le tas de bouteilles vides posées à même le sol à côté de la cuisine d'été. Je les ai regardées avec méfiance.

– Elles sont propres, vos bouteilles ? Je n'ai pas pu m'empêcher devant un tel manque d'hygiène. Les bouteilles étaient un peu troubles, à mon avis.

– Et comment donc, ma belle. Ganna avait saisi vivement sur la table un chiffon d'aspect douteux et commençait à l'agiter sur les bouteilles.

– Oh mon dieu ! Je regrettais déjà ma question. J'ai protesté en voyant apparaître sur la bouteille des traces qui n'y étaient pas avant : ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine, Elles sont comme elles sont, c'est pas la peine de les essuyer.

Et je lui ai tendu un billet de dix grivens.

– Oh, mais ma fille, c'est que je n'ai pas de monnaie.

Gardez tout ».

J'aurais de toute façon acheté son lait à n'importe quel prix. En ville pour trois litres, on m'aurait pris au moins quinze grivens.

– Comment ça, gardez tout, ça ne va pas, ça. Tiens, je vais te donner un melon pour faire le compte.

Dans un coin, il y avait de petits melons entassés. Je commençais à être mal à l'aise. Ce melon doit bien faire 5 grivens. Mais la vieille, avec un air satisfait, m'avait déjà fourré dans les mains un assez gros melon bien mûr. A ses yeux j'ai conclu qu'elle y gagnait au change.

On a quand même réussi à l'attraper. Stiopa a mis ses mains en coupe et j'y ai versé du lait ; et lui, poussé par la soif, il s'est approché et il s'est mis à lécher. A ce moment-là, Oleg l'a attrapé par le cou. Khlopik a été secoué d'un grand tremblement comme s'il était tombé entre les mains d'un équarisseur.

Après l'accident, il avait pris une façon de secouer une patte arrière, d'un mouvement avec lequel les motocyclistes démarrent leur machine. On l'a examiné une fois de plus mais on n'a trouvé aucune trace de blessure. Oleg dit, que c'est une paralysie d'une certaine partie du cerveau, conséquence du traumatisme. Est-ce que les chiens sont capables de réagir si finement ?

Il reste deux heures avant l'autocar. Il fait chaud. Il va sûrement pleuvoir. Autour de nous, où qu'on regarde, des champs de tournesol entourés de palissades. On est entré dans un de ces champs et, allongés, on se repose à la fraîche. On attend l'autobus ouvrier pour Ouglédar.

Je continue d'observer Stiopa. Il réalise des prouesses de courage et de stoïcisme. Il a dit qu'il porterait seul son sac de pommes de terre. Et en plus, il y a accroché de chaque côté deux gourdes d'eau (il est tout de même allé au puits). Il ne me parle pas, et avec Oleg, à peine... Quel amour propre !

L'intérieur de l'autobus était dans la pénombre. Aux vitres godaient de petits rideaux pourpres de tissu bon marché évoquant grossièrement la soie. Ils étaient tirés pour que le soleil de midi n'empêche pas les ouvriers de sommeiller mais agités par le vent de la fenêtre ouverte, ils laissaient pénétrer un rayon de soleil oblique, qui faisait sortir de l'ombre un faisceau de poussière dorée.

A un arrêt qui ne devait plus servir et que le conducteur avait déjà eu le temps d'oublier, trois passagers embarquèrent : un homme avec un chien dans les bras (le chien remuait et essayait de se sauver), puis un jeune avec un bon visage de la campagne, qui portait deux énormes sacs à dos et enfin une fille délicate aux cheveux sombres. Elle parcourut rapidement du regard les ouvriers : quelques-uns somnolaient, mais ce regard suffit à modifier insensiblement l'atmosphère de cet environnement purement masculin. Il y eut de l'électricité dans l'air et un courant d'électrons issu de vingt paires d'yeux masculins se dirigea de son côté.

Il n'y avait que deux places de libres à l'avant, dans le sens inverse de la marche.

« Julia, chuchota Oleg, quand il furent assis. Tu devrais mettre ça.

Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de chuchoter : de toute façon, le ronflement du moteur étouffait ses paroles.

– Quoi ? demanda-t-elle assez fort.

– Tiens, ça, répéta-t-il en montrant d'un geste éloquent sa poitrine sous le mince Tee-shirt.

– Ah, mais je ne suis pas au bureau. » Elle regardait droit devant elle, essayant de ne pas voir les regards braqués sur elle.

Il n'y avait pas de place pour Stiopa, il resta debout à côté, en se tenant à la barre. Après cette histoire au déjeuner, il ne pouvait plus la regarder, non seulement la regarder, mais même tourner la tête dans sa direction lui était douloureux. Le matin, pendant qu'ils mangeaient le jambon chaud et nourrissant et les pommes de terre fumantes, Stiopa avait failli se sentir heureux, presque amoureux de cette randonnée dans la forêt fraîche et propre ; devant lui s'ouvrait un autre monde, totalement différent, pareil à un conte de fées, un monde de rêve... mais par sa seule présence elle le replongeait dans la laideur de la réalité.

« Une seule connasse de fille, et ça fout tout en l'air », pensait-il. Je serais curieux de savoir ce qu'elle pense de moi, que je suis un petit garçon qui va lui obéir ? Et pourquoi je suis venu, je te demande un peu... S'il y a un dieu, comme dit papa, alors pourquoi est-ce qu'il m'a envoyé là ?

D'un regard morne, il fit le tour des passagers : des types maussades, taciturnes. L'un d'eux, le plus proche de lui, réprimait un sourire amusé.

« Qu'est-ce qui l'amuse comme ça ? pensait Stiopa, en le regardant. C'est tout juste s'il ne sautille pas sur son siège. »

L'homme en face dardait devant lui un regard bleu électrique et les commissures de ses lèvres tremblaient imperceptiblement. Stiopa suivit la direction de son regard et à sa grande surprise, tomba sur deux protubérances féminines qui tremblotaient à peine au rythme inégal de l'autobus. Cela lui donna la fièvre. Il détourna les yeux, pour y revenir aussitôt et il ne les détacha plus pendant quelques minutes. Il leva les yeux et aperçut le cou mince et mat, le petit menton et les lèvres charnues et desséchées par le vent. Une haine brûlante, torturante, pulsait dans tout son corps et quelqu'un murmurait dans sa tête : connasse, connasse...

L'autobus s'arrêta mais ce n'était pas encore la ville, mais la mine « Donbass Sud ».

« Dépêchez-vous de prendre ce bus jaune, là-bas, leur dit le chauffeur. Il part tout de suite et il va direct au centre ville ».

Stiopa se dépêcha de sortir les sacs à dos. Il commença par prendre le sien et descendit maladroitement les deux marches, le jeta sur le goudron, puis revint prendre le plus gros, celui d'Oleg, qui était aussi le plus léger, pour aller le poser par terre. Oleg descendit avec Khlopik sur les bras, et derrière lui, légère, Julia. Stiopa ne voulait pas la regarder, mais son regard revenait de lui-même aux rondeurs dessinées précisément, comme volontairement, par le Tee-shirt. « Quelle conne » dit-il avec mépris entre ses dents.

Le bus n'était pas très vieux, mais secouait pas mal. Heureusement, il n'y avait pas grand monde et ils réussirent à s'installer confortablement à l'arrière. Effrayé, les oreilles rabattues, Khlopik se penchait en avant et Oleg le lâcha, supposant raisonnablement que dans cet état de dépression il y avait peu de chance pour qu'il fasse une nouvelle tentative d'évasion.

Il y avait de l'ambiance : à côté d'eux une bande de jeunes, des filles et des garçons qui n'arrêtaient pas de rire en montrant tantôt le chien, tantôt quelqu'un d'entre eux. Dans un accès de confiance immotivé, Khlopik avait mis la tête sur les genoux de Stiopa et le regardait d'un air plein compréhension. Mais dans un moment où les secousses étaient particulièrement fortes, il se trouva mal et lui vomit sur les genoux. Cela déclencha chez les jeunes un surcroît de rire irrépressible.

Stiopa devint pivoine. Il se leva de son siège pour dégager le museau de Khlopik, qui reposait toujours aussi innocemment sur ses genoux, et éviter autant que possible cette flaque honteuse et malodorante juste sur la partie intéressante de son short.

Demander une serviette à Julia ? Il ne lui venait jamais à l'idée d'avoir un mouchoir sur lui, cela lui paraissait quelque chose de comique et d'indigne d'un homme normal.

Quelqu'un lui toucha la main par derrière. Du coin de l'œil il remarqua que Julia fouillait dans son sac à la recherche d'une serviette. En prenant des mains d'Oleg le mouchoir et en le remerciant intérieurement, il avait déjà l'intention d'essuyer cette horreur, mais au moment un choc pas très violent, mais décisif, lui fit perdre l'équilibre et il s'étala, impuissant, dans le passage. Salué par une explosion de rires redoublés, il resta allongé un instant, le visage dans le revêtement caoutchouté du sol, respirant une odeur de poussière, de plastique chaud et d'autres trucs insupportables, mais pendant cette seconde une foule de pensées avait eu le temps de défiler dans sa tête, quant à lui et à son malheureux destin. Quelqu'un lui tendit la main d'en haut et il eut sous les yeux de petits pieds chaussés de mocassins poussiéreux. Il se releva seul, sans aide, mais aussitôt il fut obligé de saisir cette main pour ne pas tomber de nouveau. Cette main était douce et tiède.

« Quelle petite main ! » fit une voix dans sa tête. Comment peut-on avoir une telle main ? » Il remarqua aussi les petits ongles roses et pensa que de sa vie il n'avait rien vu de plus élégant.

Relevant la tête, Stiopa s'aperçut qu'elle aussi riait : gaiement, comme si c'était un clown qui se présentait devant elle. Ce rire insouciant, sans méchanceté, le mit dans une rage impossible à exprimer par des mots ni par des actes. Ce ne serait pas assez que de la frapper, pensa-t-il. Quelqu'un qui rit comme ça, le tuer peut-être... pour effacer pour toujours cette bouche rose qui riait et ces dents blanches dont l'éclat le narguait, et cette fossette de la joue formée par le rire.

Il avait toujours son couteau sur lui. Il imagina comment il aurait pu faire cela, il imagina son pouvoir sur ce corps rieur qui ne se doutait de rien ; et une vague de tendresse douloureuse lui fit venir les larmes aux yeux.

« Mais essuie-toi donc !

Stiopa sursauta en entendant cette voix à côté de lui. Ne reste pas là comme un imbécile ! »

Elle le regardait tellement simplement, presque gentiment, comme si ce n'était pas elle qui venait de l'humilier et de le fouler aux pieds.

Essayant de faire passer la boule qu'il avait dans la gorge, Stiopa se mit à essuyer son short avec le mouchoir. Il répétait le même mouvement machinalement et alors qu'il était déjà sec lui revint en tête cette idée : « Qu'est-ce que je fais là ? »

Il froissait entre ses mains le mouchoir souillé sans savoir qu'en faire lorsque soudain la même petite main prit le mouchoir entre deux doigts dégoûtés et le rangea quelque part. Stiopa ne releva pas la tête et continua bêtement à examiner son short. La haine ne l'étouffait plus ; juste une infinie tristesse et des idées noires sur la méchanceté du destin qui ne le laissaient pas tranquille.

La place avait la forme d'un cercle, pavée de carreaux rouges ; au milieu roucoulait une bande de pigeons et sur le côté s'élevait une construction en forme de gradins. Toute la place était entourée de pelouses vertes.

« Eh bien, Stiopa, c'est la descente de croix ? demanda Oleg alors qu'ils traversaient le demi-cercle de pavés rouges pour aller s'asseoir sur l'herbe sous un arbre.

– Il faut croire que c'est le sac à dos... répondit Julia à sa place. Il n'a que ce qu'il mérite.

Stiopa regardait par en dessous. Elle éclata de rire en saisissant son regard.

Bon, Oleg se tut un instant jetant sur eux un regard perplexe, qu'est-ce qu'on va prendre ?

Stiopa fut tout ragaillardé :

Des gâteaux.

Peut-être une pastèque ?

Je pense qu'avant tout il nous faut acheter du pain et de l'eau. Les gâteaux, oui, mais pour la pastèque, tu t'emballer un peu.

– Pourquoi ?

– C'est toi qui vas la porter ?... Bon. Allez au magasin, achetez du pain, des gâteaux et ... autre chose. Seulement, Julia ! Ne fais pas comme si tu n'avais jamais eu d'argent dans les mains et n'achète pas tout ce que tu vois. Rien que l'indispensable. Ce qu'on peut manger et boire en route, et ce qui ne sera pas un poids.

– D'accord. Tu me donnes Stiopa pour m'aider ?

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous vous parlez à la troisième personne ?

– Je ne communique pas avec elle, dit Stiopa en baissant la tête et sans regarder de son côté.

– Mon dieu, que de passion ! – Julia se leva, – mais je t'en prie, si tu ne communique pas, évite au moins de te conduire comme un mufle !

– Quand est-ce que je me suis conduit comme un mufle ?

– Eh bien, tu viens de le faire.

– Ça suffit, interrompit Oleg. Stéphane, tu vas avec Julia.

– Pourquoi ça ? Stiopa jeta sur elle des yeux pleins de rancœur.

– Pourquoi ? Julia s'était levée, les poings sur les hanches. Parce que je ne pourrai pas porter les sacs ! Allez, debout. Elle avança d'un pas vers lui.

– Quels sacs ? Un pain et des gâteaux, il te faut des sacs ?

– Alors viens les porter ! Elle tapa du pied d'impatience.

– Mais vous allez arrêter, oui ? Stéphane, lève-toi et vas-y, je te dis, et ça suffit de geindre.

– Quand est-ce que j'ai geint ? A ces mots, les yeux de Stiopa s'humidifièrent et sa voix trahit un tremblement bizarre. Son regard ressemblait à celui d'un animal pris au piège.

– Tu m'as entendu ?

– Et pourquoi encore moi ?

– Tu comprends, je ne laisserai pas partir l'un sans l'autre. Oleg parlait calmement et avec bienveillance : imagine que Julia s'en aille et qu'elle ne revienne pas !

– J'aimerais autant.

Oleg le regarda avec indulgence et ne dit rien.

– Et pourquoi elle ne reviendrait pas ?

– Parce que chaque année en Ukraine, il disparaît cinquante mille enfants. De sorte que je ne la laisse partir sans toi, ni toi sans elle.

– Et si l'on revient, et que tu n'es plus là ? demanda Julia.

– C'est que je me serai enfui pour ne plus vous voir. »

Au magasin, Stiopa s'efforça de ne pas la regarder ni de lui parler. A ses questions sur les gâteaux qu'il voulait, il montrait du doigt dans la vitrine.

« C'est très léger, dit-elle pour engager la conversation. Ce n'est pas nourrissant du tout. »

Il se contenta de secouer la tête avec entêtement. Ils achetèrent du pain, des biscuits, des pains d'épices, du lait, de la crème brûlée, une boisson de couleur verte et du jus de tomate.

« Tu as sûrement acheté tout ce que tu as trouvé ? » dit Oleg en déballant le paquet. J'avais dit du pain et de l'eau.

Il n'y avait plus rien.

– Mon dieu ! Il regarda au fond du paquet vide :

– Et où est l'eau ?

– Aïe ! On a oublié l'eau ! »

Une minute, Oleg resta à regarder les provisions étalées sur l'herbe, puis Julia et Stiopa :

« Des clochards qui auraient trouvé de l'argent ».

Julia s'installa sous un arbre et tira à elle le paquet de biscuits. Stiopa s'assit à côté et d'un geste presté, en répandit le contenu sur l'herbe.

« Qu'est-ce que tu fais ? cria-t-elle, pourquoi tu as renversé les gâteaux ?

– Comment ça, renversés ? Je les ai juste sortis pour qu'ils soient plus faciles à prendre.

– C'est plus facile avec la saleté ?

– Comme si on avait les mains propres. »

– Stiopa s'expédia dans la bouche un biscuit rose.

Julia, qui n'avait plus envie de manger, le regardait dans les yeux.

« J'aurais pu te donner une lingette, fit-elle, retenant ce qui bouillonnait à l'intérieur...

– Y en a marre de tes lingettes.

– Tu sais combien il y a de microbes ici ?

– Microbe toi-même.

– Oleg, dis-lui !

– Laisse-le tranquille, qu'il mange.

– Mais il mange de la saleté !

– Où est-ce que c'est sale ? Stiopa avait sur les lèvres les morceaux qu'il était en train de croquer. Eh bien ? «

Il remuait l'herbe autour de lui, comme pour chercher la saleté qui restait.

« Alors, ils sont où, les microbes ? Tu me les montres ?

Julia fit une grimace de dégoût :

– Cochon ! »

Stiopa, rugissant, se mit à arracher le gazon avec les mains.

« Mais tu es malade ou quoi ? Calme-toi... dit-elle, inquiète. Je veux bien que pour toi, ce ne soit pas de la saleté, mais les gâteaux, tu n'es pas le seul à en manger

– Je t'en prie ! – Stiopa se dépêcha de rassembler les biscuits épars et les fourra dans le paquet en les cassant au passage. Tiens, tiens... »

Les biscuits se cassaient, tombaient, une partie sous forme de miettes, et restaient là sur l'herbe. Le papier était à moitié déchiré.

« Neurasthénique », dit Julia tout bas et elle s'éloigna précipitamment. Assis à l'écart, Stiopa, penché sur le paquet, se dépêchait de croquer les restes de biscuit. Il se ressentait d'avoir sauté le petit déjeuner.

Oleg a décidé que, puisque aussi bien on était en ville, il fallait profiter des bienfaits de la civilisation, c'est-à-dire essayer de continuer en bus. Maintenant on doit aller à Pavlovka. On est allés à l'arrêt du bus, celui qui est à la sortie de la ville (ce sont les gens d'ici qui nous l'ont indiqué) et nous y voilà, assis sur l'herbe, à la fraîche. On a mis nos sacs à dos au bord de la route, pour pouvoir les monter dans le bus rapidement dès qu'il arrivera.

Des bonnes femmes du coin nous ont dit qu'il restait une demi-heure à attendre. Stiopa s'est un peu calmé (sûrement le fait d'avoir mangé). J'écris, et Oleg est assis, les jambes croisées, il mâchonne un brin d'herbe et regarde au loin. Je lui ai demandé :

« A quoi tu penses ? »

Il a dit : « A comment faire pour améliorer ce monde. »

Chapitre 12

Maintenant j'écris tout dans l'ordre, mais jusque là, je n'avais pas le temps.

Quand on est montés dans le bus (celui pour Pavlovka) il était bondé et on étouffait. Je n'ai pas voulu poser mon sac à dos, je suis montée avec, au déplaisir visible d'une dame obèse qui se trouvait juste derrière mon dos. La dame était deux marches plus bas, juste dans l'entrée, et apparemment mon sac à dos se trouvait au niveau de son visage.

Elle a persiflé : « Encore ces sacs à dos... Ici avec un sac à dos... »

J'ai décidé de ne pas relever. Bien qu'on n'ait pas marché, on ne fait que rouler, je me sens aussi faible que si l'on avait abattu trente kilomètres d'une seule traite sur des chemins défoncés. Je ne parle presque pas avec mes coéquipiers parce que je sens avec chaque mot mes forces m'abandonner. La seule chose que je puisse faire sans douleur, c'est écrire.

C'est surtout Stiopa qui dévide ses querelles pour rien et ses manières de clodo. Tiens, il était à côté de moi dans le bus. J'ai tourné la tête et j'ai vu son profil triste et son regard un peu fixe. Qu'est-ce que c'est que cette métamorphose ?

Ensuite on est allés jusqu'à Egorovka. Eux devant, riant aux éclats et se racontant gaiement je ne sais quoi, et moi traînant derrière, à vingt pas, et j'avais l'impression de mourir lentement. Où les gens prennent-ils toute cette énergie ? Je n'avais pas la force non seulement de rire, mais même de me plaindre.

Voilà, enfin, un village, et la halte. Oleg a dit oui. On a mangé toutes nos provisions, maintenant mon sac à dos est à peu près vide, il reste simplement mes affaires personnelles et un petit morceau de jambon que je garde pour les pommes de terre. Oleg m'a tuée : je pensais qu'on passerait la nuit là, mais non : il nous faut encore avancer de je ne sais combien jusqu'à un certain Krapivnitskoïé ! Je n'y arriverai jamais ! Il a dit que j'étais hystérique. Stiopa marche comme le lapin de Duracell, on dirait qu'il se fout de tout.

Nous marchons de nouveau – moi derrière, comme toujours. Je leur en veux un peu, mais je ne dis rien. Je ne refusais pas non plus qu'en route, on me raconte des histoires drôles ou qu'on me soutienne le moral d'une façon ou d'une autre !

Mon air exténué a fait son effet, ou alors je suis capable de télépathie ; toujours est-il qu'Oleg et Stiopa se sont arrêtés. Ils m'ont attendue un peu. Ils avaient l'air impatient, ils avaient envie de marcher, de raconter des blagues, de rigoler... Je me suis mise à clopiner plus vite et pour qu'ils ne changent pas d'avis, j'ai crié sans m'arrêter :

« Et qu'est-ce que c'était que ce Valéry dont vous parliez hier ?

–C'était un copain à nous, a répondu Oleg à contrecœur.

–Et c'est tout ?

–Et quoi d'autre... »

Il s'est tu. On s'était rejoints et l'on marchait de front. J'ai repoussé imperceptiblement Stiopa à l'arrière (à trois, on était un peu serré sur ce chemin étroit).

« Valéry était tellement petit, tellement malingre, des yeux lumineux, a continué Oleg tout à coup, en souriant à quelque chose. Gai et insouciant. Je ne sais pas si c'est moi qui lui avais tout bien raconté ou si par nature, il était particulièrement impressionnable, mais le christianisme l'a captivé tout entier. On allait à l'église tous les trois. Petit à petit d'autres gamins sont venus nous rejoindre... mais tu ne les connais pas.

Et voilà qu'un jour, un an à peu près après qu'on ait fait connaissance, Valéry me pose cette question : doit-il entrer dans les ordres ou non ? Au début, j'ai cru que c'était une blague, mais quand j'ai compris, que c'était sérieux, j'ai essayé de l'en dissuader autant que je pouvais.

— Comment ça, tu as essayé de le dissuader, tu étais croyant toi aussi ?

— Oui, mais... tu comprends, je sentais qu'il y avait dans cet état monastique quelque chose de malsain.

— Dans quel sens ?

— Au sens où on met ensemble des jeunes gaillards pleins de vie, la fleur de la nation, son patrimoine génétique. A quoi est-ce qu'ils s'occupent ? Bon, la prière, un petit travail. Mais ces innocentes activités ne suffisent pas à sublimer toute leur énergie. Et le résultat, c'est qu'ils ont fui le monde... pour tomber dans la sodomie.

J'ai compris tout ça par une espèce de sixième sens, même si je n'en étais pas absolument sûr. J'ai donc essayé de convaincre Valéry, mais je n'avais aucun argument, la foi ne me déliait pas la langue non plus. Je ne pouvais pas exposer tout ça comme ça, j'avais peur de jeter le discrédit sur le Saint-Esprit. Mais quoi qu'il en soit, notre Valéry est entré comme novice. Et il a suivi ce noviciat avec tant de zèle qu'avant même la fin de son temps, il a reçu la tonsure. Au monastère, il a pris le nom de Gabriel. Quand je suis allé le voir au monastère (il était moine depuis environ un an) j'ai senti tout ça : il n'y avait rien de bon là-dedans.

— Ah bon ? Dans les monastères on laisse entrer les gens de l'extérieur. ?

— Bien sûr, on les laisse entrer. Je suis arrivé, j'ai reçu la bénédiction, on m'a donné du travail et j'ai vécu là quelque temps. D'ailleurs Valéry avait pris un tel poids là-bas que grâce à sa protection on me mettait à table avec les moines. Du reste il était là comme un poisson dans l'eau. J'ai regardé cet environnement, et je me souviens que cette idée m'est venue : heureusement que ce n'est pas moi qui suis là.

— Qu'est-ce que c'était comme environnement ?

— Rien de spécial. Une chambre minuscule, deux lits, les papiers peints tout ce qu'il y a de bon marché, deux tables de nuit, une armoire. Tout ça tellement pitoyable, vieillot, et cette table de nuit avec le vernis écaillé, et la boîte de conserve dans laquelle on faisait le thé, et la lampe jaune au plafond, tout rappelait le plus morose, le plus pauvre des HLM soviétique... ou l'asile où l'on réunit les grands mères pour finir leur vie. Je m'imaginai vivre ici, dans cette indigence, et pas quelques jours ni même quelques années, mais jusqu'à la fin de mes jours... et en plus partager cette piaule avec un autre type.

— Alors, et Valéry ?

— Pour lui, tout cela n'avait pas l'air d'exister. Mais peut-être que c'était une impression. En tous cas, il considérait l'avenir avec optimisme. Tu sais comment c'est : au début, avec ses rêves ambitieux, on ne remarque rien, et quand toute cette illusion se dissipe et qu'on regarde autour de soi, alors, on se rend compte de l'endroit où l'on est.

— Mais si ce Valéry avait fait cette démarche, cela veut dire qu'il ressentait quelque chose... une nouvelle vie, et tout cet environnement quotidien, pour lui, ce n'était pas important... Peut-être qu'il regardait son âme et pas les murs ?

— J'en doute. Il y en a un sur mille qui est capable de regarder son âme, et peut-être un sur dix mille. Il faut un don particulier. Et même un homme comme ça n'est pas assuré de ne pas se réveiller et de maudire ces années vécues en pure perte.

— Il n'était pas ce un sur mille ?

— Non, Valéry n'avait pas une nature d'ascète. Seulement à ce moment-là c'était à la mode de s'intéresser à la vie spirituelle, et comme il était jeune, il a poussé à l'extrême. Bien sûr, pour imiter la vie spirituelle il n'y a pas besoin de qualités particulières. Il suffit d'une petite dose de cabotinage, d'une goutte d'imagination et d'un peu de culot, je dirais. Mais pour l'ascèse, il faut une volonté qu'il n'avait pas, et encore : pas seulement l'envie d'échapper comme qui dirait à des tentations, mais un appel.

— Un appel ?

— Je ne sais pas comment t'expliquer, mais c'est quelque chose de très spécial. Ce n'est pas l'élan d'une seule fois et pas non plus une aspiration constante, c'est le fait de savoir clairement pourquoi tu es venu là, entre ces murs. Il y a peu de gens comme cela, quelques cas, des gens capables d'exploit et qui vivent pour

l'exploit. Souvent quand tu es jeune, tu as l'impression d'avoir des ailes, que tout est en ton pouvoir : n'importe quel rêve, n'importe quelle idée, tu vas tout réaliser au maximum. Et c'est dans cette illusion que Valéry est tombé. Les gens comme lui devraient entreprendre les recherches spirituelles avec beaucoup de précautions. La spiritualité n'est pas un bienfait pour tout le monde. Il est important de ne pas se passionner pour un idéal au point qu'il t'absorbe entièrement, il faut toujours savoir, à tout moment, contrôler l'état de ton mental.

— Mais est-ce que le contrôle est possible dans la foi, est-ce que la foi n'est pas au-delà de tout contrôle ?

— On voit bien que tu raisones comme quelqu'un qui est éloigné de la foi et qui s'est fait une idée de la foi et des croyants d'après les émissions de télé pontifiantes. Le self-control n'est pas seulement possible, il est indispensable dans n'importe quel état. En particulier quand tu commences à croire quelque chose ou quelqu'un.

— Pas croire quelqu'un ou quelque chose, mais *en* quelque chose. Je crois que ça fait une grande différence. C'est une chose de croire quelqu'un, c'en est une autre de croire en dieu.

— Très juste. Ça fait une différence substantielle parce que croire quelqu'un, c'est un moindre mal. Mais si tu te mets à croire à tel ou tel dieu, en image, en idée, tu ne remarqueras pas que tu te transformes en un gros tas sans volonté, sans autonomie, facile à manipuler. Une idée est d'autant plus dangereuse qu'elle est entretenue par un plus grand nombre d'êtres humains. Et ensuite : comment elle te vient, cette foi ? C'est quoi, c'est une voix qui résonne dans les cieux et qui te dit : « Julie, aie foi en moi ! » ?

— Mais alors, Saül ?

— Si on en croit la Bible, il y a eu des originaux comme ça, mais dans la vie, tu en as rencontré ? Rien qu'un seul ? Pour l'homme ordinaire, la foi vient en rencontrant un autre homme tout aussi ordinaire, c'est-à-dire que dans les premiers degrés de la foi, il te faut croire un homme concret, en chair et en os.

— Alors, ça ne peut pas arriver que quelqu'un lise la Bible et qu'il y trouve la foi ?

— Et la Bible, qui est-ce qui l'a écrite ? Il n'y a qu'un humain qui puisse t'introduire à la foi, dans ce cas, l'homme est une porte pour l'homme. Comprends bien que cela ne te tombe pas dessus du haut du ciel, c'est toute une série de pièges logiques et psychologiques qui s'emparent de ton cerveau et qui, au bout du compte, te plongent dans une réalité artificielle. Non seulement ça, mais en vivant selon un certain paradigme, tu commences à placer tout ton monde intérieur sous le signe de cette réalité inventée, en traitant telle ou telle circonstance de ta vie par rapport à elle, et par conséquent en créant à ton tour ces circonstances. Et pire encore, tu en attires d'autres, qui ne t'ont rien fait, et tu participes, de cette façon, à répandre une illusion monstrueuse sur toute la planète.

Mais on s'est un peu écarté du sujet. Je continue quand même sur Valéry. Mes premiers doutes ont surgi lorsque j'ai été pour la première fois à table avec les moines.

— Pourquoi ? On ne mangeait pas bien ?

— Au contraire. La table était tellement bonne que c'en était trop. Copieux, nourrissant, plusieurs plats, une foule de hors-d'œuvre comme je n'en avais encore jamais vue. Pas de viande, cela va de soi, mais entrée, plat, dessert, le tout délicieux, et surtout varié. Nous, laïcs, à cette époque-là on se nourrissait plutôt de pain et de pommes de terre – dans le meilleur des cas. Et il me semblait que j'étais tombé dans un conte des mille et une nuits.

— Alors qu'est-ce qui n'allait pas ?

— Et bien tout d'abord, le côté moral de la question. J'avais toujours cru naïvement que les moines devaient se nourrir un petit peu moins bien que le plus pauvre de leurs concitoyens. Et ensuite, à se goinfrer comme ça, ces jeunes gaillards en bonne santé, tu penses qu'ils ont la tête à la prière ou la sainteté de la vie ?

— Comment ça ?

— C'est là la question.

— Et qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Avec André, on est allés à Kiev, faire la tournée des monastères. Il était maigre à faire peur, il se passionnait pour la mystique, il lisait tous les livres ésotériques, Carlos Castaneda et tout et tout... Il devait y avoir un troisième avec nous, mais il y a quelque chose qui ne s'est pas bien goupillé, et on a pris Zoé pour le remplacer. Zoé, tu te souviens, je te l'avais montrée...

— Cette femme avec une petite fille ?

Je me souvenais d'une femme tourmentée au visage jaune que nous avons rencontrée un jour à l'arrêt du bus. Oleg avait échangé quelques mots avec elle, ça ne m'intéressait pas et je n'avais pas pris part à la conversation. J'avais juste remarqué qu'elle avait beaucoup de cheveux blancs répartis un peu partout. Je me souviens que l'idée m'était venue : pourquoi elle ne se fait pas teindre ?

Cette tête mal coiffée était d'autant plus bizarre que cette femme était habillée très chic, sans aucun goût, du reste. Elle portait un manteau de cuir trop mode, dernier cri, un boa de luxe, qui ne lui allait pas du tout au teint, comme si l'on prenait une mendicante qu'on la lave et qu'on l'habille avec des vêtements d'un magasin de luxe. Elle avait sur le visage un cachet indélébile de fatigue et d'ennui : des joues tombantes, des yeux éteints, ses rides marquées autour du nez et des lèvres lui ôtaient toute féminité et toute grâce. Elle souriait par moments, mais d'un sourire pitoyable et éperdu.

Elle avait une petite fille avec elle, dans les onze ans, une petite maigrichonne avec un gros nez, je crois qu'elle s'appelait Nastia. Leur ressemblance sautait aux yeux. D'abord le gros nez arménien, le même, absolument pareil chez la mère et la fille. Chez la fille, il se voyait encore plus sur son petit visage enfantin, mais cette horreur était néanmoins tempérée par sa jolie peau de petite fille. Et les yeux, les mêmes pour les deux, grands, chaleureux et sombres. Chez la petite, ils brûlaient de feux plus joyeux et ils étaient un petit peu plus clairs...

Oleg interrompt mes souvenirs :

« Oui, seulement elle avait deux filles, il y en avait une autre plus petite.

— Et d'où tu la connaissais, cette Zoé ?

— Je ne me souviens plus. Quelqu'un l'avait amenée dans la bande. Tu sais ce que c'est, il y a des gens qui apparaissent dans ta vie comme s'ils sortaient de nulle part. Elle était si malheureuse, déjà à ce moment-là.

— Pourquoi elle était malheureuse ?

— Comment te dire ? Je ne sais pas si l'on peut appeler ça du malheur, je crois que c'est le malheur dont souffrent toutes les filles après vingt-cinq ans quand elles ne sont pas mariées, qu'elles ne font pas une carrière et qu'elles ne possèdent pas cette liberté intérieure qui leur permettrait de regarder les choses simplement. Car au fond, ce n'est pas une catastrophe. Toutes les filles, un jour ou l'autre, guérissent du spleen des célibataires. Mais Zoé avait comme une souffrance. Par exemple on était assis sur un banc dehors, toute la bande ; et elle ne disait pas un mot de la soirée. Si on lui demandait quelque chose ou qu'on fasse attention à elle, elle n'était plus elle-même : elle se levait sans dire un mot, nous regardait d'un air bizarre et s'en allait. Une minute après, la voilà, elle réapparaissait à l'autre coin : elle avait fait le tour de la maison et elle revenait. Elle s'asseyait à table sans rien expliquer, avec un regard énigmatique.

— Peut-être qu'elle n'était pas à l'aise.

— Pas du tout. Pour tout le reste, elle était tout à fait normale. Je soupçonne que l'attention du sexe masculin pour sa personne la touchait tellement profondément qu'elle ne pouvait pas le supporter. Je crois que c'était tout son problème : un garçon faisait attention à elle, cela déclenchait un chamboulement total. Elle ne fréquentait personne, et je crois qu'elle ne plaisait à personne. Elle en souffrait beaucoup, cela se voyait, et principalement non pas du fait qu'elle ne pouvait pas se marier, mais du fait qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Je ne sais pas comment elle le savait...

— Et toi, comment tu le savais ?

— Elle nous avait demandé avec André de prier dans tous les monastères pour qu'elle ait un enfant. Tous les trois, on a fait toutes les églises, tous les monastères de Kiev et partout où on allait, on priait. Mais j'ai oublié de te dire qu'avant de partir, elle m'avait demandé de prendre avec moi son argent.

Je lui ai demandé : pourquoi tu ne veux pas le garder sur toi ? Elle a répondu : Je suis tellement distraite, j'ai peur de le faire tomber ou qu'on me le vole, les pickpockets, tu vois. Prends-le s'il te plaît.

Elle me regardait à sa façon. Enfin, c'était peut-être une impression parce que son regard était toujours particulier, en un sens ; il ne correspondait ni à la situation, ni à la conversation. Par moments j'avais l'impression que je parlais de quelque chose et qu'elle entendait tout à fait autre chose.

J'étais prêt à reconnaître Zoé comme une femme énigmatique, de celles dont on dit « l'Orient, c'est quelque chose de subtil ». Je ne sais même pas comment appeler ça, un manque de féminité, quoi.

Sa déclaration sur ses oublis et sa distraction étaient pour moi une nouveauté. Je lui aurais supposé n'importe quoi mais pas cela. Et ce n'est pas sans quelques doutes que j'ai accepté. Je n'aime pas m'occuper de l'argent des autres... à mon avis, il n'y a pas mieux que toi pour t'occuper de tes économies. Dans un cas comme celui-là, je ne les aurais confiées à personne, non que je ne fasse pas confiance à mes amis, mais parce que des gobe-mouches, ce n'est pas ce qui manque. Dans ma poche, c'est quand même mieux.

A Kiev on habitait tous dans le même appartement, une seule chambre. On vivait tout à fait chastement. Avec elle, cela ne pouvait pas être autrement. D'ailleurs elle était pudique à faire peur. On ne savait pas comment se comporter avec elle, comment la regarder, quoi dire... On ne pouvait pas s'expliquer simplement ni plaisanter comme avec les autres filles. Un jour, j'étais à la fenêtre de la cuisine à regarder – de là, on a une belle vue – j'admirais le spectacle de Kiev le soir. Un petit vent si léger, printanier, des espoirs qui tournaient dans ma tête,

et j'étais bien, frais, et bien, et un peu d'anxiété comme si j'attendais quelque chose. Soudain quelque chose tombe de l'appui de la fenêtre – un journal et puis je ne sais quoi... je l'avais poussé du coude sans faire exprès. Je me penche pour le ramasser, je regarde : c'est une petite culotte, encore humide, elle venait de la laver sans doute. Et juste à ce moment-là entre Zoé. Je suis là avec cette petite culotte dans les mains et je ne vois que les yeux noirs brûlants, et je ne te raconte pas ce qui s'est passé sur son visage. Avec précaution, avec tout le respect dont j'étais capable, je l'ai reposée sur l'appui de la fenêtre, et je sentais dans mon dos l'effroi muet de ces deux pupilles braquées sur moi. On ne s'est pas dit un seul mot, mais au petit déjeuner et au dîner, le lendemain, elle ne s'est pas levée, elle est restée couchée sur son lit, tournée contre le mur.

Je ne vais pas te décrire tous les temples et les monastères qu'on a visités, je dirai seulement une chose : la musique, et en particulier le chant choral, donne au christianisme un attrait extraordinaire, et si je n'avais pas fait partie de l'église avant, j'y serais venu et je serais devenu un adepte fervent rien qu'à cause de la musique.

Un matin, on est partis pour l'église de N**. On était partis de bonne heure, avant le jour. Il y avait du brouillard. On avait décidé d'aller à pied pour admirer Kiev le matin. Et on était presque arrivés, il y avait un silence comme il n'y en a qu'à ce moment-là, où la nuit devient le matin, quand tout à coup à quelques pas de nous a retenti une merveilleuse voix de femme. Elle était si magnifiquement haute que j'en ai été intérieurement. Aussitôt elle a été suivie par une autre...

J'ai regardé autour de moi dans le brouillard et j'ai distingué un groupe – des femmes, des chanteuses à l'évidence, qui se rendaient à la messe à pied elles aussi. On ne les avait pas vues à cause du brouillard et les voix semblaient venir de nulle part. Au moment où je les ai aperçues, tout le chœur a suivi. Chaque voix était d'une pureté transparente et chacune évoluait d'une façon propre, et toutes ensemble, elles formaient la plus fine des dentelles baroques... Je l'avoue, j'ai été suffoqué. Je suis arrivé à l'église comme dans un rêve. Bref, il y avait du bon aussi. Tout ça parce que notre peuple est comme ça, où que tu le mettes, dans le trou le plus noir, il sanctifie tout.

Mais je voulais surtout parler de notre retour. On est entrés à Krasnoarméisk. La matinée était presque aussi humide que celle où on avait entendu les chanteuses. J'étais d'humeur triste et je ne sais pas pourquoi, un peu nerveux. Quand on est arrivés sur le quai, j'ai repéré quelques flics dans la foule, pas très nombreuse des passagers. Ils étaient en civil mais je les ai reconnus à leur regard aigu de chiens de chasse. Et tout à coup j'ai imaginé une scène stupide : on descend du train, ils s'emparent de nous et ils nous entraînent ailleurs. J'ai souri *in petto* à cette idée et j'ai dit à Zoé en plaisantant :

« Ecoute, si on nous arrête, fais comme si tu ne nous connaissais pas ! »

Elle a pris mes paroles étonnamment au sérieux. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à cela. C'est le problème avec Zoé : quand on lui dit quelque chose de sérieux, elle sourit bizarrement et on comprend qu'elle n'a pas entendu ce qu'on lui a dit ; et quand on plaisante, on se trouve tout bête en découvrant qu'elle prend la plaisanterie avec la froideur d'une statue. Et cette fois-là, après m'avoir regardé attentivement, elle m'a demandé en baissant la voix jusqu'à un murmure inaudible :

« Qui est-ce qui pourrait nous arrêter ? »

J'ai décidé de jouer le jeu et j'ai dit moi aussi à voix basse :

— Les flics. Tiens, là-bas, combien ils sont. Et je lui ai montré des silhouettes dans la foule.

Elle m'a demandé en les cherchant des yeux :

— Comment tu le sais ? »

Je le savais. Un moment on vivait dans l'appartement de mes parents avec mon frère aîné, qui avait la malencontreuse habitude d'être sans arrêt mêlé à des sombres histoires avec la police, des histoires d'argent, de truands et je ne sais quelles crapules. Je connaissais, si l'on peut dire, la silhouette type du flic en civil. Je n'ai pas répondu.

Le train a ralenti et s'est arrêté. Je suis descendu du marchepied et je me suis mis de côté en attendant que Zoé et André descendent. Soudain j'ai senti quelqu'un derrière moi qui me serrait le poignet. L'instant d'après on m'a tordu le bras. De surprise et de douleur, j'ai poussé un cri et je me suis plié en deux. De chaque côté se tenaient des hommes en civil. André s'est précipité vers moi et subit le même sort. Tout cela ressemblait à un rêve. Je n'éprouvais plus qu'un immense étonnement de voir que tout cela se réalisait pour de bon. Du coin de l'œil, j'ai vu que Zoé était là aussi, et que quelqu'un la tenait fermement par le coude. J'étais prêt à parier qu'en voyant tout cela depuis le marchepied train, elle s'était approchée et qu'elle n'avait aucunement l'intention faire semblant de ne pas nous connaître.

Je ne peux pas dire exactement pourquoi cela s'était passé comme cela, je suppose qu'ils avaient une rafle de prévue et qu'il fallait au moins trouver quelqu'un à ramasser. On était un peu plus hirsutes que les autres passagers, on avait l'air de gens peu habitués au confort et à soigner à leur apparence physique. J'avais un sac à dos et André un volumineux sac de sport en bandoulière. De toute la semaine je n'avais pas jugé utile de me raser et je n'avais même pas pris de rasoir ; mes cheveux étaient plus longs que cela ne se faisait à l'époque. Et

puis j'avais sur moi un pull grossièrement tricoté, très large et très long. On appelait cela « koltchoujka ». André l'avait acheté d'occasion pour quatre-vingts kopeks. On l'aimait tellement qu'on avait décidé qu'il serait à tous les deux et on le portait à tour de rôle. Quand je le portais, pour le raccourcir un peu, je le serrais avec un large ceinturon de l'armée, et je dois dire que mon look me plaisait beaucoup. A mon avis, on nous avait pris pour des passeurs de drogue.

Je repensais à cela après coup en marchant, les mains attachées dans le dos. Je n'éprouvais d'ailleurs pas plus d'émotion que cela, vu que l'on n'avait rien à craindre : on était non seulement des citoyens en conformité avec la loi mais aussi de paisibles chrétiens.

On nous a amenés au poste. Là mon optimisme en a un peu pris un coup. Je n'ai pas pensé tout de suite qu'ils pouvaient en rajouter, mais en attendant, ils ont jeté nos sacs et appelé les témoins. Ils ont fouillé mon sac à dos, le sac de sport d'André, naturellement, ils n'ont rien trouvé. Ils sont arrivés à Zoé. Les trois flics lui ont demandé poliment :

« Veuillez nous présenter vos affaires ».

Elle a ouvert timidement son sac à main, elle a commencé à déballer ses affaires, mais elle a gardé serré dans la main un paquet blanc. Les flics la regardaient d'un air pensif.

— Et qu'est-ce que c'est que vous avez là, mademoiselle ?

— C'est à moi.

— Montrez-moi, s'il vous plaît.

— Non ».

Elle s'accrochait à ce paquet si fort que les jointures de ses doigts en étaient blanches, et elle disait « Non » tout bas.

Les flics insistaient. Un d'eux, le plus costaud, la tenait par les bras et un autre essayait de lui arracher le paquet. Mais rien n'y faisait. Elle a poussé un cri semblable au hurlement d'un animal sauvage et tous les deux, au même moment, ont retiré leurs mains. Ils étaient rouges, haletants. Zoé, muette, les dents serrées, les regardait. Je n'avais encore jamais vu une telle inflexibilité sur le visage d'une femme. Puis le costaud, en voyant qu'elle n'avait rien, est revenu à la charge. Il n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à elle qu'elle a roulé par terre et tout le poste a retenti d'un terrible hurlement. Je ne suis pas le seul à avoir eu la chair de poule.

Enfin Zoé s'est calmée, elle est restée allongée, recroquevillée sur le carrelage nu, sans donner signe de vie. Puis elle s'est relevée, les yeux secs et brûlants, on aurait dit qu'elle ne voyait personne autour d'elle. Dans le paquet qu'elle continuait de serrer dans sa main, on apercevait des chiffons (féminins, je présume) je n'ai pas cherché à en savoir plus. Plus personne ne s'est aventuré à l'approcher.

Après qu'on nous a laissé partir tranquilles, on a pris la navette et on est rentrés chez nous. Au moment de nous quitter, j'ai sorti de ma poche intérieure gauche ce qui restait de l'argent que Zoé m'avait donné à garder. Elle a tout recompté et elle a dit :

« Il n'y a pas tout.

— Pas tout ? » Je ne m'attendais pas du tout à cela, mais ce qui m'a le plus surpris, c'est le calme de sa voix et l'air sévère qu'elle affichait.

J'ai pensé : Ce qui vient de se passer ne l'a pas adoucie.

Elle a répété : « Pas tout », et à son tour elle a sorti de sa poche une petite feuille très détaillée, un quart de feuille format écolier à carreaux, couvert d'une petite écriture serrée. C'était la liste de ses dépenses, et en face des chiffres. En bas elle avait tracé un trait bien droit et indiqué le total. Il me semblait qu'on me jouait un tour grossier, absurde et complètement dépourvu d'humour. Elle a continué comme si de rien n'était : « Je t'avais donné N hryvnias. Voilà toutes mes dépenses. Fais le compte.

Machinalement, je lui ai pris la feuille des mains.

« Maintenant tu me donnes tant de hryvnias et tu me dis que c'est le reste. Le solde devrait être non pas ça, mais ceci ». Elle pointait du doigt un certain chiffre.

Je restais là hébété. Sans trop savoir à quoi cela pouvait servir, j'ai parcouru des yeux la liste et j'ai recompté l'argent une fois de plus.

Je réalisais seulement à ce moment-là que, en prenant son argent au début de notre voyage, je ne l'avais pas compté, considérant cette affaire entre nous comme une brouille. Je lui ai rendu sa liste et j'ai dit :

« Zoé, je ne sais pas au juste quelle somme il y avait au départ, mais... J'ai mis ton argent dans ma poche gauche, et le mien dans la droite. Et – tu te souviens – quand tu achetais quelque chose, je sortais de ma poche gauche et je te donnais la somme nécessaire. N'est-ce pas ?

— Oui. Elle avait toujours la même voix égale et tranquille.

— Quand j’achetais quelque chose pour moi — je ne sais pas si tu l’as remarqué — je prenais l’argent dans la poche droite. On s’était mis d’accord à l’avance pour ce qui est de nos dépenses communes, chacun mettait un tiers. N’est-ce pas ?

— Oui.

— Tu as tenu compte de ces dépenses ?

— J’en ai tenu compte ». Il n’y avait pas l’ombre d’un doute ni d’émotion dans sa voix.

Je l’aurais mise en pièces pour cette impassibilité. J’ai demandé, aussi doucement que possible :

« Et qu’est-ce que tu attends de moi maintenant ?

— Tout l’argent n’est pas là, a-t-elle dit comme si elle ne m’avait pas du tout écouté. Et d’un geste énergique elle secouait devant moi sa petite feuille.

— Je ne sais pas, Zoé, je ne sais pas... peut-être que tu t’es trompée dans tes comptes ?

— Je ne me suis pas trompée, a-t-elle rétorqué.

— Tu veux que je te rembourse la somme qui manque ?

La somme qui manquait n’était pas très importante et j’étais presque prêt à la lui rendre, rien que pour en finir avec cette conversation.

— Je n’ai pas besoin de ton argent, a-t-elle dit en me regardant obstinément dans les yeux. Mais tout l’argent n’est pas là.

J’avais du mal à me retenir de crier : Mais qu’est-ce qu’il te faut à la fin, Zoé ? L’ambiguïté de sa réponse m’avait mis hors de moi. Pourquoi diable m’as-tu refilé ton argent ? Je n’ai pas pu tenir et j’ai crié :

« Ce n’est pas une question d’argent, tu comprends ? Tu comprends que maintenant je passe pour un voleur et un malhonnête ? »

Elle a eu peur de ma voix, visiblement, ou bien elle avait une autre raison inconnue de ne pas insister. Nous sommes restés en face l’un de l’autre une minute, je la regardais en face, mais je n’arrivais pas à déterminer si elle pensait réellement que j’avais pris l’argent. J’étais furieux contre elle et maintenant j’étais décidé à ne pas lui donner un sou.

Je me suis senti mal après cette conversation. J’avais rarement éprouvé un tel sentiment en face de quelqu’un. Avec Zoé, c’est toujours comme ça, ça finit par une connerie.

Elle ne m’a jamais reparlé de cela, et nous nous parlons normalement depuis longtemps, mais je ne sais toujours pas ce qu’elle avait dans la tête ce jour-là. Je soupçonne même (c’est une idée qui vient de me traverser l’esprit) que tout ce cirque, c’était uniquement pour se rendre intéressante. Ensuite, la vie a repris son rythme. La dépression de Zoé ne s’est pas arrêtée là, elle a mené la même vie malheureuse qu’avant. Jusque là j’avais de la compassion pour elle, et je crois bien que j’étais le seul des jeunes à lui adresser la parole, non pas sur des sujets importants, mais comme cela, pour des bricoles, histoire de soutenir quelqu’un dans sa solitude. En tout bien tout honneur, bon, tu comprends... Mais après cette histoire, je me suis mis à l’éviter, pour ne pas dire à la fuir.

Je suis retourné voir Valéry au monastère. A cette époque-là, il était déjà devenu prieur sous le nom de Lucien. Au monastère, c’était toujours pareil : les mêmes murs tapissés, la même boîte de conserve pour le thé, le même ennui. Mais Valéry ne s’ennuyait pas, il était même plutôt joyeux. D’ailleurs c’était son trait de caractère principal, ne pas se décourager, quoi qu’il arrive. Quand je suis arrivé, je suis allé à l’office, comme il se doit. Au monastère le service divin dure six heures : je ne sentais plus mes jambes.

Après l’office, je suis allé voir l’archimandrite pour recevoir sa bénédiction. Il s’est mis à m’interroger : qui j’étais, d’où je venais, qui je venais voir... un bel homme : grand, mince, un visage d’icône. J’en ai déduit que les monastères rassemblent l’élite de la nation. Si c’étaient des femmes, ce seraient des cygnes, plus belles les unes que les autres. Et les hommes, des gaillards pleins de santé.

Et voilà que pendant que nous parlons, et qu’il cherche à me percer à jour, en m’écoutant si attentivement qu’on dirait que chacun de mes mots est important, Valéry arrive par derrière, me prend doucement par le coude et me tire violemment en arrière.

« Qu’est-ce que tu veux ? dit-il à l’archimandrite. Et le voilà qui s’emporte après lui en le fusillant du regard. De quoi tu te mêles ? C’est moi qu’il est venu voir ».

J’ai suivi Valéry sans bien comprendre ce qui se passait. J’étais partagé entre des émotions contradictoires : la gêne, l’étonnement, la honte et je ne sais quoi encore. Valéry m’engueulait tout en marchant : « Sacré ballot ! Il te met le grappin dessus et toi, tu marches dans son jeu. Gros naïf ».

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je me doutais bien que tout n'était pas blanc au royaume de Danemark, mais à ce point-là... Encore une chose qui m'a étonné : le monastère se trouve sur une colline, pas très haute, mais pittoresque ; et juste au-dessous il s'est ouvert une plage... de nudistes !

Il s'est écoulé un an ou presque. J'étais chez moi un soir, j'entends frapper. J'ouvre, je vois le père Lucien sur le seuil. La barbe en pointe, les yeux plissés, en manteau : Lénine en exil, à s'y méprendre ; il ne lui manque plus que la casquette sur la tête

« J'ai été défroqué, dit-il.

— Comment ça ?

— A ce qu'on m'a dit, pour « caractère impulsif et conduite inconvenante. »

Il a entrepris de me raconter : « Ils sont venus un soir à quatre dans ma cellule, il m'ont tordu les bras, les jambes, ils m'ont coupé la barbe et ils m'ont jeté dehors. Et le plus vexant, pourquoi de cette façon ? Ils me l'auraient dit, je serais parti de moi-même. Mais non, il fallait absolument m'humilier. C'est la coutume.»

Il était là, désemparé, comme une âme en peine.

« Je vais aller voir le père Vladimir, dit-il. Je lui demanderai de me prendre à son service. »

Et après, tu sais ce qui est arrivé : le père ne l'a pas pris. De chagrin, Valéry s'est mis à boire.

J'é mets un doute : « Chagrin, chagrin... on l'a chassé du monastère. Est-ce qu'il faut se mettre à boire pour ça ? Il me semble qu'il faut déjà avoir une tendance naturelle.

— Qu'est-ce que c'est qu'une tendance naturelle ? C'est un potentiel qui se concrétise dans certaines circonstances. C'est l'impulsion qui est importante, la première incitation. Valéry n'était pas un ange, loin de là. Non pas qu'il ait eu un penchant pour la boisson. Mais dans le monde laïc, on ne trouve pas autant d'amour propre, d'ambition et de vanité que chez lui. En l'observant quelque temps, j'avais vu mes soupçons les plus sombres se réaliser : ses châteaux en Espagne s'étaient effondrés, ses idéaux avaient fondu... Non, je ne cherche pas à l'excuser.

Ensuite j'ai perdu Valéry de vue pendant longtemps. On ne se voyait plus, parce qu'il commençait à fréquenter des milieux très particuliers, je dirais même très spéciaux, et à côtoyer des individus tombés très bas. Pour te donner une idée de sa vie à cette époque, je vais te raconter un événement. Tu te souviens, je t'ai parlé de Vania, mon ami d'enfance ?

— Celui qui avait un drôle de nom, comme Di...dé... délinquant...

— Oui, tu as raison, quelque chose de bizarre. Il s'appelait Delibadzoğlo. Je me suis intéressé à l'origine de son nom, et j'ai trouvé entre autres choses que Delibadzoğlo, en turc, cela veut dire « fils du guerrier sauvage ». Et tu sais qui on appelait les guerriers sauvages ?

— Les sauvages, sûrement.

— Pas tout à fait. Quand les khazars attaquaient les tribus aryennes, ils poussaient devant leur armée une foule de prisonniers barbares désarmés, et ce sont eux qu'ils appelaient les guerriers sauvages. La majorité mouraient, mais pas tous, semble-t-il, puisque le fils de l'un d'eux est parvenu jusqu'à nous. C'est pour information. Vania justifie son patronyme. C'est un brave gars, mais il a dans le sang des composantes incompatibles qui font de son caractère en un mélange détonnant : sa mère est biélorusse, et son père tzigane. Vania ressemble en tous points à un Biélorusse, il n'a rien d'un tzigane, sauf une certaine absence de scrupules... dans le choix des moyens de gagner sa vie.

Et sa sœur, Anka, elle, c'est une tzigane pur sang : noire, terrible, les yeux comme des braises. Il suffit que l'on rencontre son regard et elle traverse la rue pour engager la conversation, ce n'est même pas une conversation, d'ailleurs, mais un monologue désordonné et vide de sens. J'ai même peur de la regarder parfois, et si je vois de loin son visage de chouette, j'essaie de passer tout droit sans lui dire bonjour. Elle a une façon de te barrer la route pour que tu ne puisses pas te défilier, et elle te fixe avec son regard de folle, elle se met à parler fort, en tzigane, et à toute vitesse.

Elle jacasse en s'adressant à toi sans arrêt, mais elle ne pense pas un instant que tu puisses avoir quelque chose à dire. Elle ne s'arrête pas une seconde. On ne comprend rien à ce qu'elle dit ; à des mots isolés, échappés du contexte, on devine qu'il s'agit de choses de la vie quotidienne : des prix, des voisins, des enfants – bref, elle te raconte sa vie. Le ton de sa voix est agressif, à certains moments, ça se transforme en cris et en jurons, et plusieurs fois, j'ai eu l'impression, que si elle comprenait que je n'étais pas d'accord avec elle, elle me ferait la peau sur le champ. D'ailleurs il suffit d'écouter et d'essayer de s'enfuir à la première occasion.

Par mes amis j'ai appris, qu'Anka avait trompé l'un, soutiré de l'argent à un autre ; je ne parle même pas de l'argent qu'elle m'emprunte et que, bien entendu, elle ne juge pas utile de me rendre. Je suis même content de lui donner de l'argent. Quand elle se souvient encore de ce qu'elle me doit, elle m'évite, elle peut passer à côté de

moi sans me dire bonjour, et du même coup elle m'épargne sa compagnie. Mais pas pour longtemps. Au bout de six mois à peu près, Anka a oublié tout ça et notre relation sauvage peut reprendre. Je crois qu'on ne peut pas la juger... Chassez le naturel... Elle a beau vivre dans un monde civilisé, son tempérament tzigane est toujours là ; tu le chasses par la porte, il revient par la fenêtre.

Et pourtant, malgré la monstruosité de son apparence et de son caractère, j'éprouve pour elle une sorte de respect. C'est une tricheuse pas possible mais – aussi paradoxal que ça paraisse – elle n'a pas un gramme d'hypocrisie. Elle vit en parfaite harmonie avec elle-même et ne cherche pas à masquer ses manières de tzigane. Elle n'essaie pas le moins du monde de s'adapter au monde qui l'entoure et de paraître, pour ainsi dire, acculturée.

Mais pourquoi est-ce que je te raconte tout ça ? Parce que Valéry a un lien très direct avec cela.

Anka avait une fille, Tania. Une fois que je t'ai décrit la mère, il n'y a pas lieu de décrire la fille, je dirai juste que Tania est tout son portrait. La seule différence, c'est que l'une a quarante ans, et l'autre vingt ; et que la fille menait une vie extrêmement agitée, et la mère, plus tellement. Elles n'étaient mariées ni l'une ni l'autre.

Valéry s'était lié avec cette Tania. Il n'était pas fiancé, non, mais il allait chez elle... comme ça. Elle avait un appartement au deuxième étage en face de chez moi. Je ne te raconte pas le genre d'individus qui se retrouvaient là-bas, parce que je ne l'ai pas vu moi-même ; mais à en juger par les cris qu'on entendait par la fenêtre, c'étaient des vrais marginaux. Comment Valéry se comportait là-bas et à quel titre il y allait, j'ai du mal à l'imaginer, tellement il était peu fait pour ce milieu-là. Sa mère était une poétesse.

Un jour d'hiver, j'entends des cris, des injures, et quelques secondes après Tania et sa copine passent par la fenêtre, en tenue d'Eve ou presque. Je ne sais pas si elles avaient sauté toutes seules ou si on les y avait aidées. J'ai suivi leur trajectoire jusqu'au bout, non sans un frisson intérieur, mais je ne suis pas sorti vu qu'il y avait déjà foule.

Une quinzaine de jours plus tard, j'ai revu Tania, vivante et presque en forme, sauf qu'elle marchait avec des béquilles. Toute contente, comme si de rien n'était. Je la connaissais depuis toute petite, on avait joué ensemble des fois ; alors bon, je suis allé lui demander de ses nouvelles.

« Ben voilà, j'ai la jambe cassée, me dit-elle. Et ma copine, elle a juste une entorse, hi hi hi ! »

Elle a continué à vivre sur ce mode-là. Une fois, j'ai vu deux jeunes au crâne rasé qui sortaient du porche, ils portaient Tania dans les bras, et elle, elle riait, toute contente. Sa copine suivait en claudiquant derrière. Ils les ont mises dans une voiture et ils sont partis, joyeusement, avec la musique.

Après cela, il s'est passé quelque chose comme un mois et j'ai rencontré Valéry par hasard. Je n'aurais jamais cru qu'en si peu de temps quelqu'un puisse changer autant. Jusque là je le voyais seulement de temps en temps entrer ou sortir de chez Tania, mais maintenant je le voyais de près : pâle, les traits tirés, les yeux injectés, et sur tout le visage un désespoir à faire pitié.

« Alors, je lui dis, tu y vas toujours ? »

— Oui.

— Et Tania ?

— Elle n'a pas eu de chance : sa copine est entrée dans un bordel à l'étranger, et elle, elle est restée là à cause de sa jambe.

Je lui ai demandé : Tu n'envisages pas de revenir ? Et ça me faisait mal de le regarder, non pas parce qu'à l'époque, j'étais chrétien, mais comme ça, d'un point de vue humain.

— Si. Seulement tu sais, on veut se tirer. Là-bas, c'est plus possible. Il me reste un groupe de frères qui me sont fidèles. Comme tu me vois, là, c'est provisoire. On s'est déjà presque mis d'accord, on va se tirer et construire notre ermitage. C'est-à-dire, eux, ils vont se tirer ; et moi, je les aiderai.

— Ça alors ! Je ne pensais pas que les choses allaient prendre cette tournure.

— Je voulais aussi te demander : je peux donner ton téléphone aux frères, pour qu'on communique ? Parce que sinon, chez Tania... C'est pas terrible, et chez ma mère, je n'y vais presque jamais.

— Je lui ai dit oui. Une fois ou deux, il est effectivement venu : sérieux, à jeun ; il appelait quelqu'un, quelqu'un le rappelait. Je n'écoutais pas leur conversation.

Et là il s'est passé quelque chose : André s'est mis dans la tête de se marier, et il m'a demandé d'être son témoin. Mais quand j'ai su que le témoin de la mariée serait Zoé, j'ai pris peur et j'ai refusé catégoriquement. André avait beau être mon copain, je n'étais pas prêt à faire ce sacrifice. Il a compris, il ne m'en a pas voulu. On s'est dit que si ce n'était pas moi, Valéry serait d'accord.

Je ne me rappelle que la moitié de la noce. Après, seulement par morceaux. Je me souviens d'avoir chanté. Ensuite je me souviens de la nuit : je suis torse nu, je rentre chez moi, toujours en chantant, et je crois qu'il y a

quelqu'un avec moi. Je ne sais pas si j'ai rêvé ça, mais j'ai l'impression que ce moment-là est lié à l'image de Zoé.

Au reste, je me suis réveillé le lendemain vers midi. On sonnait à la porte avec insistance. C'était Valéry :

« Comment ça va ?

— Ça va, et toi ?

— Normal. Tiens, je t'ai rapporté ta chemise.

— Alors c'était toi ? J'étais bourré et tu m'as ramené ? Et moi, je croyais vaguement me souvenir de Zoé...

— Oui, elle était là aussi. On t'a ramené ensemble.

— Ah ! »

J'étais soulagé. Je l'ai invité à s'asseoir, j'ai sorti des cornichons du frigo. Il a refusé les cornichons. Et il ne me regardait pas en face. C'est là seulement que j'ai remarqué qu'il n'était pas dans son assiette.

« Tu as l'air bien sombre ? Je lui ai demandé : Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

— Je... il avait une espèce de tic...

— Alors ?

— J'ai séduit une fille.

— Comment ça, qui ça ? Raconte !

— Zoé. Il avait dit ça tout bas et il baissait la tête.

— Zoé ? J'ai failli crier. Comment tu as pu ? Non, ce n'est pas ce que je veux dire, c'est que... Comment tu as pu ?

— Mais comme ça. J'avais bu. Le démon m'a poussé... Il baissait la tête encore davantage.

— On est resté une minute sans rien dire.

— Laisse tomber, j'ai dit. Ne t'en fais pas. »

— Je lui ai raconté notre équipée à Kiev et comment elle nous avait demandé de prier pour qu'elle puisse avoir un enfant.

— Valéry s'est un peu ressaisi mais pas pour longtemps.

« Ah !... Il a eu un geste de la main : c'est égal, mon âme est perdue.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Avant Zoé, tu ne l'avais pas perdue ?

— Non.

— Et Tania ?

— Mais pas du tout ! Il s'était dressé d'un coup. Qu'est-ce que tu t'imagines !

— J'ai été surpris : Et puis après ?

— Nooon ! Valéry faisait des yeux ronds et secouait la tête. Tania, non ! Oui, je vivais là-bas... enfin, presque. Et puis alors ? Je ne voulais pas faire de peine à ma mère... qu'elle me voie comme ça.

Pauvre Valéry. Je l'ai calmé comme j'ai pu.

— Que faire, que faire maintenant ? Il se prenait la tête à deux mains il se balançait de droite à gauche.

— Je lui ai dit : Tu sais quoi, laisse tomber cette bande, ce sera le mieux. »

Là-dessus, nous nous sommes séparés.

Quelque temps après, Valéry est réapparu chez moi, sérieux comme tout et concentré. J'ai pensé que sûrement, le plan de fuite qu'il avait programmé avec ses frères était pour bientôt.

« Zoé est enceinte ». Il avait dit cela comme s'il prononçait son arrêt de mort. Puis il s'est assis dans un fauteuil et il est resté silencieux. J'ai demandé :

« Et maintenant ?

— Maintenant je dois me marier.

— On est resté un moment sans rien dire.

— Bon, si tu dois, marie-toi.

— Je vais me marier, a-t-il répondu d'une voix blanche.

Je ne suis pas allé au mariage. Je ne me souviens pas de ce qui m'a empêché, mais on m'a raconté après que la noce avait coûté très cher, la mariée avait une robe luxueuse. Le marié était bourré comme un coing. Zoé a un

papa arménien très riche. Je ne sais pas exactement ce qu'il fait, mais il possède des trucs. C'est lui qui a voulu tout ce luxe pour le mariage longtemps attendu de sa fille chérie.

Ils ont eu une fille, puis une deuxième. Avec de gros yeux et un gros nez, comme Zoé, de vrais clones de leur maman. Elles n'ont rien de Valéry ; on a l'impression qu'elles n'ont pas de père. Valéry s'intéressait peu à sa famille, il disparaissait de plus en plus souvent, apparemment il travaillait de temps en temps. Un jour il est venu me voir.

« Viens, je t'invite. Tu n'es jamais venu chez moi. On boira un coup. »

Il ne restait rien de son ancienne joie de vivre. J'ai hésité, mais j'ai quand même accepté l'invitation. Je n'avais pas envie d'y aller. Rien que de penser à Zoé et tout ça... Et pour quoi faire ? Pour faire la paix, sans doute, pour ne pas avoir l'air fier. En route on a acheté de la bière.

Zoé et lui habitaient au bout de la ville, près de chez sa mère, dans un deux-pièces au rez-de-chaussée. Quand on est arrivé, il y avait une petite lumière pâle dans l'entrée.

Zoé nous a accueillis en robe de chambre et en babouches, avec un torchon à la main. Depuis que je l'avais vue, elle n'avait pas changé : elle n'avait ni grossi, ni vieilli, mais tout son visage était devenu plus dur et plus décidé. Son regard m'a frappé : au lieu de l'abêtissement habituel, il y avait une insolence, comme si elle avait compris quelque chose d'important.

« Tiens, Zoé... C'est Oleg. »

Je ne sais pas pourquoi il me présentait. Elle m'a regardé sans rien dire.

— On va entrer. Il disait cela d'un ton mal assuré.

On est passé dans la cuisine. Valéry a pris dans le frigo un plat de côtelettes, j'ai sorti la bière. Je n'ai pas eu le temps de voir arriver Zoé. Je me souviens juste que la seconde d'avant elle n'était pas là et voilà qu'elle était là, cambrée, pareille à un serpent prêt à frapper. Le plat de côtelettes a volé par terre, s'est brisé en mille morceaux et en même temps retentissait un cri sinistre :

— Tu les as gagnées ? Tu as travaillé pour ces côtelettes ? Tu offres des côtelettes et nos enfants ont faim, monstre !

Valéry s'est tassé dans un coin, effrayé.

— Zoé, c'est Oleg...

Elle l'a giflé avec son torchon... En refermant la porte derrière moi, j'ai entendu des pleurs d'enfant et des hurlements d'orfraie.

Du temps a passé. Tania est morte toute jeune, à l'âge de vingt ans et quelques. D'une overdose, à ce qu'on a dit. Après l'histoire des côtelettes, je n'ai pas revu Valéry pendant près d'un an. Parfois j'entendais dire qu'il aurait quitté Zoé, et puis ces rumeurs étaient démenties ; ensuite quelqu'un l'avait rencontré quelque part ivre-mort. Une fois sa mère a téléphoné, pour me demander d'intervenir. Je m'entendais bien avec elle et on parlait souvent, d'art, surtout et... de choses et d'autres. Valéry, on parlait de lui en passant. Elle souffrait, sûrement, mais je ne posais pas de questions. Juste une fois, elle a mentionné qu'il s'était mis avec une femme qui avait presque deux fois son âge et qu'il n'était presque jamais chez lui.

Un jour, j'ai fait un rêve : je sautais en parachute, mais je n'avais pas de parachute. Cela ne me faisait absolument pas peur je me sentais merveilleusement bien et plein d'enthousiasme. Mais selon la logique du rêve, je volais non pas vers le bas mais vers le haut. Je regarde le ciel qui s'approche et soudain je remarque que quelque chose vole dans ma direction, quelque chose que je connais. Et brusquement je devine dans cette silhouette un autre parachutiste, Valéry. Nous nous rapprochons et nos mains s'accrochent. Nous sommes si contents et si légers, on fait des cabrioles, on se bat, on rit. Soudain je commence à réaliser que Valéry ne vole pas vers le haut, comme moi, mais vers le bas. Et il le comprend aussi. Son corps devient anormalement lourd, je ne peux plus le retenir et je le lâche...

Quelques jours après, la nuit, sa mère m'a téléphoné.

« Oleg... Oleg... elle pleurait à l'appareil, elle n'arrivait pas à finir ses phrases, ses sanglots l'étouffaient. Elle a fini par me dire entre deux sanglots :

« Retrouve Valéry.

Je ne demandais pas mieux, mais où ? Et qu'est-ce qui s'était passé encore comme catastrophe ?

— « Qu'est-ce qu'il a encore fait ? J'ai demandé.

— Rien... je ne sais pas... Ah, mon dieu, je ne sais pas !

— Mais qu'est-ce que vous avez ? » Son anxiété était communicative.

— Je n'en sais rien... elle continuait à sangloter. J'ai peur pour lui. Voilà déjà une semaine que personne ne l'a vu, ni moi, ni Zoé.

—Et avant, il s'en allait pour aussi longtemps ?

—Oui... c'est-à-dire, non. Il partait mais dans la semaine, il revenait au moins une fois. Si ce n'était pas ici, c'était chez Zoé. Ah, mon dieu, Oleg ! Et elle s'est remise à sangloter de plus belle.

— Nadejda Pavlovna, calmez-vous ! Nadejda.... Elle ne m'entendait pas. J'ai crié dans le téléphone : Où peut-il bien être ?

— Chez cette femme, sûrement.

— Quelle femme ?

— Ah, je ne sais pas, moi, Oleg. Mon dieu, retrouve-le, mon cœur va se briser !

— Je vais le retrouver ». Je m'efforçais de prendre un air sûr de moi. Même si je ne m'imaginai pas du tout où ni comment j'allais pouvoir le trouver. « Dites-moi seulement ce que vous savez de cette femme : son nom, son adresse, qui c'est ?

— Elle... Elle s'appelle Anna, et j'ai entendu dire que c'est une femme de mauvaise vie... »

Des femmes appelées Anna, je n'en connaissais qu'une. Si ce n'était pas elle, en tous cas elle devait connaître tous les endroits possibles et leurs patronnes.

Je me suis rendu aussitôt chez Anna Delibadzoğlo. Elle n'habitait pas loin, à deux pâtés de maison. Quand je me suis approché de la fenêtre au rez-de-chaussée, elle n'était pas couchée. J'ai frappé. On m'a ouvert. Sur le seuil Anna, ébouriffée, avec de larges mèches blanches dans ses cheveux noirs et le visage plus laid que d'habitude. Elle était un peu éméchée et ça ne l'étonnait pas du tout de me voir là :

« Oleg ! » Elle était contente, comme si j'étais de la famille. « Entre ! » Et elle a fait un geste large pour m'inviter à entrer.

Je n'étais jamais venu chez elle auparavant. La lumière du couloir n'était pas allumée mais avec celle du salon, on voyait quand même clair. Tout le passage était encombré par des tas de ballots, de boîtes, de malles, et j'ai trébuché trois fois avant d'arriver dans la pièce.

Là il faisait clair mais il régnait une puanteur pas possible, une odeur lourde et douçâtre de chair en décomposition. Elle m'était montée au nez depuis le seuil mais dans la pièce, c'était encore bien pire. J'ai réprimé tant bien que mal l'envie de vomir qui me prenait et je me taisais pour ne pas avoir à inspirer trop d'air. En revanche Anna avait mis en route son moulin à paroles et elle ne s'arrêtait plus.

Dans la pièce, il n'y avait en fait de meubles qu'un lit métallique de l'époque soviétique. Dans les coins il y avait des tas de choses entassées. En regardant mieux, j'ai vu des casseroles, des chiffons, des boîtes de conserves et des objets dont la destination m'échappait. Aux fenêtres pendaient des rideaux de tulle jaune sale. Mais le principal – juste au milieu de la pièce baillait un énorme trou dans le plancher. Ce trou était formé par des lattes cassées et allait d'un mur à l'autre, de sorte que l'on ne pouvait aller d'une moitié de la pièce à l'autre qu'en sautant par-dessus. Dans le monologue incessant d'Anna, j'ai compris qu'elle me demandait d'excuser le désordre.

Le lit était un peu bancal, l'un des pieds reposait sur quelque chose. Dessus dormait une fillette de cinq ou six ans, roulée en boule. La plus jeune fille d'Anna, qui ne lui ressemblait pas du tout. La petite, blanche et pâlotte, dormait tout habillée, sûrement à cause du froid. C'était d'ailleurs très bien, parce que c'était simplement impensable de faire dormir une enfant dans un endroit pareil.

Rien ne l'empêchait de dormir, ni la voix aigue de sa mère, ni la lumière vive, ni la position bancale du lit, dont il semblait pourtant bizarre qu'on puisse y tenir sans tomber. Et heureusement (ou malheureusement, peut-être) cette odeur épouvantable ne la gênait pas non plus. Peut-être que le sommeil était ici le seul moyen d'existence.

En me couvrant le nez avec la main et en essayant de respirer par la bouche, j'ai demandé à Anna d'où venait cette odeur. A ma grande surprise, elle a entendu la question et m'a répondu qu'elle n'en savait rien. J'ai senti que l'épicentre de l'infection se situait dans la région du lit, et je me suis mis à l'examiner de tous les côtés. Ne trouvant rien, j'ai soulevé le bord du torchon, qui servait de drap à la petite, et une telle puanteur m'a sauté au visage que j'ai failli perdre connaissance.

A même le sol, envahie par les vers, il y avait une tête de cochon en décomposition. J'ai rebaisé le « drap » et je suis resté une minute à me demander si j'allais vomir. A ce moment-là, Anna a claqué des mains et à ses exclamations, j'ai compris : La voilà, la tête ! Moi qui me demandais où elle était passée. Eh bien merci, Oleg : je voulais faire de la terrine en gelée et puis j'ai oublié ! C'est pour le nouvel an que je voulais la faire. »

Et ainsi de suite... Sa joie n'était pas feinte.

Ensuite je lui ai dit que je cherchais un camarade, Valéry. Est-ce qu'elle le connaissait. C'était un ancien moine qui vivait chez Tania un moment. A ma question, Anna a répondu par un rire obscène. Elle s'est

approchée d'une porte que je n'avais pas remarquée jusque là, et l'a ouverte toute grande. C'était une chambre à coucher. Il y faisait sombre comme dans l'entrée, mais l'odeur y était moins atroce.

Dans un coin j'ai distingué quelques planches assemblées en forme de lit, et dessus un homme en pardessus couché en chien de fusil. Aux contours de la tête et du dos, et à toute sa silhouette chétive, j'ai reconnu Valéry. Je me suis assis sur le bord du « lit » et je lui ai touché l'épaule. Il a répondu par un gémissement d'homme ivre. Tant bien que mal, je l'ai assis et je l'ai retourné sur le dos, ce qui ne me demandait aucun effort parce qu'il était extraordinairement maigre et léger. Il a entrouvert les yeux et a remué les lèvres. Je lui ai dit :

« Amène-toi, ta mère a téléphoné.

Je l'ai pris sous les bras et j'ai essayé de le soulever.

Il a rétorqué : « Non... » Et il me tirait vers le bas. « Boire un coup. »

Sur le tabouret à côté du lit il y avait une bouteille de vodka entamée, un verre vide et une boîte de confiture.

On n'a pas le temps ; il est arrivé quelque chose. Je mentais, en espérant éveiller chez lui le souci de la famille. Peut-être que cela le pousserait à venir.

« Boire un coup... » Il ne cédait pas et tendait la main vers la bouteille. D'une main tremblante, il versa dans le verre le reste de la vodka, à peu près un quart.

Il a demandé : « T'en veux ?

– Non. » J'avais décidé de ne pas discuter avec lui.

Je me suis dit : Qu'il boive, quand il n'y aura plus de vodka, il n'y aura plus rien pour le retenir ici.

D'une main tremblante, il a pris le verre et en a ingéré le contenu ; il a pris de la confiture dans la boîte, mais il n'a pas pu porter la cuiller jusqu'à sa bouche. La cuiller lui est tombée des mains, en faisant une tache sur le manteau. Il manquait d'air, et il s'est appuyé contre le mur.

Je lui ai touché l'épaule : « Tu m'entends ? Viens, ta mère a appelé, il y a quelque chose... »

Il s'est écroulé sur le côté. Je l'ai soutenu, tout en pensant que s'il commençait à résister, il allait falloir que je le porte. Mais il ne disait rien. Une main pendait sans force, et l'autre restait à demi pliée comme s'il tenait une cuiller. Ses doigts recourbés s'accrochaient à ma manche et cela m'a rappelé le rêve où nous tourbillonnions dans le ciel en nous tenant par la main. Son corps amaigri ne pesait presque rien, je sentais ses os minces à travers le manteau... Il m'a semblé que je tenais dans mes bras un grand oiseau abattu. J'ai essayé de le remettre sur pieds. Il n'a pas opposé de résistance, mais il m'a maladroitement glissé des mains. Il était mort.

Nadejda Pavlovna est morte un an après.

On est arrivés à Egorovka. Ces villages sont disposés en ligne, et j'ai remercié dieu que la route ne tourne pas trop et qu'elle soit la plupart du temps en bon état et sans trop d'ornières. Egorovka est un gros bourg mais anormalement vide. Nous l'avons traversé d'un bout à l'autre sans rencontrer personne. Le seul être vivant ici, c'est la vendeuse du magasin, mais même elle, on ne l'aurait pas remarquée si on n'était pas entrés. Le choix, à l'intérieur, était nul. De tout ce qui était présenté en vitrine on ne pouvait prendre sans risque que les petits pains et le varenetz⁷ (j'ai regardé la date de fabrication). Oleg a dit « Mangez en marchant, on n'a pas le temps de s'arrêter. » et Stiopa et moi, on a mangé les petits pains et bu le varenetz. Oleg, lui, ne mange rien, il dit que cela coupe les jambes.

Au centre du village sur la place déserte, pavée de dalles de béton, on est tombés sur un monument, ou un mémorial, ou je ne sais trop quoi, sauf que c'était une croix, une énorme croix grande comme une maison de deux étages, comme sur une tombe. Bon sang, ils l'ont décoré, leur village ! On est restés une minute sous l'effet de surprise et puis on a continué.

« Chut ! »

Oleg s'est arrêté et tend l'oreille.

Après avoir traversé plusieurs villages, on s'est arrêtés au bord d'un lac. Il était petit, de forme irrégulière, mais ce n'était guère surprenant. C'était le soir du deuxième jour de route et ce soir-là était plein d'un silence pas naturel. J'ai regardé autour de moi et je me suis rapprochée d'Oleg.

J'ai demandé tout bas : « Tu as entendu quelque chose ? »

Il a eu un geste de la main que l'on pouvait interpréter comme « Tais-toi et ne me dérange pas ». Et après une minute, il a quand même dit :

« Il faut qu'on trouve un endroit sûr.

⁷ Lait caillé cuit au four. [NdTr]

– – Sûr ? Le mot m'a fait sursauter. Il y a un danger qui nous menace ? »

Et je l'ai regardé dans les yeux.

Oleg n'a pas répondu. Je me suis recroquevillée, j'ai embrassé du regard le champ attenant au lac. Un champ, c'est un champ. C'était du maïs. Seulement il y avait un silence, comme il n'y en a pas dans la vie. D'habitude, il y a soit un oiseau qui crie, ou une branche qui craque sous les pieds...

Ouh, ouh, ouh ! Une ombre est passée au-dessus de nos têtes.

J'ai sursauté sans avoir le temps de finir mon idée. Puis je me suis rapprochée encore plus d'Oleg et j'ai demandé, anxieuse :

« C'est une chouette ? »

Il a répondu rapidement : Oui.

J'ai jeté un coup d'œil en coin à la plantation qui bordait le lac de l'autre côté. Une plantation, quoi.

« Bon, a dit brusquement Oleg. Il faut chercher un endroit. Et il est parti devant.

Avec Stiopa, on est partis aussi, mais moins vite et avec moins d'assurance. Au bout d'une dizaine de pas, Oleg a brusquement disparu de notre champ de vision, et ce n'est qu'après un instant qu'on a deviné qu'il avait plongé dans les hautes herbes.

Tout d'abord cela nous avait paru un mur de verdure compact, mais en réalité, c'étaient des arbustes et de jeunes arbres qui poussaient très serrés comme dans la jungle.

« Venez par ici ! » La voix sortait des hautes herbes.

On s'est frayé un chemin derrière Oleg à travers la végétation luxuriante et bientôt on est arrivés dans une petite clairière pleine d'herbe jusqu'à la ceinture. Ici et là poussaient de jeunes arbustes. Ma première question, a été : où avait-il l'intention de planter la tente et pourquoi avait-il choisi précisément cet endroit ?

« Il faut tout nettoyer. Oleg s'activait dans l'herbe haute.

— Comment ? demanda Stiopa, surpris.

— A la hachette, Stiopa, à la hachette.

En faisant le tour du repaire, j'ai demandé :

— Oleg, tu es sûr qu'il faut s'arrêter ici ?

— Absolument ; ici, on passera inaperçus.

Mon cœur a bondi.

– – Inaperçus de qui ?

— Ne pose pas de questions idiotes. De toutes les bêtes et les oiseaux, et des gens malintentionnés. Va plutôt chercher du maïs. Non, attends ! Stiopa, allez-y tous les deux. Je vais me débrouiller ici. »

Ce n'était pas si urgent de m'arrêter. J'étais là comme clouée sur place et je n'envisageais même pas de bouger. Stiopa est sorti des herbes sans un mot et je l'ai suivi. J'ai arraché du maïs en m'efforçant de toujours le garder dans mon champ de vision. Je me disais : il n'a pas peur ? Alors... Et de quoi j'aurais peur, hein ? De la Baba-Yaga ? C'est du délire. Et je regardais à droite et à gauche.

Après avoir cueilli une grande brassée de maïs, on est revenu au repaire. Il y avait maintenant une « entrée ». Oleg avait abattu un arbuste d'un côté et un petit arbre de l'autre. Il avait eu le temps de nettoyer la clairière, petite mais maintenant confortable, entourée d'un mur de verdure.

Comment avait-il pu faire tout ça si vite ? On aurait cru qu'il y avait du travail pour deux bonnes heures.

Oleg et Stiopa ont tassé l'herbe sur une petite surface et monté la tente. Tout allait si bien et si simplement qu'on ne pouvait pas imaginer mieux. C'est vrai qu'Oleg s'énervait un peu et se dépêchait. J'ai demandé :

« Qu'est-ce qui nous presse tant que ça ? »

Il m'a répondu :

« Le soir va bientôt tomber et après, ce sera la nuit.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça explique ? » Je n'avais pas tout compris, mais j'étais presque rassurée.

Oleg a pris ses dispositions :

« Fais cuire le maïs, Stiopa et moi, on va essayer de poser des lignes ».

Je dresse l'oreille à sa façon de prononcer mon nom. Il a dit « Julia », il doit être contrarié ou bien il est simplement énervé ? Quand il est dans son humeur habituelle, il dit « Julitchka ». J'ai demandé :

« Mais... vous partez tous les deux ? »

- On revient tout de suite.
— Et comment je fais pour prendre de l'eau ?
— Avec la marmite, dans le lac.
— Mais comment je vais y arriver ? Et si je... si je tombe ?

Oleg s'est radouci.

« D'accord, Stiopa, reste. Faites du feu et faites cuire le maïs. »

Stiopa, sans rien dire comme tout ce qu'il a fait jusque là, a commencé à empiler du bois pour le feu. En dessous il mettait les grosses branches, et les plus petites dessus, et il a jeté dessus de l'herbe sèche qu'il arrachait de sous ses pieds. Il a approché une allumette, mais par un de ces caprices des lois du monde physique, le feu, à peine allumé, s'est éteint. Il n'y avait pourtant pas de vent ni d'humidité, et pourtant il ne brûlait pas.

« Laisse-moi faire !

Ça m'a agacé de le voir faire ses efforts absurdes. Il m'a regardé et sans rien dire, il a continué d'allumer allumette sur allumette.

— Tu as fait vœu de silence ?

J'ai attendu sa réponse et puis :

— Tais-toi autant que tu veux, mais il faut quand même qu'on mange un jour. Personnellement, j'ai faim ».

Stiopa était inflexible. J'ai pris nerveusement la marmite et en oubliant que j'avais peur, je suis partie chercher de l'eau. Je suis allée à l'endroit du lac où l'eau était la plus transparente, et je me suis penchée avec ma marmite dans les mains. Je n'avais pas touché l'eau qu'elle s'est mise à trembler devant mes yeux, à dessiner des ronds comme si on avait jeté un caillou. Je me suis immobilisée mais les ronds continuaient. J'essayais en vain d'y saisir mon reflet. Je n'avais pas peur, seulement de la curiosité. Voici mes yeux, deux taches sombres décolorées, ils tressaillent et se fondent en un éclat argenté... Voici mes mains, tenant la marmite... Mes cheveux... J'avais des nattes ! J'ai passé la main là où elles auraient dû être pour m'assurer qu'elles n'y étaient pas. Je scrutais ce reflet et j'aurais juré que cette fille me dévisageait elle aussi. Elle portait une robe de couleur moirée et quelque chose brillait dans ses cheveux. J'en ai eu une bouffée de chaleur et aussitôt après des sueurs froides.

J'ai brisé résolument ce reflet avec ma marmite. C'étaient sûrement les nerfs. Cela arrive. Oleg disait qu'il ne fallait pas aller au-delà de ses forces sous peine de prostration et apparemment... d'hallucination.

Oleg, qui avait posé sa ligne, sortait de l'eau tout mouillé. La soirée était fraîche, et je tremblais rien qu'à le regarder. Je lui ai raconté les nattes, les ronds dans l'eau et le reflet qui me dévisageait.

« Pourquoi est-ce que je t'ai envoyée ? Pourquoi tu troubles l'eau au lieu d'en prendre tout simplement ?

— Et Stiopa n'arrive pas à allumer le feu ! Je me sentais au bord de la crise de nerfs.

— Et on compte sur vous pour faire la cuisine ! Non, mais quand est-ce qu'on va manger ? La nuit ? »

Il est parti à grandes enjambées en direction de notre refuge. Je trottais derrière lui en essayant de ne pas éclauser. Je ne serais pas restée là une seconde de plus.

Stiopa en était toujours au même point.

« Donne voir ! »

Oleg lui a presque arraché les allumettes des mains. Il en a allumé une négligemment, l'a approchée de l'herbe sèche, et une flamme vive a jailli, qui a tout de suite pris dans le bois.

J'ai nettoyé le maïs pour le mettre dans la marmite.

« La gamelle est un peu petite, il n'y en aura pas assez pour trois. Il faudra en faire cuire deux fois.

— Eh bien on en fera cuire deux fois », a dit Oleg en s'installant auprès du feu. Il s'était allongé, et le feu lui faisait du bien après l'eau froide du lac.

Enfin, la marmite bouillait sur le feu, le maïs cuisait, et nous enveloppait d'un avant-goût du repas longtemps attendu. J'allais pour déplacer le couvercle quand j'ai regardé Oleg et de surprise j'ai renversé la marmite sur le feu. L'eau s'est répandue et a éteint le feu à moitié. Mon cri a fait sursauter Oleg. Deux grands yeux me fixaient. Il était sur le point de me crier dessus à cause de la marmite renversée, et puis soudain il a pris peur lui aussi.

« Qu'est-ce que tu... qu'est-ce que tu... ?

— Pourquoi tu... pourquoi tu... » Je n'arrivais pas à maîtriser ma voix.

Oleg me dévisageait intensément :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais tu es tout blanc ! » J'étais pleine d'épouvante : « Tu as les cheveux tout blancs !

- Julia, mais qu'est-ce que tu as ? Je suis tout blanc, je suis tout blanc. Comment tu veux que je sois ?
— Ne parle pas comme ça !
— C'est bon. Et toi, ne prends pas peur comme ça, d'accord ?
— Je n'ai pas peur. Mais avant tu n'étais pas comme ça ».

Il a réfléchi et puis il a dit : « Bon, et puis après ?

— Et maintenant tu as des cheveux tout blancs.

— C'est tout ?

J'ai hurlé : C'est tout ???

— Du calme, du calme. » Il chuchotait en me prenant fermement par les épaules. « Bon, j'ai des cheveux blancs. Stiopa, a-t-il dit d'une voix enjouée, Julia a peur parce que mes cheveux sont blancs. Qu'est-ce que tu en penses, c'est très bizarre ? »

Stiopa s'est contenté de hausser les épaules.

Ils pensent que je suis folle. Maintenant il fait nuit. Ils dorment, et moi j'écris. Oleg croit que je ne vois pas. Il pense que je ne vois pas comme il a changé ! Il espérait que dans l'obscurité, je n'allais pas le remarquer. Et il veut encore me persuader que tout va bien ! J'écris à présent pour que demain matin, je n'ai pas l'impression d'avoir rêvé. J'ai les idées claires et rien n'est confus dans ma tête. Je sens des frissons et la fièvre, mais je ne délire pas. Pourquoi est-ce que Stiopa ne remarque rien ???

Chapitre 13

Le soleil descendait lentement sur l'horizon. En novembre, à quatre heures de l'après-midi, il commence déjà à faire sombre, et Tamara Borisovna aimait admirer le couchant sans allumer la lumière. Le soleil inondait le bout du ciel d'une couleur framboise qui progressivement tournait au lilas, puis au violet et quelque part au-dessus de sa tête s'achevait en bleu nuit.

Une moitié du ciel était plus intéressante. Elle jouait des couleurs de cette palette particulière, propre à la nature vivante et qu'aucun peintre ne pourrait égaler.

« A chaque fois, elles créent un monde nouveau, pensait-elle, mais elles n'avaient encore jamais dessiné celui-ci. »

Dans sa jeunesse, Tamara dessinait. Tout ce qui se présentait, là où cela se présentait, le plus souvent sur de grossiers carreaux de faïence que son père lui mettait spécialement de côté. Elle dessinait au charbon en rêvant de vraies peintures à l'huile, de grands arbres, des forêts, parfois des fleurs.

Elle se rappelait très bien un de ces dessins : une frêle jeune fille dans une robe toute simple, debout dans un grand espace vide. Derrière elle on voit de rares roseaux et des marécages. La fille se tient bien droite et regarde le spectateur droit dans les yeux. Ses cheveux raides lui tombent droit sur la poitrine. Elle a les bras minces, les traits fins... On dirait que cette rectitude ne lui est pas naturelle et qu'elle en vacille sur ses jambes. Sa maigreur est telle qu'elle paraît transparente.

D'où était venue à Tamara l'idée de ce dessin, elle n'aurait pas su l'expliquer, car en général, elle n'aimait guère dessiner des portraits.

Dans ce qu'il y a de plus reculé en Sibérie, plus haut que le Baïkal, dans un coin perdu de la taïga, tellement perdu que cela fait peur rien que d'y penser, se tenait – et se tient encore aujourd'hui – le village de Bounbouï. Une vie simple, des gens simples : l'été ils faisaient le flottage du bois sur la rivière Tchouna, l'hiver, ils restaient à la maison en attendant que passe le froid atroce. Pour aller en voiture à cheval au chef-lieu le plus proche, il fallait environ trois heures.

Boris Alexiéévitch était connu dans le village. C'était le comptable. De ses quatre filles, Tamara était sa préférée, et il l'appelait d'un nom à lui, Khatomtcha. Khatomtcha aidait son père pour tout : pour préparer le bois, à la pêche, à la chasse. Ensemble ils remontaient la rivière sur plusieurs kilomètres pour trouver des champignons et de l'ail des ours. Ensemble ils sciaient des poutres avec le godendard. A treize ans, elle conduisait seule le canot à moteur et accompagnait son père dans la taïga. Son père était à moitié bouriate.

La mère, Alexandra, était d'une famille de déportés, les Smoline. Des quatre sœurs, Nadia était d'une incomparable beauté. Toutes avaient reçu de leur père en héritage une peau dorée et hâlée, mais Nadejda faisait exception : blanche comme un cygne, les yeux bleus, elle se distinguait de ses sœurs par la majesté de sa

démarche, son raffinement et son esprit. En un mot, c'était l'espoir de toute la famille. Sa taille, son maintien, qui se remarquaient de loin, frappaient à mort les gars du pays. L'aînée, Rimma, était pensive et raisonnable ; elle portait des lunettes et les cheveux courts. La cadette, Albinka, était une prunelle vive et riieuse.

Tamara, elle ne savait pas comment elle était. Ses sentiments étaient sans prétentions. Elle riait quand elle avait envie de rire et pleurait si elle avait envie de pleurer. Plus que tout elle aimait sa sœur, la belle Nadejda, à qui elle confiait tous ses secrets. Devenues jeunes filles, les sœurs rêvèrent d'aller à la ville, mais Tamara décida que non, jamais de la vie. Comment aurait-elle pu quitter la taïga, la neige immaculée jonchée de canneberge écarlate que l'on ramasse à la pelle ? La Tchouna rapide, qui même en été n'est jamais fraîche mais toujours glacée ? On distinguait au fond chaque caillou, et les marmites amenaient des bouillons jusqu'à la surface. Mais qui aurait dit, à l'époque, que toutes les sœurs finiraient par rester là, et que Tamara s'en irait pour toujours, non seulement à la ville, mais à l'autre bout du continent ?

Tamara avait toujours pensé qu'elle grandirait, qu'elle commencerait à gagner de l'argent et qu'alors, elle s'achèterait de vraies peintures à l'huile. Les yeux fermés, avant de s'endormir, elle passait en revue avec avidité et dans les moindres détails les sujets qui naissaient dans sa tête. C'est avec cet objectif – gagner de quoi s'acheter des couleurs – qu'à quinze ans, elle alla travailler au flottage, pour tirer les troncs avec une gaffe.

Une grande famille : sept enfants, tous à un an d'intervalle.

Dans la maison des parents, on préparait pour l'hiver des *pelmenis*⁸. Le père faisait deux seaux de farce en passant à la moulinette, en même temps que la viande, des feuilles de laurier séchées ; il faisait cela longuement, sans se presser. Ensuite il ajoutait du poivre en grains et du sel. Le poivre en grains, c'était la condition *sine qua non*, qui rendait la farce non pas piquante, mais juste aromatisée ; mais quand on mange des pelmenis avec cette farce-là, et que l'on tombe sur un grain de poivre entier, on a la bouche remplie d'une vague brûlante de plaisir presque insupportable.

Ils pétrissaient une pâte délicieuse, et toute la famille, soit neuf paires de mains, s'employaient à confectionner les pelmenis. Il y en avait tellement qu'on ne savait plus où les mettre, alors, quand une série était prête, Tamara sortait faire le tour de la maison et jetait les pelmenis dans la neige. Un des frères passait ensuite les ramasser et les tasser dans un grand sac de toile. Ils tombaient là-dedans en se heurtant comme des cailloux. L'hiver, les sacs étaient conservés dans la grange.

Il y avait encore une délicieuse recette : les œufs glacés. On mettait les œufs frais pondus sur une étagère dans la grange froide, et ensuite on les récupérait, on les écalait et on les mangeait comme une glace. Le jaune surtout était délicieux ; il ne gelait pas comme le blanc, jusqu'à avoir la consistance de la glace, mais se transformait en une masse dure et grasse. C'est cela qui était le meilleur, quand on arrivait au jaune.

Le soir, dès qu'il commençait à faire nuit, on allumait une veilleuse et dans la pénombre, on racontait toutes sortes d'histoires. On se réunissait en famille, parfois il se rassemblait dans leur isba jusqu'à vingt personnes, en comptant les enfants. Une des voisines savait lire. Elle ne venait pas souvent, s'installait dans un coin et commençait à raconter. Dans l'ensemble, c'était des histoires lues dans des livres d'écrivains soviétiques sur la vie des ouvriers et des paysans, mais elles étaient si claires et si détaillées qu'ensuite, en y repensant, Tamara ne se souvenait plus d'où lui venait cette histoire, si elle l'avait rêvée ou si c'était réellement arrivé dans leur village.

A l'orée du village de Bounbouï était installé un groupe électrogène local ; on le mettait en marche le soir quand le club recevait un film. Au printemps de 1968 il y eut l'électricité dans toutes les maisons ; lorsque le soir tombait on pouvait rester à coudre ou à lire sous la lampe. Mais la vraie révolution, ce fut quelque temps après, lorsque arriva chez les Baltourine le premier téléviseur, cela, c'était un miracle, en vérité !

Un jour d'hiver, il se produisit un événement extraordinaire. Au plus fort de l'hiver, alors que la neige arrivait à hauteur de la taille, et que la tempête hurlait à faire peur, un homme errait sur la route. Il errait depuis longtemps, trébuchant et tombant presque à bout de forces, et seule la peur de geler sur place lui réchauffait le sang dans les veines et le forçait à se relever et à repartir. La tempête lui cinglait le visage sans pitié ; ses yeux et son nez étaient si pleins de neige qu'il avait du mal à respirer et qu'il ne voyait plus rien. Il savait qu'il devait aller quelque part par ici. Là dans ce coin de Sibérie, dans une prison située entre Sosnovy Rodniki et Bounbouï, se trouvait son père. Il était au bord du désespoir. Et la nuit tombait.

Boris Alexiéévitch coupa son épais tabac maison et se roula une cigarette épaisse comme le doigt. Il était grand et osseux, déjà plus tout jeune, il avait la cinquantaine, les pommettes saillantes et les yeux sombres sous les paupières lourdes et gonflées. Les filles avaient filé au club pour danser, aucune tempête ne les aurait fait rester à la maison, les garçons non plus. La mère avait fini de nettoyer et s'était couchée sur le poêle. Le père de

⁸ Sorte de raviolis.

famille buvait du thé tout seul, s'apprêtant à déguster son tabac épais et robuste. Son thé était tellement fort que même à contre-jour, il paraissait noir. Le thé se vendait au magasin local sous forme de disques pressés de couleur marron ; il le sciait en petits cubes et le buvait avec un peu de lait. Sur une soucoupe au milieu de la longue table frottée trônait une gourmandise : le sucre blanc aux reflets bleutés, coupé en morceaux. Il était dur comme la pierre et d'ordinaire on le trempait dans la tasse, mais Tamara aimait mordre dedans comme cela, cela lui plaisait d'entendre les morceaux craquer sous ses dents de neige. Ce soi-là, elle était restée à la maison. Sa mère et ses sœurs avaient lavé du linge depuis le matin dans un trou de la glace, au froid il avait durci et séché et il ne restait que le plus facile : le repasser au fer électrique.

A travers la bourrasque on entendit Tempête aboyer. Boris Alexéievitch tendit l'oreille, Tempête ne se taisait pas. « Ça ne ressemble pas aux voisins », pensa-t-il, et il sortit dans l'entrée.

« Qui est là ? cria-t-il dans l'obscurité.

Devant le perron un homme chancelait.

– Vous pouvez m'héberger ? dit-il. Je me suis égaré.

– Eh bien entre, si tu t'es perdu. »

Boris Alexéievitch fit entrer l'inconnu dans la maison. D'où sortait-il, celui-là ?

« De Sosnovy, du train. »

L'homme se laissa tomber sur le banc, ôta sa toque de lièvre à oreillettes, libérant une touffe de cheveux bouclés châtain foncé. Il était venu avec un transport de bois, mais celui-ci bifurquait sur la route de Krasnoïarsk non loin de Bounbouï. Il avait fallu continuer à pied.

Peu à peu sa respiration se calmait et il parlait de façon plus régulière.

« Mais enlève donc ton touloup, et secoue-le dans l'entrée, sinon ça va couler partout. »

Mais l'inconnu, ayant senti depuis le seuil une vague de chaleur familiale l'envahir, se sentait si bien qu'il n'avait plus la force de bouger. Tant bien que mal, ses doigts réticents déboutonnèrent le touloup et il le jeta par terre. La neige, qui avait formé une croûte, se mit à fondre tout doucement et à couler en ruisselets qui formèrent sur le sol une flaque de dimensions moyennes.

« Pourquoi par ce temps de chien ? Tu aurais dû laisser passer la tempête. Boris Alexéievitch regardait son hôte du coin de l'œil.

– Je vais la laisser passer ... chez vous, dit-il avec un regard interrogateur.

– Eh bien oui. Et tu viens de loin comme ça ?

– D'Ukraine, je vais voir mon père au parloir.

– Très bien, dit son hôte d'un air satisfait, sans trop savoir de quoi il était satisfait : de ce que le fils aille voir son père au parloir, ou de ce qu'il vienne d'Ukraine, ou peut-être de ce que quelqu'un de nouveau soit arrivé au village, venant de loin, et que leur vie monotone soit sortie de son ornière, de son train-train habituel.

– Au parloir... Eh bien oui, c'est comme ça, dit Boris Alexéievitch, réfléchissant tout haut. Lui-même était allé jadis dans ces endroits où l'on va rendre visite au parloir. C'est bien connu, résuma-t-il. Qui n'y est pas allé ? Allez, Khatomtcha, donne de la soupe à notre invité. Il se tourna vers sa fille. Et essuie par terre. »

Khatomtcha était plus morte que vive. Elle était tombée dans le tourbillon vert transparent de ses yeux. Immobile, le fer à repasser à la main, elle n'osait plus faire le moindre geste, de peur de découvrir sa silhouette anguleuse.

« Comment est-ce qu'on t'appelle ? demanda enfin le maître de maison.

– Sania.

– Et moi, Boris. Boris Alexéievitch, » corrigea-t-il en pensant au jeune âge de son hôte⁹.

Au village il n'était plus question que de cela : le nouveau locataire des Katchikov, sourcil de zibeline, œil de faucon... Les filles de Bounbouï accouraient toutes pour le voir.

Un an passa. Sania s'était installé dans le village et ne pensait plus à rentrer chez lui. « C'est un endroit tellement merveilleux, disait-il. Qui est venu là une fois est perdu pour la vie. » C'était un pêcheur hors pair, comme on n'en trouvait guère dans tout le secteur, Il sortait des lottes d'un mètre de long et connaissait des endroits secrets ; les anciens le respectaient pour cela bien qu'il n'eût encore que vingt-cinq ans. On l'embaucha pour travailler au flottage. Ainsi son père abattait les arbres d'un côté de la palissade, et lui de l'autre côté les acheminait, c'est ainsi qu'ils vivaient.

⁹ L'appellation par le prénom et le patronyme est une marque de respect qui remplace notre « monsieur » ou « madame ».

Tamara se trouvait moche. Petite, plus petite que ses sœurs, elle se faisait l'effet d'une souris grise. « Ah ! Si j'avais les yeux de Nadejda, rêvait-elle en regardant dans le miroir ses perles d'un noir brillant. Comment pourrait-il m'aimer comme je suis faite ? »

Alexandre ne se dépêchait pas de choisir une fiancée. Il y avait beaucoup de filles au village, plus belles les unes que les autres, on ne savait où donner de la tête. Seulement Khatomtcha était la seule. La seule et unique, celle qui ne ressemblait à personne, petite brune timide. Dépourvue de cette rusticité paysanne dans les mouvements qu'ont les filles élevées en plein air, elle lui faisait l'effet d'un jouet fabriqué avec art.

Si bien qu'un jour ils vinrent trouver Boris Alexéievitch pour lui avouer que Tamara était enceinte. Le père n'avait rien à redire à un tel gendre, et de toute façon il était trop tard pour redire. Il n'y eut pas de noce, juste un modeste dîner en famille. Le conseil municipal leur octroya une maison dans une rue portant le curieux nom de Read, tout au bord de la Tchouna. En souvenir du soir où il était arrivé à Bounbouï la première fois, Sania prit un chien et l'appela *Tempête*.

Les enfants arrivèrent. D'abord un fils, et après lui, un an et trois mois plus tard, une fille, Julia, la préférée de son père. Très sérieuse, on n'obtenait jamais d'elle un sourire ni un mot gentil, elle avait l'air sévère, et même perfectionniste. Indépendante, elle semblait sûre d'une impunité qui lui venait on ne sait d'où et ne craignait aucune remontrance de ses parents. Des remontrances, il faut dire qu'ils ne lui en faisaient presque jamais. Une fois son père lui avait donné une gifle, plus par nécessité qu'autre chose, et il s'était aussitôt attiré un regard condescendant, qui n'avait rien d'enfantin et il avait eu l'impression qu'on lui pardonnait.

Quand sa fille était encore à l'école, Tamara Borisovna ne comprenait pas pourquoi sa Julia, si brillante, si intelligente, fréquentait Arina, cette petite fille minable et visiblement stupide. Leur amitié était même dangereuse à cause des mauvais penchants d'Arina ; on sait bien que les chiens ne font pas des chats.

Quelquefois elle demandait à sa fille :

« De quoi est-ce que vous parlez ?

– Comme ça, de n'importe quoi.

– Tu n'as pas l'impression que ton amie, comment dire... est un peu attardée ?

– Non. Julia évitait ces conversations et s'efforçait adroitement de les écouter.

– Mais qu'est-ce que vous avez en commun ?

– Rien de spécial.

– Mais elle n'a pas dix mots de vocabulaire ! C'était le dernier argument de la mère.

– Et puis quoi ? Par contre elle est sincère et fidèle. Et jamais elle ne te laissera dans la peine.

– Seigneur ! Mais de quelle peine as-tu besoin qu'on te tire ? s'alarmait Tamara Borisovna.

– Pas pour l'instant (vers la fin de la conversation Julia haussait le ton) mais pour l'amitié c'est important ! »

Ses craintes se révélèrent vaines. Arina grandit normalement, devint une fille posée et pratique qui ne courait pas les bals mais restait à la maison en rêvant d'une famille. Mais malgré le tour positif que prenaient les événements, Tamara Borisovna remarquait qu'Arina avec son bon sens et ses valeurs familiales, agaçait un peu sa fille. Elles avaient toujours des relations, mais année après année, l'intérêt de Julia pour son amie diminuait.

Quand elle fut au lycée, sa fille lui avoua :

« Tu avais raison. Comment est-ce que j'ai pu ne pas remarquer ces yeux vides, son air bête et sa façon de tordre la bouche d'un air méprisant ? Et ce gros rire de charretier... Oui, on est aussi éloignées l'une de l'autre que si l'on vivait non pas dans des maisons différentes, mais sur des planètes différentes ».

Tamara Borisovna se contentait de hocher la tête. C'est que justement à la même époque, Arina lui plaisait de plus en plus : positive, simple, elle disait ce qu'elle pensait, pas comme sa fille, qui avait toujours des réactions décalées, avait des secrets, faisait des histoires... En outre, Arina était très fiable, si elle promettait quelque chose, elle serait morte plutôt que de ne pas le tenir. Julia, elle, oubliait presque toujours ses promesses. Arina, on pouvait compter sur elle ; la vie lui avait appris à apprécier les gens. Julia ne se rappelait ni le bien, ni – heureusement pour elle – le mal. Elle vivait sa vie sans se soucier de quiconque et ne voulait avoir de relations qu'avec des gens intéressants. Elle planait... pensait sa mère en soupirant.

Mais les relations ne se défont pas comme cela d'un seul coup. Quand elles étaient amies, elles arrivaient chez l'une ou l'autre en toute simplicité, sans prévenir. Et quelque déçue qu'ait été Arina, une force d'inertie ou on ne sait quelle attente confuse la fit passer souvent chez son amie, comme cela, pour dire bonjour. Souvent

Julia n'était pas chez elle, mais sa mère était là – une femme de bon sens, intelligente, avec qui on pouvait parler de tout, s'épancher et même boire un verre de quelque chose de plus fort que le thé.

Chez Arina aussi un changement s'était produit : suite à une série de choses qu'avait faite Julia, elle s'était soudain aperçue que son amie était quelqu'un de superficiel, d'affreusement naïf, et qu'elle ne comprenait rien à la vie. Arina aussi voyait maintenant ce qu'elle refusait de voir auparavant et cela produisait à présent un effet de repoussoir : son amour propre, son incapacité à vivre pour les autres et son désir d'utiliser les gens. Elle y voyait le résultat d'un amour excessif des parents et elle fut définitivement déçue. Elle en fit même la remarque à Tamara Borisovna, en tant qu'amie : vous avez élevé votre fille, disait-elle... Oui, acquiesçait l'autre, tristement. Elle est devenue égoïste.

– Elle n'a pas connu le chagrin, ajoutait Arina in petto. Comment avait-elle pu la trouver intelligente, lui demander conseil, prendre au sérieux cette fille sans intérêt ? C'était juste une pétasse, une pétasse capricieuse qui ne connaissait rien de la vie ! »

Le point faible d'Arina, c'étaient les hommes. Soit qu'elle manifestât à leur égard des exigences excessives, soit qu'il y eut trop d'hommes sur terre, aucun ne lui plaisait. Il arriva un moment où elle commença à se considérer comme une vieille fille. Au même moment, Tamara Borisovna perdit son mari et elles restèrent toutes deux, célibataires et malheureuses, à se comprendre à demi-mot.

– « Quelle amie fidèle ! confiait la mère à sa fille. Quelle franchise !

– Même avec toute sa franchise, je ne vois pas bien de quoi on peut parler avec elle, disait Julia, sceptique.

– Tu ne comprends décidément pas comme elle est droite et simple.

– Cette simplicité, c'est pire que du vol.

– Arrête de ronchonner, ronchonne, disait doucement Tamara Borisovna. Elle a une qualité qui te fait complètement défaut : elle est toujours prête à rendre service et elle ne te laissera jamais tomber.

– Toujours et jamais ! On dirait un téléfilm. Et de quel mauvais pas est-ce qu'elle t'a tiré ? »

Ces souvenirs avaient apporté à Tamara un soulagement inattendu, et pour la première fois depuis la disparition de Julia, elle trouvait un peu d'apaisement. On sonna à la porte, la tirant de sa rêverie. Elle sursauta légèrement. Qui cela pouvait-il être ?

Sur le seuil, pâle, amaigri et sombre, se tenait le père André.

« Bonsoir, dit-il.

– Bonsoir. Entrez donc. Tamara recula pour le laisser entrer.

– Je revenais de l'église... J'ai eu l'idée de passer. Des fois que vous auriez quelque chose... Il la regardait avec un faible espoir.

Tamara Borisovna secoua la tête tristement.

– Oui, je n'y croyais pas trop, mais vous savez ce que c'est... Lioudotchka, elle... En ce moment il ne lui faudrait pas d'émotions. Elle n'arrête pas de me demander si on n'a pas de nouvelles. »

Sa femme en était au troisième mois de sa grossesse.

Comme le temps s'étire lentement quand on attend. Attendre un enfant qui doit revenir, ce n'est pas la même chose que d'attendre un enfant qui doit naître. Mais dans l'un et l'autre cas, le temps se traîne atrocement. Une fois passée la première semaine après le départ de Stiopa, Lioudotchka prit peur pour de bon ; encore une semaine et elle sombrerait dans le désespoir. Ses traits s'étaient tirés et elle avait enlaidi. Elle avait encore vécu quelque temps dans cet état mais à présent, au bout de trois mois, avec étonnement et une joie timide, elle sentait en elle une incrédulité, le refus du fait que son fils fût définitivement perdu.

Lioudotchka avait le pressentiment qu'elle aurait une fille. Ce n'était pas seulement la position du ventre et son visage qui enlaidissait qui le lui disaient, mais une voix douce qui lui murmurait : « Alina ».

On entendit le bruit de la serrure et de la porte qui s'ouvrait. Lioudotchka se pencha en avant, tendue dans son fauteuil. Le père André entra et avant même d'avoir ôté son manteau, lui dit d'un ton soucieux et sévère :

« Lucie ! »

Elle ne répondit rien, bien qu'elle sût ce que signifiait cette remarque : André ne permettait pas qu'elle restât longtemps devant l'ordinateur, il trouvait que cela pouvait avoir des répercussions sur l'enfant à venir. Et effectivement. Mais comment s'occuper pendant ces longues heures d'attente fastidieuse, ces heures de chagrin, de découragement et d'angoisse ? Elle attend sa fille et elle attend son fils. Le surfing machinal sur l'internet aide à se détendre et à oublier.

Lioudotchka leva sur son mari un regard interrogateur. Elle le regardait ainsi chaque soir. Dans ses yeux il y avait une question, de l'indignation, de la souffrance mais aussi un fol espoir. André soutenait ce regard juste une seconde, puis détournait les yeux et s'efforçait de sortir de son champ de vision. Quelquefois il lui en voulait de ces regards, mais si à ce moment, un ange avait franchi le seuil de l'appartement, il l'aurait regardé exactement de la même façon : avec une douleur et un espoir insensé.

« Lucie, lui dit-il plus doucement, cette fois avec juste un léger ton de reproche, tu ne devrais pas rester aussi longtemps, tu sais bien que... »

Il se tut, parce que pendant qu'il parlait, sa femme n'avait même pas tourné la tête de son côté.

Lioudotchka s'était raidie dans son fauteuil. Faisant un effort sur elle-même, elle retenait les paroles accusatrices prêtes à s'échapper de sa poitrine. C'était de sa faute à lui. A lui, à lui ! Elle n'allait pas se soumettre à ses règles, quand bien même elles seraient trois fois justes ! Evitant de regarder son mari mais sans rien voir sur l'écran, Lioudotchka regardait droit devant elle.

Le père André regardait sans rien dire son profil : le petit nez retroussé, les joues blanc rose un peu tombées avec la grossesse, les yeux verts furieux sous les paupières gonflées. On aurait dit une petite chienne en colère mais tellement aimée qu'elle ne suscitait que l'envie de la caresser derrière l'oreille.

Il soupira et alla dans la cuisine. On entendit un couvercle de casserole.

« Tu ne me donnes même pas à manger ? »

– J'y vais », répondit Lioudotchka, réprimant son agacement.

Plus tard dans la soirée, couchée dans son lit, Lioudotchka se rappela cette morne soirée humide de brouillard où ils s'étaient rencontrés. Un garçon aussi maussade, maigre, était venu vers elle à la discothèque en plein air. Elle avait dansé avec lui par pitié. Qui aurait dit que cette danse allait durer toute une vie ?

Elle s'était mariée, pensait-elle, en un sens au-dessous de sa condition. Avec un jeune homme inconnu, qui n'était même pas populaire dans leur cercle et qui n'avait pas de métier bien défini. Pas mal fait, c'est vrai, mais c'était là sa seule qualité. André fumait de l'herbe, se passionnait pour la littérature ésotérique – comme beaucoup à l'époque – travaillait de temps en temps et sans véritable enthousiasme. Bref, il n'avait pas d'ambitions, ne cherchait pas à percer dans les milieux « bien » et les coteries à la mode.

« Il y avait quand même des prétendants un peu mieux, pensait Lioudotchka. Dieu sait où se concluent ces mariages, mais sûrement pas au ciel. »

Son premier amour, un gars d'ici, irrésistible, avec lequel elle se voyait bien faire sa vie et qui l'avait fait avorter deux fois, avait disparu sans laisser d'adresse. Disparu de sa vie, mais non de son cœur. C'est à lui qu'étaient liés les espoirs secrets de Lioudotchka d'un bonheur inconnu, inaccessible à la logique rationnelle, qui un jour l'envelopperait de son aile d'azur et dont elle ressentait si vivement le pressentiment. Séparée de son premier amour, Lioudotchka était encore, en épousant André, sous l'emprise de l'enivrant tourbillon de ses rêves de jeune fille.

Le temps passait, l'aile d'azur n'apparaissait pas, et le bonheur futur était foulé aux pieds quelque part sur les chemins poussiéreux du présent. Sans avoir compris en quoi consistait au juste ce bonheur, Lioudotchka, comme un navire qui coule par le fond, s'enfonçait lentement mais sûrement dans une terne vie de famille. On ne peut pas dire qu'elle lui était à charge. C'était plutôt l'inverse : dans la cuisine, les lessives et le ménage elle trouvait cette action mécanique de chaque instant qui protège l'âme contre le regret et le découragement.

Avec la naissance de Stiopa, le brouillard de la jeunesse s'était quelque peu dissipé et avait été remplacé par un esprit pratique et une fibre ménagère hors du commun. Elle n'avait pas remarqué qu'elle prenait goût à son nouveau rôle et à présent, elle vivait uniquement pour ce rôle, en se consacrant entièrement à son fils et aux travaux de la maison. Mais après plus de dix ans, par un étrange caprice du destin, elle se retrouvait au point de départ, là où tout avait commencé. A nouveau elle se retrouvait punie par la perte de l'homme qu'elle aimait, cette fois effectivement le seul sur terre, devant qui les autres ne sont rien, la perte de son fils. Comme la vie avait pris une tournure ironique et terrible.

« Et il n'y a plus que mon mari auprès de moi », pensait-elle, allongée en chien de fusils sur le lit, la main posée sur son ventre légèrement bombé.

Son mari soupira à côté d'elle, mais même sans cela Lioudotchka savait qu'il ne dormait pas. Une tension à peine perceptible dans l'air de la chambre le lui disait.

« Tu dors ? demanda-t-elle.

– Non ».

Lioudotchka cherchait ses mots. Elle ressentait la nécessité physique de parler, peut-être même de gueuler et de faire une scène, plutôt que de rester là dans l'obscurité, murée sous la couverture comme dans un tombeau.

« Parle-moi.

Cette demande, comme d'autres demandes de sa femme, désarçonnait parfois le père André. Si elle voulait entendre quelque chose en particulier, alors il répondait, mais comme ça, parler de quoi ? Ou alors, qu'elle lui pose directement une question.

– De quoi ? demanda-t-il avec dans la voix une nuance de culpabilité.

– De n'importe quoi. Demande-moi au moins ce que j'ai fait aujourd'hui.

– Comme si je ne le savais pas, pensa-t-il : pour commencer, elle était allée chez sa mère, elle avait raconté pendant trois heures combien elle était malheureuse. Ensuite chez la voisine, elle avait jugé toutes ses amies et aussi les amies de ses amies. En rentrant à la maison, jusqu'à son retour, elle avait été sur l'internet sur des sites de rencontres.

Mais au lieu de cela, il demanda :

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je ne t'intéresse pas du tout ?

– A quoi bon tout ça ? se dit-il, et il répondit :

– Mais si.

– Alors pourquoi tu répètes après moi comme un perroquet ?

– Pourquoi je répète ? Je ne répète rien. Tu m'as dit de te demander, je te demande.

– Pourquoi tu ne me poses jamais de questions sur ce qui te préoccupe réellement.

– Mais ça me préoccupe réellement comment tu as passé la journée.

– Seigneur ! Elle se détourna et enfouit sa tête dans l'oreiller.

– Mais qu'est-ce que tu as ?

– Tu n'en as strictement, mais strictement rien à cirer de ce qui m'arrive !

– Ce qui me préoccupe effectivement, pensa le père André, c'est l'enfant à venir et comment il va naître. Mais de qui obtenir des réponses à cette question ? En tout cas, pas de ma femme ! »

Il y avait encore une question qui les préoccupait tous les deux : Stiopa. Mais depuis qu'il savait que sa femme était enceinte, les conversations sur le fils disparu étaient devenues tabou. Combien de temps on avait passé à en parler et pleurer là-dessus, ni les prières, ni les recherches n'avaient rien donné.

Il ne restait plus qu'une chose à faire : espérer. Mais parler... que dire ? Il n'y avait rien à dire, en fin de compte.

« Comment tu te sens ? demanda-t-il, pour l'amadouer.

– Il est en bois ! pensa Lioudotchka. Pas une once de chaleur, pas une once de compassion.

– Bien, répondit-elle ».

Elle resta encore un moment allongée dans l'obscurité, à respirer l'air étouffant de la chambre. Son mari trouvait qu'il devait la protéger des refroidissements, puis demanda :

« Ça ne te fait rien si j'allume la télé ? »

Il ne supportait pas la télévision, essentiellement parce qu'on y montrait des pseudo-hommes. Bien sûr, le père André était contre, mais il appela à l'aide toute sa patience et dit :

« Allume ».

Il passait un concert. Ce qui l'agaçait, ce n'étaient pas les visages peu naturels des artistes ni la pitoyable agitation de leurs corps à demi nus, non ; il avait appris à ne pas voir ces sourires tordus et à ne pas entendre leurs ignobles chansonnettes, mais le seul fait que sa femme s'intéresse à ces spectacles honteux lui paraissait dégradant.

Lioudotchka posa une question. Il n'entendit pas. Ma femme regarde ces saletés et en plus, il faudrait que je discute avec elle, pensait-il, en sentant peu à peu le dégoût l'envahir. Mais pour ne pas l'irriter, il répondit quelque chose.

A cause du téléviseur, il avait en permanence l'impression qu'il y avait un tiers présent entre eux. Dans la chambre, il n'y avait pas lui et elle, mais lui, elle et ELLE, et cette intruse prenait la part du lion de l'attention de Lioudotchka, de cette attention qui aurait pu lui être dévolue à lui. Il étouffa en lui la colère qui montait.

Sur l'écran surgit la gueule d'un danseur de ballet particulièrement populaire et particulier détestable, une gueule noire, impure. Se tortillant tout entier, il exécutait des mouvements honteux pour un homme, et même pour n'importe quel être humain. Ses fesses se tendaient et se haussaient en rythme, ses organes génitaux qui avaient la forme d'un sac ignoble, sautillaient en mesure. Le père André se détourna, le dégoût l'envahissait. Cela dura une quinzaine de minutes.

– Quel talent, dit Lioudotchka, emballée.

Le père André se taisait, patient.

N'entendant pas de réponse, elle se retourna vers son mari et prononça déçue :

– Alors tu ne regardes pas ?

Elle voulait absolument regarder le concert avec lui, elle voulait partager ses impressions et sentir son âme communiquer avec une autre qui la comprendrait entièrement.

« Ignominie impie », commenta le père André.

Il savait qu'il allait la chagriner et même, peut-être, la faire pleurer. Lioudotchka avait la larme incroyablement facile, et dans son état, elle était très irritable. Il comprenait que maintenant, ce n'était pas de vérité qu'elle avait besoin, mais de soutien. D'un soutien exprimé n'importe comment, même sous forme de louanges envers cet être à l'allure de reptile.

Il comprenait aussi que peut-être, cette espèce de danseur ne lui plaisait pas du tout, mais simplement... on l'avait éduquée comme ça, on lui avait inoculé le goût de toutes ces torsions bon marché. Mais, malgré les justifications de l'avocat de Lioudotchka qui plaidait sans cesse dans sa tête, le père André était à bout de patience.

« Comme tu es devenu haineux... » Dans la voix de Lioudotchka il y avait effectivement des larmes. Elle regarda le visage de son mari et une lueur de rancune s'alluma dans ses yeux. Pour tout, pour leur vie décourageante, dépourvue de joie et de distractions, pour son fils perdu, pour les meilleures années gâchées pour un homme gris, médiocre, elle voulait se venger. Clair comme le jour se présentait devant elle leur avenir, aussi gris et triste que le passé.

Consciente de la vulnérabilité de sa situation, Lioudotchka chantonna doucement, exprès :

« Quel corps... je coucherais bien avec lui. » En disant cela, elle regardait l'écran tout en surveillant du coin de l'œil l'expression de son mari.

A ces mots, le père André sentit sa tête se vider, sa main se serra d'elle-même et son gros poing de pierre s'abattit sur la tête de sa femme, et puis encore une fois, et encore et encore : il y eut comme un bruit de succion. Cela devait être son visage.

Pendant quelques instants il y eut dans la pièce un silence de mort, au sein duquel il n'entendit plus que le battement de son cœur. Dans le miroir se reflétait son visage défiguré par la colère mais il ne se reconnut pas dans ce masque blanc. La seconde d'après toute la maison s'emplit d'un cri inhumain. Cela ne ressemblait pas à un cri de femme, plutôt le cri d'un animal.

Ensuite, tout s'était passé comme en rêve. Sa belle-mère avait surgi on ne sait d'où. A ce qu'il lui sembla, elle avait surgi devant ses yeux littéralement en une minute, mais par la suite, en réfléchissant à ce qui s'était passé, il calcula qu'entre le cri de Lioudotchka et son arrivée il devait s'être écoulé pour le moins une demi-heure.

Qu'avait-il fait tout ce temps ? Il se souvenait seulement qu'il avait essayé de ne pas regarder sa femme. Sa belle-mère se mit à hurler du même cri de possédé, mais déjà un peu plus humain.

L'humanité donnait à son cri des notes plaintives et une rage particulière, entrecoupée de nombreuses injures de bas niveau. A la suite venaient les voisins pour regarder par la porte entrouverte, il leur fit signe de s'éloigner. Poursuivant ses lamentations, la belle-mère emmena Lioudotchka. Tout ce temps-là, il avait regardé son poing ensanglanté sans lever les yeux, et ce n'est qu'au dernier instant qu'il avait vu, couvert d'un mouchoir, le marasme terrible et sanglant de son visage.

Troisième jour

C'est la faim qui m'a réveillée ; il était tôt et dans la tente régnait une pénombre gris-vert. La première chose sur quoi est tombé mon regard, c'est le visage d'Oleg tourné vers moi. Il n'exprimait rien de particulier ; ses cheveux étaient cachés par le capuchon tiré jusqu'aux sourcils.

Je me suis extraite de la tente en essayant de ne toucher personne. Quelques gorgées d'air frais du matin ont rendu ma faim pratiquement insupportable. Je me suis souvenue que hier soir, je n'avais rien mangé, et en quête de ce qu'on m'aurait laissé, j'ai fait le tour du foyer et de l'herbe autour. Khlopik, qui cherche à m'amadouer, tourne autour de mes jambes, apparemment lui non plus n'a rien eu à manger.

La marmite était restée sur le côté de la tente, alors je ne l'ai pas remarquée tout de suite. A l'abri du couvercle, il restait quelques épis de maïs. J'ai arraché des grains avec les dents ; ils étaient trop salés (Stiopa !) froids et durs. J'en ai fait un petit monticule sur la pelle de sapeur qui sert d'assiette à Khlopik. Il n'a pas mis longtemps à tout liquider. Même chose pour le deuxième et le troisième épis.

Je suis allée au champ de maïs. Le brouillard était tellement dense qu'à dix pas on ne voyait plus notre campement. J'ai arraché du maïs, et ma peur d'hier m'a fait l'effet d'une extravagance de vieille demoiselle. La faim était si réelle, que toutes mes chimères avaient disparu.

Je suis allée puiser de l'eau au lac. Le miroir calme de l'eau se confondait à quelques mètres de moi avec le lait blanc du brouillard. Pas un bruit, ni clapotis, aucun reflet incroyable ne me mettait les nerfs à vif.

Quand je suis revenue, Stiopa était déjà réveillé et faisait du feu. J'ai proposé :

« Il n'y a qu'à faire cuire des pommes de terre, le maïs, ça ne suffira pas.

Hier aussi, on pensait qu'on ne mangerait pas tout et puis tu vois... Il montrait du doigt quelques tubercules protégés par une serviette que je n'avais pas vus.

Il fallait donner à manger à Khlopik.

Stiopa s'est mis à ricaner : Il n'a qu'à attraper des souris.

Il était d'excellente humeur. On a continué à se chamailler comme ça quelques minutes sur le même ton, mais pas méchamment, plutôt par habitude. Pendant ce temps, Stiopa avait fini d'allumer le feu et il y avait mis la marmite. J'ôtai les feuilles du maïs.

« Les amabilités commencent de bonne heure », grommelait Oleg en sortant de la tente ; sa voix était cordiale.

Je l'ai regardé : il avait les cheveux tout blancs. J'ai ressenti la même douleur qu'hier. Mais aujourd'hui ce n'était pas seulement ses cheveux qui me frappaient, mais tout son visage. Je l'ai observé sans rien dire : la façon dont il marchait, tout recroquevillé à cause de la fraîcheur du matin, dont il s'asseyait près du feu, dont il frottait ses yeux ensommeillés (ils avaient gonflé pendant la nuit) dont il clignait des yeux devant le feu qui commençait à prendre.

Quoi ? Il avait saisi mon regard ?

Rien. J'ai détourné les yeux aussitôt et j'ai regardé Stiopa, pour voir s'il remarquait quelque chose. Comme si de rien n'était, il disposait le maïs dans la gamelle. Oleg a dit :

« Aujourd'hui, c'est une journée décisive, il faut partir un peu plus tôt. J'ai demandé doucement :

– Et où est-ce qu'on va si vite ?

Stiopa quémанда :

– On n'a qu'à rester là à pêcher des poissons et tout ça... à se reposer

– Tu as des lignes ? a demandé Oleg, étonné.

J'ai demandé, très vite et un peu affolée :

– Mais tu ne les as pas posées hier ?

Oleg et Stiopa ont échangé un regard. Puis Oleg nous a regardés gravement et il a dit :

– Mesdames Messieurs, j'attire votre attention sur le fait que nous nous trouvons juste au milieu de notre parcours entre Ukraïnsk et les Tombes-de-Pierre. Et je ne comprends pas votre souhait de traîner en route. Combien de temps voulez-vous encore marcher ? Une semaine ? Deux, trois ? Vous je ne sais pas, mais moi, ça ne me gênerait pas d'arriver au travail lundi. Il fit une pause. Maintenant on se dépêche de manger et on s'en va.

Je n'ai pas discuté. On a fait cuire le maïs et les pommes de terre. J'ai mangé le maïs brûlant en le saupoudrant de sel et en le graissant avec un morceau de lard.

« Ça, c'est nouveau, a commenté Oleg. Au petit déjeuner, il avait perdu sa sévérité.

– Ouais... crunch, crunch... J'ai répondu sur le même ton. C'est meilleur comme ça. Crunch, crunch. C'est une découverte, je vous la fais partager ».

On a raflé vite fait toutes les patates, cuites à point et prêtes à manger. Il est resté sur l'herbe quelques morceaux noircis à moitié brûlés, que Khlopik s'est dépêché de finir.

Les voyageurs s'étaient assis à l'entrée du village (Oleg l'appelait Krapivnitski) quand ils entendirent derrière eux une voix d'enfant :

« Vous êtes tchi ? »

Le ton de la voix était sévère, presque menaçant. Ils se retournèrent. A une dizaine de pas se tenait un adolescent maigrelet, le cou fin, des grands yeux gris et un visage marqué de taches de rousseur ; à vue de nez il n'avait pas plus de quatorze ans. C'était étonnant, la façon dont il s'était approché sans se faire entendre.

Oleg réfléchit une seconde :

« On est des voyageurs, et toi ? »

– Aha...dit le gamin sans se nommer. Comment ça, des voyageurs ? Et il fronçait le sourcil.

– Ça veut dire qu'on voyage. C'est-à-dire qu'on suit un itinéraire défini.

– Ah. Il hochait la tête mais ne changea pas de ton. Ousque vous allez ?

– Aux Tombes-de-pierre.

– Ah, on connaît. Il y a plein de monde qui y va. »

Sa voix s'était adoucie mais il continuait à suivre les inconnus avec ténacité. Et vous, alors, vous êtes à pied ? Le gamin les regardait tous les trois à tour de rôle et rien ne lui échappait, ni la poche à demi arrachée sur le sac de Stiopa ni les tongs d'Oleg, ni le grain de beauté sur la joue gauche de Julia.

Oleg répondit que oui, ils allaient à pied.

« Et vous racontez pas d'histoire ? »

– Pourquoi tu crois ça ?

Mais le gamin voulait à l'évidence poser les questions et non y répondre. La question suivante fut :

– Il vous faut du lait ?

– Comment ça, du lait ?

– Elle, je l'ai vue, votre copine, elle passait dans le village en demandant du lait, et le gars, là, il l'attendait.

Le gars, là, c'était Stiopa.

– Et alors ?

Le gamin s'animait et se hérissait

– Vous êtes des trafiquants ! Et il avança bravement d'un pas vers Oleg.

– Ça alors ! Mais tu es un détective !

– Je vais vous dénoncer à la police et je serai votre enquêteur.

– Je vois que tu es un garçon sérieux.

– Et vous, ne riez pas, je ne plaisante pas.

– Je ne pensais pas à rire, et je n'avais pas l'intention de plaisanter.

– Qu'est-ce que vous avez dans vos sacs ? Et il avança encore d'un pas, téméraire.

– Il y a pas mal de choses là-dedans ». Oleg faisait exprès pour l'intriguer.

Le gamin fronça les sourcils :

– Du cannabis ?

– Non, il n'y a pas de cannabis.

– C'est pour ça qu'il vous faut du lait !

– Tiens, viens, je vais te montrer quelque chose. Oleg lui fit signe de s'approcher.

– C'est quoi que vous allez me montrer ?

– Ce que j'ai dans mon sac à dos.

En disant cela, il sortait la carte pliée en accordéon et la déplaçait sur son genou. Le gamin tendit le cou.

– C'est quoi ? demanda--il avec impatience.

– Une carte.

– Comment ça, une carte ?

– La carte de votre village.

Il fit encore un pas.

– De notre village ?

– Oui, tu peux venir voir.

Il s'approcha, pas trop près, mais à bonne distance.

– Je m'appelle Oleg, et toi ?

– Vania... où vous l'avez prise ? Il tendait le cou encore plus.

– Je l'ai prise sur Google.

– C'est quoi, Google ?

– Un programme, ça s'appelle Google Earth. Tu t'élèves au-dessus de la terre et tu peux voir partout. Vous avez internet ici ? demanda Oleg en voyant son air perplexe.

– Internet, ça, je connais. Répondit Vania dignement. Mon frère, il l'a à Ougledar.

– A Ougledar, on y était justement hier.

– Comment... c'est vrai ?

– Oui. Pourquoi je mentirais ?

– Et vous n'êtes pas des narcomanes ?

– Je te dis que non ».

Vania s'assit avec précaution sur l'herbe à côté d'Oleg. Il prit la carte dépliée et en même temps fit un geste de la main à peine perceptible.

Sortis on ne sait d'où, une bande de gamins de six à quatorze ans surgit dans la clairière où ils étaient assis. Parmi eux il y avait deux grandes filles qui marchaient en levant gauchement leurs genoux minces comme ceux des jeunes pouliches, que c'en était touchant.

En les voyant Stiopa prit un air renfrogné, presque fâché, baissa la tête et se mit à examiner avec concentration les lacets de ses baskets. Les enfants entourèrent les nouveaux venus ; leurs yeux brillaient de curiosité mais aucun d'eux ne se décidait à parler.

« Mais tu as tout un régiment ! s'étonna Oleg, en les regardant tous tour à tour.

– Oui, on se promène par ici, dit Vania en promenant d'un air concentré un doigt sur la carte. Il semblait avoir oublié le lait, le cannabis et la police.

– Bravo. Vous êtes tous copains, là...

– Et comment ! Il continuait à parler pour tous. Il n'y a pas longtemps, ici, à st'endroit, on a attrapé des trafiquants. Je les guettais, et Jenka a couru chercher oncle Vassia.

A ces mots, un gamin s'avança militairement et dit :

– Parfaitement !

– Qui est oncle Vassia ?

– C'est notre gendarme. On pensait que vous aussi, vous étiez des narcomanes. »

Les autres enfants brûlaient de prendre part à la conversation. Ils regardaient timidement, se poussaient du coude imperceptiblement et chuchotaient entre eux. Les deux jolies filles graciles aux cheveux blonds tournèrent vers Oleg des yeux curieux, échangèrent un regard et pouffèrent de rire.

Vania continuait à raconter :

« Vous avez acheté du lait, eux aussi ils en avaient acheté. Les narcomanes ils en font une bouillie et ils la mangent. Il en traîne souvent par chez nous. Il se tut un moment.

– Et vous, vous êtes d'où ?

– D'Ukraïnsk.

– C'est quoi Oukraïnzg ?

– C'est une ville, à côté de Donetsk. Tiens regarde, tu vois. Oleg montrait un point sur la carte. Tu connais Donetsk ?

– Je connais, on y est allés avec mon père.

– Eh bien c'est de là qu'on vient. On a mis trois jours.

– Trois jours ! Et qu'est-ce que vous avez mangé ? »

Les filles se mirent à rire. L'une d'elles, en corsage rose, prit son courage à deux mains et dit :

« Le sage se rappelle ce qu'il a vu, et le sot ce qu'il a mangé ! »

Julia la regarda des pieds à la tête. Le rire redoubla.

« C'est grave – Oleg intervenait en faveur de Vania. Le sot dans les contes, c'est le personnage le plus énigmatique.

Les hi hi ! et les ah ah ! redoublèrent.

– C'est Jean-Bêtiot l'énigmatique ? demanda la seconde fille, un peu plus bas.

– Oui, le sot qui à la fin épouse la princesse et devient roi.

« La princesse ! » On entendit des Hi hi hi ! un peu plus joyeux.

On ne voyait pas ce qui amusait tant les fillettes, mais leurs yeux brillaient et leurs joues étaient comme des coquelicots :

« Justement, il est temps qu'il se marie ! Hi hi hi !

– Seulement, qui est la princesse ? demanda Oleg, en les regardant à tour de rôle.

Les fillettes se calmèrent, une légère tension se lut sur leur visage.

– Qui est la princesse... c'est une question très sérieuse, continua-t-il, en réprimant un sourire.

Elles se turent en le regardant avec sérieux, presque avec méfiance. Mais au bout d'une minute, elles n'y tinrent plus et pouffèrent à nouveau.

– Et le prince, le prince ! » Et elles montraient Vania du doigt.

Vania était entièrement plongé dans la lecture de la carte et semblait ne pas remarquer les moqueries. Par moments il relevait la tête et regardait comme si on parlait de quelqu'un autre.

« Et quoi, le prince ? répondit Oleg pour lui. C'est le prince qu'il vous faut. Quand Vania aura seize ans, vous serez toutes à lui courir après.

On entendit de tous côtés des Ah ah ah ! et des hi hi hi ! Il a déjà seize ans ! Seulement personne ne court après. Hi hi hi ! »

Oleg était bien étonné : « Tu as vraiment seize ans ?

Vania se détacha de la carte :

– Oui. C'est juste que j'ai fumé très tôt. C'est pour ça que j'ai pas grandi. Maintenant j'ai arrêté ».

« Il a arrêté, mais trop tard ! » dit la grande fille en éclatant de rire.

Les enfants plus jeunes en avaient assez de rester là sans rien faire. Ils ne pouvaient pas participer à la conversation alors ils commençaient à sauter tout autour comme des chevreux. Une des petites filles avait dans les mains un livre mince, rouge vif et elle courait en le faisant tourner en l'air ; on aurait cru voir voler un grand papillon de couleur.

Un petit de six ans s'approcha et voulut lui prendre ce jouet ; la fillette ne le lâchait pas, elle tenait quelques pages et tirait à hue, et le gamin à dia.

– Regarde, ils vont déchirer le livre ! dit Julia très fort et très en colère en montrant les petits.

Les enfants s'arrêtèrent et se tournèrent de son côté.

– Bon, apportez-le ici », commanda Oleg.

Tenant le livre chacun d'un côté, les deux enfants le lui apportèrent. C'était *Le Renard et la cigogne*, un de ces premiers livres pour enfants dans lesquels il y a plus de dessins que de lettres, et des lettres de la taille d'un hanneton.

« C'est des livres comme ça qu'il lui faut, et pas une carte ! La grande fille ne lâchait pas prise.

C'est un livre remarquable. Oleg lissait la couverture froissée. Un livre comme ça peut se lire à n'importe quel âge.

Les filles s'entre-regardèrent.

– Le Renard et la cigogne, dit Oleg solennellement et il ouvrit la première page.

Compère	le	Renard	se	mit	un	jour	en	frais,	
Et	retint	à	dîner	commère	la	Cigogne.			
Le	régal	fût	petit	et	sans	beaucoup	d'apprêts	:	
Le		galant		pour		toute	besogne,		
Avait	un	brouet	clair	;	il	vivait	chichement.		
Ce	brouet	fut	par	lui	servi	sur	une	assiette	:
La	Cigogne	au	long	bec	n'en	put	attraper	miette	;

Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la Cigogne le prie.
 "Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie."
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la Cigogne son hôtesse ;
 Loua très fort la politesse ;
 Trouva le dîner cuit à point ;
 Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Oleg regarda les filles :

« Eh bien, de quoi est-ce que ça parle ? »

Elles avaient envie de rire, mais en voyant son visage sérieux, elles redevinrent sérieuses elles aussi.

« Ça parle de l'amitié, dit la plus jeune.

– Oui, de l'amitié, confirma la grande.

– Et encore ?

– Que quand on est amis, il ne faut pas que ce soit tout pour soi, mais qu'il y en ait pour les autres.

– D'accord. Il y a d'autres versions ?

– Eh bien... il faut régaler ses amis comme il faut, comme ils aiment, sinon plus personne ne viendra chez toi.

– Entendu. Régaler, c'est important.

– C'est pas sur l'amitié, tiens. Pas sur l'amitié, mais sur les gens qu'il ne faut pas fréquenter, dit soudain Vania, qui jusque là avait semblé n'écouter que d'une oreille. Il faut les renards avec les renards et les cigognes avec les cigognes.

Oleg le regarda avec attention.

Mais c'est un futur soufi ! Et il reporta son regard sur les filles.

– Là, Vania vous dépasse de toute une tête.

– Et c'est quoi, un soufi ?

– Un soufi, c'est une sorte de sage.

Vania rougit légèrement et fit semblant de s'absorber à nouveau dans la lecture de la carte. Cette fois, les filles ne ricanèrent plus.

– Tu as quel âge ? demanda Oleg à la plus grande.

– Quatorze ans... demain, dit-elle, et elle devint comme une pivoine. Je m'appelle Léra, et elle ajouta en montrant son amie : et elle, c'est Angéline, elle a treize ans.

– Moi aussi j'ai treize ans, se dépêcha de déclarer le garçon à la tête blanche qui « arrêta » les trafiquants avec Vania, bien qu'à le voir, on ne lui en aurait pas donné plus de dix.

– Vous êtes tous tellement différents. Oleg regardait les enfants. Et vous êtes tous copains ?

– Et on est de la même rue, répondit la grande Léra. On va à l'école ensemble.

– Vous avez votre école ou bien vous allez dans un autre village ?

– La nôtre, acquiescèrent les filles. On va à l'école chez nous.

– Et il y vraiment assez d'enfants pour une école ?

Dans les classes on est sept ou huit, répondit hardiment Léra, qui n'était plus gênée du tout. Seulement chez les grands, ils sont deux ou trois. Au collège on va à la ville.

- En quelle langue on fait la classe ?
- En quelle langue... répéta-t-elle sans comprendre
- En russe ou en ukrainien ?
- Ah ! comme ça, en russe. Et ceux qui veulent en ukrainien.
- Il n'y a pas d'école ukrainienne chez vous ?

Elle haussa les épaules :

On sait pas... nous, on parle comme on veut... c'est comme on a l'habitude à la maison. Chez Vania, tiens, ses parents sont vieux, alors ils parlent ukrainien.

Comment ça, vieux ? dit Vania, vexé. Il est pas vieux, il a juste des cheveux blancs. Il est pas du tout vieux ».

Pendant tout ce temps, Stiopa avait gardé les yeux baissés et semblait étudier ses baskets. A vrai dire, une fois il se redressa et pendant une minute, avec une grande concentration, regarda au loin, mais ensuite il revint à ses baskets.

Oleg se retourna vers ses compagnons de route et dit :

« Bon, eh bien... buvez le lait et on y va. Il reprit la carte à Vania. Quel est le meilleur chemin, si on fait comme ça... alors...

Vania suivait son doigt.

- Où vous allez ?
- A Ravnopol.
- Alors, comme ça, vous allez faire un détour. Par là c'est plus court. Avec son ongle il traça une ligne. Jusqu'au château d'eau et ensuite tout droit.
- A travers champs ?
- Oui ».

Les enfants proposèrent de les accompagner jusqu'au château d'eau. Seulement les plus grands : Léra, Angéline et Vania ; les autres, on les renvoya chez eux. En chemin, Oleg interrogea Vania sur le lac où ils avaient passé la nuit, mais il répondit qu'il ne connaissait pas de lac, qu'il n'y avait pas de lac à proximité. Il ne connaissait pas non plus de forêt.

Oleg et Vania marchaient devant, ensuite Julia et derrière Stiopa et les filles. Elles babillèrent tout le long du chemin en regardant Stiopa. Lui, de son côté, rougissait comme une écrevisse et devenait terriblement sérieux.

Vania fit un signe de tête par dessus son épaule en direction de Julia et demanda à Oleg :

- Cette fille, c'est qui pour vous ?
- C'est Julia... répondit Oleg, un peu gêné par autant de spontanéité.
- Et c'est votre femme ou votre fille ? poursuivit l'autre.
- Euh... comme ça – Oleg fit un geste vague de la main. Je ne sais pas, moi, c'est une fille.
- Oui, et lui là, c'est pas votre fils ? dit-il en montrant Stiopa.
- Non, c'est pas le mien.
- Enfin, c'est pas que... Ça m'est égal. Seulement je me disais : comment cela se fait que vous avez avec vous des enfants qui ne sont pas les vôtres... Et qui est-ce qui les a laissés partir avec vous ?

Cela m'étonne moi-même, dit Oleg, et il réfléchit un instant. Mais toi, tu es malin, dit-il après une pause. Tu vois tout avec une approche critique. C'est une qualité très rare de nos jours, il ne faut pas la perdre.

– Les filles, elles se moquent de moi, dit tout bas Vania. Comme si je ne le voyais pas, dit-il, comme pour justifier son manque de tact. Mais celle-là – il désignait Julia – elle ne se moque pas. Elle ne me regarde même pas. C'est qui, cette fille ?

Elles rigolent, ce n'est rien, répondit Oleg. Les femmes, elles rigolent jusqu'à un certain point, et puis après, elles se mettent à pleurer. Alors, c'est bien si elles rigolent maintenant.

– Et de quoi elles rigolent ? Comme si j'étais un guignol.

– T'en fais pas. Je crois que leur rire, ce n'est pas de la moquerie, mais quelque chose d'autre. Ce n'est pas de toi qu'elles rient ; simplement entre les hommes et les femmes il y a un tel gouffre que les mots ne peuvent pas le franchir. Alors elles essaient de jeter des ponts. Oui, oui. C'est elles qui essaient, et pas toi. Pendant que l'homme se casse la tête à se demander de quoi lui parler, la femme se met à rire et c'est comme si tout était dit. Les femmes sont moins intellectuelles, mais plus sages. Alors, le renard et la cigogne, c'est qui ?

– Eh bien, le renard, c'est un animal, et la cigogne, c'est un oiseau.

- Et moi, je vais te dire : la cigogne, c'est l'homme, et le renard, c'est la femme.
- Comment ça ?

- Oui. Mais ton interprétation était bonne aussi. C'est juste que la fable, dans sa grande sagesse, n'a pas qu'un seul sens, mais plusieurs ; et à chaque âge correspond le sien. Moi, par exemple, je vois qu'elle parle des relations entre les hommes et les femmes, et des mondes différents, dans lesquels ils vivent. Ce qui, pour les femmes, est simple, compréhensible, et souhaitable, les hommes n'en voient pas l'utilité. Aller au fond des choses, c'est une caractéristique de l'esprit masculin. C'est pour cela que quand le renard propose de la crème sur une assiette, pour lui, ce n'est pas assez profond.

Le renard, c'est la femme ; pour elle, le repas, c'est ce qui se voit à l'œil nu, facile à percevoir – il y a juste à prendre et à manger, mais elle ne va pas aller dans le vase. C'est-à-dire que la femme, de par sa forme d'esprit, attend du tout prêt, et ce tout prêt, elle veut pouvoir s'en servir. L'homme, au contraire, il veut examiner et extraire. Alors, ils se font des cadeaux sincèrement, mais ça ne marche pas du tout.

- Pas du tout ?
- Si l'on réfléchit, quel plat préparer pour que les deux y trouvent leur compte ?

Vania réfléchit.

- Des chaussons ! Ils sont là à plat sur l'assiette et on ne voit pas ce qu'il y a dedans.
- Oh, toi ! Oleg lui tapota la nuque, il y en a là-dedans !
- Oui. Mon père il demande toujours : ils sont à quoi, les chaussons ?

Jamais je n'aurais cru que ce soit si difficile de marcher dans les champs labourés. La terre est molle, friable ; on se prend les pieds dedans et chaque pas demande un effort. Ces deux-là marchent devant. Ils ne rient plus, ils ont perdu de leur gaieté.

On s'est assis au milieu des champs, on se repose.

Dans la plantation, où on a regardé la carte, juste devant moi sur l'herbe, j'ai vu deux plumes d'oiseau. Elles étaient semblables et nettes comme si elles venaient de tomber de sa queue. Je les ai ramassées et je ne sais pas pourquoi ça m'ennuyait de les laisser. J'ai pris les plumes en main et j'ai pensé : pourquoi je les ai prises ? La fatigue vous met de drôles de choses en tête, des idées décousues et illogiques, et je sentais le sang qui battaient à mes tempes. Sûrement que pour moi, c'est difficile de tenir le rythme des hommes.

J'ai imaginé que ces plumes, c'étaient Oleg et moi, et je les ai jetées au vent. Elles ont volé côte à côte et atterri côte à côte. Intéressant... Et d'autre part : qu'est-ce qu'il y a là d'intéressant ? Là, on marche ensemble, qu'est-ce qu'on veut de plus ?

Devant nous s'étend à nouveau le même champ labouré. Je prends des notes. Oleg est assis, appuyé sur son sac à dos. Cela ne me paraît plus bizarre qu'il ait des cheveux blancs.

Un ruisseau s'est présenté. Oleg et Stiopa discutent pour savoir où le traverser. Comment est-ce qu'ils peuvent encore discuter par cette chaleur ? J'attends simplement qu'ils aient décidé.

Ils se sont mis d'accord pour passer dans les roseaux, tout droit. Est-ce qu'ils sont sûrs qu'il n'y a pas de serpents ?

En fait, ce n'étaient pas les serpents qui étaient à craindre, mais le marais. Dans ces roseaux, je m'enfonçais jusqu'aux genoux dans un liquide dégueulasse. Ensuite on a débouché sur un mauvais chemin de terre parsemé de gros cailloux. Rien que d'y poser le pied, ça faisait dans la tête un bruit sourd et lancinant. Partout régnait une puanteur abjecte. Oleg et Stiopa avaient accéléré le pas et ils se sont retrouvés loin devant. J'ai essayé de les rattraper mais il m'a fallu abandonner l'idée. En l'espace de dix minutes, je ne voyais plus que deux petites silhouettes au loin.

J'ai entendu derrière moi un grand fracas. C'était un tracteur. Quand il est passé, j'ai vu Oleg se retourner et me crier quelque chose. Stiopa aussi s'est arrêté et faisait des signes avec les bras. Je tendais toutes mes forces mais mes pas restaient très lents comme si quelque chose de visqueux était répandu sur la terre et dans l'air.

Le bruit dans ma tête devenait de plus en plus net et finalement s'est dessiné un objet bien réel, un essaim de mouches de dimensions colossales, noires, grasses, leur ventre vert brillant au soleil. Je n'arrive pas à traduire l'intensité de mon dégoût. Elles ont tourné d'abord au-dessus de moi en nuages gris puis elles m'ont littéralement recouverte de la tête aux pieds. Paniquée j'ai agité les bras et j'ai crié : « Oleeeeg ! » mais au même instant j'ai senti les mouches se poser sur mes lèvres pour pénétrer dans ma bouche. J'ai serré les lèvres très fort mais là, quelque chose de noir m'a frappé l'œil méchamment et puis une autre, et encore une autre. J'ai fermé les yeux et je me suis rué droit devant moi. L'essaim confortablement installé sur moi, s'est mis en mouvement mais sans

me lâcher ! J'avais le sentiment lancinant de courir lentement, comme dans un rêve, quand on tend ses dernières forces et qu'on n'arrive à faire qu'un geste dérisoire. Je me faisais l'impression d'être une image dans un film d'épouvante.

Cela allait-il s'arrêter ? Où était passé Oleg ? J'ai compris que je les avais complètement perdus de vue. Peu à peu devant mes yeux s'est formé un couloir gris et sans fin rempli d'une masse gluante et bourdonnante, en tous cas c'est ce qui m'a semblé.... Et au milieu d'une journée ensoleillée, brusquement, je n'ai plus vu le soleil. Comme j'avais peur d'ouvrir la bouche, j'ai crié intérieurement : « Oleeg ! »

Je les ai quand même rejoints. Voilà que je distingue le visage de pierre d'Oleg. Ses lèvres sont pincées et il lance entre ses dents :

« Dépêche-toi ! »

Sur la lisière d'un champ entre de hauts tournesols de la taille d'un homme deux personnes regardaient les nuages. Pour la mi-août la journée était étonnamment chaude.

« Qu'est-ce que tu en penses, il nous voit ? demanda Julia, qui suivait des yeux les fantasques arabesques.

– Non, il ne nous voit pas. » Oleg mâchonnait un brin d'herbe.

– Et moi, je crois qu'il est vivant. Il n'est pas possible que des créatures aussi belles ne soient pas vivantes. Je soupçonne même qu'il est doué de raison.

– De rai-son ?

– Oui, un être doué de raison. Autrement que nous, d'une autre nature et d'une autre origine. D'ailleurs je crois que les nuages, ce sont des personnes disparues.

– Disparues où ça ?

– Plus loin, plus loin que nous. Tiens, nous vivons... combien de temps vivrons-nous encore ? Je veux dire combien de temps reste-t-il à vivre à l'humanité en tant qu'espèce ? Où nous conduit l'évolution ? Vers quoi ?

– Peut-être vers des surhommes ?

– Peut-être vers des surhommes. Mais c'est une conception linéaire de l'évolution. C'est comme voir l'évolution, mettons, d'un ordinateur en un ordinateur encore plus puissant et plus rapide.

– Alors en quoi consiste l'évolution d'un ordinateur, selon toi ?

– A ne plus exister. A devenir tellement parfait qu'on ne le verra plus du tout.

– Et l'homme, on ne doit plus le voir non plus ?

– Oui.

– Où est-ce qu'il sera passé ?

– L'homme, c'est une âme placée dans un container. Est-ce que tu crois que ce container nous est aussi indispensable que ça ? Je présume que si le créateur avait comme projet l'évolution de l'homme, il aurait forcément prévu le transfert de notre conscience vers un support plus parfait, voire un support éternel.

– Par exemple ?

– Par exemple le plasma ou ce nuage, là. Je me demande si le soleil, c'est la conscience de quelqu'un qui aurait vécu des millions d'années et qui se maintiendrait en vie au moyen de réactions que nous ne connaissons pas.

– Mais si les nuages, ce sont des consciences, alors... Ils n'ont aucune structure. Ils sont liquides. Est-ce qu'un être supérieur peut avoir une conscience liquide ?

– Pas la conscience, son support. Et sans doute que plus le support est subtil et plus la conscience est claire.

– Pourquoi ça ?

– Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Plus le corps est compact et complexe, et plus la conscience est fluide et simplifiée. Dans ton organisme circulent des centaines de milliers de processus chimiques... et maintenant, prends ta conscience : elle est chaotique, incapable de se maintenir plus d'une minute sur le même objet... Je me demande même parfois si elle existe. Le nuage, c'est différent. Quelle simplicité... et quelle perfection !

– Alors il nous voit ?

– Sûrement que non. Nous sommes trop lents pour un nuage. Regarde comme il change à chaque seconde. Et si l'on pouvait s'élever jusqu'à sa hauteur, on verrait des changements se produire en une fraction de seconde. Les nuages sont trop fuyants, trop rapides – justement les propriétés de la conscience. Pour eux notre vie, c'est

comme pour nous la vie d'un arbre ou de l'herbe. Est-ce que tu vois vivre un arbre ? Est-ce que tu remarques ses émotions, comment il bouge ? Et pourtant il bouge, sans aucun doute, seulement dans un autre espace temps.

- Espace temps... Et nous pouvons être dans un autre espace temps ?
- L'un par rapport à l'autre ?
- Oui. Par exemple, je suis dans un, toi dans un autre. Stiopa encore dans un troisième ?
- Il faut croire... »

Dans l'espace infini où n'ont pas cours les notions de hauteur et de profondeur, de bien et de mal, de vérité et d'erreur, où il n'y a que la raison pure, passait, poussée par le vent, une âme impondérable. Créature légère, conscience légère, solitaire, mais ne sentant pas sa solitude, elle passa avec une rapidité stupéfiante, changeant dans ses contours, se rassemblant et se dispersant pour se confondre à nouveau avec d'autres âmes tout aussi impondérables. Ses ondes atteignaient la terre sous forme d'une pluie bénéfique, traversaient la terre jusque dans ses profondeurs insondables insufflant la vie dans le sol livide et remontaient vers les hauteurs se fondre dans les espaces sans bornes. Elle était partout et nulle part, vivant dans un changement continu, insaisissable, sans laisser de trace, elle regardait la terre comme les hommes regardent les nuages.

Il y eut un éclair. Ils entendirent le tonnerre rouler juste au-dessus de leur tête et tomber les premières grosses gouttes de pluie.

Oleg bondit sur ses pieds.

- « Qu'il voie ou pas... Je le disais bien qu'il allait pleuvoir. Toi, tu resterais bien là à rêvasser.
- Pas de panique, le bois est là à deux pas ».

Ils couraient déjà entre les tournesols, comme entre de petits arbres, vers l'endroit où depuis une bonne heure, Stiopa préparait le feu.

Chapitre 14

« Aujourd'hui notre but est d'arriver jusqu'à Rozovka, dit Oleg en pointant son doigt sur la carte. »

Cette fois, je me suis penchée en avant pour m'assurer qu'on allait bien vers un objectif et qu'on n'allait pas errer au hasard (ces derniers temps, cette idée me vient de plus en plus souvent !).

Une ligne marron et sinueuse menait jusqu'à ce point sur la carte que montrait Oleg ; sa longueur m'a paru suspecte.

J'ai demandé : « Tu es sûr qu'aujourd'hui on peut faire tout ça ?

- On voit mal... mais tiens, là, il suivait de l'ongle un trait grisâtre à peine visible que je n'avais pas vu jusque là. Ce devait être la ligne de chemin de fer. Si c'est bien ça, on pourra terminer le trajet en train.

- Tu es sûr ?

- J'espère.

- Et si elle n'y est pas ? »

Oleg a plié la carte et ne m'a même pas fait l'honneur d'une réponse.

J'ai dit :

« Mais il faut y arriver avant la nuit.

- Ne panique pas avant l'heure. Par les chemins, c'est plus facile.

- Et ils existent, ces chemins ? »

Il n'a pas répondu.

« Ils existent ? »

Personne ne m'a répondu, mais j'ai remarqué que Stiopa rigolait et il m'a semblé qu'il échangeait un regard avec Oleg.

J'ai demandé : « Et là, maintenant, on est où ? »

On était à l'entrée d'un village. Derrière il restait des meules de foin, et devant on voyait quelques mesures basses isolées.

« Ça doit être... Oleg rouvrit la carte. Volnoïé. D'ailleurs on va se renseigner auprès des habitants. »

On est passé dans le village. Comme nous l'a confirmé une femme qu'on a rencontrée, le village s'appelait effectivement Volnoïé.

« C'est bien », a dit Oleg.

J'ai pensé sans le dire : en quoi est-ce que c'est bien ? Il a admis qu'on pouvait s'égarer. Plus on avançait, plus les maisons étaient rapprochées, au centre du village cela devenait de vraies bonnes maisons en pierre. Entre elles passait un boulevard vert bien dessiné. Tous les cent mètres, on rencontrait des fermes devant lesquelles était accrochée une pancarte « Exploitation N° tant ». Derrière la palissade, les poules et les oies, les vaches et les cochons nous regardaient passer, tristement.

On marche depuis longtemps, et toujours rien d'intéressant.

Et puis il a plu. Khlopik a trouvé une grande flaque dégueulasse, il s'est roulé dedans et il s'est mis à taper des pattes dans cette bouillie noire. Après cela, tout content, il est sorti de là pour aller faire un câlin à Oleg. Oleg est hors de lui et prêt à lui filer un coup de pied.

On est arrivés au village de Zatchatocka (Tu parles d'un nom¹⁰ !). Le village est pâlot : quelques haies banales ; dans les rues en terre poussiéreuses vont et viennent des mamies, certaines à vélo.

Oleg avance à grands pas fermes, on dirait qu'il est en fer. Stiopa ne perd pas de terrain. Tantôt il sautille en marchant pour attraper une branche d'arbre, tantôt il donne de grands coup de bâton dans les tournesols (et il a toujours le sac de patates dans le dos !) Ces pommes de terre, on en mange tous les jours mais je ne sais pas comment, elles ne diminuent pas. On dirait que le père André leur a jeté un sort.

Ils sont partis loin devant. Stiopa se retourne et pointe un doigt vers moi ; il crie : « On t'attend ? » Trop aimable. Vers la fin du troisième jour ils ont deviné que ce serait pas mal de m'attendre, moi aussi.

Je fais un geste de la main : « Non, allez-y ! ». Je ne veux être à charge à personne.

Le village est dépassé. Devant moi, la route et encore la route, tantôt rougeâtre, sèche et argileuse, toute fendue de crevasses pittoresques à travers lesquelles percent des brins d'herbe, tantôt grise et poussiéreuse, jonchée de cailloux ; ou encore noire, humide de pluie, gluante et désagréable, qui rend les chaussures lourdes et la route difficile.

A chaque halte, Oleg me demande si j'ai vu tel arbre pittoresque, rencontré après un certain virage. Ou bien comment ai trouvé le petit bois qu'on vient de traverser.

Et je marche et je ne vois que la route, parce que je regarde mes pieds. Je n'ai pas la force de lever la tête, ni la force d'admirer ni de m'émerveiller. Je lui dis que je n'ai rien vu, mais que je trouve tout beau par avance, pourvu qu'on me foute la paix ! A quoi il me répond que c'est stupide de marcher comme cela, les yeux fixés à terre, qu'il n'y a que les simples d'esprit, sous développés et limités. On voit tout de suite que je ne suis pas un enfant des champs et que je n'ai pas de sang cosaque. Pour lui, je suis un petit chien bouriate qu'on a attaché à un boulet et qui le traîne en ne voyant devant soi qu'un morceau de route et les pattes de ceux qui courent devant. Je ne réplique pas, un chien en vaut un autre. Lui et Stiopa sont de fringants poulains de la steppe.

Maintenant c'est un large chemin de terre devant nous. Des camions bennes passent toutes les dix minutes, soulevant de chaque côté de grandes quantités d'une épaisse poussière et marron. On essaie de se mettre un peu plus loin dans les tournesols et on tourne le dos, mais ça ne sert pas à grand-chose. Je suis à bout de forces. Pour me consoler, Oleg me dit que c'est le dernier tronçon de terre avant la voie ferrée, et que ce sera infiniment plus facile de marcher sur les voies.

Toujours pas de chemin de fer. On s'est assis un moment pour regarder la carte. On dirait que les routes se croisent. Et j'ai noté mes impressions.

J'ai mal au cœur et je l'ai dit. Stiopa s'est mis à rire et Oleg l'a arrêté. Il a proposé de porter mon sac mais maintenant ça n'a plus guère d'intérêt : il reste juste deux ou trois serviettes et un miroir.

Oleg a dit qu'il fallait aller jusqu'à la gare d'Azov (de là, on ira à Rozovka) et qu'il restait encore une dizaine de kilomètres. Il a sûrement dit ça pour me remonter le moral mais il aurait mieux fait de ne pas dire le nombre.

Voilà qu'à nos yeux apparaît le talus et la voie de chemin de fer, mais je suis tellement à bout de forces que cela ne me fait pas plus plaisir que ça.

Oleg a eu pitié de moi. Tout au bout du champ, là où se rejoignent la plantation et la ligne de chemin de fer, on s'est arrêté pour souffler. J'écris à nouveau. En trois jours le vernis de mes ongles est parti, la peau ne paraît plus satinée et brillante et je regarde avec regret mes doigts mal soignés sautiller sur les touches. Je prends une

¹⁰ Embryon

lingette pour m'essuyer le visage et les mains. Ensuite seulement, en regardant dans le miroir, je remarque un visage triste avec un léger bronzage, et mon humeur s'améliore. Tout cela n'est pas si mal. Stiopa a lui aussi demandé une serviette, brusquement, avec le miroir ; et il se met à s'essuyer le museau. Ah, il me parodie ! Mon expression, mes gestes... et en même temps, il rit de ses propres plaisanteries. Oleg rit lui aussi, mais à mon avis, pas des plaisanteries, mais de son manque de talent. Où trouvent-ils de l'énergie pour être si gais ?

Maintenant nous marchons sur les traverses de la voie ferrée. Je ne sens pas la facilité promise par Oleg. Stiopa tantôt traîne derrière, tantôt court devant en sautillant et en ricanant – quel tempérament instable ! Et je regarde l'énorme sac à dos qui, à chaque bond, se secoue gauchement et lui frappe le dos.

Le voilà reparti en avant, il agite ses bras écartés comme deux ailes. Et en même temps il babille sur un ton piailleur et en sautant d'une traverse à l'autre et manifeste par là son désir de s'envoler. J'ai demandé des éclaircissements sur cette caricature ; il a dit que je marchais comme ça.

J'ai dit, étonnée :

« Vraiment ? »

– Vraiment ? a glapi Stiopa d'une voix répugnante avec une grimace pseudo-attendrie.

Cela fait deux bonnes heures que nous marchons sur la voie ferrée dans l'espoir de trouver la station Azov. Le soir tombe à présent, le soleil se couche et nous, on va marcher jusqu'à ce qu'on la trouve. J'ai voulu préciser : ou jusqu'à tomber.

A en juger par la carte, la gare devrait être en vue depuis longtemps, et elle n'est toujours pas là. Notre carte n'est pas toute neuve, évidemment, je l'ai téléchargé sur Google il y a deux ans. Mais s'il y avait une gare ici il y a deux ans, alors elle n'a pas pu disparaître sans laisser de traces, il devrait rester au moins quelques ruines.

Oleg avance d'un bon pas, comme s'il savait exactement où est la gare. Stiopa, comme moi, doute de son existence, et il est sur les nerfs. Plus il s'énerve, et plus ses blagues deviennent lourdes, et plus on y entend de sarcasmes. L'objet de ces sarcasmes, c'est moi, bien sûr, alors que je suis tellement sans énergie et sans voix qu'il aurait bien pu oublier mon existence.

Il commence à bruiner. Dans l'obscurité qui s'installe il devient de plus en plus difficile de distinguer les traverses. Et en mettant le pied à côté, je n'arrête pas de trébucher. Oleg m'a dit de regarder où je mets les pieds, on a assez de blessures comme ça. A ce moment-là, j'ai vu une des poutres massives remonter vers moi. J'ai pris peur et j'ai tendu les mains en avant pour amortir le poids de mon corps. J'étais par terre, je sentais une douleur dans le genou et mes paumes écorchées me brûlaient. Oleg s'est approché, il m'a aidé à me relever et il a demandé comment je me sentais. Je lui ai dit que j'avais mal au genou et que j'avais la nausée. Il m'a expliqué :

« C'est à cause de la brusque montée de tension. Ça va passer. »

Il a tâté ma rotule et il a demandé si je pouvais marcher. Ensuite nous sommes descendus de la voie et maintenant nous marchons sur l'herbe mouillée. L'humidité n'a pas mis longtemps à traverser le cuir de mes mocassins, et j'ai un peu la fièvre.

J'ai remarqué qu'ici, c'est très beau. De chaque côté de la voie ferrée s'étend un large tapis herbu de couleur vert tendre, tout à fait inhabituelle pour un mois d'août. Je suis surprise de l'épaisseur régulière du gazon et de sa hauteur, qui est partout la même, comme si l'herbe ne poussait pas toute seule, mais qu'on la fabrique spécialement. Elle est jonchée tout autour de petites fleurs jaunes, qui ont l'air plus vives encore dans l'air bleu du soir.

De chaque côté deux épaisses rangées d'arbres, de sorte que nous marchons le long d'un immense couloir vert.

Oleg a dit :

« Tu as remarqué qu'au soleil couchant, quand tout dans la nature commence à perdre ses couleurs, certaines couleurs disparaissent en premier, et d'autres se voient encore pendant un certain temps ? »

J'ai répondu que je n'avais jamais observé ça et j'ai demandé lesquelles disparaissaient en premier.

« Les couleurs du spectre rouge. Tiens, tu vois, ton Tee-shirt est déjà presque invisible, et les fleurs jaunes se voient encore sur l'herbe. »

J'ai anticipé :

– Alors, les suivantes à disparaître sont les jaunes et les verts ?

– Exactement. Et celles qu'on voit le plus longtemps, c'est le violet et le bleu marine.

– Intéressant, et pourquoi ?

– Rouge, ce n'est pas seulement la couleur de la passion, cela veut dire aussi « beau » en russe.

– Et qu'est-ce que ça explique ?

– Le bleu et ses nuances, c’est la couleur de la moralité et des hautes valeurs morales, et tout le reste du spectre reflète les gradations de ces deux principes.

Je répète : mais qu’est-ce que ça explique ?

–Eh bien, le fait que quand le soleil intérieur de l’homme se couche, la première chose qu’il perd, c’est la beauté. C’est pourquoi d’après la beauté de quelqu’un, on peut toujours déterminer à quel point il est vivant.

–Et ensuite ?

–Ensuite il devient incapable de sentir le large spectre des sentiments humains, c’est-à-dire que son monde intérieur devient gris.

–Et le bleu ?

–C’est le dernier degré de la dégradation, la perte de la moralité et des hautes qualités morales.

–Et d’après la palette d’un peintre, on peut définir quel homme a peint le tableau ?

–Bien sûr. L’âme de l’artiste rejaillit sur la toile.

–Et le « carré noir » qu’est-ce que c’est

–L’absence de lumière.

–C’est tout ?

–Ça ne suffit pas, une seule caractéristique ? Alors j’ajouterai qu’il n’y a que les taupes et les rats qui puissent vivre dans le noir complet.

–Qu’est-ce que les taupes viennent faire là-dedans ?

–Tu parlais de l’âme de l’artiste.

–Pendant cette conversation, j’avais rattrapé Oleg et je ne marchais plus derrière, comme d’habitude, mais de front. Sa vision des couleurs m’étonnait, mais ce qui m’étonnait encore plus, c’est que Stiopa avait arrêté ses grimaces et écoutait attentivement. J’ai croisé son regard et pour la première fois j’ai saisi sur son visage une expression intelligente, et même à ce qu’il m’a semblé, une certaine finesse. Mais cela n’a duré qu’une seconde. J’ai dit :

– Comme c’est intéressant ».

–A ce moment-là, Stiopa a vu que je le regardais. Il a pris un air d’attendrissement théâtral et en essayant une larme imaginaire, il a minaudé :

–« Comme c’est inté-rê-saant !!! »

Après quoi il a éclaté d’un gros rire bruyant.

D’où vient que l’homme ait tant de fiel ? Après un instant de réflexion, j’ai décidé que ce n’était pas du fiel, mais seulement une grosse fatigue, qui faisait craquer le mince vernis de culture grâce auquel il arrivait par moments à passer pour un gentil garçon, laissant voir, comme un ressort, la charpente brute de sa personnalité.

J’ai dit à Stiopa qu’il était très brut de décoffrage et qu’il devrait au moins essayer de le cacher. Je ne sais pas s’il a compris mes paroles, mais sa méchanceté a été exacerbée et a pris en vérité un caractère théâtral tout à fait déplacé. Il a commencé à rappeler tout ce que j’avais fait ou dit pendant ces trois jours, à contrefaire ma voix (sans aucun talent, je dois dire) à montrer ma façon de marcher, mon visage, mes gestes, etc. Je ne me suis pas du tout reconnue dans ces caricatures. En voyant que je ne réagissais pas, il s’est mis en colère et m’a accusée de je ne sais quoi. De quoi au juste, je n’ai pas bien compris, mais pour l’essentiel que je ne ressemblais pas à sa mère. J’ai demandé ce que sa mère venait faire là. Il a dit qu’en comparaison avec elle, je ne valais rien du tout. C’était le sens général de ses paroles, lui, bien sûr, s’exprimait de manière beaucoup plus grossière.

Oleg marchait, en riant de temps en temps. Stiopa s’est mis littéralement en rage et il a voulu prouver à quel point j’avais tort. J’ai voulu demander en quoi précisément. Il a commencé à donner des explications longues et embrouillées. J’avais la flemme de l’écouter. Oleg riait presque constamment et par moments, juste pour s’amuser, jetait un mot dans la conversation. Apparemment, cela l’amusait beaucoup.

Alors j’ai dit, n’y tenant plus :

–Pourquoi tu en as toujours après moi, t’as pas d’autres sujets de conversation ?

Stiopa a plissé les yeux avec une grimace méprisante :

–Qui est-ce qui s’occupe de toi ? Du ton dont il aurait dit : qui est-ce qui a besoin de toi ?

–Alors pourquoi tu parles de moi tout le temps ?

L’émotion lui a rivé son clou ; il s’est mis à émettre des sons qui devaient signifier que je me trompais.

Oui-oui (je mettais consciemment de l’huile sur le feu) voyant l’effet de mes paroles sur lui. Cela fait trois heures que tu ne parles que de moi.

Tu... il s’est arrêté et il s’est retourné vers moi :

Moi ? La rougeur de son visage, qu'on devinait malgré l'obscurité, et son désarroi commençaient à m'amuser.

Entendant mon rire étouffé et oubliant de colère ce qu'il voulait dire, il s'est retourné brusquement et il est reparti. Même à quelques pas de distance, je l'entendais respirer bruyamment. Je lui ai lancé :

Stiopa, c'est pas grave. Tes fantasmes sur mon compte...

« Tais-toi ! Oleg m'a interrompu, et j'en suis restée baba. Mais je n'en ai eu que plus envie de terminer :

... s'expliquent le plus simplement du monde...

– Tais-toi, tu m'entends ? Laisse-le tranquille.

C'était d'autant plus bizarre qu'une minute auparavant il riait tranquillement.

J'ai manifesté mon étonnement :

Pourquoi ce « laisse-le tranquille » ? (pourquoi il est tout le temps de son côté ?) Non, je vais dire... Tu peux ne pas me croire, mais...

Là, Oleg a crié, très grossier : Ferme la !

J'avoue que je n'y comprenais plus rien. Naturellement, je ne pouvais pas laisser ça comme ça, et malgré la fatigue, j'ai crié :

– Pourquoi tu essaies de me clouer le bec ?

Et à ma grande surprise, j'ai senti en moi un regain de forces ». Alors, un peu calmé, il a dit quelque chose comme :

« Je ne te ferme pas le bec, mais... toute vérité n'est pas bonne à dire. Tu comprends, il y a des aspects du psychisme de l'enfant qu'il faut comprendre... »

Oleg et moi, on était côte à côte, et je distinguais son regard, qui disait que lui et moi, on savait des choses et que je devrais avoir honte des paroles que j'avais dites. Sa façon de le dire, et plus encore son regard, ça m'a tuée.

« Je devrais avoir honte ? Moi ? Honte ?

Qu'est-ce qu'il s'était imaginé ? Que je pouvais dire des choses qu'un enfant ne pouvait pas entendre et dont je pourrais avoir honte ? La stupeur due à la fatigue dans laquelle je venais de passer les dernières heures est tombée d'un seul coup. Et j'ai crié :

« Mais allez-y, tous les deux ! Pourquoi tu ne l'as pas arrêté quand il racontait ses conneries ? »

Oleg n'a rien répondu.

Moi non plus.

Cette maudite question s'était plantée dans ma tête comme une écharde : Qu'est-ce qu'il avait pensé ?

Je voulais faire part de mon expérience. Bien sûr il y en a qui rigolent quand j'en parle, d'autres qui n'y croient pas, et la majorité qui dit que c'est n'importe quoi. Mais voilà ce que j'ai observé : moi, je suis du bélier et Stiopa, comme j'ai pu le voir, du cancer. Quand je rencontre une personne du cancer, quelles que soient les circonstances, je ne m'entendrai jamais avec elle. C'est-à-dire qu'on peut bien sûr se trouver dans la même pièce, on peut même se fréquenter, mais j'aurais toujours par rapport à elle l'impression d'être en décalage.

Cela touche les hommes et les femmes. Jamais je ne serai sincère avec une femme comme cela, ni elle avec moi. Entre nous il ne peut y avoir que de l'amabilité mondaine et de la simulation. D'ailleurs j'ai remarqué que pour les cancers, la simulation, c'est viscéral (il n'y a qu'à regarder Stiopa, comme il fait des grimaces) Pour moi, c'est insupportable.

Les femmes cancer, comme des renards rusés, sont désagréables, inintelligentes, et en règle générale, moches. L'obligation de communiquer avec elles, lorsqu'elle se présente, m'empoisonne la vie et je m'efforce de l'éviter chaque fois que c'est possible. Mais les hommes cancer, s'ils veulent conserver leur tranquillité d'esprit, ils doivent m'éviter à tout prix. Je ne sais pas comment ça s'explique, mais pour moi, ils sont mesquins, ridicules et en gros, ce ne sont pas des hommes. C'est juste ça que je voulais dire !

Et encore que Stiopa, même s'il ne connaît pas mon signe, visiblement, il sent notre antagonisme et le fait qu'il est ridicule à mes yeux, et consciemment ou non, il essaie de me le faire payer, c'est-à-dire de me tourner en dérision. Voilà ce que je voulais dire, et c'est tout ! Et alors, on ne peut pas dire ça devant un enfant ?

A présent nous marchons tous les trois en silence. Finalement, je n'ai pas ma place parmi eux. L'un s'est remis à faire des grimaces et l'autre rigole ! Il ne me reste plus qu'à marcher et à faire semblant de ne pas exister.

Je bute encore et encore sur les mêmes idées. Ou alors, ce sont ces pensées qui se sont emparées de moi et qui tournent, comme un manège : qu'est-ce qu'il a pensé de moi ? Même pas inventer, mais imaginer, tirer par

les cheveux quelque chose de honteux dans cette situation, je n'y arrive pas. Quoi qu'il ait pu penser, après cela, il n'est plus qu'un sale petit bonhomme minable ! Quelles saletés il a dans la tête ? Le pire, c'est que ces saletés, il soupçonne que je les ai eues.

Maintenant ils marchent devant en échangeant à voix basse. Ah, nullité ! Tu rumines dans ta tête tes sales petits fantasmes et en plus, tu me les prêtes à moi ! Sale type, pauvre mec !

La station Azov existe bel et bien. C'est une minuscule halte antédiluvienne, on l'a repérée dans l'obscurité. L'endroit est absolument désert et on dirait qu'aucun homme n'y a mis le pied depuis bien longtemps. Dans le noir, nous nous installons sur le « quai » assis sur nos sacs à dos. Je sors mon notebook.

Toujours le même silence, toujours la même incompréhension entre nous. Soit à cause de l'humidité du soir, soit du fait qu'il n'y ait personne, le silence se double d'une froideur que je sens passer dans mon dos. Je regarde le visage de mes coéquipiers, baigné dans une lumière bleu pâlotte. En effet, la couleur bleue est celle qui disparaît en dernier, mais maintenant, je ne trouve plus ça aussi remarquable.

Oleg a rompu le silence (dieu merci !) pour dire que nous allions aller jusqu'à Rozovka, et de là aux Tombes-de-Pierre. C'est à deux pas. J'ai demandé s'il savait à quelle heure était le train. Il se trouve que non, il ne sait pas, mais je dois aller tout de suite me renseigner.

Ça ne s'est pas passé comme prévu. La fille que j'ai rencontrée derrière la gare (elle portait une brassée de quelque chose qui ressemblait, dans la pénombre, à des roseaux) m'a dit que le train était à dix heures et demie.

Je suis revenue communiquer cela à Oleg. Il a demandé : « à dix heures et demie du soir ou du matin ? J'ai haussé les épaules. Il s'est mis à jurer, disant qu'on ne pouvait pas me faire confiance.

J'ai dit, presque en pleurant :

« Tu ne m'as pas dit de demander à onze heures du matin ou du soir, mais juste l'heure ! »

Il a secoué la tête en me regardant comme un cas désespéré. Maintenant, je crois que je le déteste.

J'ai affreusement faim. Il y a bien cinq heures qu'on a cassé la croute pour la dernière fois. Il y a de l'humidité dans l'air, elle se met dans les vêtements, dans les chaussures, dans tout le corps. Oleg a dit que si le train partait ce soir (c'est-à-dire à la nuit) alors il restait environ deux heures à attendre et on avait le temps de préparer à manger, de se réchauffer et de se sécher un peu de l'autre côté de la voie ferrée. Sinon, on s'installerait pour la nuit.

Dans l'obscurité complète, nous descendons du talus. Il est abrupt, tout semé d'arbustes épineux, de trous et de gros cailloux sortis on ne sait d'où. Les garçons m'éclairent avec leurs torches pour que je ne trébucher pas.

On a trouvé une petite clairière. J'épluche des pommes de terre, ils ont fait du feu. Près du feu, il fait bon, la fatigue s'en va avec l'humidité et il semble que cette marche de dix heures n'a pas eu lieu et qu'on a passé toute la journée ici.

Je dois parler avec Oleg. La colère est passée mais il reste un arrière-goût qui m'empêche de vivre pleinement la réalité. Je tranche du lard, j'en mets des morceaux sur les parois de la marmite et je me dis : par quoi commencer ? D'habitude c'est facile de parler avec Oleg, mais il y a Stiopa, il s'y connaît comme personne pour déformer le sens de mes paroles ou les réduire à rien.

Le bois s'épuise dans le feu et Oleg l'envoie en chercher d'autre. Stiopa renâcle, il parle d'injustice, il dit que c'est toujours les mêmes qui travaillent et les autres qui se reposent, mais à la fin il prend sa torche et s'enfonce mollement dans le bois.

Dès que Stiopa est parti, je demande :

« A quoi tu pensais ? »

Oleg s'est étendu sur l'herbe, jonchée de rares feuilles mortes, et regarde le feu.

Il est de bonne humeur. Comment fait-il pour conserver cet optimisme permanent ?

—De quoi tu parles ? demande-t-il paresseusement.

—Tu ne te souviens pas ou tu fais semblant ?

—Eh bien pendant qu'on marchait, tu as dit...

—Ah, il hoche la tête et fixe le feu à nouveau.

—Je demande sans attendre sa réponse : Eh bien, quoi ?

—Oui, je voulais te dire. Tu sais, il ne faut pas dire tout ce qui te vient à l'esprit.

–Tu ne vas pas me dire, alors... J'ai poussé la marmite avec deux longues branches pour la mettre au plus chaud, sur trois grosses pierres installées juste au milieu du feu. Je m'assieds juste en face d'Oleg : maintenant il ne va pas se défilier.

–Tu n'as pas compris, je parle de toi. Ne pas dire tout haut tout ce qui te passe par la tête.

– Il est à demi couché à peu près à un mètre du feu, et l'obscurité m'empêche de bien voir son visage.

–Je ne dois pas dire ce que je pense ?

–Il ne faut pas exagérer. Bien sûr que tu dois, mais il y a les convenances.

–Les convenances ? Tu as besoin de me rappeler les convenances ?

–Tu comprends... Il a du mal à détacher son regard du feu pour me regarder. Maintenant je vois qu'il n'est pas d'humeur à me donner des explications.

–Seulement ne t'énerve pas, continue-t-il, parce que ces derniers temps, c'est difficile de parler avec toi.

–Je me tais et j'affecte un calme absolu.

–Comment dire ça plus clairement... Oleg regarde à nouveau le feu, tu es maintenant à l'âge où l'on commence à ressentir son identité sexuelle et à éprouver une sorte d'émotions particulières...

–Quoiii ? Il a fallu que je l'interrompe parce que le sens de ses paroles commence à m'échapper.

–Ecoute, explique-t-il d'un ton conciliant, tu grandis, tes représentations du monde changent, et comme tous les adolescents, tu places le centre de gravité de ta personnalité du côté du sexe. Je voulais t'expliquer, qu'il ne faut pas projeter ses fantasmes sur l'autre, parce que...

–Quels adolescents ? J'ai très envie de m'approcher, de le prendre au col et de le secouer bien comme il faut...

–Ne crie pas.

–De qui tu parles ?

–C'est de toi qu'on parle pour l'instant.

–Mais ce que tu dis s'applique plutôt à Stiopa.

–Et Stiopa aussi... Ecoute, il ne s'agit pas de s'échauffer. Tout le monde a des fantasmes, il n'y a rien de honteux à cela, au contraire, dans une certaine mesure...

–Ce n'est pas la peine de me rassurer ! Et qu'est-ce que c'est que ces fantasmes que tu me prêtes ?

–J'essaie de t'expliquer...

–J'ai compris !

Il veut encore ajouter quelque chose, mais je n'ai plus besoin d'explications. Comment est-ce que je ne m'en suis pas aperçue plus tôt ? Ce sont ses fantasmes qu'il me prête ! Cette idée me soulage un peu, j'ai été tellement ridicule avec mes cris et mes nerfs, que j'en ai même un peu honte. Je lui ai fait part de cette idée, avec tous les ménagements possibles.

C'est étonnant, mais mes paroles ne l'ont pas touché plus que ça. Je craignais de le mettre mal à l'aise, mais pas du tout. Quel équilibre !

Il est resté longtemps sans rien dire.

« Eh bien, au fait ?

– Comment te dire... si je les vois, ces fantasmes, ça veut dire que je les ai aussi dans la tête. Parce qu'on ne peut pas dire que tu aies tort. En principe, cela n'a pas tellement d'importance, qui les a fait naître.

Il s'en sort adroitement. La conversation semblait épuisée, mais quelque chose continuait de me tourmenter. Quelque chose qui était dans les paroles précédentes et qui me tourmentait dans la tête à présent, comme un moustique agaçant qu'on ne peut ni écraser, ni faire partir.

« A quoi tu pensais ?

Il me regarde, surpris.

–Tu me l'as déjà demandé ».

J'ai ri en me souvenant que c'était par cette phrase que la conversation avait commencé.

« Je voulais juste dire... enfin, demander... qu'est-ce que tu parlais d'adolescents ? Et de centre de gravité ?

–Julie, il fronce le sourcil. Je n'ai pas l'intention de parler de mes fantasmes.

–Mais Oleg !

–Non, non, non... » il secoue la tête au rythme de ses paroles en souriant. Il a l'air énigmatique.

–Personnellement, ce n'est pas le contenu de tes fantasmes que je voulais connaître, mais la phrase que tu avais prononcée. Tu ne pourrais pas la répéter ?

–Tu veux la mettre dans le compte-rendu ?

–Allez, je t'en prie, répète.

–Tu penses sûrement que j'écris mes paroles sur des petits papiers et que je les apprends par cœur ?

–Allez, ne t'entête pas, répète, s'il te plaît.

–Franchement, je ne m'en souviens pas. C'est pour quoi faire ?

–Tu as dit quelque chose, et je ne sais plus quoi penser. Tu as dit quelque chose de très important à mon avis, mais... c'est faux.

–Important, mais c'est faux ?

–

–Oui.

–Et tu veux faire un résumé ?

–Oui ! je le prends au mot.

–Alors écris.

–J'ai pris un stylo imaginaire et je m'appête à écrire sur une feuille de papier imaginaire.

–Ju-li-a est une im-bé-cile. Ça y est ?

–Oh, Oleg ! ça m'agace qu'il joue avec moi comme avec une gamine. Dis-moi au moins le sens général.

–Je te l'ai déjà donné.

–D'accord. Si tu ne veux pas...

–J'étais déçue. Par expérience je savais que s'il n'avait pas envie de parler, rien ne l'y forcerait.

–Mais il a changé de ton et il a dit très sérieusement :

–Faut pas t'en faire, je ne parlais pas de toi en particulier, mais des adolescents en général. Peut-être que tu n'es pas comme ça...

–Et pourquoi il faudrait que je sois comme ça ? Et quels adolescents en général ? Tu voulais dire que je... comment dire... que je suis un peu puérole ?

–Non, pour ton âge, tu es déjà tout à fait adulte. Plus que ça. Je voulais dire que ta maturité, elle... comment... tu as déjà dépassé Stiopa en développement.

–Arrête.

–Oui ?

–Tu dis que je suis déjà adulte ?

–Oui.

–Mais je suis *réellement* adulte !

–Oui, ça va de soi. Je trouve que tu es déjà bien adulte, autrement je ne t'aurais pas emmenée dans cette randonnée.

–Mais non, enfin, non ! tu dis... ça ne va pas !

–Qu'est-ce qui ne va pas ?

–Eh bien que je suis adulte et que tu ne m'aurais pas emmenée.

–Je suis de plus en plus agacée parce qu'il ne comprend pas ou qu'il fait mine de ne pas comprendre. Tu m'embrouilles !

–A mon avis, c'est toi qui m'embrouilles. Tu as tendance à voir des problèmes là où il n'y en a pas, et là où il faut réfléchir, toi, au contraire...

–Ne cherche pas à m'entortiller !

–Je le regarde dans les yeux et je cherche frénétiquement à capter sa pensée. Il y a quelque chose qui ne colle pas dans ses réponses et ça me fait perdre le fil. Il faut rétablir la chaîne logique...

–Tu ne parles pas comme il faut ! Tu ne dis pas ce qu'il faut ! de dépit je frappe du poing sur le sol.

–Oh oh ! Oleg me lance un regard significatif. Tu as déjà écrit le script de notre entretien ? mais je n'ai pas appris mon texte.

–Tu ris, et moi je parle sérieusement. J'ai enfin compris ce qui m'agace tant chez lui. Tu me parles comme à Stiopa, mais moi, je n'ai pas quatorze ans.

–Il feint l'étonnement :

–Et tu en as combien ?

–N'en fais pas trop ! Merci, mais je n'ai pas l'humeur aux compliments.

–Il se tait. Il me semble qu'il ne sait pas comment faire passer sa grossièreté.

–Ne sois pas vexée, dit-il après une pause. C'est que je ne sais vraiment pas quel âge tu as.

–Je l'ai regardé en essayant de mettre dans mon regard toute la froideur et le mépris dont j'étais capable. Piètre comédien. Est-ce que vraiment il ne comprend pas que cette amabilité forcée ne fait que souligner le fait que j'ai deux ans de plus que lui ! La différence, certes, est mince, mais tout de même.

–Il sourit : Ah, je me souviens, tu as treize ans.

–C'est plus drôle !

–Je ne pensais pas te faire rire. Je viens juste de m'en souvenir, c'est toi qui me l'as dit.

–Je te l'ai dit ?

–Oui.

–Quand ça ?

–A la bibliothèque.

–Quelle bibliothèque ?

–Celle où l'on s'est rencontré.

–Pendant une minute, on ne dit rien.

–Je demande : et après ?

–Quoi après ? Visiblement il n'a pas envie de continuer la conversation.

–Qu'est-ce qui s'est passé après qu'on s'est rencontrés ?

–C'est le soir des souvenirs lyriques ?

–Réponds, s'il te plaît.

–Après je t'ai donné quelques cours. Et qu'est-ce qui te préoccupe tant ?

–Et ensuite ?

–Mais quoi, tu as la mémoire qui flanche ?

–Qu'est-ce qu'il y a eu ensuite ?

–Ensuite tu m'as supplié de t'emmener avec nous en randonnée.

–Moi, je t'ai supplié ?

–Eh ben oui, tu ne vas pas me dire le contraire ?

–Je me suis levée, j'ai fait le tour du feu et je me suis assise tout près, nez à nez.

–J'ai examiné son visage, tellement connu dans ses moindres traits, et ces cheveux blancs apparus pendant la randonnée ; et j'ai essayé de comprendre ce qui lui faisait dire cela. J'ai crié : Regarde-moi !

–Je te regarde, répond-il tranquillement.

–Tu es marié ? »

–Il soupire. Je le menace dans un murmure :

–« Dis-le.

–Qu'est-ce que tu as ?

–Dis-le !

–Non, je ne suis pas marié.

–Il m'a semblé que je tombais à la renverse dans un vide. C'est comme dans un rêve que j'ai fait : je tombais dans une fosse sans fin et la seconde où j'étais sur le point de tomber durait une éternité. Est-ce que des situations comme celle-là arrivent dans la réalité ?

–Et moi, je suis qui ? Je n'ai pas reconnu sa voix.

–Tu es une petite fille fatiguée, un peu effrayée, mais pleine de bon sens. En principe, tu es déjà grande, Julia... Allez, arrête. » Il m'a prise par les épaules et m'a secoué un peu. « Et ne tremble pas comme ça. De quoi tu as eu peur ? Hein, c'est quoi ?

–Oleg, qu'est-ce que tu as ?

–Moi, tout va bien, répond-il d'un ton fatigué.

–Et moi ? Le monde se dérobe sous mes pieds... ou c'est moi qui me dérobe à ce monde ?

–Je le savais bien que cette conversation était de trop, dit-il de son ton de tous les jours. Terriblement quotidien. Ne t'en fais pas, c'est l'essentiel. Maintenant on va s'en aller, on va prendre le train et... voilà.

Et voilà.

–Oui. Aujourd'hui on ne marchera plus ».

–Avec un bâton crochu, il a soulevé le couvercle de la marmite et un instant l'odeur du lard chaud et des pommes de terre efface toutes les autres sensations. Il faut mélanger.

Il a taillé une branche avec son couteau et il remue soigneusement en faisant attention de ne pas déplacer la marmite. De voir ce calme, et la simplicité avec laquelle il exécute les actes les plus habituels, la régularité de ses gestes, je me mets à trembler.

–C'est moi ! Je ne peux pas retenir mes sanglots. Moi, ta femme ! Tu ne me reconnais pas ? »

Il m'a pris sur ses genoux et il me berce doucement.

« Oleg...

–Oui, oui, oui... Il s'est mis à parler vite comme quand on berce les bébés. Ma femme, ma femme... Son visage était inquiet. Il chuchote : Voilà Stiopa, pas d'hystérie.

Et en effet, on entend des branches qui craquent et on aperçoit la lumière d'une lampe électrique.

Chapitre 15

La sonnerie retentit longtemps. Elle donnait l'impression de résonner dans un appartement vide, vide non seulement de meubles, et de tout les objets habituels, mais aussi de toute présence humaine visible ; elle résonnait dans un local non pas vide, mais désert. Cette présence humaine, qui maintenant faisait défaut, c'était la chaleur que ressentait toujours le père André en approchant de chez lui. La chaleur passait à travers la porte, se glissait dans la rue, et avant même d'entrer dans son appartement, il savait à coup sûr de quelle humeur était Lioudotchka et ce qu'elle allait lui dire.

A présent c'était autre chose. La chaleur ne l'enveloppait plus et ne lui laissait plus deviner son humeur. Il n'y avait plus de chaleur et Lioudotchka n'était plus là.

Il appuya sur le bouton de la sonnette encore plusieurs fois, sans grand espoir ; un écho mort répondit au fond de l'appartement. Il renonça à ouvrir avec sa clé à lui. Il se retourna et sa lourde silhouette redescendit lentement les marches.

Dix-huit mois de vide, dans lequel il s'était confiné lui-même en demandant à servir dans la paroisse la plus éloignée et la plus pauvre de l'évêché, l'avait rendu méconnaissable. Vivant dans un trou perdu et n'ayant que deux vieilles à confesser les jours de fête, il ne pensait pas utile de soigner son apparence et mangeait ce qui lui tombait sous la main. Le service le distrait un peu mais le reste de la journée, il errait comme un fantôme dans sa grande maison vide.

Avant, il y avait un jardin d'enfants, quelque sept pièces, toutes spacieuses et hautes de plafond. Le père André passait de l'une à l'autre, puis à une troisième, dans la cuisine, à nouveau dans la chambre et ainsi de suite. Parfois il se retrouvait en train de tourner ainsi jusque tard le soir et il se demandait ce qu'il avait bien pu faire depuis le matin.

Il réfléchissait, encore et encore. Et bien que sa pensée fût invisible et insaisissable, il en ressentait la présence oppressante dans tout le corps. Sa pensée s'appelait Lioudotchka. La vie avec elle et la vie sans elle n'avait de toute façon aucun sens.

La pitié pour sa femme le transperçait comme un aiguillon. Il voyait devant lui son visage défiguré, ensanglanté, il entendait son cri d'animal et alors dans sa grande maison vide il lui semblait voir des choses terribles, d'une vivacité à faire peur. Les murs autrefois blancs viraient dans les coins au blanc sale ; dans les miroirs qui reflétaient un espace trouble apparaissait quelque chose de vivant. Et en plein jour il y remarquait soudain quelque chose de suspect. « C'est moi, pensait-il. Je vis ici comme un mauvais rêve. »

Et cette pensée lui apportait un étrange soulagement, rebelle à toute explication. Sa vie était détruite, sa famille perdue, et lui-même se faisait l'effet d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

De sa joie de vivre passée, de son caractère sanguin, il ne restait plus rien. Sur son visage se lisait une noble pâleur, ses yeux étaient devenus creux et ternes ; mais on ne pouvait pas dire qu'il fût devenu maigre. Sa barbe et ses cheveux avaient poussé de façon démesurée – il ne les coupait pas, il ne se peignait que de temps à autre.

« André ! » le visage maternel qui clignait ses yeux de petite vieille lui souriait sur le pas de la porte de la maison natale. Le sourire était un peu amer et myope, comme si elle ne voyait pas distinctement qui était devant elle, mais qu'elle essayait de le deviner. De l'intérieur venait une odeur connue, cette odeur particulière des maisons où vivent des gens âgés. D'où elle vient et de quoi elle est faite, c'est toujours un mystère, mais là où l'air est immobile, où il n'y a pas d'enfants qui courent, et où les choses restent à leur place sur les étagères des armoires pendant des années, on a cet air particulier qui est propre aux vieux.

Le père André marmonna quelque chose qui ressemblait à « bonjour, maman » en baissant la tête pour passer le seuil. Brusquement, peut-être à cause de cette odeur, la conscience de sa solitude lui tomba dessus, absolue, irrémédiable. Ici il devenait seul autrement que dans sa retraite d'ermite. La solitude était partout : dans sa tête, dans sa poitrine, dans ses mains, qu'il ne savait pas où fourrer, dans ses pieds maladroits qui piétinaient lourdement le sol de la petite entrée, et dans tout son corps amolli, comme si on en avait retiré la tige de fer qui le maintenait jusque là.

La solitude, elle était devant lui en la personne de ses parents vieillissants tout soudain, elle transpirait par les pores de sa peau et invisible, se mêlait à ses cheveux.

L'idée lui traversa la tête : « Non, n'importe quoi, mais faites qu'elle revienne. Qu'elle revienne ! »

Il parlait de sa vie en mâchant machinalement des beignets à la crème, et ruminait amèrement les mêmes pensées lorsque la voix de sa mère le ramena à la réalité :

–« ... et elle est mignonne, toute ronde, elle te ressemble.

–Ses mots le brûlèrent comme une flamme. Il fixa sur sa mère des yeux avides, comme pour dire : continue, continue.

–Et quand elle est née, tout le monde a dit : c'est son père tout craché ! Même ta belle-mère l'a reconnu.

–Maman... André avait du mal à avaler. Où sont-elles ?

–Hé, mon garçon, je vais te dire une chose : Ta Liouška, c'est une dévergondée.

– Qu'est-ce que tu racontes, la mère ? dit en haussant la voix le père, qui jusque là s'était contenté de regarder son fils sans rien dire.

–Ben quoi ? Je dis ce que les gens disent. Voilà ce que je dis.

–Parle, mais n'en rajoute pas.

–Il se retourna vers son fils.

–Vieille folle ! Et ne se contenant plus, il frappa du poing sur la table.

–Tu ne crois pas qu'il a la vie assez dure comme ça ?

–Il le saura bien de toute façon.

–Il le saura parce que tu vas le crier à tous les coins de rue.

–Ah, ça va être de ma faute. Tiens ? Elle vit à sa guise alors que son mari est vivant, et c'est la mère qui est coupable. Et on me traite de vieille folle...

–Bon, ça va, la mère, arrête un peu. Ne l'écoute pas, mon garçon. Qu'elle raconte ce qu'elle veut.

André se couvrit le visage de ses mains et resta ainsi long moment sans regarder personne. Les parents se calmèrent.

–Va la voir, mon garçon, dit timidement le père. C'est une femme... bonne. Positive. Ne va pas croire... tu sais ce que c'est, les gens, il leur faut toujours quelqu'un à critiquer. Ne les écoute pas, vas-y.

–Où aller ? demanda André d'une voix sourde.

–Mais chez ta belle-mère.

S'imaginant le visage de sa belle-mère, méchant et renfrogné comme une vieille chienne, il reconnut l'impossibilité totale de rencontrer Lioudotchka chez elle.

–Ils sont tous ensemble là-bas ? demanda-t-il avec un faible espoir.

La question était superflue : où la belle-mère aurait-elle pu aller ? Mais la réponse le laissa sans voix :

–Non. C'est qu'elle est... comme qui dirait mariée. Les jeunes vivent de leur côté maintenant.

–Mariée ? répliqua André. Qui ça ? un moment il lui sembla qu'il avait manqué quelque chose de la conversation.

–Mais c'est de ta belle-mère que je parle !

A son grand étonnement et pour la première fois depuis dix-huit mois il se mit à rire, tant lui paraissait drôle ce qu'il entendait. Inconvenant tellement c'était drôle. Son père se mit à rire avec lui. Après quoi André se paya une longue crise de fou-rire qui lui fit chaud au cœur.

—Hé... soupirait la mère. De quoi vous riez ? Telle mère, telle fille... toutes les deux pareilles.

Le père André ne tenait plus en place. Son corps avait brusquement retrouvé de la souplesse et du ressort. Il s'agitait dans l'appartement en imaginant ce qu'il allait mettre. Comment il allait aller chez Lioudotchka, comment il se présenterait devant elle. Sa fille ! Alinka ! Cela jaillissait dans sa conscience, et il éprouvait la joie la plus extrême qu'un homme puisse éprouver sur cette terre. Seule la joie des anges pouvait être plus pure et plus belle.

Il mit une chemise à carreaux gris bleu qui mettait ses yeux en valeur, mais elle ne lui allait plus. Alors il essaya une blanche, en baptiste, à minces rayures bleues. Il faisait le difficile, se regardait dans la glace, il avait tout l'air d'un jeune marié. L'idée lui traversa l'esprit : on dirait que je vais à un rendez-vous.

—Pff ! Hallucination satanique ! jura-t-il tout bas.

Il arracha la chemise. Les deux derniers boutons qu'il n'avait pas pris le temps de défaire, furent arrachés. Il mit la soutane qu'il portait tout le temps et laça ses rangs. Tout est en règle : le combattant du Christ doit être prêt à chaque instant à partir à la croisade. Ce que j'ai maigri depuis l'an dernier ! pensa-t-il avec satisfaction en se regardant une fois de plus de la tête aux pieds. Et les préparatifs terminés, le père André franchit le seuil d'un bond.

Une cage d'escalier sombre, des marches sales... Il frappa à nouveau à la porte de sa première et unique femme, en tremblant comme un adolescent. Il fut un peu choqué par la chanson à la mode dont on entendait la musique à travers la porte, mais même cela ne parvint pas à troubler son bonheur.

Il attendit près d'une minute. On entendait soit un murmure soit des pas feutrés, à ce qu'il lui semblait. Le père André se mit à tambouriner à la porte, cette fois d'une manière ferme et décidée. Il frappait avec un seul doigt, mais le bruit se répercutait dans l'escalier comme si on avait frappé avec un objet en bois. De l'intérieur parvenaient des pleurs d'enfant.

« Liouda ! » cria-t-il avec impatience. Et comme seul le silence lui répondait, il appela encore plus fort : Liouda !

A l'intérieur, le silence régnait. Le père André fut complètement découragé par cet accueil.

« Qu'est-ce que j'attendais, se dit-il. Qu'elle me saute au cou ? »

Il tambourina à nouveau. Un bruit de voix étouffé lui parvint, masculine apparemment. Il recula d'un pas et frappa la porte de l'épaule. Elle faiblit sous son poids mais résista. En même temps on entendit derrière la porte un cri de femme étouffé.

Liouda, tu ferais mieux d'ouvrir tout de suite, dit-il le plus calmement qu'il put, sans reconnaître le son de sa voix.

L'enfant pleurait sans discontinuer.

De colère, il frappa la porte du pied.

« André ! cria Lioudotchka, hystérique, de l'autre côté. Non !

Il approcha son visage de la fente de la porte et d'une voix basse, mais terrible, il dit :

—Ouvre.

—Va-t'en.

—Qui est-ce qui est là ?

—Va-t'en.

Il recula de deux pas et prenant autant d'élan que le permettait le palier, frappa la porte du pied. La plaque de tôle en garda la marque, il y eut du plâtre répandu, mais la porte resta en place. Il jura in petto. Puis il s'approcha à nouveau de la porte et sachant que sa femme l'écoutait, il murmura :

—Ouvre.

—J'appelle la police.

Ces mots remuèrent en lui une couche inconnue de sa conscience, qui, une fois mise en branle, le privait de tout contrôle. Il porta successivement en prenant son élan, plusieurs coups de pied qui firent trembler tout l'escalier. On sentait que les voisins derrière leur porte, avaient l'œil rivé à l'œillet. On entendait, sans arrêt, les cris stridents de Lioudotchka.

Il frappa encore et encore. Au début la plaque de métal plia, puis il se forma une fissure au milieu. La serrure fut enfoncée. En rage, le souffle court, il s'arrêta et voulut courir chercher une hache, lorsque soudain au milieu des pleurs de l'enfant et de la mère on entendit un bruit de serrure. Au bout d'une minute, sans doute avec l'aide d'un tournevis, la serrure céda et sur le seuil parut le visage pâle et émacié d'un homme entre deux âges. Il était

grand, maigre et maladif. Ses cheveux bruns ébouriffés donnaient à toute sa personne un aspect pitoyable et soulignait la rougeur de ses yeux. L'homme ouvrit

La bouche pour dire quelque chose, mais le père André l'attrapa au collet, faisant craquer le tissu de sa chemise, et le tira hors de l'appartement.

–Pas ici, murmura André enragé, qui entendait les battements furieux de son cœur. Pas devant les enfants.

Son adversaire, ou plutôt sa victime, n'avait pas l'intention d'opposer une quelconque résistance. Alors il le secoua deux ou trois fois, après quoi l'homme émit un son inarticulé. A ce cri, le visage de Lioudotchka se montra dans l'encadrement :

–André !

Il tourna la tête et pour la première fois depuis ce terrible soir, il croisa son regard. C'était elle et ce n'était pas elle.

–Pas ça !!! cria Lioudotchka en voyant qu'il la regardait sans l'entendre.

Il détourna le regard vers l'homme, qui plus mort que vif pendait entre ses mains, et le rejeta de côté. Le corps roula sur les marches, mais le père André ne le regardait déjà plus. Il pénétra dans l'entrée et ferma derrière lui la porte endommagée.

Une odeur de brûlé et des remugles de cuisine lui chatouillèrent le nez. En une seconde, Lioudotchka s'était écartée vivement de lui et à quelques pas elle regardait, terrifiée, sa lourde silhouette menaçante.

« Liouda », soupira-t-il. Son cœur battait si fort que lui si fort d'habitude, il en était tout essoufflé. Sa femme le regardait, muette. Dans ses yeux, le père André, vexé, ne lut que la peur. La peur, la terreur, et rien d'autre.

« Tu as peur de moi ? » Il regardait en face son visage veule, enlaidi ces derniers mois. Dans cette femme malade, il essayait de retrouver sa Lioudotchka.

– André... Elle aspirait de l'air par la bouche, terrorisée.

–N'aie pas peur. Je suis venu pour parler. Et voyant que sa femme ne répondait pas, il ajouta :

–Qui c'était ?

A ce moment, l'enfant, qui n'en pouvait plus de pleurer, exprima un dernier vagissement et se tut. Dans le silence retrouvé, Lioudotchka murmura :

–Il f-faut pas...

Le père André fit un pas vers elle. Elle se rencogna encore davantage dans la pièce, c'était la cuisine. Maintenant elle était devant la fenêtre et elle n'avait plus d'autre issue.

Il regarda avec dégoût et pitié le désordre de la cuisine. Il y avait de la vaisselle sale partout avec des restes de nourriture ; des torchons et des packs entiers de cannettes de bières vides par terre. Les fenêtres vides, sans rideaux, les papiers peints gras et l'ampoule sans abat-jour complétaient ce tableau de délabrement.

–Liouda... Il s'efforçait de parler le plus doucement possible. Je n'ai pas été là pendant dix-huit mois. Je suis coupable. Je savais tout cela sur toi. Je ne savais pas, mais bref...

–André – elle avait osé l'interrompre – Va-t-en. De toute façon, je ne veux pas me remettre avec toi.

Pendant une minute, il réfléchit à ce qu'il venait d'entendre.

–Et avec qui tu vas te mettre ?

–Peut importe. Va-t-en.

Ils se tenaient l'un en face de l'autre. Elle, les bras croisés sur la poitrine et les doigts plantés dans les avant-bras, lui les poings serrés et les jambes largement écartées. Le père André remarqua que la tension faisait blanchir les articulations de ses doigts, et ses lèvres serrées ne faisaient plus qu'un fil.

–C'est avec ce gringalet que tu voulais te « mettre » ?

–Ça ne te regarde pas. Ne te mêle pas de ça. Et ne fais pas peur à la petite. Lioudotchka était blême, mais sur son visage se lisait la même détermination que si elle était sculptée dans le marbre.

–Et ce... va élever ma fille ? Il s'approcha de sa femme d'un pas de plus.

–Je n'ai pas peur de toi. ... dit-elle d'une voix étranglée.

–Je vois.

–Et je ne veux pas te parler.

–Pourquoi ?

–Parce que.

–Tu penses que je suis un maniaque assoiffé de sang ?

–Tu as beaucoup changé, André.

–Toi aussi.

–Tu es devenu très, très méchant.

–Et toi, tu piques pas mal, on dirait.

–Ça ne te regarde pas, c'est ma vie.

–Si, ça me regarde. C'est ma fille.» Il marqua une pause. « Alors quoi, je reste sur le palier, comme un ennemi ? » Il avança mais voyant qu'elle tremblait de tous ses membres, il s'arrêta. « Mais n'aie pas peur. Je ne suis pas un monstre. Je veux parler, tu comprends, te demander pardon. Laisse-moi entrer et m'asseoir, sur cette chaise, tiens, je ne te toucherai pas du doigt, juré.

–Bon, entre.

Le père André entra et s'assit. Elle resta debout. Sa pâleur était un peu passée, mais elle ne s'approchait pas de son mari.

–Mais assieds-toi donc. On ne peut pas parler comme ça.

Elle s'approcha de la table et s'assit sur le bord d'un tabouret.

–Je veux voir ma fille.

–André, il ne vaut mieux pas.

–Quoi ? »

Lioudotchka ne répondit pas.

« Qu'est-ce qui vaut mieux ? reprit-il.

–André, murmura-t-elle, effrayée.

Je n'ai pas besoin de voir ma fille ? » Il avait dit cela doucement, mais il avait une telle fureur dans la tête que Lioudotchka retint sa respiration.

–Non, je voulais dire...

Il se leva

–Quoi ?

–Elle vient de s'endormir. Tu pourrais la réveiller, n'y vas pas.

–Eh bien je la réveillerai.

–Tu n'imagines pas comme elle une porte qui grince, ça la réveille ;

–C'est comme moi...

–Oui.

Ils se regardaient. André se rassit.

–Lucie... dit-il d'une voix éreintée.

–Quoi ?

–Petite sottise. Il essaya de lui prendre la main, mais la main glissa dans la sienne et s'échappa.

–Lucie.

–Quoi ? Elle restait assise, mais sans détendre son dos.

–Je ne t'accuse pas du tout. Moi seul. Je suis le seul coupable de tout.

–Lioudotchka le regarda sans aucune expression.

–Je suis responsable de tout ça – il parcourait des yeux la cuisine avec la poubelle trop pleine, qui commençait à sentir. Et de ce que tu... avec ce... comment tu l'appelles ?

–La Guiche.

–La Guiche ?! Oh seigneur ! Il posa ses coudes sur la table et laissa tomber sa tête dans ses mains. Son visage se déforma. Ses cheveux ébouriffés, un peu grisonnants crépitaient sous ses doigts. Il les serrait et les tirait comme s'il voulait étouffer la douleur intérieure, sourde et lancinante, par une autre, extérieure. Enfin il articula d'une voix d'outre-tombe :

–Ça ne me regarde pas.

–André, tu comprends, que maintenant je ne peux plus être avec toi ? »

Le père André ne répondit rien, il regardait son visage maladif et les cernes sous ses yeux.

–Tout sera différent, prononça-t-il sourdement.

–Différent, répéta Lioudotchka sur un ton presque moqueur. Qu'est-ce qui peut être différent ?

–Mais tout ! J’ai beaucoup réfléchi pendant ce temps, je me suis maudit et maintenant encore je me maudis, et toi... tu es une sainte ! Et après cela... tu es la sainte de La Guiche.

–André, je ne t’aime pas.

–Moi non plus je ne m’aime pas. Je me déteste.

–Et je ne t’ai jamais aimé.

–Lucie... Sa voix mourut.

–Oui. Pardonne-moi de t’avoir trompé pendant si longtemps, mais aujourd’hui il n’y a plus lieu de...

–Trompé ?

–Oui.

–Je ne te crois pas. Tu mens. C’est que tu as encore peur de moi, oui, tu as peur ! c’est la peur qui parle en toi, mais je te répète que tout a changé !

–André, mais écoute-moi donc ! qu’est-ce qui a changé ?

–Moi, j’ai changé ? Je ne suis plus celui que j’étais il y a dix-huit mois, ni même celui que j’étais il y a six mois.

–Mais moi, je suis la même. Toujours la même, tu comprends ?

–Oui, c’est ça, tu es toujours la même. Quand je suis entré, tu me paraissais un peu étrangère, inconnue... j’ai eu peur ! Et maintenant je vois que tu es toujours la même, toujours la même, ma Lucie.

–Va-t-en.

–Lucie...

–Tu n’entends pas ?

–C’est la peur qui parle en toi. C’est ici qu’est ma fille, je n’irai nulle part.

–La fermeté sur son visage fit place à la lassitude, au désespoir et au chagrin.

–Lucie... Il tendit la main vers sa tête pour lui toucher les cheveux.

–Avec la rapidité d’un serpent elle s’écarta de ses doigts.

–Lucie, je me rachèterai.

–Mais fous le camp ! Elle le regardait d’un air méchant. Il n’y avait rien d’autre sur son visage. Je l’aime LUI, tu m’entends ? Je veux vivre avec lui et mourir avec lui !

–Quoi ? Le père André parut revenir à lui.

–Va-t-en, je te dis, fit-elle entre ses dents.

–Tu veux vivre avec lui ? Son visage avait pris une expression méprisante.

–Oui.

–Et mourir avec lui ?

–Oui ! »

Ses yeux, jadis d’un vert brumeux, s’étaient assombri au point que le père André crut un instant que c’étaient deux pistolets qui le visaient. Il fut d’abord stupéfait, mais la seconde d’après, il la saisit par les cheveux, grossièrement, de toute sa grosse main.

« Dis que tu mens !

–Non ! cria-t-elle, en louchant vers son énorme poing près de son visage.

–Dis que tu mens, saleté ! siffla-t-il en s’approchant tout près.

–Je... la voix de Lioudotchka tremblait, te déteste. Je te déteste. Je t’ai épousé comme ça, tu m’entends ? Et jamais, jamais je ne t’ai aimé ! »

–La douleur fit jaillir de grosses larmes de ses yeux. Le père André se leva, sans lui lâcher les cheveux. Son cou était penché et douloureux, et son corps avait pris une position pas naturelle. Il baissa brusquement le bras et Lioudotchka tomba comme fauchée. Ensuite il passa dans le salon en la traînant derrière lui. Comme s’il avait oubliée qu’il la tenait encore. Un cri de femme, terrifiant, brisa le silence. Un faible cri d’enfant lui fit écho.

–« Ne la touche pas ! criait Lioudotchka en rage. Mais on entendait seulement « O-o-o-oh ! »

Le père André la rejeta dans le coin, où elle tomba comme un gros sac. Mais malgré la douleur à la tête et à l’épaule, elle bondit sur ses jambes et se jeta sur lui :

« N’y touche pas ! »

Il se tenait à côté du lit. L'enfant était toute rouge, elle s'était débarrassée de ses couvertures. La literie sous elle n'était pas propre et ne sentait pas très bon.

« Pauvre conne, qu'est-ce que tu crois... »

Lioudotchka ne lui laissa pas le temps de finir et, agile comme un chat, lui planta ses ongles dans le visage. Il la saisit par les cheveux et la repoussa violemment. Le cri terrible se répéta.

La petite fille s'égosillait dans son berceau. Le père André se prit la tête à deux mains et sortit de la maison en courant.

Le matin du quatrième jour.

« Qu'est-ce que c'est que c'te hutte ? »

J'ai rêvé qu'il y avait du brouillard, un brouillard aussi léger et impondérable que mon rêve. L'instant d'après, j'ai été définitivement réveillée par Khlopik qui aboyait.

J'ai commencé à me rappeler. Le train s'était arrêté dans une petite gare rose. C'était Rozovka. Ensuite on avait marché longtemps dans des chemins, à la recherche d'un coin pour la nuit. Il me semble que je dormais déjà à ce moment-là, tant tout ce qu'il y avait autour était flou et à demi fantastique : la couleur rose de la gare (à moins que cette couleur rose soit venue d'ailleurs) et les rails d'un bleu luisant, et enfin ces arbres et ces arbustes surréalistes à travers lesquels on se faufilait.

Et même avant cela, il y avait déjà eu quelque chose d'important... dont je n'ai gardé en mémoire que des sentiments confus. C'était lié à Oleg. Il me disait quelque chose, je crois qu'il m'engueulait. Et d'ailleurs, tout cela, je l'ai peut-être rêvé.

Je me suis soulevé sur un coude et j'ai regardé à travers la moustiquaire. L'endroit que nous avons choisi la veille pour passer la nuit se trouvait être une jolie clairière divisée en en quantité de tout petits potagers privés. Tout autour était baigné par les premiers rayons du soleil. Où étaient donc les arbres effrayants ? Est-ce que je les aurais rêvé eux aussi ?

Oleg a grogné dans son sommeil.

Oleg. Il s'est passé quelque chose qui a rapport avec celui... Non, non, je n'arrivais pas à m'en souvenir. Et puis quelle différence ? Voilà qu'il dort comme si de rien n'était, c'est que tout va bien. Et rassurée par cette idée toute simple, j'ai refermé les yeux.

Je voulais dormir encore un peu mais le sommeil ne venait pas. Par une sorte de sixième sens, j'avais deviné qu'Oleg ne dormait pas non plus, qu'il avait seulement les yeux fermés. Il s'est levé, il a enfilé son blouson, qui était à ses pieds, et il est sorti.

A quelques pas de là, tout arrosé de soleil, il y avait un grand-père avec un bâton, qui regardait notre tente. C'est lui qui avait prononcé ces mots : Qu'est-ce que c'est que c'te hutte ? Derrière lui se serrait une petite troupe de chèvres peureuses. On a entendu à nouveau la voix du vieillard :

« Ah ! c'est vous !

Et la voix plutôt mécontente d'Oleg, légèrement enrrouée :

–Bonjour ».

Pourquoi était-il sorti ? Maintenant ce vieux curieux allait réveiller tout le monde. Les vieux sont bavards. Je me collais contre la moustiquaire.

« Bonjour. La voix du grand-père était enjouée. Vous allez sûrement aux Montagnes-de-Pierre ?

–Quelle perspicacité ! On y est déjà, pour ainsi dire.

–Y en a beaucoup qui y vont par ici, des écoliers et toutes sortes d'étudiants. Et là, qu'est-ce que je vois ? Une hutte ! Alors je me suis dit comme ça : ils vont sûrement aux Montagnes de pierre.

Il s'entêtait à dire les Montagnes-de-Pierre au lieu des Tombes-de-Pierre. Visiblement, le mot « tombe » n'a pas bonne presse par ici.

Le vieux continuait son monologue :

« Je suis avec mes chèvres... et elles avaient peur, alors je me suis dit : qui c'est ça ? »

Il est loquace, celui-là... Maintenant il va falloir se lever.

–Dites-moi, c'est quoi le meilleur chemin pour y aller ?

Je pense qu'il a demandé ça non pas parce qu'il ne connaît pas le chemin – on a marqué la route sur la carte, mais parce que le grand-père ne s'en allait pas ; il était content de voir du monde, comme tous les vieux, il avait envie de causer.

« Ah, voilà... Tiens, allez par là. Il indiquait de son bâton la direction du soleil levant.

Il ferait bien de se lever, qu'on se réchauffe au moins. Et j'ai commencé à m'extraire de la tente.

–Merci, continuait Oleg. Et il y a un magasin là-bas ?

–Oui, oui ! Vous tombez sur la route et c'est tout droit jusqu'à la gare d'expérience ?

–Quelle gare ?

–Expérience.

–Qu'est-ce que c'est que cette gare ?

–Je ne sais pas. Demandez aux gens d'ici, ils vous raconteront.

–Parce que... vous n'êtes pas d'ici ? Oleg regardait son vieil imper de couleur indéfinissable, sa toque de fourrure toute usée et son bâton.

–Nan, je suis d'un aut' village. Je peux faire passer mes chèvres ? Là-bas il y a de l'herbe tendre, goûteuse ». Il allonge les syllabes, toujours sans se départir de son sourire. « Seulement vous rentrez votre chien parce que sinon, elles ont peur.

Oleg a rappelé Khlopik et l'a gardé en laisse.

J'ai longtemps suivi le dos du grand-père jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le feuillage abondant du sous-bois. On est resté un moment assis dans l'herbe, à écouter les bruits du matin, et puis on est allé traîner dans la direction où il avait disparu.

Les chèvres étaient toutes là. Les plus vieilles, en nous voyant, se sont jetées de côté, mais les piquets qui les retenaient, les ont arrêtées. Les chèvres adultes ouvraient de grands yeux, et les petits chevreaux et les jeunes se serraient contre leur maman en nous regardant d'un air effrayé et stupide.

Voilà. Aujourd'hui est notre dernier jour de route. On est presque arrivés, il reste une dizaine de kilomètres à parcourir et on sera aux Tombes-de-Pierre. J'ai du mal à croire que ce sera tout pour aujourd'hui. Ce matin, Oleg nous a envoyés, Stiopa et moi, au magasin à la « gare d'Expérience ». Sur qui font-ils des expériences ? A l'entrée on a été accueillis par des femmes en uniforme bleu, elles nous ont dévisagés avec intérêt. On a acheté des provisions, du chewing-gum et un peigne ; pendant tout ce temps, je me suis peignée avec une épingle que j'ai trouvée dans mon sac.

Ils avaient décidé de bivouaquer dans un bois d'acacia. Les arbres y donnaient de l'ombre, mais pas trop dense. Les petites feuilles allongées bruissaient au vent et laissaient passer la lumière, étendant sur les têtes un léger voile à carreaux.

Julia coupait des tomates, du pain et les disposait sur une serviette. Pour les nourritures plus solides il leur restait un peu de jambon.

« Oleg, ça existe, des vies antérieures ? demanda-t-elle soudain.-

–Comment veux-tu que je le sache ?

–Eh bien en supposant...

–Je suis quoi pour toi, un prophète ?

–Toi, tu y crois aux vies antérieures ?

–Je ne crois rien, je préfère savoir. Et si on ne sait pas, la foi n'arrange pas les choses, sauf à rassurer des natures un peu frustes. Et puis que dire des vies antérieures ? personne ne connaît l'autre monde mais beaucoup ont appris à en parler avec un air de connaisseur.

–Et ce n'est pas ce que tu fais ?

–C'est toi qui m'y as forcé. Mais je me rends bien compte que ce ne sont que des hypothèses.

–Ah, tu vois ! et quelles sont-elles, tes hypothèses ?

–Mes hypothèses ? on ne peut pas expliquer ça en deux mots.

–Eh bien explique avec plus de mots.

–Bien. Mon hypothèse est que les vies antérieures, comme les vies futures, existent. Mais ça ne donne rien.

–Tu penses que ta vie passée et ta vie actuelle ne sont pas du tout liées ?

–Pourquoi tu me demandes ça ?

–Je veux savoir.

–Comme ça, brusquement ?

–Réponds-moi simplement : est-ce que les vies antérieures sont liées à celle-ci ou pas ? tiens, mettons que tu te rappelles quelque chose régulièrement, ensuite tu l’oublies une seconde et elle te revient... qu’est-ce que cela veut dire ?

–Que tu as des problèmes de mémoire.

–Ah, Oleg ! Dis-moi ce que tu penses.

–Et qu’en disent les psychiatres ?

–C’est toujours comme ça.

–Oleg attendit un peu et l’appela.

–Julia...

–Elle ne se retourna pas.

–Mais enfin... Tu comprends, je voulais éviter les spéculations oiseuses.

–Parce que quand on parle des vies antérieures, on sous-entend bien sûr l’âme.

–Et qu’est-ce qu’il faut sous-entendre par là ?

–Je pense qu’il y a plusieurs âmes.

–Plusieurs âmes ?

–Oui. Je pense que nous sommes composés d’une quantité d’âmes, et non d’une seule, comme on le croit d’habitude.

–Et qu’est-ce que c’est que ces âmes ?

–Il y en a de toutes sortes. Il y a en nous l’âme d’un être humain et celle d’un renard

–Pourquoi un assortiment pareil ?

–Ce n’est pas un assortiment, c’est tout. Tout ce que comprend l’univers. L’âme de cet acacia vit en moi. C’est à comprendre au sens propre, l’âme de cet acacia, ni plus, ni moins.

–Et pourquoi une telle quantité ?

–Je ne sais pas. Et pourquoi y a-t-il une telle diversité de vivants et de non vivants dans l’univers ?

–Hm... et comment, dans ce cas, est-ce que nous arrivons à rester des humains ?

–C’est ce que tu penses ?

–Que nous restons tous des humains ?

–La majorité, en tous cas.

–Je voudrais le croire. Mais la question est parfaitement légitime. Comment est-ce que nous restons des humains ? Ou ces êtres que nous sommes ? Je dirai ceci : « A celui qui vaincra, je donnerai de la manne cachée. »

–C’est-à-dire qu’il gouvernera toutes les autres âmes ?

–Ou il les soumettra. Et parfois personne ne l’emporte. Tu connais le dicton « sans roi dans la tête » ?

–Oui.

–C’est ça.

–Julia arrêta de mâcher.

–Et alors, après la mort

–Quoi, après la mort ?

–Qui donc vit après la mort, toute cette quantité d’âmes ou quoi ?

–Si l’on arrive à unifier toutes ces âmes en une société plus ou moins acceptable, alors, je pense qu’il ne subira pas trop de perte, mais sinon...

–A cet endroit, Oleg remarqua que le jambon sur la serviette avait considérablement diminué.

–Quoi ?

–Elles se disperseront, dit-il en s’expédiant dans la bouche plusieurs morceaux à la fois.

–

–Comment peut-on se disperser tout seul ?

–C’est très simple. tu as autant d’exemples que tu veux. Tu n’as qu’à remarquer que il ya des gens qui ne se supportent pas bien, et qui passent leur temps à rechercher quelqu’un pour se compléter, et parfois pour se remplacer.

–Tu appelles ça une explication ? C’est juste qu’ils ne sont pas autosuffisants.

–Et c’est quoi, l’autosuffisance ? c’est quand on se suffit à soi-même, non ?

–Oui, en gros.

–Et toi, tu supposes que c’est à prendre au sens figuré ?

–Eh bien, je ne sais pas.

–C’est à prendre au sens propre. C’est très simple : les tiennes ne suffisent pas à ton bonheur, alors il faut en faire venir d’autres.

–C’est comme ça ?

–Je pense que c’est comme ça.

–Et qu’est-ce que tu penses des gens qui... des malades mentaux et tout ça ?

–Comment dire. Tu connais l’expression « Ils ne sont pas tous à la maison »

–Ah, c’est ça ?

–Oui, oui.

–Il leur manque quelqu’un. Oui. Quelqu’un est parti pour toujours, et peut-être même tout un groupe d’âmes, et maintenant leur univers n’est pas complet.

–Tu penses que tout est aussi simple.

–Je pense que beaucoup de choses incroyablement compliquées sont étonnamment simples.

–Et tu crois sérieusement qu’une de mes âmes peut décider comme ça de foutre le camp ?

–Il y a longtemps que je m’en suis rendu compte !

–Hi hi ! fit Stiopa. Apparemment entièrement occupé à manger, il écoutait attentivement leur conversation.

–Oh, je crois que ce n’est pas pour toi, répliqua Julia du tac au tac. Les âmes déficientes, c’est ton point faible

–C’est toi qui étais toute ouïe !

–Julia décida de ne pas lui accorder plus d’attention.

–Non, attends – elle se retourna vers Oleg. Alors, si toutes les âmes se sont dispersées après la mort, il n’y a plus personne.

–Plus personne. Plus d’âme.

–Alors, cela veut dire que l’âme n’est pas immortelle ?

–Dans un sens, non. L’âme est immortelle par les éléments qui la composent, ces unités élémentaires qui, après la mort de ton Moi migreront dans d’autres groupements et dans d’autres corps.

–Du coup, avec la mort, tout s’arrête et... la vie n’a aucun sens ?

–Pourquoi aucun sens ? Plus tu vis en harmonie avec toi-même, plus tes composantes arrivent à s’entendre en toi, et moins tu cours de risque de subir des pertes après la mort. Je crois que certaines personnes peuvent organiser leur vie intérieure de telle façon que leur noyau après leur mort ne se désagrège pas mais reste entier et intact.

–Et qu’est-ce que ça donne ?

–Ils resteront eux-mêmes.

–C’est-à-dire ?

–Ils n’oublieront jamais qui ils sont. Ils se souviendront de leurs existences antérieures.

–A quoi ça rime, travailler sur soi pour avoir le plaisir de se rappeler ses incarnations ?

–Non, bien sûr. Cette mémoire, c’est comme une annexe : pas déplaisante, mais l’essentiel est ailleurs.

–C’est quoi, l’essentiel ?

–Etre soi-même. »

Dans le ciel d’azur sont d’abord apparus trois lambeaux bleuâtres semblables à un fragment du monde surréaliste de Salvador Dali. Peu à peu, en s’approchant, ils se sont transformés en un paysage terrestre. Entassées les unes sur les autres, des roches titanesques montraient des taches de couleurs semblables à une peau de serpent. Elles se couvraient de mousses et de lichens des teintes et des nuances les plus variées. Mais le dessin n’avait pas la même élégance ni la même unité : jetées au hasard, les taches de couleurs s’entrelaçaient avec une telle constance qu’on aurait dit les touches du pinceau d’un artiste inconnu. Parfois se constituaient des

associations étranges qui ne doivent pas exister dans la nature : vert salade à côté de ponceau, un peu plus loin noir et violet, elles couvraient les pierres d'un tapis continu, ne laissant que par endroits des morceaux nus et gris.

Mise à part la grande fatigue, grimper en montagne serait tout à fait facile, les mousses douces évitent aux pieds de glisser. Les lichens forment une croûte qui entame la pierre. Et ce n'est qu'en regardant de plus près qu'on voit : ce sont de très fines tiges, presque des fils, qui s'incrument dans la surface de la pierre par d'invisibles radicelles.

Oleg et Stiopa étaient partis quelque part très haut, Julia n'entendaient que leurs voix qui s'interpellaient ; les sons répercutés par l'écho dans les cavités de pierre. Elle n'avait plus la force de les suivre. Elle se laissa glisser à terre, s'adossant à la pierre moussue, et ferma les yeux.

Devant elle s'ouvrit une porte, d'où émanait une lumière dorée. Elle sentait clairement que c'était son père qui était là à côté. Il lui suffisait de passer cette porte et elle le verrait. Une voix douce résonnait à son oreille : « Tu penses que je suis mort ? »

Elle ne répondait pas. Les ondes de la lumière dorée la traversaient, emportant le peu de volonté qui lui restait. Il voulait qu'elle entre ! Soudain elle prit peur, puis elle en eut honte... Il lui semblait qu'elle le trahissait.

Julia ouvrit les yeux et vit le visage d'Oleg penché sur elle.

« Je voulais passer cette porte... dit-elle. Mais j'ai eu peur.

- Quelle porte ?
- Derrière la quelle était mon père.
- Tu as pris un coup de soleil.
- Dis, qu'est-ce que cela voulait dire ?
- Je suis quoi pour toi, une voyante ?
- Dis-moi !
- Un rêve, c'est juste un rêve.
- Alors quoi, en fin de compte, ce n'était pas vraiment mon père ?
- Tu penses à quoi ?
- Si ce n'était pas mon père, mais un agrégat d'âmes instable, pourquoi il se souvient de moi maintenant ?
- C'est ta conscience qui l'interprète comme ça. En réalité, je ne pense pas qu'il se souvienne de toi.
- Mais j'ai senti tellement clairement, qu'il m'attendait.
- Ne t'en fais pas. Dans ce monde-ci aussi, on attend l'arrivée des enfants.
- Alors, j'existe quand même pour lui ?
- Ton pauvre père s'est réveillé de ce monde-ci dans l'autre, tu es son rêve à présent, et ce rêve veut à toute force devenir réalité.
- Alors je suis... un rêve ?
- Et qu'est-ce que tu veux être d'autre ?
- Alors qui existe réellement, lui ou moi ?
- Et lui, et toi. Simplement pour toi il existe comme souvenir et toi pour lui – comme rêve.
- Et il ne se souvient pas de moi ?
- Et toi, tu te souviens de tes rêves quand tu te réveilles ? »

« Où elles sont, les bonnes femmes de pierre ? » Oleg marchait en tournant la tête de tous côtés. « Personnellement, je suis venu pour les bonnes femmes. »

Stiopa haletait devant, essayant de passer à travers un buisson épais.

Oleg lui fit signe :

« Hé, non ! Stiopa, ici, on ne passera pas. Il faut faire le tour. »

Julia se traînait mollement derrière. La chaleur de midi était passée, le soleil n'était plus aussi aveuglant. Sur le sentier devant elle, elle vit quelque chose de noir. Il lui sembla que c'était un tuyau ou un gros morceau de résine roulé en boucle. Oleg toucha du pied cette boucle par mégarde, et instantanément, le tuyau bondit en l'air, se transformant en un serpent noir et sifflant. Julia fut clouée sur place.

« Un serpent ! cria Oleg, qui avait sauté de côté à la dernière seconde.

Julia ne bougeait pas.

- Ne reste pas là !
- J'ai peur !
- N'aie pas peur. Passe sur l'herbe.
- Et s'il y va aussi ?
- Non, ils aiment bien se chauffer sur les sentiers ».

Julia avançait. Le serpent se déroula et siffla. Stiopa de loin venait de lui lancer un bâton. Il cria :

- Mais avance donc !

Elle plissa les yeux et fit trois grands sauts de côté. Puis elle ouvrit les yeux et se mit à courir à toutes jambes. Julia partie, soulagée et respirant mieux, Oleg se mit à rire doucement. Stiopa eut une idée remarquable : s'éloignant des autres, il cassa une branche, revint vers le serpent et se mit à le taquiner. Le serpent n'était pas très gros, il se jeta sur la branche comme l'éclair, approchant de façon dangereuse, et cela amusait énormément Stiopa.

« Tu es fou ou quoi ? lui cria Oleg, en se retournant. Laisse-le ! »

Mais Stiopa s'était pris au jeu et n'entendait rien.

« Stéphane ! cria Julia, effrayée. Arrête tout de suite ! »

Leurs cris parvinrent à le détourner de cette occupation. Dépité qu'on ne l'ait pas laissé continuer à jouer, il jeta le bâton dans l'herbe et suivit à contrecœur en traînant les pieds.

Julia cessa de soupirer et resta longtemps sans rien dire.

« Oleg, dis donc, le fait qu'on soit venus ici, c'est nous qui l'avons décidé ou c'est déterminé par le destin ? demanda-t-elle tout à coup.

- Tu es d'humeur mystique ?

C'est juste que s'il arrive quelque chose, je veux savoir : est-ce que on est responsable ou est-ce que on ne pouvait pas l'éviter ?

- Tu parles de Stiopa ?

- Oui, du serpent.

- Eh bien, Stiopa est responsable.

- D'accord, Stiopa est responsable. Mais s'il n'était pas venu ici, il ne lui serait pas venu à l'esprit d'agacer le serpent.

- Il lui serait venu à l'esprit d'agacer quelqu'un d'autre.

- Mais ce quelqu'un d'autre n'aurait pas été aussi dangereux. Et il aurait pu lui échapper.

- Alors, c'est moi qui suis responsable : puisque je vous ai amenés ici, cela veut dire que personne là haut ne s'en mêle.

- Pourquoi s'en mêlerait-il ?

- Imagine un programmeur ou un groupe de programmeurs qui ont écrit un programme et qui le font fonctionner. Les premiers temps, ils l'ont rôdé, ils ont réglé les bugs, peaufiné et... qu'il vive sa vie. Et eux pour leur part ils regardent et ils sont contents de voir que leur création marche bien.

- Quelque chose ne colle pas.

- Qu'est-ce qui ne colle pas ?

- Mais les erreurs, qui ont fait perdre tellement de documents. Et le programme ne « marche » pas ? Et les ratés et les défaillances du système ? Qui est-ce qu'on appelle – le programmeur, celui qui l'a écrit ! Ou ses fondés de pouvoir. Et tu dis qu'ils n'interviennent pas ?

- D'accord. Si l'on admet que notre créateur, ou leur groupe, intervient constamment dans notre vie, cela signifie que celui qui nous a fait est un cancre. Un ignare ou un débutant.

« Julia ! Julia ! » La voix résonnait loin et il était impossible de déterminer d'où elle venait. On n'entendait pas bien non plus qui criait, Oleg ou Stiopa. Elle ne comprenait qu'une chose : ils la cherchaient. A cette idée, Julia se pencha encore davantage et se cacha dans l'ombre d'un gros rocher rond. Comme cela ils ne devaient pas la voir. Elle en avait assez. Qu'ils crient, qu'ils tirent, elle voulait rester allongée et ne plus bouger. Rester un peu seule, après ce passage difficile, elle y avait droit.

Devant elle, magnifique, le lac brillait comme dans un conte. La surface était comme une vitre sombre, et les rives, toutes bordées de lourds galets blancs. L'eau respirait la fraîcheur. Julia s'approcha de l'eau et s'accroupit. Le lac restait calme, on voyait le fond. Elle tâta l'eau du pied. Elle était froide.

Elle entendit à nouveau : « Julia ! Julia ! ». A présent, c'était clairement la voix de Stiopa. Au fait, il n'a toujours pas téléphoné à ses parents, se dit-elle. Il faudrait au moins que je les rappelle. Elle sortit son téléphone de son sac à dos. Depuis le départ, il était resté débranché dans la poche intérieure. Julia l'alluma et constata effrayée qu'il y avait 136 appels manqués, dont 80 du père André. Elle composa rapidement son numéro.

« Allo ? La voix était sourde et un peu perdue. Julia avait du mal à reconnaître le ténor du père.

– Père André, bonjour !

– Bonjour. Il l'entendait bien ? Si le numéro n'avait pas été enregistré dans la mémoire du téléphone, elle aurait cru qu'elle s'était trompée, tant cette voix était éloignée et peu naturelle.

– Oui, oui, je vous entends.

– Je voulais vous dire que tout va bien.

– Pardon ?

– C'est Julia.

– Julia ? la voix était embarrassée, comme si on ne la croyait pas. Et puis brusquement, frénétique : Julia ?

–

– J'ai vu tous vos messages, dit-elle un peu rassurée. J'avais débranché pour ne pas user ma batterie, et Stiopa aussi avait débranché. Le téléphone piaillait traitreusement, l'informant que la batterie était presque déchargée. Oh, c'est tout, je raccroche, il faut encore que j'appelle maman. En gros, tout va bien.

– Julia ! Julia ! on l'entendait s'essouffler et chercher ses mots. Attends... Il y avait dans sa voix une prière de ne pas raccrocher.

Qu'ils sont sentimentaux, ces parents ! pensa-t-elle et elle répéta distinctement :

– On est arrivé, tout va bien.

– Vous êtes arrivés ? Où ?

– Comment ça où ?

La connexion fut interrompue. Maintenant elle ne pourrait pas appeler sa mère. Bon, tant pis, le père André était un homme obligeant, il transmettrait.

L'eau la tentait par sa pureté et sa fraîcheur. Mais elle avait beau être fatiguée, et tout son corps avoir envie d'eau, il lui était impossible d'entrer d'un seul coup dans la mer, dans un lac ou dans une rivière. Julia se déshabilla lentement. Elle jeta son jeans poussiéreux, son Tee shirt imbibé de sueur, ses chaussettes. Mon dieu, que c'était agréable pour le corps, l'absence de vêtements ! Il n'y avait rien au monde de plus agréable.

Elle pénétra dans l'eau d'abord jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux ; les pierres descendaient par degrés dans la profondeur bleu sombre. Après une minute, elle décida à faire encore un pas et s'enfonça jusqu'à la taille. Un frisson lui parcourut le corps. Pour arrêter de se torturer, elle se plongea jusqu'au cou et se mit à nager. Et là seulement, elle ressentit la fraîcheur tendre et exaltante, l'apesanteur et la joie.

Le lac n'était pas très grand, et rappelait par sa forme une lame de poignard. Julia nagea rapidement jusqu'au milieu, d'où elle vit Stiopa, debout sur une hauteur.

« Julia ! cria-t-il en l'apercevant au même instant. On te cherche !

Elle se contenta de lui faire un signe de la main :

– Va-t-en de là, tu ne vois pas que je me baigne ? »

Dans cette félicité, elle ne voulait pas perdre de temps en paroles.

Mais il ne s'en allait pas. Déçue, elle nagea vers la rive.

Stéphane. Elle le regardait d'en bas.

Il ne répondit pas.

« Tu vas rester planté là ? Elle prit pied sur une pierre, dans l'eau jusqu'au cou. Mais la transparence de l'eau laissait encore voir son corps jusqu'aux orteils.

– On te cherche.

– J'avais compris.

– On pensait que tu t'étais perdue.

– Tu peux me raconter ça plus tard.

Il se retourna :

– Oleg arrive.

– Et alors, maintenant, vous allez rester plantés là tous les deux ?

– Elle est là ! » cria Stiopa en la montrant du doigt.

C'est insupportable, pensa Julia, et elle fit encore un pas en avant. Maintenant ses épaules sortaient de l'eau. Le froid l'avait saisi et elle aurait voulu sauter sur la rive, sur les pierres qui avaient chauffé pendant la journée.

Elle entendit au-dessus d'elle l'exclamation d'Oleg :

« Julia !

– Laissez-moi sortir !!! »

Le charme de la baignade du soir était rompu.

Ils s'éloignèrent à bonne distance. Julia n'avait pas envie de remettre ses vêtements pleins de poussière et de sueur. Elle jeta le jeans et le tee-shirt dans le lac et, après les avoir soigneusement rincés, les mit à sécher sur les pierres. Elle appela :

– « Oleg !

– Quoi ?

Il était assis à l'écart avec Stiopa, un gros rocher les séparait.

– Pourquoi tu ne te baignes pas ?

– Je me suis déjà baigné.

– Tu as eu le temps ?

– Pendant qu'on te cherchait.

– Tu veux que je lave ta chemise ?

– Oui. » Oleg enleva sa chemise et la jeta par-dessus la pierre.

Julia refit ce qu'elle avait fait pour ses vêtements.

– « Alors, tu t'es reposée ? demanda-t-il quand le clapotis de l'eau se tut.

– No-on, vous ne m'avez pas laissé le temps.

– Tu es bonne, aussi. Tu avais disparu. Tu as vu les serpents qu'il y a par ici ? et encore... qu'est-ce que je pouvais penser ?

– C'est vous qui m'avez laissé tomber. J'ai toujours marché derrière toi. J'arrive au lac, je regarde : tu n'étais plus là. Qu'est-ce que je pouvais penser ?

– On est passé partout, on a crié...

– Ah ça, tu as dû t'abîmer la voix. Remercie-moi, j'ai appelé ton papa.

– Je t'avais rien demandé.

– Bon d'accord. Oleg s'était levé. Avant la nuit, il faut encore monter la tente. Où est-ce qu'il y a de l'eau potable ici ?

– Il faut demander à quelqu'un, conseilla Stiopa.

– A qui ? » Oleg scrutait la plaine déserte du parc.

Il y avait tout autour une incroyable abondance de végétation. La steppe ondulait en vagues, le vent d'août faisait trembler les corolles des fleurs des champs. Julia se leva à contrecœur, enfila son jean et son tee-shirt encore mouillés. La fraîcheur tombait avec le soir et l'humidité de ses vêtements lui fut désagréable.

Ils prirent un sentier étroit parmi les herbes qui leur arrivaient à la ceinture.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Julia en cueillant sur un arbuste une branche de baies noires et grasses. On voyait tout autour des arbustes avec des baies d'un noir épais.

– Je ne sais pas, dit Oleg, mais il ne vaut mieux pas en manger.

– Je meurs de faim.

– On va faire du feu tout de suite, on va préparer quelque chose.

– Ça va prendre du temps.

– D'après toi, il vaut mieux s'empoisonner ?

– Libre à toi.

– Tu ne te demandes plus si c'est le destin ou nous qui est responsables ?

– Non. Maintenant je me rappelle, ce que c'est comme baies. C'est de la cerisette. J'ai vue sur une image dans un livre.

– Et qu'est-ce qu'on en disait ?

– Je me rappelle juste le nom et l'image.

- Précieuse information. Mais n'en goûte pas quand même. D'ailleurs en randonnée, il y a une règle : si tu ne sais pas ce que c'est, n'en mange en aucun cas. Il se retourna vers elle.
- Julia écoutait attentivement en mâchant des cerisettes avec appétit.
- Jette ça ! cria-t-il.
- Tu sais, elles sont sucrées et dé-li-cieuses ! Son visage exprimait une intense satisfaction.
- Jette ça, je te dis !
- Et ça calme bien la soif.
- Imbécile, il lui arracha la branche des mains.
- Alors donne-moi à boire, dit-elle d'une voix d'enfant geignarde.
- Non.
- J'ai vu une bouteille quelque part.
- Cette eau, on va en avoir besoin.
- Pour quoi ? Pour nous laver ?
- Ça suffit. Tant qu'on n'aura pas trouvé un puits, personne ne touchera à cette eau.
- Vous buvez ?
- Encore un. Oleg se disait que son équipe, sentant la fatigue le gagner, ses forces décliner, commençait à échapper à son contrôle.
- De quoi ? Stiopa ne comprenait pas.
- Candidat au suicide.
- C'est quoi ?
- Ça ! Oleg était agacé. Tu ne cueilles rien, tu ne manges rien !
- Je n'avais pas l'intention... Qu'est-ce qu'on peut manger par ici ? Il regarda Julia :
- Elle mange des baies de loup ! »

Oleg se retourna et vit qu'elle avait à nouveau dans les mains une branche presque vide.

« Mais tu vas arrêter... Il la prit par le collet et la poussa de façon à ce qu'elle passe devant et qu'il l'ait sous les yeux. Il n'avait plus la force de lui faire la leçon. Tout doucement, l'équipe devenait ingérable.

Julia n'en fut pas du tout offusquée. Après le bain, la faim l'occupait tout entière, et les questions d'amour-propre avaient cessé d'exister.

« On va loin ? demanda-t-elle, flegmatique.

- A la limite du parc.
- Hm. Et elle est où, la limite ?
- Là où commencent les terres du kolkhoze. Là il y a un bois. C'est lui qui marque la limite du parc.
- Hm. Et pourquoi il nous faut un bois et un champ du kolkhoze ?
- On ne pourrait pas faire du feu ici ? demanda Stiopa.
- Hein ?
- Regardez, des ruches ! – Stiopa pointait du doigt quelque chose au loin.
- Où ?
- Là-bas. C'est quoi, un rucher ?
- Sûrement. L'idée du miel troublait l'esprit de Julia.
- « Ah oui, du miel. On va voir ? dit Stiopa en regardant Oleg, les yeux pleins d'espoir.
- Pour commencer il faut monter le camp.
- On pourrait leur demander où il y a une source. Il regarda Oleg en face. J'y fais un saut ?
- Bon, personne ne va nulle part. Tu vas m'aider à monter la tente et à faire le feu, et Julia va préparer le dîner.

Chapitre 17

Ils montent la tente et moi, j'écris. Stef est en colère, il est contrarié. Sûrement parce que je ne fais rien.

L'entrée des Tombes-de-pierre se trouve du côté nord, et nous avons pris un peu trop à l'ouest, évitant de ce fait le gardien. Mais qu'importe. On ne va pas laisser de déchets ni dégrader quoi que ce soit (va donc démolir un monument en pierre de plusieurs tonnes).

Aujourd'hui nous avons parcouru une distance respectable mais nous n'avons pas encore rencontré une seule bonne femme de pierre. Où sont-elles ? Sur internet ils disent qu'il y en a, et il y a même les photos. On aimerait bien en voir au moins une.

On est dans un bois. Le lac n'est pas loin. Il suffit de descendre un peu le sentier et là on arrive sur la digue. Pendant qu'on cherchait un emplacement pour camper, on a rencontré un homme. C'est tellement désert ici qu'on se serait cru seul au monde, et cet homme avait littéralement surgi de terre. Il avait dans les mains quelque chose comme une canne à pêche. Du reste, je n'y connais rien, c'était peut-être simplement un bâton. On lui a demandé où on pouvait se ravitailler en eau potable. Il nous a expliqué longuement et d'une façon embrouillée, en agitant les bras et en sautillant sur place. Ses yeux étaient noirs et mobiles, tout son visage tressautait. On ne comprenait rien à ce qu'il disait, il nasillait ou chuchotait alternativement.

Quand on l'a quitté, j'ai demandé à Oleg s'il avait compris ce qu'il avait dit. Il a dit qu'il avait compris. D'après lui, il y a deux puits : à l'entrée, là où est le gardien, et à l'autre bout du parc, derrière l'étang. Est-ce qu'on peut faire confiance à un être aussi étrange ?

Il restait une demi-bouteille d'eau. On en a pris chacun une gorgée, mais maintenant on a encore plus soif.

Oleg a dit qu'on allait passer deux jours ici et qu'on retournerait à Rozovka pour prendre le train de Donetsk. J'ai proposé : « Allez, au moins trois jours. On n'a pas marché aussi longtemps pour se reposer deux jours en tout ? A quoi il a répondu : « Tu te reposeras à la maison tant que tu voudras. Moi, il faut que je sois au boulot lundi. »

Le riz cuisait sur le feu. Julia y avait mis toute l'eau qui restait, le reste de jambon et une pincée de sel. Il incombait à Stiope de maintenir le feu et de surveiller la gamelle dans laquelle cela commençait déjà à fumer et à crépiter.

« Prépare un peu plus de bois pour qu'il y en ait assez pour demain, a dit Oleg, en partant chercher de l'eau. Et Julia aussi lui a fit la leçon :

– Et s'il te plaît, ne fais pas un feu d'enfer, sinon le riz va brûler.

Stef cassait du bois, consciencieusement. Il a demandé avec un regard en dessous :

– Et pourquoi à deux ?

– On ne sait jamais... Oleg regardait ailleurs.

– Au retour, on s'arrêtera au rucher et on achètera du miel, a promis Julia. Si tu es sage.

Stef brisa bruyamment une branche sèche :

« Alors, ils vont à deux chercher deux bouteilles d'eau ! Et moi je dois faire le travail de deux personnes. »

Julia pouffa de rire :

– Oh, il est épuisé.

– Oui, je suis épuisé. Toi, tu ne fais que t'amuser.

– C'est ça, je m'amuse, et tu as quelqu'un pour te préparer à manger ? Moi, j'ai épluché toute seule ton seau de patates.

– Pauvre petit, il est tout cassé.

– Oui, je suis brisé. Tu n'as qu'à essayer !

– Allez, verse encore une larme.

– Et toi ! y a pas si longtemps... »

Oleg les interrompit :

« Vous allez arrêter à la fin ! Stéphane, pour ceux qui ont du mal à comprendre, je réexplique : on ne sait pas où on va. On ne connaît pas le chemin, et on ne sait même pas si ce puits existe ou pas. C'est clair ?

– Comment ça, vous ne savez pas ? Le type, là, il vous a bien expliqué !

– Expliqué... fit Julia, ce type, tu as vu comment il était

– Comment ?

– Fêlé.

– Fêlée toi-même... persifla Stef en se détournant. Debout sur une grosse bûche, il entreprit de la casser en deux. La bûche ne céda pas. Alors il donna un coup de pied dedans, s'assit dans l'herbe et resta longtemps à regarder les deux silhouettes qui s'éloignaient, et Julia qui riait.

Ils avaient traversé le petit pont et, sur le conseil du fou de la veille, ils avaient tourné à droite. Au loin on distinguait quelque chose de blanc. Quand la distance se fut réduite à quelques dizaines de pas, il apparut que c'était un homme : un grand-père en chemise blanche regardait dans le puits avec un air embarrassé en marmonnant quelque chose d'incompréhensible. De biais, on pouvait croire qu'il discutait avec quelqu'un qui se serait trouvé au fond du puits.

« Les enfants ! s'exclama-t-il joyeusement en voyant les inconnus, les enfants ! » Il s'était redressé et leur faisait des signes de la main.

Sa chemise était en toile blanche, serrée par une ceinture à ramages tissée main. La barbe qui descendait dessus était blanche aussi. Autrefois, on aurait dit « en pelle », mais l'image qui vint à l'esprit de Julia était celle d'un éventail.

Ils s'approchèrent. Le grand-père souriait simplement, comme un petit enfant, et son grand nez charnu brillait à cause de la chaleur.

« Il n'y a pas de seau ! Il écartait les bras et les laissait retomber sur ses cuisses. Mais ce n'était pas de désespoir, mais une certaine crânerie. Eh bien, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Oleg s'approcha et examina le puits : c'était une énorme buse de béton armé enfoncée en terre. Au-dessus était une petite « maison » de tôle. Il n'y avait pas de seau, en effet. En revanche dans le toit de la petite maison s'ouvrait une portière par laquelle on pouvait commodément admirer la vue sur l'eau noire, sans aucune possibilité d'en tirer. Le mur était vide également : il n'y avait ni chaîne, ni corde quelconque pour retirer le seau inexistant.

Oleg referma la portière. Sur l'envers Julia put lire : « Prendre l'eau le lundi ».

L'inscription était griffonnée à la craie et le mot « lundi » se devinait plus qu'il ne se lisait.

« Je me demande quel sens ça a », dit Julia sans s'adresser à personne en particulier. Le sens, c'est de priver les gens d'eau et les faire penser à un sens inexistant », dit Oleg, furieux. Il rouvrit la portière et pendant un moment, tous les trois scrutèrent l'intérieur sombre du puits.

« Et ça, c'est quoi ? Oleg avait remarqué une ligne de pêche, collée au béton humide de la paroi.

C'est une ligne, dit le grand-père étonné. Il la prit en main, la froissa, tira dessus comme pour s'assurer que c'était bien une ligne, et non une corde ou une chaîne. La ligne était fixée à la paroi.

Oleg l'attacha à une bouteille de plastique vide et la lança. Elle tomba avec un plaf sonore sur la surface de l'eau et resta là couchée. Il tira sur la ligne, la promena de part et d'autre, puis il dit :

« Cela ne servira à rien. Il faudrait un poids quelconque.

– Un poids, j'en ai un, dit le grand-père avec empressement et il s'en fut en clopinant et en répétant en chemin :

– Un poids, on va vous en trouver un tout de suite... »

Il boitait un peu, mais marchait d'un bon pas assuré, à petit pas.

Près d'un buisson, à l'ombre, se trouvait une étrange machine : un grand tricycle, selon toutes apparences monté par lui-même, derrière lequel était attachée une petite remorque, remplie de bric-à-brac. Julia et Oleg contemplèrent cette merveille de la technique et échangèrent un regard. Soulevant la bâche en plastique, le grand-père mit la main à l'intérieur et après avoir farfouillé un moment, en sortit un plomb. Oleg le souleva dans sa main :

« Non, la ligne ne va pas résister. Vous avez quelque chose de plus léger ?

– Un peu plus léger... le vieux se grattait la barbe.

Oleg regardait le pittoresque vieillard en essayant d'être discret malgré tout : son front était ceint d'une étroite bande de cuir, ses longs cheveux blancs lui tombaient sur les épaules.

– Ecoutez, vous avez peut-être une ficelle ? Oleg regardait du côté de la boîte aux trésors.

– Trop courte ! J'ai déjà essayé, il s'en faut de peu... le grand-père était perturbé mais ses yeux souriaient quand même, comme s'il ne doutait pas qu'on finirait par trouver une solution.

– Et vous venez d'où, les jeunes ? demanda-t-il soudain.

- D'Ukraiïnsk, dit Julia.
- Où se trouve cette merveille du monde ?
- Dans l'oblast de Donetsk. Et vous, vous êtes d'où ?
- Moi ? Oh, je viens de loin. Là, je viens de Briansk. Et avant j'ai été en Chine, en Inde, en Thaïlande, en Malaisie, au Vietnam, au Laos, j'ai traversé l'Europe : l'Allemagne, la France, l'Italie, et puis la Biélorussie, l'Ukraine, et voilà. »

Pendant ce temps, Oleg avait fixé le poids à la bouteille. Il abandonna son occupation, leva la tête et regarda le vieillard.

« Vous ne me croyez pas ? dit le grand-père amusé. Je vois à vos yeux que vous ne me croyez pas. Vous pensez que le vieux raconte n'importe quoi, mais je ne mens pas.

- Et tout ça sur votre... Julia tourna son regard vers le triporteur.
- Et comment ! Avec lui j'ai parcouru la moitié du globe terrestre. Et comment vous vous appelez, les jeunes ?
- Julia.
- Oleg.
- Et moi Darislav. Darislav Pater Dii.
- Darislav Paterdi... prononça Julia étonnée. C'est français ?
- Pater Dii, reudit-il distinctement en détachant chaque mot. Ce n'est pas du tout français, c'est, si vous voulez, mon grade, mon statut actuel.

- Ah, pater...
- Vous savez quoi, les enfants. On va prendre de l'eau, et ensuite on fera plus ample connaissance. Parce que ça fait une bonne heure que je suis planté là et que j'ai terriblement soif. »

Oleg jeta la bouteille. Elle tomba sur l'eau et se mit à se remplir avec des glou glou. Le grand-père apporta de sa remorque une gourde volumineuse.

Et qui est-ce qui vous a appelé comme ça, Darislav. Demanda Julia non sans hésitation. Enfin, c'est-à-dire, est-ce que au moment où vous êtes né, on donnait des noms comme ça aux enfants ?

Bien sûr ! Ses sourcils se rejoignaient et il ressemblait à un père Noël très sérieux. - il y avait un sens particulier au fait qu'on m'ait donné ce nom. Mes parents savaient déjà quel enfant ils avaient.

- Lequel ?
- Un pèlerin. Un voyageur.

Julia eut l'impression qu'il voulait ajouter « grand » mais qu'il n'avait pas osé.

Et vous, jeunes gens, permettez-moi de vous demander ce que vous faites dans ces parages. Ayant bu et s'étant rafraîchi à sa gourde, Darislav avait pris un air très satisfait. Il s'appuyait sur la petite maison de tôle et offrait son visage aux tièdes rayons du soleil couchant.

Nous aussi... On voyage.

Ah, excellent. Les voyages donnent la sagesse et apprennent à philosopher. Le voyage dispose à la patience et à la réflexion.

- Darislav... Julia hésita. Excusez-moi, vous n'avez pas dit votre patronyme...
- Simplement Darislav.
- Aha. Darislav, et sur ce ... vous êtes allé partout sur ce vélo ou bien quelquefois vous avez dû...
- Ma belle. Le vieux riait dans sa barbe. Le voyageur n'a encore jamais trompé personne. Venez voir. Il les invitait du geste à s'approcher.
- Tenez - Darislav leur montrait le cadre - regarde-moi cette robustesse ! Et ça - il montrait la roue - non, mais essaie-moi ça, quelle puissance. Ça vous emmène au bout du monde !
- Mais non, n'allez pas croire que je...
- Je sais, je sais. Pour sûr, vous m'avez regardé - le vieux jeta sur sa chemise brodée et passa la main sur sa barbe - vous vous êtes dit que le vieux perdait la boussole. Mais je ne suis qu'un voyageur, un simple voyageur russe. Il sortit de sa remorque un sac de couchage et l'étendit par terre. Je vous en prie !
- Mais non, merci, on a un garçon qui nous attend, commença Julia timidement.
- Mais voyons, vous m'avez aidé pour l'eau et je ne sais même rien de vous.
- Il attend l'eau... on sentait l'hésitation dans sa voix. Mais Oleg s'était déjà assis et elle se tut.

– C'est fou ce que je m'ennuie sans compagnie, commença Darislav très animé. Moi, voyez-vous, j'aime les gens, oui... pour moi, parler avec de braves gens, c'est comme boire de l'eau fraîche. Et vous je vous ai tout de suite reconnus quand j'ai vu que vous veniez au puits, vous m'avez été sympathiques.

– Où est-ce que vous dormez ? demanda Oleg.

– Là où la nuit me trouve, c'est là que je dors. Sous la tente.

– Et vous n'avez pas peur, tout seul ? Julia s'était assise juste au bord.

– Non, ma fille, je n'ai pas peur. Ce sont les jeunes qui ont peur, les vieux, ils n'ont peur de rien. Il y a une autre raison pour laquelle je n'ai pas peur, c'est qu'en cours de route, croyez-moi si vous voulez, je ne rencontre que de braves gens. Et je dirai encore ceci : si tu vis en conscience, prends la route blanche et tu n'auras rien à craindre. Et la route blanche, c'est l'honneur, la conscience, la mesure, la modestie. à ce propos nous les Russes, nous avons un très beau conte. Il fit une pause en clignant des yeux. Vous ne devinez pas ?

Julia secoua la tête.

– C'est pour ainsi dire sur le destin. Darislav s'était mis à parler sans se presser, goûtant le plaisir de parler, comme l'apprécient les vieux. Bon, sur le bonheur, comme on dit : où allons-nous ? Voilà, le *Kolobok*. Le grand-père, c'est l'esprit, la grand-mère, c'est l'âme. Si on quitte le monde de l'esprit et de l'âme, alors on dégringole dans le pouvoir. L'ours, roi des animaux, c'est le pouvoir, c'est-à-dire l'aspiration à la conquête et à l'invasion. Si on continue à dégringoler, alors on arrive au loup gris, c'est-à-dire le fauve. C'est toujours la même chose, mais en plus sournois et cruel : voler, dérober, privatiser.

Continuons dans cet esprit, on commence à tourner en rond, c'est le lièvre. Et si on continue à vivre en dehors de l'esprit, à brouiller les pistes comme le lièvre, on tombe dans la débrouille, la ruse, l'hypocrisie, et c'est le renard. A partir de là, c'est la dégradation, et il n'y a plus de destin du tout.

Et comment est-ce qu'on vit ? poursuivit-il comme pour lui-même. On travaille... à propos, je voudrais faire remarquer que les Slaves ne travaillent pas, ils agissent, ils y mettent leur âme. Ce sont les esclaves qui travaillent. Et après avoir trimé huit heures, on va faire les courses, on va à la salle à manger, après la salle à manger aux toilettes, et comme ça soixante ans d'affilée. Et qu'est-ce qu'on fait pour son âme ? Et qu'est-ce qu'on fait pour l'esprit ? Voilà pour le sens de la vie, dirons-nous »...

Il se tut, regardant les visages attentifs de ses auditeurs.

Pendant qu'il discourait, Julia avait entrevu plusieurs fois le visage de Stiopa, rouge et indigné, et à présent il réapparaissait devant ses yeux.

Oleg écoutait attentivement, rien ne l'inquiétait ni ne le distrayait.

« Eh bien, jeunes gens, vous êtes d'accord avec moi ?

– Euh, comment vous dire... fit Oleg.

– N'ayez pas peur de vexer le voyageur ! dit Darislav avec un sourire encourageant. A votre visage je vois que vous êtes quelqu'un qui doute. C'est bien, l'homme doit douter. Critiquez-moi, allez-y. Ne vous préoccupez pas de mon âge ni de mes cheveux blancs, le sage n'est pas affecté par la critique. La critique, c'est ce qui pousse à se développer, la possibilité de s'élever au-dessus de son Moi.

– Eh bien, si vous n'y êtes pas opposé...

– Je vous écoute, Oleg. Darislav se redressa et le regarda en face.

– Je n'ai pas bien compris ce que vous mettez sous le terme de vie spirituelle, c'est une forme de pratique personnelle ?

– Ah, voilà ce qui vous trouble. Sur la vie spirituelle, je dirai ceci : ma plate-forme, c'est, avant tout, la culture védique. C'est-à-dire les commandements de nos dieux : Svatog, Péroun, la Vierge et d'autres. Ma plate-forme, c'est aussi le système d'endurcissement « Detka », « Ethique vivante », l'enseignement de Rerich, l'Agni-yoga, c'est pour que les désirs s'accomplissent. Ensuite la Théosophie de Blavatsky – tiens, une Russe, très grande voyageuse, « La Doctrine secrète », voilà ma plate-forme.

– Hm hm... Oleg semblait hésiter. Malgré une telle abondance de noms ronflants, je ne comprends toujours pas vraiment... Mais passons. Vous avez décrit l'homme moyen ; le malheureux, il a fini sa journée, il a mangé, ensuite il est allé aux toilettes (pardon), ensuite il s'endort et ainsi de suite en boucle. Et avec cela, vous lui reprochez de ne rien faire pour son âme et son esprit.

– C'est cela.

– Son âme, du coup, elle dort ; et son esprit ne se développe pas.

– Absolument.

– Alors ce n'est pas un Slave que vous décrivez, mais le dernier des esclaves. Insidieusement, vous supposez que pour l'âme et l'esprit il faut faire quelque chose de particulier. Par là-même vous placez la vie de

l'esprit dans un tiroir inaccessible au simple mortel. Voilà où est le danger ; si pour croître spirituellement, l'homme commence à faire quelque chose de spécial, alors cette activité se liera au concept de vie spirituelle. Le risque, c'est que si l'on commence à « faire » quelque chose de spécial pour son développement spirituel, cette activité va être étroitement associée avec le concept de vie spirituelle, et en « faisant » cela le restant de ses jours, comme un mécanisme mis en route une fois pour toutes, l'homme sera certain de se préoccuper de sa spiritualité. Ainsi se développe le mensonge le plus monstrueux car le plus subtil, imperceptible, la profanation de la vie spirituelle. On ne peut pas « faire » sa vie spirituelle, on ne peut que la sentir couler en soi, sans interruption, que l'on soit au travail, aux toilettes ou en train de prier dieu. »

Après avoir écouté ces paroles, Darislav était devenu sérieux. L'expression satisfaite de son visage avait disparu, comme si on lui avait donné un coup sur la nuque, invisible, mais bien réel.

– Ainsi vous postulez qu'il faut vivre sa vie spirituelle ? demanda-t-il, un peu abattu.

– Oui, vivre sa vie spirituelle, cela veut dire aiguïser indéfiniment sa perception, apprendre à sentir en soi les processus spirituels invisibles, les comprendre et les différencier, et non exécuter des actes prescrits dans le monde de la matière brute.

Oleg avait terminé sa réplique d'une façon un peu plus vive qu'il ne l'avait commencé.

« Ensuite, poursuivit-il, dans les mots « le slave ne travaille pas, il œuvre », vous vous contredisez.

– Et en quoi, s'il vous plaît ? La voix de Darislav était encore plus basse, il s'y ajoutait de la prudence.

Parce que, s'il y met tout son cœur, et non pas un jour ni un an, mais s'il ne fait que cela pendant toute sa vie, alors y a-t-il quelque chose dans cette âme ? Il lui reste juste le temps de manger et de dormir, tant il y met son cœur avec constance. Alors voilà ce que je pense : le travail quotidien, le fait de donner une parcelle de son cœur pour le développement commun, c'est cela la véritable activité spirituelle. C'est sur ce plan, le plan du travail, que passe la séparation entre ceux qui vivent l'esprit et ceux qui vivent le ventre. Celui qui travaille, c'est celui-là qui est spirituel. Et celui qui *imite* le travail, celui-là ne l'est pas. Même si en faisant cela, il se préoccupe de son développement spirituel. Oleg s'arrêta et regarda Darislav.

« J'aurais encore beaucoup à dire sur l'imitation et les imitateurs, mais je vois que vous ne m'écoutez plus »...

Le voyageur baissait les yeux et regardait ses mains. Apparemment pendant tout ce temps, il n'avait pas écouté, en effet, il attendait simplement que son interlocuteur en finisse. Julia regarda furtivement le grand-père et fusilla Oleg d'un regard de reproche.

« Racontez-nous encore une histoire, c'est tellement intéressant comment vous interprétez. Sinon, toutes ces conversations...

Darislav leva sur elle un regard éteint.

– Les enfants et les femmes aiment les contes, dit-il sans plaisir. Eh bien écoute. Voilà une histoire pour tous les problèmes de la vie, « Le Radis ».

Le radis, c'est le fruit de vie. Comment l'arracher ? Pour commencer, le grand-père, c'est l'esprit, ensuite la grand-mère, c'est l'âme. Ensuite la petite fille, c'est la raison mais ça ne suffit encore pas. Le corniaud, c'est la vie, le désir c'est-à-dire, voilà un symbole, et puis le chat, c'est les sentiments : je veux je ne veux pas, tantôt à gauche, tantôt à droite. C'est une symbolique que l'on retrouve chez Pouchkine. Et qu'est-ce qui manque pour l'arracher ? La petite souris grise. Et qu'est-ce que c'est la petite souris grise ? Qui vit sous le plancher, ne sort pas au-dessus. Si elle sort, le chat-sentiment va la manger. C'est Mercedes, Adidas, la maison à deux étages. Il regardait Julia en clignant des yeux. Ce n'est pas le paradis à deux dans la chaumière, mais tout un penthouse. »

Darislav s'animait peu à peu, ses yeux brillaient, et son visage retrouva progressivement son expression satisfaite.

« C'est le monde à l'envers, poursuivit-il. C'est-à-dire le matériel, ensuite les sentiments, ensuite les désirs, pour le ventre, j'entends. Sans raison, sans âme, et sans esprit. Et le principe féminin en nous, la grand-mère devant le grand-père. L'abreuvoir brisé l'attend c'est-à-dire qu'on ne peut même pas sauter une marche. D'où l'ordre : si tu n'as pas la santé, il plia les doigts – ensuite, c'est les problèmes dans la famille, à l'école, dans l'état, dans le cosmos ».

Julia fut à nouveau distraite à l'idée de Stiopa, qui devait complètement excité en attendant l'eau.

« Et quel doit être l'ordre ? »

Les mots arrivèrent à son oreille. D'abord spirituel, mental, ensuite rationnel, ensuite seulement les désirs, les sentiments et le matériel en dernier lieu. On expose la situation, on regarde et on peut se rendre compte qu'on ne fait pas ce qu'il faut. Change la situation et tout rentrera dans l'ordre. Comme ça, simplement, mais pour tous les problèmes de la vie. Darislav se tut.

– Eh bien, mon histoire vous a plu ? Il regarda Julia et jeta un coup d'œil vers Oleg à la dérobée.

Oleg s'apprêtait à dire quelque chose, mais elle le devança :

- Oui, beaucoup. C'est si intéressant d'avoir quelque chose à penser. Racontez-nous encore vos voyages.
- De mes épopées... Soit.
- Les gens ne refusent pas de vous prendre en stop ?
- S'il le faut, personne ne refusera. Tous mes désirs se réalisent, il suffit que je pense et... et sinon, je vais à pied en attendant que quelqu'un me prenne. J'aurais plus vite fait de dire où je ne suis pas allé. J'ai parcouru l'Europe, l'Asie, la Russie à vélo, à pied, en autostop. J'ai été au Kamtchatka, en Extrême Orient, à Mourmansk, au cercle polaire et en Scandinavie. J'ai été à Venise, dans les Alpes, en Suisse. J'ai visité les montagnes de l'Altaï, le Baïkal, le Tibet, Singapour. Je suis allé jusqu'à l'équateur. Mais je vois que vous ne me croyez pas. Il jeta un rapide regard sur Oleg.

- Mais non, enfin... Julia n'eut pas le temps de finir parce que Darislav s'était levé et fouillait dans une petite sacoche en cuir qui était fixée sur sa hanche. Il en tira un passeport de citoyen de la Fédération de Russie.

- Tenez, regardez, poursuivit-il un peu vexé, un visa chinois, maintenant l'Inde... Il feuilletait les pages l'une après l'autre : Thaïlande, Malaisie, vous voyez tous les tampons : Vietnam, Laos, et ça, c'est Schengen...

- Oui, oui, oui, Julia hochait la tête en regardant les tampons de couleur de toutes les douanes imaginables. Il faut bien... Elle avait feuilleté tous les visas et sur la page de garde, à sa grande surprise, elle lut : Arcade Nikolaïévitch Stépantchouk.

- Arcade Nikolaïévitch Stépantchouk... lut-elle à haute voix, et sa voix faiblit. C'est vous ? »

Arcade Nikolaïévitch lui prit des mains le passeport et marmonna quelque chose comme « Mêlez-vous de ce qui vous regarde ». Il voulut remettre le passeport dans sa sacoche, mais la fermeture éclair était coincée et il dut le fourrer simplement dans la poche de son survêtement.

« Ce que tu peux être méchant ! dit Julia tandis qu'ils revenaient avec leurs bouteilles pleines d'eau. Pourquoi contrarier ce grand-père.

- Qui est-ce qui l'a contrarié ?
- Et pourquoi tu le regardais comme ça ?
- Comment ?
- Comme si tu le passais au tamis.
- Tu exagères. J'ai juste écouté attentivement ses fables.
- Mais tu analysais chaque mot !
- Tu me le reproches ?
- Ce que tu es impitoyable.
- Et toi, tu veux faire plaisir à tout le monde.
- Je ne cherche pas à faire plaisir, seulement tu n'avais pas besoin d'être aussi dur, c'est un homme âgé quand même.
- Mais c'est toi qui es allée voir dans son passeport.
- Je ne suis pas allée voir, c'est lui qui me l'a fait voir !
- Eh bien quoi, tu as regardé ?
- Julia se tut.
- C'est bon, dit-elle, conciliante, quand ils eurent fait une dizaine de mètres. Alors, le radis ?
- Qui, c'était intéressant ?
- Oui. Pourquoi tu ne m'as pas laissé le dire.
- Tu ne sens pas du tout les gens, Oleg. Pas du tout. Tu es comment dire insensible, impitoyable, quoi. Tu vois quelqu'un qui est mal à l'aise, embêté, finalement, honteux, et tu continues à appuyer là où ça fait mal.
- Julie, l'interrompit-il, tu es notre avocate des humiliés et des offensés. Tu vas comprendre à la fin que c'est une honte, à cet âge-là, que d'entretenir des illusions sur n'importe quoi. Honte de se faire passer pour ce qu'on n'est pas. Une honte de se déguiser et de s'inventer un nouveau nom. La vieillesse, c'est fait pour commencer tout doucement à devenir soi-même.
- Mais reconnais qu'il parle bien.
- Pas réfléchi.
- Mais tu l'écoutais avec attention !
-

- J'écoute tout le monde avec attention, même toi. Tes les opinions m'intéressent.
- Tu veux dire que ces contes sont mauvais ?
- Ces contes sont remarquables, justement, mais ce ne sont pas les siens, remarque bien. C'est l'interprétation qui est mauvaise.
- Pourquoi ça ?
- C'est trop superficiel, et il n'y a pas que ça. Comment veux-tu interpréter des contes païens dans un cadre chrétien ?
- Qu'est-ce que c'est que ça encore ?
- C'est long à expliquer. Si tu avais vécu dans le christianisme une quinzaine d'années d'ailleurs il a entendu quelque chose de semblable et il fabrique **le sien à partir du modèle. Si tant est qu'il n'ait pas lu quelque part une sagesse clé en mains.**
- Et en quoi il aurait tort ?
- Eh bien, commencer par le radis, le fruit de la vie. Là je ne discute pas : solide, nourri des sucres de la terre. Que le grand-père soit l'esprit et la grand-mère l'âme, soit. Mais à propos de la petite fille j'ai de sérieux doutes.
- Lesquels ?
- La principale question, c'est : où sont ses parents ? Oui, oui, ne souris pas. Comment se fait-il qu'il y ait et le chat, et le chien, et même la petite souris, et qu'il manque un maillon aussi important que les parents ?
- Julia haussa les épaules.
- D'après mes observations, dans les contes russes, c'est justement le problème, les parents. Soit la méchante marâtre, soit le père faible, ou alors il n'y en a pas... alors voilà, je pense, que les parents, c'est la raison.
- Et la petite-fille ?
- On y reviendra. - par raison, j'entends le sens pratique, l'esprit critique et l'attitude critique envers la vie. Le grand-père (spiritualité) c'est le bien et le mal. La grand-mère (mental) le bon et le mauvais, c'est-à-dire le bien et le mal au niveau de l'existence humaine.
- Et qu'est-ce que ça donne ?
- Ceci qu'à l'intersection de ces deux plans, le spirituel et le mental, naît la raison, l'esprit critique. Ce qui encore une fois confirme la version des parents.
- Bon, et que symbolise, par exemple, la marâtre ?
- La raison des autres,
- Et le père trop faible ?
- Le père trop faible, qui emmène sa fille pour la perdre dans la forêt, c'est la raison immature, non dotée de l'autonomie. L'absence des parents, c'est l'absence de rapport critique vis-à-vis de l'existence.
- Hm, intéressant. Et la petite-fille ?
- La beauté.
- La beauté ?
- Et quoi d'autre. Demande à n'importe qui, de n'importe quel âge et de n'importe quel sexe, ce que symbolise pour lui une jeune fille ? En tous cas, pas la raison.
- Ce qui veut dire que pour nous, la beauté, c'est plus important que la raison ?
- L'absence de parents tend à le faire penser. On peut imaginer les Russes sans tout ce qu'on veut, mais pas sans beauté.
- La beauté pour le Russe, c'est la spiritualité intuitive et le mental qui résiste à toute explication logique.
- Mais si l'on peut se passer de la raison, alors pourquoi faut-il qu'il y ait le chien, le chat et la petite souris ?
- Premièrement, je n'ai pas dit qu'on pouvait se passer de la raison, et deuxièmement, le fruit de la vie, c'est la matière brute, et pour se l'approprier, il faut faire fonctionner les couches du psychisme les plus grossières : la volonté, le désir et puis le matériel, les instruments et les accessoires concrets. Remarque que c'est à eux que revient le rôle le plus petit, mais le plus décisif.
- Et le rôle le plus important revient à l'esprit ?
- Cela va de soi.
- Mais tout cela n'explique encore pas l'absence de parents.

– Ecoute. On peut cueillir le fruit de la vie, c'est-à-dire profiter de tout ce que t'offre la vie, sans avoir beaucoup de raison. D'ailleurs, pour la jouissance la raison est quelque part de trop. La beauté naît sans la participation de la raison, la condition suffisante en est la spiritualité. Quelqu'un de spirituel est toujours beau, n'est-ce pas ? Et peu importe qu'il soit intelligent ou pas. Et nous percevons la beauté non par la raison, mais par le cœur, par l'âme.

– Alors, la raison et la beauté ne sont pas du tout liées ?

– Au contraire, le lien est très étroit. A strictement parler, regarde si le visage d'un homme est harmonieux et déduis-en sa façon de penser. Continuons. Comment peut-on pervertir la raison humaine ? De deux façons : directement, en posant des pièges logiques, et indirectement, c'est-à-dire en s'immiscant dans ses processus inconscients. Le dernier moyen est préférable, il est pour ainsi dire plus fiable et donne des résultats tangibles. La sensibilité particulière du Russe à la beauté convient on ne peut mieux pour cela. Tu sais pourquoi on voit fleurir cette quantité d'œuvres d'art laides, dans lesquelles un grand nombre d'hommes et de femmes laids sont présentés comme des Vénus ou des super héros.

– Pourquoi ?

– Par là on déforme l'appréciation interne que l'homme a du Beau. Car chaque homme à travers le Beau comprend intuitivement où est la vérité. Mais qu'on t'impose des critères de beauté pervers, et on pourra facilement te désorienter dans ton espace de pensée. C'est pourquoi l'art laid n'est pas aussi innocent que cela. En substituant la laideur à la beauté, on introduit dans le cerveau une bombe à retardement : peu à peu l'idée vient à la conscience, que la vérité, c'est un discours vide, et cela dit, la vie n'a plus de sens. L'homme ordinaire ne sent pas qu'on le détruit au niveau le plus subtil.

– C'est sinistre, dit comme ça. Tu crois que l'homme ordinaire se préoccupe de la vérité ?

– Son âme y pense tout le temps. Et l'homme ordinaire éprouve une profonde dépression et l'insatisfaction du monde.

– C'est bien sombre, tout cela, soupira Julia.

– Tu voudrais un bureaucrate positiviste.

– Non, mais j'aimerais bien une lueur d'espoir. Et qu'est-ce que tu dis du chien, du chat et de la souris ?

– La question n'est pas sans intérêt. Pourquoi est-ce que dans le conte, l'incarnation de la volonté, du sentiment et du mode de vie incombent à la petite-fille ? Parce que seule la beauté est capable d'éveiller la volonté – pour la vie, le désir de créer – et les sentiments – pour concevoir le monde environnant ; et le couronnement des efforts d'assimilation de la matière, c'est la petite souris, le mode de vie esthétisé par l'homme.

– Ecoute, et qu'est-ce que tu fais de la hiérarchie des valeurs humaines, est-ce qu'elle est inutile ? Tiens, ce Darislav a parlé de la primauté de l'esprit, ce n'est pas vrai ? Pourquoi est-ce qu'il n'y a rien de tout cela dans ton interprétation ?

– Sa représentation de la hiérarchie des valeurs humaines, bien que juste, ce sont des lieux communs, il n'y pas de quoi fouetter un chat. Je ne pense pas que le Russe ait une réflexion aussi linéaire, que ses récits ancestraux soient juste un cryptage un système de degrés. Et pour quoi faire, le crypter ? Tout est écrit dans le Domostroï en toutes lettres. D'ailleurs il me semble qu'il faut examiner els contes de façon dynamique et non statique. Si l'esprit russe est invisible, c'est qu'il est dépourvu de surface grossière, il est allé plus loin ; il est plus profond et plus subtil que ce n'est le cas pour les autres.

– L'esprit russe, c'est avant tout la recherche de la vérité, c'est-à-dire la pensée dirigée vers l'intérieur et non vers l'extérieur. Et si nos ancêtres ont voulu faire parvenir jusqu'à nous une information importante, qui ne se perde pas au fil des siècles, ils ont dû nous indiquer notre principal problème et le chemin de sa résolution en fonction de la situation concrète, c'est ce que j'appelle un développement dynamique.

– Nous sommes tous habitués à nous appuyer sur l'âme et l'esprit. Et effectivement le Russe est un homme extraordinairement généreux sur ces deux plans. Et cette spiritualité en l'absence d'appréciation critique, il est très facile pour les forces de bas niveau de l'utiliser – ce sont les animaux de *Kolobok*. Remarque que là, il n'est question ni de petite fille ni de chien. Parce que le *Kolobok* décrit une action contraire à celle du *Radis*. Si nous voulons cueillir le fruit de la vie, nous y parvenons même en l'absence de sens critique, mais dans le *Kolobok* au contraire, nous voulons créer le fruit de la vie, nous voulons créer notre bonheur. Nous essayons de le créer en nous appuyant seulement sur l'âme et l'esprit, en considérant l'esprit critique comme secondaire, et nous ne trouvons ni la beauté, ni la volonté, ni les sentiments, ni un mode de vie normal.

– Et ce bonheur au bout du compte nous échappe et il est dévoré par les plus malins, les plus impudents, par ceux qui ne vivent que de l'instinct et dont le but est de profiter ; ils n'ont rien à faire de la composante spirituelle de notre bonheur, pour eux, ce n'est que le repas. Aussi, si en construisant notre bonheur, nous nous

basons sur notre élan spirituel sans inclure le bon sens pratique, terrien, ce bonheur disparaîtra tôt ou tard dans la gueule de quelqu'un d'autre.

– Voilà ce que disent les contes russes : oui, sans la raison vous pourrez cueillir les fruits de la vie et les consommer, cela vous suffira ; mais essayez de *créer* quelque chose qui dure des siècles sans esprit critique ! Voilà de quoi parlent les contes russes.

« Qu'est-ce que vous foutiez ? »

Stiopa était hors de lui de colère. En parlant, Julia et Oleg n'avaient pas remarqué qu'ils avaient dépassé le rucher et le trajet jusqu'au camp. Devant eux venait de surgir Stiopa, rouge d'excitation et mourant de soif.

– Vous avez tout bu, quoi ? Des larmes perlaient dans sa voix.
– Tiens, vas-y, bois. Oleg imperturbable, lui tendait la bouteille d'eau.
– Il vous a fallu deux heures pour ça ?
– Qu'est-ce que tu as à râler. Julia sentait un léger remords. Tu sais, il y a un puits sans corde et sans seau. Dis plutôt merci.

– J'en ai pas besoin de votre eau, il repoussa la bouteille. J'irai en chercher moi-même ! J'ai pas besoin de vous, je me ferai à manger tout seul, et je ferai du feu tout seul. Ils sont allés chercher de l'eau ! Il faut trois heures pour aller chercher de l'eau ? »

La purée, bien sûr, était trop cuite. C'était devenu un mélange métallique épais avec un arrière-goût de brûlé. Du fond de la gamelle, Julia retira avec la cuiller une couche de quelque chose qui ressemblait à du charbon. Tout le monde s'assit pour dîner.

« La purée de Stéphane », annonça Julia en posant la gamelle sur l'herbe.

Puis elle prit une cuiller pour goûter. C'était quelque chose d'aqueux et de gélatineux.

« Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as rajouté de l'eau ? »

- Oui.
- Et où tu l'as prise ?
- Dans le lac.
- Julia leva sur lui un regard stupéfait :
- Elle a bouilli au moins ?
- Je crois ».

L'obscurité tombait. A la lueur du feu, Julia coupa et disposa sur une serviette des concombres et des tomates achetées à Rozovka. Après avoir mangé deux cuillérées de ragougnasse, elle reposa la cuiller. Finalement, du pain et des tomates, ça le fait aussi.

Après avoir mangé cela, elle estima que son dîner était terminé. Oleg, apparemment, était du même avis, et après avoir goûté la purée, il n'y revint pas. Seul Stiopa mangeait avec un appétit enviable. Depuis que ses coéquipiers étaient revenus du puits, il ne leur avait pas adressé la parole.

Julia le regardait et attendait de voir s'il remarquerait ce qui était arrivé à Oleg. Mais soit que la vexation ne lui permit pas de rien voir autour de lui, soit qu'il fût tout entier absorbé par son repas, son visage marqué de taches de rousseur ne reflétait rien que son habituel entêtement et une sombre résolution par-dessus le marché. Oleg avait pris l'habitude – nouvelle – de garder constamment la main dans la poche de son jeans, de sorte qu'à première vue on ne savait pas s'il avait une main ou pas. Ce n'est qu'en regardant mieux qu'on pouvait voir que la poche en question était vide.

L'homme est ainsi fait, décida-t-elle en prenant sur les choses un regard philosophique inattendu, s'il ne s'attend pas à voir quelque chose, il ne le verra pas. Si elle le disait à Stiopa, alors... mais elle craignait d'aller jusqu'au bout de sa pensée, même en restant dans sa position de détachement philosophique, son monde en aurait été complètement bouleversé, ou alors elle serait devenue complètement folle.

Lorsque tout le monde fut couché, Stiopa prit sa couverture et sortit de la tente. Julia, qui le suivait des yeux à travers la moustiquaire, Julia le vit s'installer près du feu qui finissait de brûler.

Penser à cette main l'empêchait de s'endormir. S'étant assoupie un instant, elle s'était demandé : peut-être que j'ai rêvé. Ce qui s'était passé ne semblait pas bizarre, le monde avait perdu ses limites habituelles et s'était transformé en un ruban bigarré, la suite des événements de la journée écoulée. Elle avait dans la tête un kaléidoscope coloré, qui tantôt se rassemblait pour former un sujet cohérent, tantôt se désintérait en menus morceaux, des mots, des objets, des personnes.

« Julia... La voix d'Oleg la tira du sommeil. Arrête de marmonner.

Elle se rappela tout, et la réalité de ce qui s'était passé la frappa comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Le sommeil s'était dissipé d'un seul coup. Elle s'assit :

- « Oleg.
- Quoi ?
- Tu dors ?
- Oui.

- Oleg... Elle ne savait pas par quoi commencer, de plus le ton d'Oleg était tel qu'il valait mieux ne pas commencer. Je pense toujours... elle se tut, attendant une réaction. Pour ta main.

- Pas de réponse. Elle attendit encore une minute.
- Je pense toujours...
- Et moi, je pense toujours : quand est-ce qu'on va dormir ?

Julia s'allongea ostensiblement et se mit à ronfler bruyamment. En réponse elle entendit :

« Ton scandalisme plane dans l'air.

- Bien, tu ne veux pas parler de ta main, alors parlons du serpent !
- Oleg souleva la tête :
- Il faut obligatoirement que tu parles de quelque chose maintenant ?
- De quelque chose ? Comme si tous les jours il se perdait des mains et que des serpents te sautaient dessus.
- Moins fort !
- Quoi, moins fort ? Je ne peux pas. Tu es couché comme si rien ne s'était passé ; et moi, avec tout ça, je ne peux pas dormir. Je ne suis pas folle, c'est clair ? Je ne suis pas folle.

- J'ai compris.
- Alors quoi ?
- Il vaudrait mieux que tu marmonnes en dormant et je te réveillerais.
- Tu peux m'expliquer quelque chose ?
- Quoi, par exemple ?
- Par exemple, où est ta main ?
- Oh, seigneur !

- Elle se retourna bruyamment de l'autre côté.
- Peut-être que tu préfères le serpent ? demanda-t-il, conciliant.
- Bon, allons-y. sa curiosité était plus forte que la vexation.
- Alors, les serpents – Oleg marqua un temps – Tu sais, un jour avec un copain, on a rencontré des serpents. Et pas des comme on a vus, des plus gros. C'était le printemps...

- Arrête.
- Quoi ?
- Pour ton copain, bien sûr, c'est intéressant
- Bon, comme tu veux.
- Ne te vexe pas. Je ne voulais pas parler de ça. C'est-à-dire, je ne voulais pas entendre l'histoire, mais une explication.

- L'explication de quoi ?
- Il y avait un serpent devant moi aujourd'hui. Qu'est-ce qui m'a sauvée ?
- Je lui ai échappé, mais j'aurais pu ne pas lui échapper. Qu'est-ce qui m'a sauvée ?
- Tes jambes rapides.
- Allez, Oleg, je parle sérieusement.
- Tu crois autre chose ?
- Si tu veux, oui. Ce n'est pas tous les jours que des serpents m'attaquent.
- Qui est-ce qui t'a attaquée ? Tu étais à trois mètres et tu fermais les yeux. Il ne savait pas comment se sauver.
- Ah, c'est comme ça que tu vois les choses ?

- Et comment tu les as vues, toi, ça m'intéresse.
- Il était juste sous mes yeux !
- Imagination saisissante.
- D'accord, admettons. Pour l'instant. Et pour ta main, c'est aussi mon imagination ?
- Je ne te comprends pas. Le ton moqueur d'Oleg portait.
- Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Tu avais une main, et maintenant, elle n'est plus là.
- Mais ne crie pas comme ça ! Tu vas réveiller Stiopa.
- Il sera moins bête comme ça.
- Il t'a fait quelque chose.
- N'élude pas la question.
- Je n'élude pas. Je t'ai déjà tout raconté. Crois-moi, je ne voulais pas rappeler tout ça... et je n'ai rien à ajouter.
- Mais écoute ! »
- Tu m'as raconté une histoire qui date de Mathusalem.
- Il y a trente ans que ça s'est passé.
- Tu avais ta main tout à l'heure. Tout à l'heure, tu comprends ? Ou bien tu vas encore me dire que c'est mon imagination délirante ?
- Oui, on ne peut pas te l'enlever.
- Quoi ?
- Ne gueule pas ! Tu inventes au fur et à mesure.
- Ah, c'est comme ça ? Alors on va appeler Stiopa et on va lui demander si tu avais une main ou pas.
- Il ne faut appeler personne.
- Pourquoi ?
- Pour l'embrouiller lui aussi. Tu deviens pénible.
- Tu veux dire que tout ce temps, j'ai CRU que tu en avais une ?
- Je ne sais pas ce que tu as cru – Oleg était visiblement las de cette conversation infructueuse. Il se retourna avec un faible espoir de s'endormir.
- Si tu n'avais pas de main, cela veut dire, tu n'en as pas eu de ta vie ! entendit-il juste à son oreille.
- Quelque chose de nouveau.
- Et comment tu jouais alors ?
- A quoi ?
- A quoi ? De quoi ? Du piano. Comment est-ce que tu jouais du piano ?
- Je n'ai jamais joué de piano de ma vie. Pourtant j'aurais bien aimé. J'ai joué de la guitare un peu quand j'étais jeune, mais c'était comme ça, pour m'amuser. J'avais une amie, elle apprenait la guitare à l'école de musique. Elle ne savait rien jouer, sauf la Sonate au clair de lune. mais écoute, comment elle jouait, c'était quelque chose ! Et moi, Julia, j'ai enseigné les mathématiques toute ma vie, toute ma vie consciente.
- Les mathématiques ?
- La plus noble des sciences. D'ailleurs, tu sais que les mathématiques sont liées à la musique ?
- Comment ?
- Chaque note, c'est un nombre déterminé de vibrations par seconde. Tiens, par exemple, « do », c'est deux cent soixante et une vibrations.
- Vibrations de quoi ?
- De tout ce que tu veux. Si n'importe quoi vibre dans l'espace deux cent soixante et une fois par seconde, ça donnera la note « do ». La plus haute fréquence est le « si ».
- Mais non, non, tu es pianiste !!!
- Ne crie pas, sinon le garde va arriver.
- Tu veux qu'on appelle Stiopa ?
- Tu veux encore monter la tête à ce garçon ?
- Julia, qui était assise, se laissa tomber sur son lit.
- C'est mieux comme ça. Dors. »

Mais personne ne dormait ce soir-là. Stiopa, enroulé dans sa couverture, était allongé dans les tournesols. Les nuits étaient de plus en plus fraîches et une mince couverture ne protégeait pas beaucoup. En plus elle était trop courte et ses pieds dépassaient. Quand il essayait de les couvrir, c'est ses épaules qui étaient découvertes. Complètement harassé, Stiopa tira la couverture sur sa tête et prit l'allure d'un cocon qui devient trop petit pour le futur papillon.

Oleg entendit une voix prudente qui demandait :

- « Tu crois en dieu ?
- Voilà où on est rendu.
- Non, sérieusement...
- Je t'ai déjà dit : je ne crois pas, je préfère savoir.
- Et si on n'arrive pas à savoir ? Tu ne peux quand même pas tout savoir.
- Si on ne peut pas savoir, alors il n'y a rien à en dire. Tu m'épuises. Les petits oiseaux dorment déjà, les poissons dorment, et les animaux dorment, il n'y a que Julia qui ne dort pas et qui pose des questions.
- Mais il y a bien une force supérieure ? Qui nous protège. Et qui tourbillonne comme ça, si bien qu'on ne s'y retrouve plus. Et comment comprendre ce que c'est.
- Pourquoi tu penses que cette force supérieure tourbillonne ? Il me semble que tu tourbillonne plus que n'importe quelle force.
- Mais non, ce n'est pas de ça... »

Sa dernière pensée avant de s'endormir fut : il faut noter que demain Oleg... Elle n'alla pas jusqu'au bout de la phrase et sombra dans un sommeil confus et agité.

Chapitre 18

Dehors soufflait un vent froid et brillait un soleil clair. Le temps se mettait au beau, à la gaieté, mais le père André ne sentait en lui ni beauté, ni gaieté.

Par la disposition de son caractère, aimant l'automne, il ne voyait pas le printemps. Le temps du déclin était pour lui mille fois plus beau. Belles les feuilles mortes, étalant ça et là leurs couleurs vives, l'humidité, et les brusques rafales de vent. Dans les arbres nus et inhospitaliers, dans le froid qui se glisse sous les vêtements perce une vieille et chère douleur. Non pas celle qu'on cherche à éviter, mais celle avec laquelle on vit depuis des années en sachant qu'elle est notre amie de toujours. Et notre cher enfant, qui nous fait un pincement au cœur.

On ne pouvait pas dire qu'il eût perdu tout intérêt pour la vie. Le père André s'était acheté à Ukraïnsk une solide et vaste maison et vivait là en seigneur. La première chose qu'il fit fut d'ôter toutes les huisseries en PVC des anciens propriétaires et de les remplacer par des portes et fenêtres en bois. Dans le salon pendait à une ficelle un abat-jour massif en terre rouge, sculpté en forme de bonnet fantasque. Dans un coin brûlait un lampadaire. Au milieu de la pièce se trouvait une longue table taillée de ses propres mains avec des planches fraîchement rabotées et deux larges bancs sur les côtés. Il faisait tout cela selon ses conceptions de la beauté et du confort. Il lui restait à faire deux chambres à coucher. Du reste il avait de quoi s'occuper, mais il travaillait sans se presser et comme sans but précis, comme travaillent les détenus dans leur cellule, pour se distraire en bricolant et en comptant les jours qu'il leur reste à purger.

Le père André était couché sur le banc qui lui servait de lit, et regardait par la fenêtre un morceau de ciel encadré par la verdure des arbres et un morceau de maison grise au loin. Il regardait toujours ainsi en se réveillant, quand il n'avait pas besoin d'aller à l'église. C'était un moment de pensée vide. Le temps était passé où les pensées menaient leur danse sombre et angoissée. Maintenant le calme était venu, le calme plat. Ce calme plat lui prescrivait de ne pas se réveiller avant neuf heures, de rester couché environ une heure pendant que le chien qu'il avait recueilli poussait son museau humide sur les jambes et posait la tête sur la couverture, ce qui voulait dire : gratte-moi derrière l'oreille. Qui avait bien pu lui apprendre ça ? Le père André lui gratta l'oreille avec son pied, et au même moment il lui vint l'idée que, gardant chez lui un animal impur, il était dans l'irrégularité. Ensuite le maître traîna encore un peu au lit, entre veille et sommeil, comme un somnambule, dans un de ces mondes inconnus, jusqu'à ce que le chien le rappelle à la réalité. Il commençait par gémir et piétiner sur place, signifiant par son comportement : je veux aller me promener. Le père André pensa mollement, qu'il devrait le chasser pour de bon.

Un de ces matins-là, le vent entra par la fenêtre entrouverte, c'était le mois de mai et de partout émanaient de doux parfums d'arbres en fleurs. Ici à Ukraïnsk, il y en avait une quantité : presque chaque cour avait au

moins un abricotier, sinon un pommier en prime, ici ou là quelques cerisiers alignés, exhalant des aromes âpres et sucrés. Le vent les dispersait au loin et les mêlait à des odeurs tout aussi enivrantes venues des autres cours, et pendant une quinzaine de jours la ville était plongée dans d'agréables effluves.

Le père André regardait le ciel par habitude lorsque soudain il ressentit avec acuité qu'il était vivant. Vivant au sens purement physique du terme. Avec des mains, des pieds, des reins, et que c'était bon d'être en vie. On peut sentir des odeurs, on peut voir beaucoup de belles choses, ne serait-ce que ce ciel, par exemple. On peut entendre les moineaux pépier dans les arbres, ou un enfant pleurer, et aussitôt une femme invisible lui crier après. Comme le monde est merveilleux ! Même en restant immobile on peut avoir un plaisir fort et se nourrir si profondément de ce plaisir, que tout autre mouvement sera superflu.

Il se leva, lut la règle du matin ; il se fit du thé, mais ne le but pas. D'habitude il en buvait deux tasses, puis déjeunait, mais ce jour-là il n'avait ni faim ni soif. Le chien geignait. Il le lâcha dans la rue et ouvrit la porte, mais le chien ne sortait pas, il restait à tourner en rond à ses pieds.

En regardant sa tasse de thé, il réfléchissait : qu'est-ce qui s'était passé, à cet instant ? Et comment fallait-il le comprendre ? Cela ne ressemblait à aucun des sentiments humains puissants qui chassent le sang dans les veines et font battre le cœur plus fort, ce n'était pas une émotion née en lui, mais plutôt l'écho produit par quelqu'un qui penserait à lui, au loin et très fort.

Le père André plaça dans sa serviette son étoile, sa chasuble, et y posa délicatement l'encensoir et le goupillon ; le charbon et le briquet y restaient à demeure. Il ne voulait pas entendre parler du charbon de bois du magasin, il le préparait lui-même à partir d'épis de maïs séchés.

Il sortit dans la rue. Sa serviette en cuir marron était de bonne qualité, elle datait de l'époque soviétique. Avec une poignée en cuir très commode, elle était faite selon les normes de qualité et cousue solidement de fil renforcé. C'était sa trousse de secours, avec laquelle il allait célébrer les services et qui avait la particularité de se gonfler en cas de besoin, jusqu'à des dimensions invraisemblables. Le père André marchait, regardant devant lui et un peu vers le bas, à grands pas élastiques. La serviette se balançait en l'air et au rythme de ce balancement, les chaussures de cuir apparaissaient de sous la soutane, de la même couleur que la serviette et d'aussi vastes dimensions.

Ce jour-là il y avait une bénédiction de maison et un service mortuaire. Après son érémitisme volontaire, il était revenu à Ukraïnsk comme vicaire. Parfois il servait la messe, mais le plus souvent il faisait les petits services, et en ville, cela ne manquait pas : presque chaque jour quelqu'un mourait, plus rarement naissait, et très rarement achetait une voiture ou une maison.

Le père André traversa la rue et, pour prendre un raccourci, décida de passer par les cours. Dans l'une d'entre elles, il y avait une grande quantité de bouteilles de bière, et encore tout un tas de saletés autour d'un banc. Il y avait eu de la viande saoule la nuit. Le vent roulait des gobelets en plastique et des cannettes de bière vides. Et là, juste à côté, une ombre grise ramassait les verres consignés.

La vieille douleur sourde se manifesta, et s'arrêta net : c'était Lioudotchka. Lioudotchka, sa femme. Il s'approcha plus près : un réseau de rides couvrait le cher visage ; ses traits pâles marqués du sceau de la désolation. Elle avait encore dans les yeux un feu caché, comme des tisons, mais entourés de toutes parts par la cendre si bien qu'on bientôt ce petit feu inégal allait s'éteindre et qu'il ne resterait plus qu'une cendre grisâtre et morte.

L'avait-elle remarqué ? Il suivit du regard la silhouette qui s'éloignait d'une démarche mal assurée.

Le père André ne savait rien d'elle. Ni les conditions dans lesquelles elle vivait, ni son homme (ou ses hommes) ne lui faisaient plus rien. Il pensait à sa fille, qu'il n'avait jamais connue. Allait-elle le reconnaître ? La rencontre avec elle lui semblait la rencontre avec un être mythique dont tout le monde parle et que personne n'a vu.

Obéissant à un appel muet, il la suivit. Ils prirent ainsi une ruelle, puis une autre, l'un derrière l'autre, et encore ; puis ils tournèrent dans la rue qui aboutit au château d'eau. Lioudotchka pénétra dans leur ancien appartement.

Les jours succédaient aux jours, sans couleur ; dans cette succession de jours monotones le père André s'efforçait de retrouver ce moment où il s'était senti vivant. Et il n'y arrivait pas. Ce moment ne revenait pas, c'était quelque chose de simple et en même temps d'insaisissable, et dans sa simplicité inaccessible à la raison humaine.

Il se mit à passer près de chez sa femme tous les soirs. Quelles que soient les affaires pour lesquelles il sortait, il fallait obligatoirement qu'il passe devant ses fenêtres. Comme s'il n'y avait pas d'autre chemin. Un

jour, tard le soir, il vit une lueur terne derrière les rideaux et il entendit le son discontinu et sifflant de la radio. La chanson passait arbitrairement du fort au faible, le son était dérangé ; ou alors un enfant s’amusait avec le bouton du volume.

Le père André s’arrêta. Les voix à l’intérieur de l’appartement se firent plus distinctes. Les langues se déliaient comme sous l’effet de la boisson. Il resta cinq minutes incapable de bouger. Deux ombres sortirent sur le balcon, deux points vermillon rougeoyèrent dans le bleu du soir et il respira la fumée des cigarettes. Il s’immobilisa. Les épaisses frondaisons des arbres le dissimulaient.

« N’aie pas peur, tu vas obligatoirement le rencontrer, dit une voix de femme inconnue.

– Oh, Jeanne ! s’écria Lioudotchka.

– Les cartes ne mentent pas. Sur le chemin que tu prends le matin.

– O-oh !

La radio ingérable les interrompit :

– Pourquoi ne sommes-nous pas réunis...

– Liouška, tu ne sais pas de quoi tu es capable. Tu vas tourner la tête à ce mec, qu’il va en perdre la boule.

– Oh, j’en ai ma claque d’attendre. Et les années passent. »

Du fond de l’appartement venait une chanson :

Reviens, comme l’oiseau au printemps

Reviens-moi sans faute

Reviens, reviens,

Même s’il pleut dans ton cœur ou qu’il neige dans ton âme.

– Cela va arriver bientôt. Quelqu’un qui a le bras long, bref qui n’est pas pauvre.

– Et il aura une voiture ?

– Mais oui, c’est écrit là. Quelqu’un de ton entourage proche.

– Proche ? Mais qui ça peut être, fit Lioudotchka, déçue.

– Eh bien, peut-être que tu ne le connais pas encore. Peut-être au boulot.

– Mais il n’y a que des bonnes femmes chez nous.

– Y a pas un seul mec ?

– Pourquoi y aurait un mec dans un salon pour dames ? Les coiffeuses, c’est des bonnes femmes, les clientes, c’est des bonnes femmes, les femmes de ménages, c’est des bonnes femmes, enfin je suis la seule bonne femme. A part Evséitch, hi hi, le factotum.

Les deux amies se mirent à rire aux éclats.

– Pourquoi tu ris, reprit la voix de femme. Les cartes disent la vérité.

Le reste de la conversation se perdit dans le bruit de la chanson :

Reviens, ne cherche pas d’excuses,

Reviens comme une brise fraîche encore et encore

Reviens, reviens,

Reviens-moi sans faute, mon amour

En rentrant chez lui, le père André éplucha des pommes de terre. Il versa de l’huile dans une cocotte en fonte ; quand elle commença à fumer, il jeta dedans les pommes de terre coupées, des carottes finement coupées pour la couleur et de l’oignon pour le goût.

En remuant les tranches de pommes de terre grasses avec une cuiller en bois, il se surprit à fredonner tout doucement : *Reviens-moi sans faute, mon amour*. Et il cracha de dépit.

Il ne pensait pas à sa femme. Était-ce de l’indifférence véritable ou l’instinct de conservation qui fait fuir un danger mortel ? Il pensait à sa fille, Aline. Était-ce une bonne chose qu’elle ne connaisse pas son père en ayant une mère pareille ? Non, ce n’était pas bien. Qu’allait-elle devenir avec une telle éducation et des conversations pareilles ? Rien de bon. Il avait déjà perdu son fils, allait-il perdre aussi sa fille ? Non. Il n’allait pas la perdre.

En montant l'escalier menant à ce qui était naguère « son » étage, il vit deux jeunes gars en blouson crasseux, presque des adolescents, appuyés au mur près de la porte de Lioudotchka. En voyant le père André, ils s'éclipsèrent sans demander leur reste.

Il frappa. Il frappa de manière tout à fait habituelle, ni fort, ni doucement, comme frappent les voisins ou les gens d'à côté. On lui ouvrit tout de suite. Le visage de Lioudotchka n'exprimait rien : ni la surprise, ni la peur, ni le reproche, ni le regret. Elle dit simplement : « Oh !

– Je peux entrer ?

– Ha ! Elle fit un pas en arrière, en laissant la porte ouverte.

Au cours des dernières années, l'appartement ne s'était pas arrangé. Avant, c'était juste le laisser-aller et la pauvreté, maintenant avaient disparu aussi les signes de la décence. La lumière pâle du petit matin rendait tout dans la pièce gris, inhabité. Il n'y avait presque pas de meubles. Le parquet était soigneusement balayé, mais souillé par les taches indélébiles de plusieurs années de saleté. Un tas de chiffons, selon toute apparence des vêtements, jetés sur un coin du divan. On voyait que l'ordre se maintenait pendant les périodes où l'esprit était clair, mais que ces périodes se faisaient de plus en plus rares, se fondant en une seule période continue d'alcoolisme et de débauche.

Le père André cherchait des yeux des affaires d'enfant et n'en trouvait pas. Il passa dans le salon.

Près de la fenêtre, adossée à l'appui de la fenêtre se tenait une dame avec des restes de jeunesse sur son visage encore beau. Elle était toute en rondeurs et soignée comme une poupée russe : des yeux ronds, soulignés au crayon gras, un petit nez arrondi, des lèvres charnues, faites avec un rouge marron très foncé, donnaient l'impression qu'elle avait mangé de la suie. Ses bras et ses épaules arrondis étaient agréables. La seule partie de son corps qui échappait à l'harmonie générale et ne s'accordait pas avec sa silhouette, c'étaient la dimension extraordinaire de ses hanches. Elles s'élevaient en montagnes abruptes presque à angle droit de la taille. Et de surcroît, avec ses jambes très courtes, la dame faisait une très bizarre impression.

« Bonjour, dit le père André.

A ce moment, Lioudotchka se tenait derrière lui et faisait des grimaces à son amie. Celle-ci ricana et dit :

– B'jour.

Il était mal à l'aise au milieu de la pièce comme une statue, et il s'assit sur le divan fatigué.

– Voici... André, dit Lioudotchka. Jeanne, te présente André dit-elle cérémonieusement.

Jeanne sourit d'un sourire où l'on voyait surtout les rides sur les côtés et son regard de chien battu.

Les deux amies, sans s'être concertées, allèrent dans la cuisine et se mirent à échanger des confidences. Le père André entendit Lioudotchka ricaner deux fois. Cela ne le mit pas mal à l'aise : c'était comme s'il venait voir ses enfants abandonnés et mal élevés. En attendant qu'elles aient fini leur conversation, il fit le tour de la pièce.

Dans un coin près de la fenêtre se trouvait une table bureau. Dessus un cendrier rempli de mégots d'où émanait une odeur de tabac refroidi. Cette odeur imprégnait tout dans l'appartement. Il s'y mêlait des remugles de bière et de restes de repas qu'on met au vide-ordures une fois par mois. Tout cela réuni créait cette odeur d'abandon comparable à rien d'autre quand il ne manque plus qu'un pas pour que le point de non retour soit atteint. Son regard tomba sur les rideaux, qui pendaient comme des chiffons de chaque côté de la fenêtre et découvrit avec surprise sur l'appui une boîte de chocolats ouverte. Il y avait là un vase avec une rose à demi desséchée dans de l'eau croupie.

Lioudotchka revint dans la salle et s'assit sur un coin du divan. Son amie aussi entra et s'installa sur l'unique tabouret. Le père André la regardait du coin de l'œil, pensant qu'elle ne tiendrait pas l'équilibre sur un siège aussi léger.

« Thé, café, demanda Lioudotchka, provocante.

– Et de la bière aussi, répondit le père André sur le même ton.

– Il n'y a plus de bière.

Ils se mesurèrent du regard.

– Où est Aline, demanda-t-il.

– Chez ma mère.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce qu'on n'a plus rien à manger !

– Et vous avez bu la dernière bouteille ?

– La ferme. Tu ne connais pas notre vie.

– Tu aurais pu l'amener chez moi.

- Ah oui ! La mère alcoolique abandonne sa fille à son monstre de père !
- Ne dis pas ça, Lioudotchka. »

A ces mots, l'amie, avec une grimace délicate, prit congé. Elle murmura quelque chose à Lioudotchka, jeta un regard de côté au père André et se dirigea vers la sortie. Il a suivi des yeux son incroyable silhouette et s'étonnant des merveilles du monde de dieu. En mouvement, elle lui rappelait un escargot traînant tristement sa coquille.

Lioudotchka referma la porte sur sa amie et se mit à marcher dans la pièce. Dans sa propre maison elle se sentait étrangère. Elle n'avait nulle part où mettre ses mains, son regard butait sur les objets, toujours sur ceux qu'il ne fallait pas : le cendrier avec sa montagne de mégots, le rideau sale ou pire encore un soutien-gorge pas très net posé sur la pile de linge.

« Mais assieds-toi, dit le père André en voyant que sa femme ne savait pas où se mettre.

Elle s'assit sur le divan, mais pas à côté de lui, mais à l'autre bout.

- J'ai acheté une maison.
- Toute la Terre en parle – Lioudotchka croisa les jambes.
- Je finis de la retaper.
- Tout en planches, bien entendu.
- Eh bien oui, le bois, c'est bon, c'est un matériau naturel. Tiens, moi, je dors sur des planches, c'est bon pour moi.

- On dormira bien sur des planches quand on sera au cimetière. Et en attendant je préférerais vivre comme les êtres humains.

Le père André fit des yeux le tour de la pièce et eut la délicatesse de ne rien dire.

- Hm, fit Lioudotchka.

- J'ai deux chambres, poursuivit-il et sa voix tremblait imperceptiblement. Une peut faire pour l'enfant, l'autre pour toi.

- Et qu'est-ce que je vais y faire dans cette chambre ? Trembler de peur la nuit ?

- On pourrait se mettre d'accord... que je n'y entrerais pas sans ton autorisation. Je dors dans la salle, sur un banc.

Lioudotchka s'imagina Motyl arrivant et ne la trouvant pas. Il allait se faire du souci, se lancer à sa recherche chez sa mère, ne pas la trouver. Son cœur se liquéfia.

- Je vais réfléchir, dit-elle.

Dans ses yeux, le père André remarqua une expression nouvelle, une expression de renard. Comme l'animal rusé et sournois qui s'immobilise avant de bondir, tendant chaque muscle de son corps, pour planter plus sûrement ses griffes dans sa proie. Il soupira et dit :

« Il n'y a rien à réfléchir. Prépare tes affaires, on déménage aujourd'hui. »

Arina vivait toute seule dans un petit deux-pièces. A vingt-sept ans, elle n'était toujours pas mariée. Elle avait logé sa mère dans un studio.

Arina était couchée sur le même divan sur lequel elle aimait s'asseoir quand elle était petite, carrée dans un coin, et elle regardait la dernière série larmoyante sans queue ni tête. Elle regardait distraitement, comme assoupie, mais même comme cela, elle pouvait suivre. Le ronronnement régulier de la télévision lui donnait la sensation de ne pas être seule dans l'appartement vide. La publicité ne l'embêtait pas, elle trouvait même cela utile. Elle écoutait les slogans qu'elle connaissait par cœur, perdue dans ses pensées

Pourquoi Tania s'en tirait-elle beaucoup mieux qu'elle dans la vie ? Elle s'était mariée rapidement, à dix-huit ans à peine, avait vécu quelques années « pour elle », après quoi elle était devenue mère de deux enfants et mère de famille bien comme il faut. Son mari, un verrat rougeaud et plein de santé, gagnait bien sa vie et obéissait à sa femme comme un soldat à son général. Sa maison était un modèle du genre : pas un grain de poussière, toujours bien lavé, toujours bien préparé. Les enfants lavés, entretenus. C'était une bonne mère sauf que de temps à autre elle engueulait maternellement son aîné quand il faisait des siennes. Sa mère ne passait pas le seuil de la porte.

Mitka non plus n'était pas établi, comme Arina. Elle revoyait son visage et en particulier ce sourire impuissant, coupable, qui lui collait après depuis l'enfance. Mitka souriait souvent au lieu de parler et ce sourire servait d'excuse pour lui, pour sa mère et pour toute sa vie, dans laquelle il n'y avait rien : ni famille, ni maison, ni enfant. Avec sa mère il avait des relations chaleureuses et un peu larmoyantes ; au reste, il ne l'aidait jamais dans le quotidien de sa vieillesse.

On frappa doucement à la porte. Arina savait qui c'était. Elle ne voulait pas la voir ni encore moins entendre ses délires de poivrote où tantôt elle lui demandait pardon, tantôt elle la maudissait. Arina avait décidé de ne plus la laisser entrer pour ne pas se gâcher la journée. Elle n'en voulait pas à sa mère. Autrefois elle avait eu de la rancune, mais cette rancune, remâchée et ressassée des milliers de fois, s'était transformée en une indifférence aussi lointaine que le bourdonnement de la télé.

« Dans la vie il y a déjà pas grand-chose de bon et d'agréable, pensait Arina. Alors est-ce que ça vaut la peine de perdre son temps pour quelqu'un qui a une tête comme une botte en skaï et des yeux comme deux crachats ? En plus elle sent mauvais, comme les gens qui ne se lavent pas souvent et qui dorment tout habillés. »

Les coups à la porte se faisaient plus insistants.

Et pourquoi frapper ? Comme s'il n'y avait pas de sonnette.

Arina se leva sans se presser, marcha dans la pièce meublée à bon marché mais propre et soignée. Elle s'approcha du miroir. Une femme en pyjama de coton la regardait, le visage un peu gonflé de sommeil, mais plus frais, avec des yeux gris bleus fatigués par la vie. Elle s'imaginait dans le peignoir de fine dentelle, soigneusement plié dans son chiffonnier et qu'elle ne mettait presque jamais.

« Mademoiselle, disait-elle in petto, comment vous appelez-vous ? Puis elle regarda attentivement son reflet et répondit : Arina.

Quel nom étonnant, est-ce qu'il existe des noms comme cela aujourd'hui ? poursuivit-elle pour son interlocuteur invisible. Et savez-vous que vous avez non seulement un nom, mais des yeux étonnants, surtout les yeux ! »

Arina prit sur le dossier de la chaise son foulard bleu pâle et l'appliqua contre son visage. Vos yeux sont comme un morceau de ciel, commença-t-elle avec enthousiasme. On y voit l'éclat du soleil et les oiseaux au vol rapide et l'ombre du petit nuage maussade qui survient soudain, il s'y reflète... »

Derrière la porte on entendit : Arina...

On ne peut pas être tranquille chez soi, pensa-t-elle agacée. Si encore elle venait pour quelque chose, mais non, elle ramène son couplet : « Pardon, Arinotchka ». Cela fait la millième fois que je l'entends et ça fait un millier de fois que je dis que je lui pardonne. Mais je ne lui donnerai pas d'argent.

« Arina ! »

Elle prit la télécommande et mit la télé plus fort. Sur la chaîne musicale, il passait une chanson à la mode de la chanteuse à la mode qui était au sommet de sa gloire et Arina se mit à danser devant le miroir au rythme de la musique, en agitant son opulente poitrine et la cellulite de ses hanches.

Soudain il se passa en elle quelque chose de bizarre : elle entendit la voix de sa mère jeune, chantante, qui semblait venir de très loin. C'était tellement clair tellement proche comme autrefois, et aussi lointain qu'autrefois. Unique au monde, la voix de maman. Elle s'assit sur le canapé et tendit l'oreille : plus personne ne frappait à la porte et on n'entendait plus de bruit de pas.

« Arinotchka-a... » résonnait en écho dans sa tête et de nouveau elle entendait la voix douce et légèrement enrôlée. " Dans sa poitrine, une douleur... seule au monde. La seule voix au monde qui pouvait l'appeler comme ça, et tout le sens de sa vie tenait là-dedans. Personne ne l'appellerait plus jamais comme ça. Arina fut secoué par les sanglots qui montaient. Elle prit brusquement conscience de son chagrin et que personne ne l'avait aimée ni ne l'aimerait comme sa mère. Et c'était si douloureux de ressentir sa faute, que tout ce temps-là, elle n'avait pas aimé sa mère, ne s'était pas intéressée à ce qu'elle pouvait vivre, si elle avait à manger, si elle avait froid dans son appartement vide. Arina se leva lentement du canapé, se traîna dans l'entrée et ouvrit la porte. Mais il n'y avait déjà plus personne.

Elle passa toute la journée à pleurer.

A partir de ce jour-là une douleur sourde, lancinante, ne la quitta plus. A ces moments-là, elle s'asseyait à la fenêtre et regardait longuement le ciel sans penser à rien. Du cinquième étage, rien ne lui bouchait la vue. Tantôt les nuages passaient devant elle avec une vitesse fantastique, tantôt ils s'arrêtaient comme pour la regarder. « Je regarde le ciel, pensa-t-elle un jour, et les nuages déchirés par le vent passent et se fondent dans le lointain dégradé de bleu. » cette idée plut tellement à Arina qu'elle saisit un crayon et la nota sur une page du journal. Elle admira longtemps cette longue phrase et se rendit compte qu'il lui fallait une suite, il lui semblait même qu'elle avait déjà dû l'entendre quelque part. Elle essaya de l'écrire, mais le vers ne venait pas, alors Arina cessa de réfléchir et se mit à l'attendre, tout simplement, en écoutant douloureusement résonner son vide intérieur

Chapitre 19

Kostia pénétra dans l'entrée. Il aperçut d'abord le visage de sa mère, si près qu'il n'en distinguait même pas le contour. L'instant d'après, il sentit sur son cou une pression douce, sa tête se pencha, sa casquette s'inclina de côté, il tendit la joue, mais le baiser lui tomba sur la tempe et l'abasourdit comme une petite détonation. Ensuite on l'embrassa sur le front, sur le menton, sur le nez et lui-même embrassa quelque chose de tiède et de doux. Des odeurs délicieuses de rôti ou de braisé se mêlaient dans sa tête à un imperceptible parfum. Il ne s'était pas seulement écarté pour dire bonjour à sa mère comme il faut qu'il fut rattrapé par l'étreinte paternelle et un parfum recherché d'eau de toilette.

– Mon petit !

– Vitalik !

Kostia ne se souvenait plus quand il avait commencé à appeler ses parents par leur prénom. Il devait être encore au lycée, un jour pour plaisanter il les avait appelés comme ça et il avait senti comme l'appel de l'âge adulte ; comme si, par là, il se mettait sur le même pied qu'eux et en même temps il se détachait d'eux par cette barrière naturelle qui sépare dans la société un individu d'un autre. Les parents n'avaient pas fait d'objection.

Bien voilà, les fleurs sont abîmées... Kostia fit un léger mouvement pour se dégager. A vingt-huit ans, ces tendresses le gênaient autant qu'à quatorze. Il avait essayé de garder les fleurs dans son dos pour faire la surprise à sa mère, mais en fait de surprise, elle reçut un beau bouquet un peu froissé. Kostia ôta sa casquette, déplacée par les effusions parentales, et rectifia la tenue irréprochable de sa tunique.

A présent, dans un cadre plus tranquille, il pouvait aller dire bonjour à Vladik.

– Salut, petit, dit-il en lui tendant la main. Ça boume ?

– Normal. Le Petit, un garçon de dix-huit ans, avait une demi-tête de plus que Kostia, il était mince et un peu voûté. Ils passèrent dans sa chambre, leur ancienne chambre d'enfants à tous les deux.

Liouba aurait voulu retourner à ses casseroles, mais elle restait plantée là au milieu de la salle à manger à regarder son mari de la tête aux pieds avec étonnement. Comme depuis cinq heures du matin, elle avait été absorbée dans ses préparatifs et l'attente de son fils, il avait échappé à son attention et à présent il était à la porte, rasé de frais, parfumé, en costume et la serviette sous le bras.

« Tu files à l'anglaise ?

– Lioubotchka, ma chérie, dit Vitalik aussi doucement qu'il put. Aujourd'hui j'ai réunion.

– Tu l'avais annulée...

– Oui, mais hier on a dit...

– Tu t'embrouilles... Elle essayait de paraître calme.

– S'il te plaît, n'essaie pas de me coincer. Dans la voix de Vitalik on sentait une allusion au sentiment de dignité personnelle. Oui, j'avais annulé mais ensuite on a pensé que...

– VOUS avez pensé ?

Les paroles de Liouba étaient pleines de fiel. Qu'est-ce que vous avez pensé ?

– Tu sais, il y a des fois, je pense que tu ne m'entends pas.

– Et moi, j'espère que tu m'entends bien, dit-elle sans aucun ménagement, et elle ajouta brutalement : déshabille-toi ! Il fallait comprendre : mets ta robe de chambre et reste à la maison.

– Mais écoute. Une réunion du département ne peut pas se faire sans le directeur... C'est absurde, et toi...

– Absurde ? Et toi, tu veux te sauver le jour de mon anniversaire, ce n'est pas absurde ?

– Lioubotchka, ma chérie... Vitalik tremblait légèrement. Cela ne prendra pas plus d'une heure, littéralement...

– Ah ah, pas plus d'une heure ! jeta-t-elle vengeresse. Pas plus d'une heure... Tu ne devrais pas te parfumer autant !

– S'il te plaît arrête !

– Non, toi, tu vas arrêter ! C'est toi qui vas arrêter de me mener en bateau avec tes réunions !

Vitalik prit une pose théâtrale et gémit : Mo-on di-eu ! Et regardant sa montre, se mit à marcher en rond dans la salle. Et je suis en retard ! Tu transformes un événement banal en je ne sais quoi ! Il s'arrêta net en face d'elle dans une pose expectative : on ne me laisse pas aller à ma réunion : à qui je vais raconter ça ?

- Ha ha ha ! lui lança-t-elle, moqueuse, en plein visage.
- Chérie, plaisanteries à part, il faut vraiment que j'y aille.
- Tiens je vais appeler Ivanytch pour lui demander...
- Appelle-le.
- Je vais le faire.

Liouba décrocha le téléphone. Il bondit sur elle :

- Arrête s'il te plaît ! C'est quoi ce truc ?
- J'appelle

Mais en voyant, qu'elle n'abandonnerait pas son projet, Vitalik saisit le combiné. Maintenant ils étaient deux à le tenir.

- Imagine dans quelle situation... il y avait une nuance de mise en garde dans sa voix.

De sa main libre, elle composait déjà le numéro.

- Tu es devenue folle ! » cria-t-il dans un murmure en appuyant sur le levier.

La lutte pour le téléphone se poursuivit encore un moment. Les époux étaient face à face, les yeux dans les yeux. Leurs mains tremblantes étaient entrelacées fébrilement, sur leur visage se lisait le désarroi et la passion, et les mêmes sentiments les rendaient à ce moment tellement semblables qu'on aurait dit un seul être entré en lutte avec lui-même. Des cheveux bien peignés de Liouba, une mèche châtain s'était échappée, ses yeux brillaient d'un feu glacé. Ses mains fatiguaient.

Vitalik rectifia son costume du même geste dont Kostia avait rectifié sa tunique cinq minutes auparavant. Cela va de soi, il faut laver son linge sale en famille. C'était un accès d'émotion momentané qui s'était emparé d'elle et qui retombait maintenant.

- « Bien, dit-il, accablé. Je vais essayer... de faire quelque chose. Mon dieu, ce que c'est gênant tout ça !

Dans la serviette, jetée sur le canapé au plus fort de la dispute, Vitalik récupéra son portable.

- Bonjour, dit-il d'un air sombre, je ne me sens pas très bien... Dites-leur... Oui, c'est reporté. Oui, pas très grave... bien sûr, demain. Je ne peux pas dire exactement... mais reportez ça vers onze heures... oui, je verrai comment je me sens... Je ne sais pas... Renvoyez tout le monde... Comme d'habitude. »

Vitalik se tenait au milieu du salon. Il voulait ajouter quelque chose mais une brusque poussée et le cri qui suivit l'en empêchèrent. Le téléphone lui fut arraché des mains et tomba par terre. Liouba avait l'impression de ne pas l'avoir fait exprès.

- « Devant qui tu te justifiais ?

Elle marchait sur son mari, ses yeux lançaient des éclairs. Il fit un pas en arrière :

- Mais tu... tu es folle !
- Pourquoi tu te justifiais ?
- Moi ?
- Qu'est-ce qui est reporté ? Hein ? C'est quoi ce complot ? Elle allait droit à lui.
- Non, c'est impossible ! cria Vitalik, devenu hystérique. C'est impossible ! Eh bien tue-moi parce que je donne des directives à mes subordonnés.
- Tu t'es mis d'accord !
- Je t'en prie, arrête !
- J'ai entendu !
- Tu vas me faire devenir fou !
- Qui est-elle pour que tu te justifies devant elle ?

Liouba attrapa son mari des deux mains par le revers de sa veste. Qui est-ce ? Dis-le ! Qui est-ce pour que tu t'excuses devant elle ?

Vitalik rejeta douloureusement la tête en arrière :

- O mon dieu, c'est le secrétaire.
- Pourquoi tu ne l'appelles pas par son nom ? Hein ? Dis-le ! Elle le secouait violemment et son beau costume risquait d'être définitivement abîmé.
- Je n'ai pas fait attention.
- Tu mens !

- Tu as réussi à faire que je n'ose plus appeler mes collègues par leur prénom.
- Un homme honnête n'a rien à craindre. »

Dans sa retraite, Vitalik était arrivé au canapé. Il préféra s'asseoir : on ne frappe pas un homme à terre. Liouba était au-dessus de lui, les mains sur les hanches. Il se taisait. Tous deux respiraient vite et fort. Ils restèrent ainsi quelques minutes.

« Tu sais, je crois qu'on devient fous, articula Vitalik lentement, comme revenant à lui.

- Pas moi en tous cas.
- Liouba... il leva les yeux sur elle. Vas-y, vas-y

Ils se regardèrent longuement sans parler.

- C'est bon, vas-y.

Il fit un geste las de la main.

Sa voix était préoccupée. Sinon on dira que tu n'en as rien à faire et que tu ne t'occupe pas de ton département.

- Mais qu'est-ce que...

- Si, vas-y. Elle devenait de plus en plus pressante. Vas-y, je te dis. Elle lui fourra sa serviette dans les mains, rectifia sa cravate et remit en ordre ses cheveux ébouriffés.

Vitalik était désespéré. Liouba l'embrassa et lui tapota l'épaule, il répondit en lui becquetant la joue.

- Allez-allez, elle l'encouragea et le poussa vers la porte :
- J'essaierai de revenir plus tôt, dit-il mollement.
- C'est bon.

Vitalik avait passé la porte, mais il se retourna :

- Liouba...
- Quoi encore ?
- Bon anniversaire...
- Allez, file, dit-elle avec un geste de la main.

Kostia écoutait les bruits de l'altercation de ses parents. Vladik regardait l'ordinateur. En entendant la serrure claquer doucement derrière son père, il se détendit et se laissa aller sur le petit divan élégant. Il remarqua que pour Vladik, rien ne semblait avoir changé. Mais ce n'était peut-être qu'une impression.

Kostia ôta sa tunique, son pantalon et les pendit soigneusement sur un cintre. Il mit la chemise dans la penderie. Quoi mettre ? Après avoir fouillé un peu dans les affaires de son frère, il prit un short. C'était assez. Il se regarda dans le miroir de la porte de l'armoire : pas un gramme de graisse superflue, rien que du muscle ; ça lui donnait un sentiment de satisfaction de soi.

« Petit, appela-t-il en regardant le dos maigre de Vladik. Il espérait en secret que son frère verrait le relief magnifique de ses triceps. On lui répondit sans se retourner :

- Hm ?
- Ne te vouîte pas.
- Hm. Cette fois, cela sonnait affirmatif, ce qui signifiait que son frère était d'accord avec sa remarque.

Vladik se connaissait ce défaut mais ne savait pas comment y remédier. Les nombreuses heures qu'il passait devant l'ordinateur réduisaient à néant l'effet de ses exercices de gym. Ainsi maintenant, alors qu'il n'avait pas vu Kostia de puis longtemps et qu'il avait des choses à lui dire, il lui tournait le dos et regardait l'écran. Il avait pêché un script très intéressant sur internet et il était occupé à le modifier pour ses propres besoins. Cette occupation l'absorbait tout entier, et tous les efforts pour l'en distraire avant qu'il n'ait fini ce qu'il avait commencé étaient inutiles.

- « Petit ! Kostia en avait assez d'admirer son dos.
- Hm ?
- Le cadeau pour le gros ?
- Hm.
- Hein ?

« Le Gros », c'est ainsi que ses frères appelaient Sérioja. Il méritait ce surnom depuis peu, depuis qu'il avait été nommé directeur commercial d'une jeune entreprise en expansion. Et là se découvrit une intéressante corrélation : en même temps que l'entreprise se développait, Sérioja se développait lui aussi. Plus en largeur,

bien sûr, mais cela donnait l'impression qu'il grandissait aussi. Ses frères comparaient leur taille, il n'y avait rien de tel, sa taille restait la même. Ce qui est compréhensible : à vingt-neuf ans on ne grandit plus, mais quand même on avait l'impression que Sérioja était devenu plus grand et plus gros.

Les traits de son visage, étonnants naguère par leur beauté et leur finesse, s'étaient modifiés étonnamment vite. Ses yeux – deux étincelles bleues, s'étaient déformés et noyés dans la rondeur du visage et seule leur couleur rappelait par moments le Serge d'autrefois. Ses joues étaient devenues luisantes, il n'avait pas encore de double menton, mais déjà une amorce. Le travail l'avait refait au sens propre du terme.

Ses frères le mettaient en boîte à chaque occasion, sa mère, au contraire, n'avait pas de mots pour s'extasier sur le fait que son aîné soit enfin arrangé et « commence à ressembler à un homme ».

Au travail il était le brillant, le charmant Serge Vitaliévitich. Avec ses subalternes il parlait comme un père avec ses enfants, avec la hiérarchie comme un fils avec son père. Et malgré son embonpoint croissant, il avait une réputation de dirigeant énergique et charismatique, aimé de ses collaborateurs, apprécié de la direction et qui atteint les objectifs fixés par l'entreprise.

Serge Vitaliévitich s'habillait avec beaucoup de goût. Le costume allait si bien sur son corps qui prenait de l'embonpoint qu'il aurait fait envie à n'importe quel mannequin. Il préférait la coupe tout ce qu'il y a de classique, mais en même temps il s'ingéniait à paraître habillé à la dernière mode. Tous les accessoires de sa tenue étaient soigneusement choisis.

Bien entendu, les chaussures aussi étaient impeccables, mais ce n'était pas le plus surprenant. Qu'il fasse n'importe quel temps, une journée poussiéreuse d'été ou une soirée boueuse d'automne, ses chaussures restaient extraordinairement propres. Cette étonnante propreté ne concernait pas que le dessus, mais aussi la semelle et si quelqu'un avait été voir sous ces semelles, il n'y aurait pas trouvé la moindre trace de boue ni de poussière. On ne remarquait sur le cuir aucune trace d'usure, ni même de ces éraflures qui apparaissent sur les chaussures qui ont été portées même peu de temps.

Cela restait un mystère pour ses frères : comment Sérioja obtenait-il ce résultat ? Et ils se mirent à soupçonner qu'il s'était acheté une énorme quantité de paires identiques et qu'il en changeait chaque semaine. Cette question devint un sujet de plaisanteries et un jour, Sérioja n'y tint plus et leur dit la vérité : oui, il avait effectivement beaucoup de paires de chaussures et il en changeait souvent. Et si elles leur paraissaient identiques, en fait là (il montrait le bout) il y avait un liseré et sur les autres, non. Là, le bout était arrondi et ici plus carré ; là le pied était mieux pris, etc. et naturellement l'entretien. Quelle que soit l'heure à laquelle il rentrait, le lendemain ses chaussures étaient nettoyées, séchées et cirées avec les meilleurs produits d'entretien.

Sérioja ne vivait plus chez ses parents, vu qu'il était marié depuis quelques années.

Le cadeau qui était déposé chez « le Gros » était un cadeau collectif, comme ils faisaient toujours. Mais chacun apportait ses fleurs, et chaque année il y avait entre eux une rivalité implicite, c'était à qui aurait le plus beau bouquet.

« A quelle heure il va se pointer ?

- Vladik remit à plus tard ses processus mentaux, ce qui lui demandait un effort de volonté :
- Ce soir.

Vladik aimait ses frères, mais la nécessité de soutenir la conversation justement maintenant l'agaçait un peu. Bien que Kostia ne soit pas très à cheval sur les convenances, Vladik sentait qu'il agissait mal en lui tournant le dos. Sa passion pour les monosyllabes anglais et les symboles spécialisés formaient dans leur entrelacement un sens compréhensible pour lui seul et luttait dans sa tête avec un sentiment de culpabilité pour sa conduite envers son frère aîné. Au bout d'un certain temps, le sentiment de culpabilité l'emporta, il se retourna sur son fauteuil tournant, vers son frère mais – chose étrange – il n'arriva pas à débrancher les processus qui avaient démarré dans son cerveau.

Vladik parlait machinalement avec son frère, répondait à ses interrogations et d'une façon incompréhensible, continuait d'analyser les bizarreries du script qui lui résistait. Sentant qu'il n'arrivait à faire bien ni l'un ni l'autre, il était en colère contre lui-même.

« Vladia ! appela Liouba depuis la cuisine.

- Aouh ? cria-t-il en direction de la porte.
- Mon grand, fonce au magasin, prend un autre bocal de caviar et de la salade.

C'était le mieux qu'elle pouvait trouver. Pour se déconnecter, il lui fallait changer de cadre ou bien exécuter quelque chose qui ne demande pas de penser. Sa mère lui proposait les deux choses en même temps.

– Tu entends ? Elle était apparue sur le pas de la porte de la chambre, supposant que son fils était occupé et que, comme toujours, il ne faisait pas attention aux voix de l'extérieur.

– Oui, m'man, j'y vais.

Il avait déjà ôté son short et enfilé un pantalon.

– Et le caviar, tu ne prends pas celui qui est en petites boîtes, mais celui en bocal. Tu as entendu ?

– Oui, m'man.

– Vladia – Liouba fit une longue pause et regarda longuement son fils. Plus d'une fois, il lui arrivait de répondre machinalement, tout plongé qu'il était dans ses pensées, et en arrivant au magasin, il confondait tout et prenait autre chose.

– Oui, m'man, j'ai compris. Vladik leva vers elle des yeux intelligents, confirmant par là qu'il était parfaitement conscient et qu'il contrôlait entièrement la situation.

– Kostia, viens, on va s'occuper de la découpe », commanda Liouba.

Les invités devaient arriver vers cinq heures. Depuis le matin, Liouba tournait en rond dans sa cuisine, et tout s'arrangeait à merveille. Il y avait longtemps qu'elle n'avait ressenti une telle excitation avant son anniversaire, comme si elle n'avait pas eu quarante-sept ans, mais dix-sept.

« Dieu merci, il est arrivé ». Elle se disait cette phrase comme un talisman quand Kostia arrivait. Liouba craignait toujours que pour une raison ou pour une autre, son fils soit retenu : c'était un militaire, il était dépendant, il servait à Yaroslav où l'on l'avait affecté à sa sortie de l'école militaire. Depuis que Kostia était sorti de l'académie, elle ne le voyait presque pas, seulement pour les fêtes et pour son anniversaire. Si bien que ce fils-là, elle ne l'avait connu que petit et déjà adulte, officier de l'armée russe de vingt-cinq ans. Et il n'y avait pas eu de période intermédiaire dans leur relation. Liouba espérait en secret réussir à garder plus longtemps le petit dernier, plus malléable. L'année dernière, il était entré à l'université en première année et elle avait fait le calcul qu'au minimum, il resterait près d'elle encore cinq ans.

Avec ses fils, Liouba ne faisait pas de manières. Entourée d'hommes, elle avait été forcée de se placer vis-à-vis d'eux, depuis leur naissance, dans une relation de commandement. Sans subtilités ni sentiments. Elle ne leur parlait pas, elle donnait des ordres, et tout le monde considérait ses prérogatives comme allant de soi. Sérioja et Kostia, dès qu'ils avaient été en âge, avaient quitté le nid et à présent, Vladik était seul à profiter du despotisme maternel. Avec les années, ce despotisme était devenu si doux et si habile qu'il passait pour une vigilante sollicitude.

Du coin de l'œil Liouba regardait Kostia de temps en temps, elle le regardait couper le fromage et ouvrir la boîte d'olives, elle regardait sa silhouette juvénile penchée au-dessus de la table, elle l'admirait en secret. Juste un peu, à peine, pour qu'il ne s'en aperçoive pas.

« Quoi de neuf chez vous ? demanda Kostia en extrayant de la boîte une olive qu'il s'expédia dans la bouche

– De neuf ? Liouba réfléchit une seconde. Rien que du vieux, à part Vladik qui fait des siennes.

– Le Petit ? s'étonna Kostia. Et c'est quoi les siennes ?

– Il s'est mis dans la tête d'aller en Tchoukotie. Enfin comment est-ce que... au Kamtchatka. Il a déjà fit son sac. Tu l'as sûrement vu dans la chambre, dans le coin ?

– Oui, je crois que j'ai vu un sac. Et où il a pris cette idée ?

– Oh, je ne sais pas. Elle lui fourra sous le nez la planche à découper et trois oignons : tiens, coupe ça pour les croquettes. »

Kostia se mit à découper les oignons, mais auparavant il prit un morceau de fromage dans le tas qu'il avait coupé.

– Mm ! Il est bon. Et il y aura du roquefort ?

– Du roquefort ! Liouba battit des mains. Il va falloir renvoyer Vladik.

– Alors, c'est quoi cette idée du Kamtchatka ?

– L'an dernier on est allés à la mer et on a fait connaissance avec des ... elle soupira, en remuant le goulasch sur le feu, un couple aussi, avec un fils comme nous avec Vladik. On a sympathisé. Ensuite ils se sont retrouvés sur internet et voilà que le gamin l'a invité, imagine-toi.

– Eh bien qu'il y aille.

– Elle se retourna vers son fils et s'immobilisa avec sa grande cuiller à la main

– Et toi aussi !

- Liouba, pourquoi vous le gardez dans du coton ? Il est adulte maintenant, il va à la fac, combien de temps tu vas le garder dans tes jupes
- Mais pas au Kamtchatka quand même !
- Au Kamtchatka, rectifia Kostia.
- Non, tu ne comprends pas. Elle se retourna vers la cuisinière. Personne ne me comprend.
- Et Vitalik, qu'est-ce qu'il en dit ?
- Il a bien essayé de le dissuader un petit peu. Il lui a pris un séjour en Egypte. Non, rien à faire. Il ira et c'est tout. « je n'ai encore pas vu comment on vit en Russie, qu'il dit.
- Il a raison.
- Tais-toi au moins. Elle lui lança un regard d'avertissement. Je ne dirai rien, je ne dirai rien.
- Essaie seulement de lui dire quelque chose...
- Je serai muet comme une carpe.
- Arrête de te moquer.
- Je ne me moque pas.

Ils avaient des conversations intimes comme ils en avaient toujours eu. Liouba demandait comment ça se passait dans le service, s'il avait une copine (en espérant au fond que non). Kostia répondait que tout allait bien, que ça ne pouvait pas aller mieux, mais Liouba savait que sur son travail et sur sa vie privée, il ne dirait jamais la vérité.

Un an auparavant un changement s'était produit. Il était revenu avec des ailes, il souriait sans raison, regardait au loin sans rien dire. Puis il se mit à apporter des photos. On y voyait de plus en plus, outre les visages connus de leurs festivités ordinaires, un visage nouveau : des cheveux blonds cendrés et des yeux bleus pâles. Une beauté travaillée ou, comme on dit, racée. Kostia ne racontait rien, mais sa mère n'avait pas besoin de paroles. Elle regardait la blonde froide et soignée, reproduite en trente-six mille exemplaires, et son cœur se serrait. Et elle entendait au fond d'elle-même sa propre voix qui disait tout bas mais fermement : « Jamais de la vie ! »

- Étonnamment belle, étonnamment, admirait-elle. Comment elle s'appelle ?
- Dacha... L'indifférence dans la voix de Kostia était touchante.
- Oui, elle est belle. Il n'y a rien à dire.

Effectivement, il n'y avait rien à dire.

Mais pour le nouvel an, il était venu avec la mine de quelqu'un qui a pris un grand coup sur la tête. Il ne parlait à personne, il restait couché à regarder au plafond. Liouba soupirait de soulagement : dieu l'avait entendue. Elle préparait à son fils du bouillon à la viande et aux légumes, et des croquettes, ses plats préférés. Elle avait obligé Vitalik à lui donner la moitié de la somme pour qu'il s'achète une voiture. Kostia ne parlait toujours pas.

Aujourd'hui Liouba parlait avec Kostia sur le ton habituel, égal, à peine moqueur mais elle n'était pas elle-même. Ainsi elle dissimulait comme d'un léger voile ce sentiment qui lui faisait si peur et dont elle avait pris conscience brusquement quand ses fils étaient devenus adultes. Vingt-deux ans après la naissance de l'aîné, Sérioja, Liouba avait compris de façon inattendue qu'elle se connaissait somme toute bien peu.

Sérioja s'était marié tôt, à peine sorti de l'université. Elle avait voulu l'en dissuader, mais vu que la jeune fille était enceinte, elle avait décidé : adienne que pourra. Et puis la fiancée était... peut-être pas belle – pour elle, aucune fille n'était assez belle – mais on sentait chez elle un côté... familial. Moche, fut la conclusion de Liouba. Elle se marie tant qu'on veut bien d'elle. Visage un peu simplet, silhouette un peu enveloppée. Trop grosse, avait-elle dit à son mari.

Bien que le mariage de son fils fût inévitable et qu'elle se fût faite à l'idée de remettre son Sérioja entre des mains étrangères, le jour de la noce lui faisait peur, l'épouvantait. Elle craignait de comprendre définitivement que son fils était devenu adulte et qu'il allait désormais mener une vie séparée, une vie d'adulte. C'est ainsi qu'on a peur d'un tsunami en voyant la hauteur mortelle de l'eau devant soi en espérant que c'est un rêve. Ainsi Liouba était-elle depuis le matin comme dans un rêve : était-ce elle ? Était-ce sa vie ? Peut-être que ce n'était pas sa vie, pas son fils ? Le voilà, dans son costume neuf, si adulte et si irréel.

Lors de la cérémonie, elle devait prononcer un discours – ses recommandations maternelles. Elle se leva de table et regarda les jeunes mariés. Sérioja dans son costume lui parut tellement fragile et vulnérable que tout se mit à danser devant ses yeux. Leurs regards se croisèrent et là seulement, Liouba sentit dans son cœur quelque

chose de nouveau : quelque chose de subtil, de tremblant, qui emplit ses yeux de larmes brûlantes. Elle vit toute son insouciance sous le masque de sérieux, et la fragilité que masquait la confiance en soi et son aspect de jeune marié un peu bête. Elle ne faisait que regarder et elle entendait le battement de son cœur jusqu'à ce que tout son être se fonde dans ce quelque chose de subtil et de tremblant. Ce sentiment nouveau l'inonda entièrement au plus mauvais moment, les larmes coulaient sur son visage, malgré les regards des invités tournés vers elle, le rimmel qui coulait et les murmures nerveux de Vitalik. Finalement elle ne put rien dire, elle vit du coin de l'œil une parente éloignée, une dame âgée, se mettre à pleurer elle aussi en la regardant.

« Est-ce la vieille qui arrive ? pensait-elle plus tard dans la soirée en se repassant le film de la journée. Qu'est-ce qui m'a pris de me décomposer comme ça ? Ça ne va pas du tout, il faut me reprendre en mains ». Mais en dépit de cette énergique décision, Liouba passa toute la journée du lendemain comme dans un brouillard, toute plongée dans son tremblement subtil ; elle marchait avec précautions, comme si elle craignait de le laisser tomber. Je dois avoir l'air d'une petite vieille, pensait-elle, effrayée en se voyant les épaules baissées et les yeux dans le vague. Mais une minute après, elle retrouvait cette indifférence à soi et à tout ce qui l'entourait. Liouba regardait sa vie passée comme celle de quelqu'un autre et ne trouvait rien en elle dont elle pût dire : « c'est moi. »

C'est juste une faiblesse passagère », se disait-elle en guise de consolation. Depuis qu'elle avait connu ce sentiment, Liouba le masquait soigneusement, elle ne s'autorisait pas à laisser trop longtemps sa main sur la tête de son fils quand elle lui ébouriffait les cheveux.

Et puis elle s'était découvert une tendance au cabotinage. Maintenant, quand elle était entrée dans la chambre pour ordonner à Kostia de s'occuper de la découpe, elle avait eu envie de faire ce qu'elle ne faisait presque jamais quand il était petit : parler en zézayant, lui tapoter la joue et le cocooner. Puis elle avait eu peur de tomber dans la sénilité, elle s'était reprise sévèrement et était repartie dans la cuisine mettre au four la viande à la française.

Son dernier amour, l'amour de toute sa vie, c'était son dernier fils. Depuis le berceau. Et contrairement à une idée reçue qui veut que les petits derniers deviennent des égoïstes pourris par l'amour maternel, Vladik était devenu étonnamment gentil, sensible et intelligent.

Quand il était petit et que les deux plus grands avaient déjà quitté l'école, Liouba se promenait souvent avec lui et sur le chemin du retour lui achetait des friandises. Ils n'étaient pas trop à l'aise financièrement mais considérant que Sérioja et Kostia étaient grands, elle voulait gâter Vladik.

A neuf ans, c'était un petit ours gros et maladroit. En arrivant à la maison, Liouba défaisait les paquets de sucreries et les mettait devant lui, anticipant son plaisir. S'il trouvait cela bon, elle trouvait cela bon ; et sa joie à lui était sa joie à elle. Amer, sucré, elle trouvait cela amer ou sucré. Mais s'il était triste, alors elle était cent fois plus triste. Elle s'asseyait en face de son fils ; C'était des minutes rien que pour eux, rien que pour la gâterie.

« Alors, comment tu trouves ? demandait-elle en voyant que le petit ours tardait à manger.

– Et Sérioja et Kostia... disait-il, en regardant sa maman avec ses yeux d'enfant sincère.

– Gros bêta, répondait-elle gentiment. Mange donc, eux, ils sont déjà grands.

– Mais c'est mes frères ? »

Cette question la désarmait complètement. C'était le seul argument contre lequel elle ne pouvait rien.

Les trois frères se moquaient les uns des autres et se faisaient des farces. Parfois les aînés se disputaient, donnaient une pichenette au cadet et un coup de pied au derrière quand il devenait trop collant. Vladik se vexait, pleurait, mais n'allait pas se plaindre. En revanche, devant un ennemi commun, leurs querelles passaient au second plan.

Un jour, Sérioja, qui était déjà grand et allait à la fac, était sorti assez tard le soir. Kostia lisait, le père était sorti fumer sur le balcon. C'était le soir, la cour était éclairée par la lumière des fenêtres et par des lampes au-dessus de chaque porche. Soudain, surgissant comme un diable de sa boîte, le petit des voisins s'était mis à crier : « M'sieu Vitalik, il y en a qui tabassent vot' Sérioja ! »

Le père, avec une vivacité incroyable pour son âge, avait dégringolé les cinq étages par l'escalier et déboulé dans la cour. Ne voyant aucune bagarre, il avait fait le tour de la maison tourné sous l'arche qui menait dans la rue et là, dans la faible lumière des réverbères, il distingua trois silhouettes sombres penchées sur une quatrième recroquevillée à terre. L'une d'elles se retourna au bruit des pas. Le professeur et docteur ès sciences fondit sur lui et, ne sachant plus se battre, il se mit à bourrer l'agresseur de coups de poing de toutes ses forces, au petit bonheur. Cela étonna le jeune, mais ne l'effraya pas. Repoussant Vitalik, il retourna vers la victime à terre pour

lui porter de nouveaux coups. Kostia arriva à point nommé et ce fut la mêlée. On voyait des bras, des jambes, des têtes et l'on entendait des rugissements étouffés.

Le petit Vladik était là aussi avec ses dix ans. Il était arrivé bon dernier, essoufflé, parce que maman ne l'avait pas laissé partir tout de suite. Elle l'avait intercepté dans l'entrée :

« Arrête ! Où tu vas ?

– Maman, il y a Sérioja qui...

– C'est les grands qui se battent », avait-elle dit, en croyant lui faire peur.

Et puis, en soupirant, elle l'avait laissé partir.

Les invités arrivèrent vers six heures. Sérioja et sa famille étaient un peu en retard. Ce n'est rien de dire que les quarante-sept grosses roses de Hollande qu'ils avaient apportées éclipsaient tous les autres bouquets. Elles étaient d'un rouge foncé profond, avec des gouttes de rosée sur leurs pétales de velours, mais on ne sait trop pourquoi, elles ne sentaient rien. Ou peut-être était-ce l'eau de toilette des dames et l'après-rasage des messieurs qui en tuait le parfum. Elevées avec soin dans des serres étrangères, les merveilleuses roses-jumelles se répétaient par la forme et la couleur, et même leurs pétales semblaient disposés dans le même ordre. A côté les tendres lys de Kostia paraissaient ternes, blancs avec juste un peu de rose au milieu, ils baissaient la tête humblement sur leurs tiges délicates.

A côté de Sérioja se tenait sa moitié, un peu gênée par l'attention des invités (qui s'adressaient plus à son mari qu'à elle), jolie et silencieuse, belle de cette beauté discrète, pas criante, qui brille dans les yeux, sur les lèvres tendres, à peine ornées d'un sourire. Un petit bout de chou de trois ans et demi en robe rose lui tenait la main et paraissait noyée dans les volants, les paillettes et les rubans.

« Mamie Liouba... anniversaire. » dit le bout de chou.

On entendit des exclamations d'attendrissement général. Tout le monde se mit à complimenter la petite Lisa sur sa robe, ses rubans, ses petits souliers et encore sur autre chose d'incompréhensible, mais que tout le monde comprenait. Par la même occasion on complimenta aussi les parents, mais là, il y avait beaucoup moins de sincérité dans les voix.

« Mamie Liouba », se dit Liouba avec tristesse en regardant la responsable de l'enthousiasme et des louanges.

On a tort de dire qu'on aime mieux ses petits enfants que ses enfants. Les petits enfants, surtout les premiers, quand les grands-mères n'ont pas encore franchi le cap de la cinquantaine, apparaissent souvent comme les anges annonciateurs de la vieillesse et ne sont pas pour toutes les mamies bienvenus et attendrissants. La femme de cinquante ans, aujourd'hui, avec tous les moyens modernes au service de sa beauté, est encore jeune, pleine des projets les plus audacieux, et a du succès auprès des hommes autant que sa fille ou sa bru. Liouba, avec ses quarante-sept ans, le sentait mieux qu'à vingt, occupée par les couches, les brassières et les petits pots. Non, rester enfermée avec les petits enfants et le tricot, ce n'était pas sa tasse de thé.

Elle sourit, sentant s'emparer d'elle une incompréhensible lassitude. Elle se regarda dans la glace qui se trouvait devant elle et avec cette rapidité dont seules les femmes sont capables, s'assura du bon état de sa peau, de ses cheveux, et de la beauté pulpeuse (oui, oui, la beauté !) de son corps, qui s'était un peu étoffé au fil des années. Elle toucha à peine sa coiffure pour la rectifier, mais c'était encore de trop. Les larges mèches, négligemment placées, faisaient d'impeccables vagues châtain foncé.

« Lisa ! dit-elle, ma belle, ma chipie, embrasse Mamie ! » Liouba s'assit devant l'enfant, tapota ses petits bras, loua très fort sa petite robe et ses rubans, puis présenta sa joue et embrassa la fillette à son tour, bref, effectua l'ensemble des manipulations attendues de la part d'une mamie, ce qui apaisa sa conscience, qui lui disait de temps à autre qu'elle n'aimait pas assez sa petite fille et ne la gâtait pas du tout comme il convient à une mamie exemplaire.

« Et maintenant, au diable toutes les grands-mères ! » dit-elle in petto en se relevant et en rectifiant la robe bleu-nuit qui lui descendait jusqu'aux chevilles

La table croulait sous les victuailles, retentissait de toasts et de compliments. Entre les nombreux hors-d'œuvre, parmi lesquels la noble truite et diverses charcuteries, le saumon coupé en tranches fines et presque transparentes, se serraient des canapés plus ordinaires au caviar rouge et noir. Il y avait pléthore de boissons, choisies pour convenir au goût de chacun. Du reste, les invités avaient des goûts semblables, ce qui donnait à penser que leur nature était semblable, grande leur intercompréhension et harmonieuse leur interrelation. Les hommes buvaient de la vodka et du cognac, les dames, après avoir commencé avec des boissons soft, étaient passées assez vite au cognac et à la vodka. Le vin était réclamé surtout par les jeunes filles et par Vladik. Le plat central, servi en tant que plat principal, était un pilaf. Il s'étalait sur un grand plat, luisant de ses grains huilés et répandait une odeur à craquer. Le pilaf, il est vrai, était préparé à base de porc (quel chef accepterait cela ?) mais

tous les autres ingrédients étaient traditionnels : l'épine-vinette et les pois chiches, le riz ouzbek étaient ceux-là mêmes qui font du pilaf un plat typique d'Asie centrale.

Se repérant à merveille dans les instruments de service, Vladik, avec une politesse innée et un charme acquis on ne sait où, faisait la conversation à deux dames âgées amies de sa mère. Elles ne paraissaient âgées qu'à lui et peut-être à leur mari, qui pelotaient de regards furtifs masqué d'indifférence les jeunes filles à l'autre bout de la table. Les deux dames avaient la cinquantaine et se trouvaient intéressantes et d'âge balzacien. Liouba avait depuis longtemps écarté les amies plus jeunes qu'elle. Vladik avait goûté à toutes sortes de douceurs et bu quelques verres de vin sec et maintenant il avait une irrésistible envie de s'allonger un moment, ou au moins de s'occuper à quelque chose d'utile. Mais le devoir de sociabilité était le plus fort. Il ne pouvait quand même pas quitter la table sous un prétexte quelconque et aller s'étaler sur le divan de sa chambre ou se planter devant l'ordinateur, même s'il savait qu'on le lui aurait pardonné.

Kostia s'occupait des invités à l'autre bout de la table, veillant à ce que les verres soient remplis et que chacun puisse être servi de ce qu'il aimait. Il se sentait responsable de la partie pratique de la soirée, liée à la nourriture et à la boisson ; il lui fallait sans cesse se lever pour apporter et déboucher de nouvelles bouteilles, renouveler les plats de hors-d'œuvre ou verser à boire. Entre temps, Kostia trouvait le temps de badiner et de repousser les avances d'Olga Semionovna, sa voisine de droite, une femme d'une cinquantaine d'années. Parfois il sentait sa main sur son dos et parfois sur son genou. Ce n'est pas que cela le gênât beaucoup, mais cela l'agaçait un peu. Olga, tournée vers lui à quatre-vingt-dix degrés, souriait sans arrêt de ses yeux noirs et langoureux. Son grand nez se trouvait juste devant lui.

« Alors, et comment tu t'en es sorti de cette affaire avec le général ? demanda-t-elle en allongeant la jambe sous la table et en effleurant par hasard le genou de Kostia.

– Ah, vous vous en souvenez ? Ce n'était pas un général, c'était un colonel.

– Bon, avec le colonel. Quelle différence ?

– Oui, je m'en suis sorti.

– Et il s'est trouvé bête, votre généralissime ?

– Oui, mais il ne l'a pas fait voir. L'essentiel, c'est que j'ai agi dans les règles. J'arrive, je me présente comme de juste. Il ne fait même pas attention à moi. Je mets la recommandation sur le bureau. Et lui, il ne savait plus où se mettre.

– On n'est pas habitué à de jeunes inspecteurs comme toi.

– Et au bout du compte, c'est lui qui me courait après. Non, j'exagère. Il a envoyé son lieutenant. Quand je suis parti, il m'a serré la main avec tant d'effusion, j'en avais les larmes aux yeux.

– Tu es un héros

– Ah, sur un front invisible.

– Passe-moi la sauce, tu veux ? Et sur le front des amours, tu as remporté toutes les médailles ?

– Les filles plus tard, Olga Semionovna.

– D'ailleurs à propos d'amour. Kostia se leva et reversa du cognac.

– Tu veux porter un toast ? demanda Olga d'un air las.

– Oui.

Kostia veut parler ! Mesdames, messieurs, votre attention ! »

Les conversations se turent, dix-huit paires d'yeux se tournèrent vers lui.

« Je veux porter un toast à Liouba. Il regarda sa mère et parcourut l'assemblée du regard. Elle et Vitalik sont ensemble depuis tant d'années. Et nous, leurs enfants, nous sommes témoins que leur union est solide. Le mérite en revient à mon père, Vitalik Nikolaévitch. Oui, Vitalik, le mérite t'en revient.

– Allez, allez... Vitalik, gêné, marmonna quelque chose d'in audible.

– Liouba, cela va de soi, est la gardienne du foyer, je ne veux pas diminuer son importance, mais Vitalik... il a un rôle particulier. Que cela ne vous paraisse pas étrange – il regarda son père – mais je voudrais vous rappeler le conte de Barbe-Bleue.

Quelques invités sourirent.

Comme vous savez, Barbe-Bleue avait une femme, commença Kostia sans se presser. Un jour, avant de partir, il lui remit un trousseau de clés ; parmi ces clés, il y en avait une toute petite.

« Voici des clés, lui dit son mari ; tu peux toutes les utiliser et ouvrir n'importe quelle porte, mais celle-ci, la petite, tu n'y touches pas. C'est celle de la chambre du fond, et tu ne dois pas y aller.

L'épouse promit de se conformer à ce qu'il disait.

– Fais bien attention de ne pas y aller, répéta Barbe-Bleue en franchissant le portail, et il la menaça de son fouet.

Toute la journée, la femme erra dans la maison, et une seule idée la torturait : qu’y avait-il dans cette pièce du fond ? Elle marcha de long en large dans le couloir sombre et finit par s’arrêter devant cette mystérieuse porte. Surmontant sa peur, elle mit la clé dans la serrure.

Elle découvrit devant elle huit crochets scellés dans le mur et les sept épouses mortes qui y étaient suspendues. Il restait un crochet libre. De peur, la femme laissa tomber la clé qui tomba droit dans une flaque de sang sur le sol. Elle la ramassa, essaya d’effacer la tache sanglante, mais celle-ci n’en ressortait que davantage. Elle appela la servante, et à elles deux, elles tentèrent de faire disparaître la tache. Mais rien n’y fit. Alors, plus morte que vive, elle courut s’enfermer dans le coin le plus éloigné du château et attendit le retour de son mari.

Barbe-Bleue arriva, et on ne put pas lui cacher que sa femme était entrée dans la pièce. Il lui ordonna de dire ses prières et de descendre dans la cour, et se mit à aiguiser un couteau.

Je ne vais pas vous infliger les détails, je dirai seulement que le conte s’achève de façon plus ou moins humaine : les frères de cette femme arrivèrent à cheval et tuèrent le mari. Elle s’en retourna vivre chez ses parents.

Kostia fit une pause et poursuivit : Il semblerait que la justice triomphe. Mais derrière ce dénouement heureux, en gros, se cache une grande tragédie de la vie et une grande vérité. La maison de Barbe-Bleue, c’est bien sûr son âme. Il a été naïf, comme seul peut-être naïf un homme amoureux. Il a confié à une femme les clés de son âme et il attendait d’elle de la sagesse. Mais la femme est ainsi faite que sa curiosité ne connaît pas de limites raisonnables. Elle a promis de se conduire avec raison, mais elle oublie aussitôt sa promesse et pénètre en cachette dans la pièce secrète. Elle va jusqu’au bout de sa curiosité et franchit un certain seuil. Une fois franchi ce seuil, à quoi est-elle confrontée ? A la peur et à la mort.

Barbe-Bleue avait tué sept épouses et en était profondément malheureux, bien qu’on n’en parle pas dans le conte. Le meurtre de l’épouse est à comprendre ici symboliquement, comme le meurtre de son amour.

Tout homme a un squelette dans le placard. La tragédie, cela a été de donner TOUTES les clés à ses femmes, il s’ouvrait à elle TOUT entier et même les régions de son âme qu’il ne convenait pas d’ouvrir. Finalement, son âme est grande ouverte, sa famille détruite, sa femme reste veuve. Dans cette tragédie, tout est de la faute de Barbe-Bleue. Pourquoi est-ce que je dis « faute » puisque dans le conte, Barbe-Bleue périt, et sa femme est sauvée ? Parce que dans ce cas, la responsabilité repose davantage sur l’homme que sur la femme. La curiosité et la trahison qui l’accompagne, c’est la nature de la femme, qu’on ne peut ni adoucir, ni remplacer par autre chose. Il faut compter avec. Quelques-unes des régions de la vie intérieure doivent rester fermées. Si elle sait tout de nous, c’est le début de la fin. Alors buvons à Vitalik, qui a la sagesse de ne pas donner toutes ses clés à Liouba. Ce toast est compliqué, peut-être, et tout le monde ne le comprendra pas, peut-être... »

Kostia se rassit. Il avait un peu rosi sous le coup de l’émotion. On entendit des approbations, puis tout le monde se mit à parler en même temps, les verres tintèrent joyeusement. Liouba regardait son fils et en oubliait de finir son cognac. Vitalik avait rougi.

« Saisissant ! » Olga ne détachait pas les yeux de Kostia. « Je n’ai jamais entendu de toast plus original. » Et elle ajouta sur un ton plus bas, plus intime : mais mon expérience de la vie me souffle que derrière chaque originalité se cache le plus banal des drames de la vie. »

Kostia eut un sourire un peu tendu et ne regarda plus de son côté.

Chapitre 20

Seul des trois frères, Sérioja se sentait dans la position d’un invité, détendu et prêt à se laisser distraire. Parlant peu et n’écoutant guère, il avait bien l’intention de rester le temps nécessaire pour ne pas être incorrect et de s’en aller en prétextant des affaires urgentes.

En son for intérieur, Sérioja reconnaissait qu’il s’ennuyait, mais ne pouvait pas se refuser le plaisir de se voir avec les yeux des invités, un homme dont le temps est précieux, mais qui laisse de côté les soucis du quotidien pour profiter des plaisirs simples de la famille. Il était là et absent à la fois, ne se mêlant pas aux conversations et se contentant de prendre cet air particulier qui donne à penser à votre interlocuteur que le sujet est tout à fait intéressant mais ne mérite tout de même pas autant de paroles. Sérioja savait qu’il avait du charme et que les gens venaient vers lui ; il se connaissait cette qualité rare qui lui permettait, avec un talent d’illusionniste, de tirer les ficelles avec les interlocuteurs les plus divers : il pouvait discuter intelligemment avec des partenaires en affaires compliquées, voire capricieux, et avoir un mot gentil pour la femme de ménage au bureau. Il aimait à la fois cette complexité et cette simplicité.

Néanmoins un frisson de gêne presque imperceptible lui passait par moments sur le dos. C'était bête, certes, mais il se trouvait que l'an dernier, il avait fait à Kostia une promesse qui était maintenant difficile, voire impossible à tenir. L'an dernier, pour l'anniversaire de sa fille, Kostia l'avait informé que son unité allait être dissoute. La réduction des effectifs des forces armées, dont tout le monde parlait il y a un an, avait enfin commencé.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? avait demandé Sérioja ?

– Je n'y ai pas encore pensé.

– Hm. Tu n'y as pas pensé ou tu n'as rien trouvé ?

– Je n'ai rien trouvé.

– Alors une idée lui était venue :

– Tu connais quelque chose au commerce ?

– Au commerce ? Kostia avait été étonné ?

– Oui, à la vente ?

– A la vente. Enfin... non.

– Ça ne fait rien. Viens chez nous, pendant que je suis responsable. Le Gros, euh... Kostia ne savait pas quoi dire. Honnêtement, je ne suis pas un commercial. Je n'y connais rien.

– C'est des conneries. Il en arrive des débutants, et au bout de deux ans, ils deviennent des requins ! On ne se connaît pas tant qu'on n'a pas essayé, on ne sait pas de quoi on est capables. Viens, pendant que je suis à la direction commerciale, je te prends, je te forme.

– Et question finances ?

– L'argent ? Au début ça dépend un peu... Mais ne t'emballe pas, ce n'est pas compliqué, ce sont les clients qui téléphonent eux-mêmes. Ça ira comme sur des roulettes. Au début tu feras le détail, il ne faut pas être trop regardant. On te formera. Dans dix-huit mois, je te transfère au commerce en gros. Là tu gagneras bien. Et après, tu sais, je suis sur la bonne voie. On me voit déjà directeur général. Alors voilà. Si tout se passe bien, tu deviendras directeur commercial à ma place.

– Eh bien tu m'en diras tant. Kostia souriait, un peu gêné.

– Eh bien quoi, faut aller de l'avant. Il faut avoir des perspectives. Croire en soi. Quand je suis arrivé, j'étais un béjaune... Tu crois en toi ?

– Comment te dire... Je crois au destin.

– Allez, tu es comme une gamine. Le destin, on le fait.

– Des fois, c'est le destin qui nous fait.

– C'est vrai. Mais il ne faut pas céder.

– . Ты гни свою линию, и все будет окэй. Alors, tu y réfléchis ?

– Eh bien, merci, Le Gros. Je n'en attendais pas autant.

Ils avaient encore bu un coup et ils s'étaient promis des choses que, avec des arguments de bon sens, il aurait fallu oublier le lendemain. Mais le lendemain matin, Sérioja n'avait pas oublié, il se rappelait et il analysait la situation. Il n'y avait rien à analyser, il avait bluffé ouvertement. On venait juste de le nommer directeur commercial, sa position n'était pas encore solide ; il suffisait qu'un collègue un peu malveillant lui mette des bâtons dans les roues, alors son frère par là-dessus... Dans la boîte, le népotisme n'était pas bien vu. Et puis Kostia ne convenait pas pour le service commercial. Un rêveur, un philosophe... Comment est-ce qu'il avait fait pour atterrir dans l'armée ? Bon, dans l'armée, il n'y a pas besoin d'être trop futé, mais dans la vente, il faut des résultats. Des résultats, encore des résultats et toujours des résultats. Alors, le recommander au patron, et six mois après, rougir et se justifier ? D'autant plus qu'il s'était fait une réputation de manager qui s'y connaît en hommes.

C'était dimanche et Sérioja n'était attendu nulle part. Il se leva et se traîna dans la cuisine boire sa première tasse de café. Ania était déjà levée et s'occupait du petit déjeuner. Elle avait remis sa visite à sa belle-mère comme si elle avait senti qu'il aurait besoin de soutien. Il s'appêtait à lui parler de ce qu'il avait imaginé à propos de Kostia et de son coup manqué de la veille lorsqu'on sonna dans l'entrée. Sérioja savait déjà qui c'était.

« Salut, Gros. Bonjour, Anetchka, salua Kostia. Il était de bonne humeur.

– Salut, frère. Sérioja regardait son menton impeccablement rasé, puis le col amidonné de sa chemise ; on aurait pu se couper avec les plis de son pantalon.

– Tu brilles comme un sou neuf... dit-il sombrement. Entre. Café ?

– Thé, plutôt.

– Va pour le thé. Et tu vas prendre le train ?

– Oui. Je ne fais que passer.

–

– Tu sais ce que je pense, Gros, dit Kostia en buvant son thé à petites gorgées rapides. Tout peut encore changer. A propos de notre réorganisation. Ce n'est pas encore au point, rien que des rumeurs pour l'instant.

Sérioja haussa les épaules et marmonna quelque chose d'indéfinissable.

– Tu as peut-être changé d'avis ?

– Où tu as pris ça ?

– Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

– Oui, j'ai mal à la tête... Tu dois comprendre, répondit Sérioja sans le regarder.

– Je n'ai pas réfléchi.

Kostia se tut. Sérioja ne disait rien. Du reste, Kostia but effectivement son thé en une minute et prit congé.

– Tu t'en vas déjà ? Dans sa voix ne perçait aucun regret.

– Oui, je suis parti. Repose-toi.

– Ouais », marmonna Sérioja d'une voix fatiguée, en fermant la porte sur lui.

Il se sentait inutile et stupide. Mais après le repas il s'était déjà consolé en pensant que dans un an, tout cela serait oublié. Et si ce n'était pas oublié, il se passerait des choses qui annuleraient les accords précédents. Cas de force majeure. Au bout du compte, pensa-t-il, je ne lui ai pas dit un « oui » ferme. Je ne lui ai pas dit « oui ».

Mais vers le soir, cette brève conversation du matin lui revenait sans cesse à l'esprit, clairement, avec tous les détails, comme un fragment de vidéo qu'on repasse en boucle. Dans ce film, pendant qu'ils parlaient, son frère le regardait comme s'il avait des doutes. Cela se passait dans la cuisine, en présence d'Ania. Il n'avait pas échappé à Sérioja qu'elle échangeait un regard avec Kostia et souriait imperceptiblement. Son sourire lui avait fait comme un frisson désagréable dans le dos, et il avait eu l'impression qu'ils complotaient derrière son dos.

Et à présent, ayant clairement pris conscience de cela, il se posa la question : était-ce la première fois qu'elle souriait COMME CELA ?

Un sourire ? Ania éclata de rire quand il lui fit part de ses réflexions.

« Tu parles sérieusement ?

Elle avait un joli rire, tranquille et pur, comme un ruisseau.

– Je parle sérieusement, dit Sérioja, sombre. Tu souriais.

– Je ne me souviens pas, mais il me semble qu'il n'y a pas eu de sourire.

– Si. Pas un sourire, mais comme ça... un demi-sourire...

– Ah, un demi-sourire ! » Cela l'amusait encore plus.

La joie et le rire, c'était ce qui embellissait Ania, mais là, cela commençait à l'agacer un peu.

– « Non, ne crois pas... ce n'est pas ce que je veux dire... mais je veux... dans l'émotion, il mangeait les mots, ce qui ne lui arrivait pas d'ordinaire.

– Non, je te demande de ne pas sourire comme ça, quand ce n'est pas un sourire, mais un demi-sourire.

Ania essayait les tasses qu'elle avait lavées. Elle reposa la dernière et posa sur son mari un long regard.

Bon... et après une pause, elle ajouta :

« C'est une drôle de demande. Tu me proposes de mesurer les sourires au gramme ?

– Ne renverse pas tout ! je ne veux plus de demi-sourires, c'est tout. Cela lui avait échappé violemment et grossièrement. Ils n'avaient encore jamais parlé comme cela. – c'est drôle... On sentait qu'elle était vexée.

– J'ai déjà été drôle ?

– Ne pinaille pas sur les mots.

– Dis-moi, tu ne le feras plus ?

– Elle articula, d'une voix égale et distincte, en détachant les syllabes :

– C'est promis. Je ne sourirai plus à ton frère, si tu considères que c'est un crime.

– Mais comprends-moi, il n'y a pas de crime ! je voulais juste dire que tu ne dois pas sourire à Kostia quand je parle avec lui.

– Bien, je ne sourirai plus à Kostia quand tu lui parles. Et peut-être que tu veux instaurer dans la maison une moitié pour les femmes, pour que j'y reste et que je ne me mêle pas quand tu reçois des invités.

- S’il te plaît, n’en rajoute pas. J’ai juste parlé de notre conversation et tu souriais, tu souriais, merde !
- Excuse-moi, tu veux ? dit-elle froidement. Je te soupçonnais pas autant de méfiance.
- Et moi, je ne te soupçonnais pas une telle duplicité !

– Quoi ?! Son visage s’altéra instantanément. Ce n’était pas encore des sanglots, mais un signe avant-coureur. Sa bouche se tordit en un masque amer, ses doigts efflueraient ses lèvres tremblantes. Du brusque mouvement qu’elle fit la tasse qui se trouvait au bord de l’évier vola sur le sol. On entendit le bruit de la magnifique porcelaine contre les non moins beaux carreaux de faïence.

– Qu’est-ce que tu as entendu ? répondit Sérioja, dont la voix était déjà moins d’assurance.

– Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ? Les larmes lui montaient aux yeux.

– Excuse-moi, il se passa la main sur le visage comme pour dissiper une hallucination. J’ai dit ça pour te blesser, pardonne-moi.

Sérioja voyait bien que sa femme avait raison et parfaitement sincère, mais à la question qui lui était venue dès le début de leur conversation – Etait-ce la première fois qu’elle souriait comme ça ? – s’en ajoutait une autre : était-ce par hasard ?

Ania ramassait à la pelle des débris à demi transparents. Elle en ramassa un à la main et le regarda par transparence. Les volutes bleues du dessin étaient restées intactes : un oiseau incroyable, fabuleux. « L’oiseau du bonheur, pensa-t-elle. C’est étrange, je n’avais jamais fait attention à ce qu’il y avait sur ces tasses depuis le jour où on nous les a offertes. Depuis notre mariage.

Sérioja passa dans la chambre pour se calmer. Il avait voulu parler avec elle de Kostia, et finalement, ils avaient parlé d’elle et de Kostia.

Ania entra sans bruit sur la pointe des pieds.

« Cela arrive à tous les hommes. Elle lui caressa la tête, comme un chat. La méfiance. D’habitude c’est à cause du surmenage. Ou alors du manque de confiance en soi.

– Quand est-ce que tu as eu le temps de connaître tous les hommes ?

– Comment tu es, Sérioja... Ania retira sa main. Et où tu vas chercher des mots comme ceux-là ?

– Du fond du cœur.

– Alors arrête. Est-ce que tu as autant de venin en toi ?

– Et où tu vas les chercher, toi ? Il la regarda dans les yeux. Il me semble avoir lu ça dans « la Paysanne

– Je dois considérer cela comme une accusation ? Ania pinçait un peu les lèvres. Si tu veux savoir, il y a beaucoup d’articles intéressants dedans, et sur la psychologie, et sur tout ce que tu veux.

– Ouais ? Sérioja faisait une mine attendrie.

– Tu as tort de dire des méchancetés. Cela ne te ressemble pas.

– Moi, cela m’intéresse de savoir ce qu’on dit de tous les hommes.

Chapitre 20

Seul des trois frères, Sérioja se sentait dans la position d’un invité, détendu et prêt à se laisser distraire. Parlant peu et n’écoulant guère, il avait bien l’intention de rester le temps nécessaire pour ne pas être incorrect et de s’en aller en prétextant des affaires urgentes.

En son for intérieur, Sérioja reconnaissait qu’il s’ennuyait, mais ne pouvait pas se refuser le plaisir de se voir avec les yeux des invités, un homme dont le temps est précieux, mais qui laisse de côté les soucis du quotidien pour profiter des plaisirs simples de la famille. Il était là et absent à la fois, ne se mêlant pas aux conversations et se contentant de prendre cet air particulier qui donne à penser à votre interlocuteur que le sujet est tout à fait intéressant mais ne mérite tout de même pas autant de paroles. Sérioja savait qu’il avait du charme et que les gens venaient vers lui ; il se connaissait cette qualité rare qui lui permettait, avec un talent d’illusionniste, de tirer les ficelles avec les interlocuteurs les plus divers : il pouvait discuter intelligemment avec des partenaires en affaires compliqués, voire capricieux, et avoir un mot gentil pour la femme de ménage au bureau. Il aimait à la fois cette complexité et cette simplicité.

Néanmoins un frisson de gêne presque imperceptible lui passait par moments sur le dos. C’était bête, certes, mais il se trouvait que l’an dernier, il avait fait à Kostia une promesse qui était maintenant difficile, voire impossible à tenir. L’an dernier, le jour de l’anniversaire de sa fille, Kostia l’avait informé que son unité allait

être dissoute. La réduction des effectifs des forces armées, dont tout le monde parlait il y a un an, avait enfin commencé.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? avait demandé Sérioja ?

– Je n'y ai pas encore pensé.

– Hm. Tu n'y as pas pensé ou tu n'as rien trouvé ?

– Je n'ai rien trouvé.

Alors une idée lui était venue :

– Tu connais quelque chose au commerce ?

– Au commerce ? Kostia avait été étonné ?

– Oui, à la vente ?

– A la vente. Enfin... non.

– Ça ne fait rien. Viens chez nous, pendant que je suis responsable. Le Gros, euh... Kostia ne savait pas quoi dire. Honnêtement, je ne suis pas un commercial. Je n'y connais rien.

– C'est des conneries. Il en arrive des débutants, et au bout de deux ans, ils deviennent des requins ! On ne se connaît pas tant qu'on n'a pas essayé. Viens, pendant que je suis à la direction commerciale, je te prends, je te forme.

– Et question finances ?

– L'argent... au début tu verras un peu de tout. Mais tu ne t'énerves pas, tout est prévu, les clients téléphonent d'eux-mêmes, ça ira tout seul. Au début tu feras le détail, on te coachera un peu, mais il ne faut pas être trop difficile, personne n'a intérêt à se faire des concurrents. D'ici six mois je te ferai passer au gros. Là on gagne comme il faut. Et ensuite, tu vois, je suis bien vu. On me voit déjà directeur général. Alors, si tout se passe bien, tu prendras ma place comme directeur commercial.

– Eh bien tu m'en diras tant. Kostia souriait, un peu gêné.

– Eh bien quoi, faut aller de l'avant. Il faut avoir des perspectives. Croire en soi. Quand je suis arrivé, j'étais un béjaune... Tu crois en toi ?

– Comment te dire... Je crois au destin.

– Allez, tu es comme une gamine. Le destin, on le fait.

– Des fois, c'est le destin qui nous fait.

– C'est vrai. Mais il ne faut pas céder.

– Tu restes sur tes positions et tu n'en démords pas, et tout sera OK. Alors, tu y réfléchis ?

– Eh bien, merci, Le Gros. Je n'en attendais pas autant. »

Ils avaient encore bu un coup et ils s'étaient promis des choses que, avec des arguments de bon sens, il aurait fallu oublier le lendemain. Mais le lendemain matin, Sérioja n'avait pas oublié, il se souvenait, et il analysait la situation. Il n'y avait rien à analyser, il avait bluffé ouvertement. On venait juste de le nommer directeur commercial, sa position n'était pas encore solide ; il suffisait qu'un collègue un peu malveillant lui mette des bâtons dans les roues... alors son frère par là-dessus... Dans la boîte, le népotisme n'était pas bien vu. Et puis Kostia ne convenait pas pour le service commercial. Un rêveur, un philosophe... comment est-ce qu'il avait fait pour atterrir dans l'armée ? Bon, dans l'armée, il n'y a pas besoin d'être trop futé, mais dans la vente, il faut des résultats. Des résultats, encore des résultats et toujours des résultats. Alors, le recommander au patron, et six mois après, rougir et se justifier ? D'autant plus qu'il s'était fait une réputation de manager qui s'y connaît en hommes.

C'était dimanche et Sérioja n'était attendu nulle part. Il se leva et se traîna dans la cuisine boire sa première tasse de café. Ania était déjà levée et s'occupait du petit déjeuner. Elle avait remis sa visite à sa belle-mère comme si elle avait senti qu'il aurait besoin de soutien. Il s'appropriait à lui parler de ce qu'il avait imaginé à propos de Kostia et de son coup manqué de la veille lorsqu'on sonna dans l'entrée. Sérioja savait déjà qui c'était.

– Salut, Gros. Bonjour, Anetchka, salua Kostia. Il était de bonne humeur.

– Salut, frère. Sérioja regardait son menton impeccablement rasé, puis le col amidonné de sa chemise ; on aurait pu se couper avec les plis de son pantalon.

– Tu brilles comme un sou neuf... dit-il sombrement. Entre. Café ?

– Thé, plutôt.

– Va pour le thé. Et tu vas prendre le train ?

– Oui. Je ne fais que passer.

– Tu sais ce que je pense, Gros, dit Kostia en buvant son thé à petites gorgées rapides. Tout peut encore changer. A propos de notre réorganisation. Ce n'est pas encore au point, rien que des rumeurs pour l'instant.

Sérioja haussa les épaules et marmonna quelque chose incompréhensible.

– Tu as peut-être changé d'avis ?

– Où tu as pris ça ?

– Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

– Oui, j'ai mal à la tête... tu dois comprendre, répondit Sérioja sans le regarder.

– J'ai pas réfléchi.

– Kostia se tut. Sérioja ne disait rien. Du reste, Kostia but effectivement son thé en une minute et prit congé.

– Tu t'en vas déjà ? dans sa voix ne perçait aucun regret.

– Oui, je suis parti. Repose-toi.

– Ouais », marmonna Sérioja d'une voix fatiguée, en fermant la porte sur lui.

Il se sentait inutile et stupide. Mais après le repas il s'était déjà consolé en pensant que dans un an, tout cela serait oublié. Et si ce n'était pas oublié, il se passerait des choses qui annuleraient les accords précédents. Cas de force majeure. Au bout du compte, pensa-t-il, je ne lui ai pas dit un « oui » ferme. Je ne lui ai pas dit « oui ».

Mais vers le soir, cette brève conversation du matin lui revenait sans cesse à l'esprit, clairement, avec tous les détails, comme un fragment de vidéo qu'on repasse en boucle. Dans ce film, pendant qu'ils parlaient, son frère le regardait comme s'il avait des doutes. Cela se passait dans la cuisine, en présence d'Ania. Il n'avait pas échappé à Sérioja qu'elle échangeait un regard avec Kostia et souriait imperceptiblement. Son sourire lui avait fait comme un frisson désagréable dans le dos, et il avait eu l'impression qu'ils complotaient derrière son dos.

Et à présent, ayant clairement pris conscience de cela, il se posa la question : était-ce la première fois qu'elle souriait COMME CELA ?

« Un sourire ? Ania éclata de rire quand il lui fit part de ses réflexions. Tu parles sérieusement ?

Elle avait un joli rire, tranquille et pur, comme un ruisseau.

– Je parle sérieusement, dit Sérioja, sombre. Tu souriais.

– Je ne me souviens pas, mais il me semble qu'il n'y a pas eu de sourire.

– Si. Pas un sourire, mais comme ça... un demi-sourire...

– Ah, un demi-sourire ! Cela l'amusait encore plus.

La joie et le rire, c'était ce qui embellissait Ania, mais là, cela commençait à l'agacer un peu.

– Non, ne crois pas... ce n'est pas ce que je veux dire... mais je veux... dans l'émotion, il mangeait les mots, ce qui ne lui arrivait pas d'ordinaire.

– Non, je te demande de ne pas sourire comme ça, quand ce n'est pas un sourire, mais un demi-sourire.

Ania essuyait les tasses qu'elle avait lavées. Elle reposa la dernière et posa sur son mari un long regard.

– Bon... et après une pause, elle ajouta : c'est une drôle de demande. Tu me proposes de mesurer les sourires au gramme ?

– Ne renverse pas tout ! Je ne veux plus de demi-sourires, c'est tout. »

Cela lui avait échappé violemment et grossièrement. Ils n'avaient encore jamais parlé comme cela. – c'est drôle... On sentait qu'elle était vexée.

– J'ai déjà été drôle ?

– Ne pinaille pas sur les mots.

– Dis-moi que tu ne le feras plus ?

Elle articula, d'une voix égale et distincte, en détachant les syllabes :

– C'est promis. Je ne sourirai plus à ton frère, si tu considères que c'est un crime.

– Mais comprends-moi, il n'y a pas de crime ! Je voulais juste dire que tu ne dois pas sourire à Kostia quand je parle avec lui.

– Bien, je ne sourirai plus à Kostia quand tu lui parles. Et peut-être que tu veux instaurer dans la maison une moitié pour les femmes, pour que j'y reste et que je ne me mêle pas quand tu reçois des invités.

– S'il te plaît, n'en rajoute pas. J'ai juste parlé de notre conversation et tu souriais, tu souriais, merde ! Excuse-moi, tu veux ? dit-elle froidement. Je te soupçonnais pas autant de méfiance.

- Et moi, je ne te soupçonnais pas une telle duplicité !
- Quoi ?! Son visage s'altéra instantanément. Ce n'était pas encore des sanglots, mais un signe avant-coureur.

Sa bouche se tordit en un masque amer, ses doigts effleuraient ses lèvres tremblantes. Du brusque mouvement qu'elle fit, la tasse qui se trouvait au bord de l'évier vola sur le sol. On entendit le bruit de la magnifique porcelaine contre les non moins beaux carreaux de faïence.

- Qu'est-ce que tu as entendu ? répondit Sérioja, dont la voix avait déjà moins d'assurance.
- Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ? Les larmes lui montaient aux yeux.

Excuse-moi. Il se passa la main sur le visage comme pour dissiper une hallucination. J'ai dit ça pour te blesser, pardonne-moi. »

Sérioja voyait bien que sa femme avait raison et qu'elle était parfaitement sincère, mais à la question qui lui était venue dès le début de leur conversation – Était-ce la première fois qu'elle souriait comme ça ? – s'en ajoutait une autre : était-ce par hasard ?

Ania ramassait à la pelle des débris à demi transparents. Elle en ramassa un à la main et le regarda par transparence. Les volutes bleues du dessin étaient restées intactes : un oiseau incroyable, fabuleux. « L'oiseau du bonheur, pensa-t-elle. C'est étrange, je n'avais jamais fait attention à ce qu'il y avait sur ces tasses depuis le jour où on nous les a offertes. Depuis notre mariage.

Sérioja passa dans la chambre pour se calmer. Il avait voulu parler avec elle de Kostia, et finalement, ils avaient parlé d'elle et de Kostia. Ania entra sans bruit sur la pointe des pieds.

« Cela arrive à tous les hommes ». Elle lui caressa la tête, comme à un chat. « La méfiance. D'habitude c'est à cause du surmenage. Ou alors du manque de confiance en soi.

- Quand est-ce que tu as eu le temps de connaître « tous les hommes » ?
- Comment tu es, Sérioja... Ania retira sa main.
- Et où tu vas chercher des mots comme ceux-là ?
- Au fond de mon cœur.
- Alors arrête. Est-ce que tu as autant de venin en toi ?
- Et toi, où tu vas les chercher, tes mots ? » Il se souleva et la regarda dans les yeux. « Je crois bien que j'ai lu quelque chose du même genre dans la Krestianka¹¹.
- Je dois prendre cela comme une critique ? Ania pinçait un peu les lèvres. Si tu veux savoir, il y a beaucoup d'articles intéressants dedans, et sur la psychologie, et sur tout ce que tu veux.
- Mouais ? Sérioja faisait une mine attendrie.
- Tu as tort de dire des méchancetés. Cela ne te ressemble pas.
- Moi, cela m'intéresse de savoir ce qu'on dit de tous les hommes.
- Je te raconterai si tu es sage.
- Je t'en prie.

- Tiens, écoute. D'après les dernières recherches en psychologie, la paranoïa naît de souffrances intérieures non exprimées. Il faut absolument les verbaliser. Tout se dire, en essayant de se comprendre, et ne pas accuser. Et ne pas chercher à blesser l'autre. Sont sujets à la paranoïa, en règle générale, les solitaires et les gens socialement inadaptés.

- A cet endroit, le visage de Sérioja s'allongea de surprise.
- Ceux, continuait Ania sans s'arrêter, qui ne peuvent pas trouver leur place dans la société d'aujourd'hui. Cela arrive aussi à cause d'un psychisme faible.

Entendre ce discours de bon sens, avec une nuance de compassion, était encore plus désagréable que se rappeler son sourire de tout à l'heure. Elle termina en disant qu'elle l'aimait *quand même*. Sérioja, qui l'avait regardée pendant tout ce temps comme sans la voir, se concentra sur son visage et demanda ce que voulait dire ce « quand même ». Mais à ce moment-là, Lisa fit un caprice – il était l'heure de la mettre au lit.

Il était assis dans la cuisine devant son café froid et attendait la réponse à sa question. Quand sa fille fut endormie et qu'enfin, Ania fut libérée, le patron téléphona. Après une longue conversation, Sérioja entra dans la chambre et vit que sa femme dormait déjà, il ne put pas reposer sa question. Il rentra tard le lendemain soir et voulut demander ce que c'était que ce « quand même ». Mais ensuite, il se dit que, sûrement, cela aurait l'air de

¹¹ Magazine féminin [NdTr].

vouloir dire qu'il était effectivement englué dans la paranoïa et le manque de confiance en soi. Il redoutait qu'Ania recommence à lui faire la leçon avec patience et commisération, cela aurait été insupportable.

Et puis, les jours passant, tout semblait s'être arrangé, lorsqu'une semaine plus tard il rêva d'une chose informe sur un fond brun rougeâtre qui l'attirait à elle comme un trou noir. En rêve il faisait des efforts pour ne pas céder. Étaient-ce des efforts de ses bras et de ses jambes ou de sa volonté, c'était difficile à dire. En regardant attentivement dans cette sorte d'entonnoir, Sérioja vit qu'il bougeait et que ses contours se modifiaient sans cesse, ce n'était plus une masse noire et brune, mais des lettres, qui formaient le mot QUAND MEME. La force d'attraction était à présent monstrueuse ; le monde brun-rougeâtre l'aspirait, et les efforts désespérés de sa pensée et de son corps pour s'échapper firent place à cette idée : l'irréparable se produit.

Il pressentait ce monde comme s'il le connaissait. Ce n'était pas la mort, mais ce n'était pas non plus la vie. Plus exactement, il resterait vivant sans être en vie. Curieusement, lorsqu'après avoir tendu toutes ses forces par un incroyable effort de volonté, il réussit à échapper à ce rêve, cette compréhension ne disparut pas et ne lui parut pas absurde, comme si la logique du rêve était passée dans la conscience de la veille.

Il était baigné d'une sueur froide et il lui semblait qu'il avait dans les yeux non pas des larmes, mais du sang. Les larmes sont soit brûlantes, soit froides, c'est pourquoi on les sent toujours couler ; seul le sang coule sans qu'on le remarque. Il a la température idéale du corps, ce qui nous permet de ne pas le sentir. Aussitôt la peur d'outre-tombe se mua en peur humaine pour sa santé et, craignant d'allumer la lumière pour ne pas réveiller Ania, il attrapa du bout de la langue une goutte qui avait coulé jusqu'à sa lèvre supérieure. Salée... mais malgré tout ce n'était pas le goût du sang. On ne peut pas dire que Sérioja avait peur, ce n'était plus un petit garçon pour être effrayé par un cauchemar. Il y avait autre chose qui le préoccupait : est-ce que toutes ces horreurs venaient de ce qu'Ania avait dit : « quand même » ?

Aujourd'hui il était venu à l'anniversaire de sa mère avec un certain embarras, ce qui ne se voyait pas du tout sur son visage. Il n'avait pas vu Kostia depuis près d'un an et le comportement de son frère paraissait tout à fait habituel, ne demandant rien, ne lui rappelant pas leur conversation. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Est-ce qu'il considérait que cela allait de soi et qu'il n'y avait pas lieu d'en reparler, ou bien son unité n'était-elle plus menacée de dissolution ? Ils n'avaient pas eu le temps d'en parler avant le repas.

Vers la fin de la soirée, tout le monde était déjà bien détendu. Les hommes avaient émigré dans la cuisine. Une partie des femmes restait à table, occupée à d'interminables conversations sur la vie et les mensonges de l'amour, une autre partie s'était dispersée dans les chambres. Une autre partie s'était dispersée dans les chambres. Certaines étaient venues jusqu'à la cuisine pour écouter ce que disaient leurs chers maris en leur absence. Les jeunes étaient tous dans la chambre de Vladik.

Parmi les jeunes, il y avait : les trois frères, Ania et les deux filles d'Olga. Snéjana, l'aînée, la fille à marier, depuis pas mal de temps. Ce n'était plus la rousse au teint blanc, la couleur de ses cheveux changeait de mois en mois et il n'y avait pas une nuance sortie de l'industrie chimique nationale ou étrangère qu'elle n'avait pas essayée sur elle. Snéjana en changeait si souvent que la teinte naturelle de ses cheveux avait disparu de la mémoire des ses contemporains. Pour cette soirée, elle avait choisi un ton chocolat chaud. En vérité, il n'y avait guère qu'elle et sa sœur pour savoir que c'était « chocolat chaud ». Les autres en étaient réduits à la perplexité : comment cette fille qui suivait la mode et qui soignait sa mise avait décidé de se montrer en public avec une crinière de couleur kaki ?

La cadette s'appelait Vika, mais les frères entre eux lui avaient donné, on ne sait trop pourquoi, le surnom de « Cousine »

Sérioja était assis au milieu du canapé et tirait distraitement la main de sa femme. Vladik était installé sur sa chaise pivotante, mais cette fois le dos à l'écran et regardant la compagnie. Les deux sœurs, assises de chaque côté de Sérioja, et Ania, gazouillaient gentiment et faisaient les coquettes machinalement. Kostia ne voulait pas se serrer sur le canapé et s'était assis par terre.

La conversation tournait autour de choses insignifiantes. Aujourd'hui quand les jeunes sont livrés à eux-mêmes, c'est le moment des vraies distractions, et on peut se livrer à des jeux qui n'engagent à rien, et qui sont si naturels entre les garçons et les filles. Mais quelque chose clochait. Les filles n'étaient pas le centre de l'attention, comme c'est dans la logique des choses, et les garçons n'avaient pas les yeux brillants, et il ne leur venait pas spontanément des flots d'éloquence. Tout rappelait la tablée des parents quinquagénaires à la cuisine, si ce n'est que les dames à la cuisine étaient beaucoup plus habiles dans la conversation et leur intérêt n'était pas feint.

Sérioja aurait bien entamé un léger flirt avec l'une des filles, mais il éprouvait une certaine gêne à cause de la présence de sa femme. Vladik regardait Cousine, assise juste en face de lui, et il avait une irrésistible envie

de dormir – la faute à ses veilles de minuit sur l'ordinateur. Kostia regardait les deux sœurs, trop affectées, trop imbues d'elles-mêmes, trop préoccupées de leur apparence pour plaire. Il aurait peut-être engagé la conversation ou fait de l'esprit devant la femme de Sérioja, mais c'était impensable. Cela manquait d'ambiance. Pour remplir le vide de la conversation, Kostia apporta un narguilé. Après l'avoir allumé, il distribua des embouchures et fit circuler. Cousine et Snéjana accueillirent l'idée avec plaisir. Après cela, la conversation se fit plus animée, bien qu'un peu incohérente. Parfois après une bouffée, Kostia avalait une petite gorgée de cognac, ce qui –il le savait pas expérience – n'était pas très bon. Mais ce n'était pas le moment de penser aux expériences, il voulait surtout échapper au spleen. La conversation devenait de plus en plus, et l'on entendait des rires non seulement les filles, mais aussi les garçons. Liouba montra le bout de son nez à la porte. Elle regarda le narguilé avec indignation et se tourna vers Kostia. Il se dépêcha de prévenir sa réaction :

« Tout va bien.

– Kostia ! et pour Vladik, c'est quoi, ça ? Elle protégeait comme elle pouvait son cadet contre les mauvaises influences.

– Quoi, m'man, protesta mollement Vladik

– Tu vas le mater jusqu'à quel âge ? il a la barbe qui pousse ! dit Kostia pour parer l'attaque.

– Ne m'abîme pas mon enfant ! Liouba s'efforçait de prendre un ton enjoué, mais elle avait du mal. Ce n'est pas si facile de parler avec ses enfants adultes, il faut constamment louvoyer entre leur humour et son propre sérieux.

– Ha ha ha ! Cette répartie fut saluée par trois jeunes rires sains :

– Il est déjà abîmé, ha ha ha ! Kostia et Sérioja ne pouvaient plus s'arrêter de rire.

– M'man, voilà, tu recommences, dit Vladik, rougissant.

– Je vais le dire à ton père, dit sèchement Liouba en claquant la porte.

Une minute après, Vitalik apparut sur le seuil.

– Constantin ! dit-il sévèrement sans effrayer personne. Tout le monde avait compris que le père était le dernier recours, qui en règle générale, ne donnait rien. Vitalik fit une pause qui en disait long en dévisageant l'assemblée.

– Qu'est-ce que vous lui apprenez de beau... il secouait la tête d'un air de reproche, ne voyant au fond rien de mal à ce que les jeunes se distraient comme ils pouvaient. Ne gâchez pas la soirée à votre mère, dit-il plus bas pour remplir son devoir de père... et n'abîmez pas son enfant. Il reprenait les paroles de Liouba, ce qui lui valut un nouvel éclat de rire.

– P'pa, p'pa, Sérioja en riant se renversait en arrière sur le canapé, il est déjà abîmé, ha ha ha !

– Oui ? dans les yeux du père apparut une lueur d'intérêt non feinte. Eh bien, eh bien, - en partant, il ferma bien la porte derrière lui.

La gaieté générale approchait de son apogée. Kostia sortit chercher du vin pour les filles. Toute la soirée, il avait été très poli et attentionné envers elles, à tel point qu'elles en étaient un peu frustrées.

Vladik, qui participait peu à la conversation générale, dessinait quelque chose sur un papier. Au moment où Kostia sortait, il se pencha vers Sérioja en passant devant Cousine d'une façon tout à fait cavalière et lui murmura quelque chose. Ils rirent de quelque chose qu'ils étaient seuls à comprendre.

Depuis toujours, les frères se faisaient mutuellement des farces. Quand Vladik était encore petit, les deux autres lui montaient des bateaux pas possibles. Quand Vladik avait été plus grand, Kostia avait commencé à le driver pour faire des farces à Sérioja. Avec le temps, Sérioja était devenu de plus en plus sérieux, Kostia de plus en plus rêveur, et à un moment était venu où ils avaient perdu leur précieux humour. Mais aujourd'hui, quand ils se retrouvaient chez leurs parents, c'était comme s'ils revenaient en arrière.

D'un mouvement leste, comme s'il dérobaient quelque chose, Vladik sortit de la table une paire de ciseaux. Il se mit à découper ce qu'il venait de dessiner. La porte de la chambre était blanche. A hauteur d'yeux, il y avait une patère, où pendait la tunique de Kostia. Sous les rires étouffés de Sérioja et les ricanements des filles, Vladik accrocha sur une épaulette une étoile de la taille d'une soucoupe.

En entrant, Kostia remarqua que la gaieté avait monté d'un cran. Pendant qu'il écoutait à la cuisine les reproches de sa mère, ici il se passait quelque chose. Il proposa poliment du vin aux dames, après quoi il s'assit par terre, posa la bouteille à côté de lui et regarda le visage rouge d'hilarité de ses frères. Allez, racontez, que je rigole moi aussi. Kostia souriait à demi, prêt à faire les frais de la plaisanterie.

Il tourna la tête, se regarda sous tous les angles pour vérifier si on ne lui avait pas joué un mauvais tour. Peut-être que sa braguette était déboutonnée. Non, tout était en ordre. Qu'il soit l'objet de la gaieté générale, Kostia n'en doutait pas un instant.

Et soudain en suivant hasard le regard de Vladik, il comprit. Ses frères, en voyant son visage, se figèrent. Les filles cessèrent de ricaner.

« Qui est-ce qui a fait ça ? disait son menton pointé vers la porte.

– C'est moi », fit Vladik dans le silence.

Kostia sortit. Personne ne chercha à le retenir.

La soirée semblait gâchée. Les invités essayaient bien de s'amuser, parmi les femmes quelques unes dansaient mais Vitalik était déjà pressé comme un citron, les frères étaient éteints. Seule Liouba passait en trombe de la cuisine au salon avec des plats, et avec son inépuisable énergie, titillaient ses fils :

– Mais regarde-les donc ! s'étonnait-elle. Ils sont aigris ! Regarde, les vieux dansent (elle lançait un pavé dans le jardin de ses amies) et eux, ils restent assis ! Kostia, qu'est-ce qui vous arrive ?

Le silence régnait comme après la bataille. Ce silence particulier qui s'installe dans une maison après le départ d'un grand nombre de gens, et que les proches qui restent peuvent librement garder le silence sans craindre de paraître impolis. On n'entendait plus que la mère faisant tinter la vaisselle dans la cuisine.

Dans la salle, où Attila était passé, on avait ouvert en grand les fenêtres. L'air frais d'avril était plus que bienvenu. De la nappe blanche naguère propre disparaissaient les uns après les autres les plats que Vladik emportait à la cuisine.

Kostia, toujours assis à même le sol, jouait avec l'embouchure du narguilhé refroidi. L'effet de l'alcool s'était presque dissipé. Sérioja, qui s'était permis vers la fin de la soirée était à moitié allongé sur le canapé et sirotait un double café sans sucre qui lui remettait agréablement les idées en place. Le père s'était installé dans son fauteuil préféré dans le coin. Il avait son ordinateur sur les genoux, dans lequel il enregistrerait les photos prises pendant la soirée.

Vladik avait débarrassé la table de la vaisselle, ne laissant que la théière et quelques tasses. Il découpa la tarte, qui avait été épargnée jusque là, s'en prit une part de la taille d'une main d'homme adulte et demanda si quelqu'un en voulait. Personne n'en voulait. Tout en s'attaquant à sa tarte, il regardait Kostia, et des paroles d'excuses étaient prêtes dans sa tête, mais son échine coupable et voûtée parlait pour lui de façon éloquente. Et il sentait que Kostia n'était déjà plus fâché, ou plus autant.

Ayant bu son café, Sérioja se prépara à rentrer.

– Où est-ce que tu vas ? s'alarma Liouba. Je ne laisse encore partir personne.

– Lisa a sommeil, maman.

Dans la chambre à côté, Ania essayait de clamer sa fille, qui commençait déjà à faire des caprices et à pleurnicher sans raison.

– Tu cherches un prétexte ! on va la coucher ta Lisa, il y a bien assez de place chez moi.

– Mais maman, après il faudra la réveiller, e tu sais comment elle est. Ce sera encore pire.

– Il ne faut pas céder ! Tu la porteras dans le taxi, elle ne s'en rendra même pas compte. Sérioja préféra ne pas discuter. Il s'assit à table et attaqua mollement la tarte de Vladik. Une demi-heure plus tard, sa femme et sa fille s'en allèrent, et il resta.

– Mais qu'est-ce que tu as ? Liouba secoua l'épaule de Kostia. Assieds-toi avec nous, dis au moins un mot.

Kostia s'assit à table et but une gorgée dans la tasse de Vladik.

– Dis un mot, frère, ajouta Sérioja. Puisqu'il était contraint de rester, il lui fallait trouver quelque chose pour se distraire.

– Voici Serge Vitalévitch qui n'a pas encore pris la parole, répondit Kostia en le regardant de travers.

– Serge Vitalévitch doit beaucoup parler dans le cadre des ses fonctions, qu'il se repose. Et nous, nous allons maintenant remplir les verres. Liouba fit signe à Vladik qu'il verse à chacun. Et tu vas nous dire quelque chose, n'est-ce pas ? Et ne refuse pas, c'est ma fête et je te le demande.

Kostia saisit le regard de sa mère et comprit que sa demande était un ordre.

– Un toast, ça doit venir spontanément, essaya-t-il de plaider. Il faut un certain état d'esprit...

– Tu veux dire que Barbe-Bleue, ça t'es venu spontanément.

– Non, là, j'y avais réfléchi.

– Longtemps ?

- A peu près un an.
- Tu as réfléchi un an sur Barbe-Bleue ?
- Et qu'est-ce qu'il ya de...
- Et à quoi encore tu réfléchis ?
- Eh bien, à toutes sortes de choses.
- Par exemple ?
- Par exemple... Il se tut. Aujourd'hui j'étais dans le train et je regardais par la fenêtre. C'est plutôt une activité d'enfant, mais ça a quelque chose de fascinant : tu as peut-être vu ce paysage cent fois, chaque année c'est le même mais chaque année il est nouveau. Chaque année, la tristesse t'envahit comme la première fois, et chaque printemps tu t'étonnes comme si tout ça, c'était la première fois. Tu vois défiler devant toi les champs, les villages, les forêts, des arbres et comme ça sans fin. On voit rarement une ville, mais un affreux village de pierre grise. Et ça recommence, les champs, les forêts, et brusquement tu comprends : les grands espaces, les routes sans fin, pendant des jours et des jours de voyage, quelque part dans le lointain invisible se rejoignent en un point... Kostia se tut.
- C'est quoi, ce point ? demanda la voix perplexe de Vladik.
- Ce point, Petit, je l'appelle le cœur.
- Ah.
- Je n'ai pas terminé mon toast... Kostia regarda du côté de Liouba.
- Mais non, c'est bien... seulement, c'est très triste.
- Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?
- Ecoutez, dit la voix du père, qui s'était détaché de son ordinateur. ça suffit t'embêter ce garçon. Enfin, quoi ? ses impressions de route ne sont pas encore retombées, et du reste... la vie est si sombre, et vous lui demandez là des constructions philosophiques et en plus sous forme laudative.
- Vitalik, le regard de Kostia s'adoucit. Tu serais de mon côté ?
- Qu'est-ce que ça veut dire « de mon côté » ? Est-ce que je t'ai jamais donné lieu de croire...
- O seigneur ! Liouba regarda Kostia avec reproche. Quel enfant insupportable ! d'où tu tiens ça ?
- M'man, voyons, Kostia est militaire, dit Vladik. Il doit tout apprécier en termes de « pour » et de « contre ».
- Mais pas dans sa propre famille !
- Et pourquoi donc ? fit Vitalik pensif, parfois justement, la famille est un champ de bataille.
- Bon, ça suffit. Liouba jeta à son mari un regard expressif. Le champ de bataille, vous irez le faire ailleurs.
- Je pense au contraire – poursuivit Vitalik en regardant par-dessus son écran, qu'il y a là matière à discuter, et même à philosopher.
- Un philosophe, dit-elle un peu moqueuse... sur le champ de bataille.
- Oui, Un philosophe sur le champ de bataille. Kostia prenait parti pour son père. C'est seulement comme ça qu'on peut être vraiment philosophe. Si tu veux le savoir, Socrate est allé à la guerre.
- Eh bien, fit remarquer Sérioja, somnolant, qui avait eu le temps de se réinstaller sur le canapé, comment peut-on établir ça aujourd'hui, d'autant plus que Socrate lui-même n'a laissé aucun témoignage écrit.
- Par rapport à cela, je fais confiance à Platon. Kostia se retourna vers son frère. Et pour ce qui est de la guerre... La guerre, c'est l'état d'âme naturel de tout être pensant. Si de temps en temps tu ne te sens pas en état de guerre, cela veut dire que tu es à moitié mort.
- La guerre ? Liouba entendait brusquement de quoi parlaient ses fils. Quelle guerre ? qu'est-ce que ça vient faire là ?
- Sérioja la rassura : c'est une façon de parler, m'man.
- Oui, mais pourquoi se battre avec soi-même ?
- Je n'ai pas dit avec soi-même, fit remarquer Kostia d'un air sombre, personnellement je me sens prêt pour des actions militaires dans le monde extérieur.
- Fiston, ne plaisante pas comme ça.
- Liouba, pourquoi tu prends peur tout de suite ? Je dis ça en général. Du point de vue du corps, évidemment, la guerre est une cruauté absurde. C'est la mort. Mais pourquoi nous, les Russes, on est

invincibles ? Parce que nous voyons la guerre non pas du point de vue du corps, mais du point de vue de l'esprit. Et du point de vue de l'esprit, la guerre est le développement ininterrompu et la vie véritable.

- La vie... maugréa son père. C'est pour cela que tu te cherches toujours des ennemis parmi nous ?
- C'est parce que tu n'as pas de femme. Dit tristement Liouba en hochant la tête.
- Ecoutez, c'est quoi, je suis le clou du programme ?
- Mon garçon, je ne t'ai pas vu depuis six mois... dit Liouba un peu vexée. En plus, pour nous, tu es toujours le clou du programme, qui d'autre ?
- Quand même. On peut parler d'autre chose ?
- C'est ce que je te disais.
- D'accord. Si j'ai bien compris, c'est à moi de parler. Sinon on va parler de moi. Alors écoutez. Kostia réfléchit une seconde. Je me suis souvenu d'un syllogisme de Platon. Il me semble qu'il décrit à merveille notre situation.

Vitalik ferma son ordinateur.

- D'après Platon, si vous vous souvenez, il existe trois bonnes et trois mauvaises formes de gouvernement. S'il y a moins de dix mille citoyens, c'est la démocratie. Jusqu'à quarante-mille, c'est le pouvoir de l'aristocratie. Et au-delà de quarante mille, la monarchie. Ce sont les bonnes formes. Maintenant les trois mauvaises : ochlocratie, l'oligarchie et la tyrannie.

- La tyrannie... dit Liouba perplexe, mais en quoi est-ce que ça décrit notre situation ?
- Mais pourquoi tu prends tout de suite la plus négative des trois ? je voulais parler de la démocratie. Dans notre famille, nous avons une démocratie, nous sommes une seule unité démocratique parce que chez nous il est d'usage d'écouter chacun et tout le monde.

- Mais cela va de soi, soupira le père. C'est une idée trop générale.

- Tu ne m'as pas écouté jusqu'au bout ! Je n'avais pas fini. La démocratie, pour moi, n'est possible que dans la famille, c'est-à-dire dans une petite formation humaine liée par le sang. Voilà ce que je voulais dire. Vitalik réfléchissait.

- Mais le sang ici peut être compris de deux façons.
- C'est de cela qu'il s'agit. Liouba, effrayée, ne quittait pas son fils des yeux.
- Mais pourquoi justement le sang ?
- Oui. Vitalik rectifia ses lunettes. Est-ce que c'est une catégorie philosophique ?
- Il ne faut pas avoir peur du mot « sang ». Et les catégories philosophiques, c'est nous qui les établissons. Je voulais juste dire que le lien du sang, à mon sens, est le critère clé qui distingue les groupes humains entre eux. Alors voilà, mon idée, c'était que l'on ne pouvait exclure l'ochlocratie, l'oligarchie et la tyrannie qu'en retenant le critère du sang.

- Mon fils, dit Vitalik en baissant la voix, il me semble que tu n'as pas bien compris Platon, et d'ailleurs, je n'aime pas toutes ces tendances à la mode.

- Je sais ce que tu pensais, Vitalik, Kostia regardait son père en clignant des yeux. Cela ne fait que proclamer que la communauté de l'esprit prime celle du sang, mais en fait c'est ensuite pas vrai. Le cygne, l'écrevisse et le renard ne parviendront jamais au même but, ni ne fonderont une famille ni n'auront une descendance saine. Et ces trois là, c'est encore un exemple inoffensif.

- Avec de tels raisonnements on peut aller loin...
- Comme vous êtes frileux ! Kostia regardait son père et sa mère. Je voulais juste dire qu'un même sang, c'est une même famille, et rien d'autre ! et qu'est-ce qui peut être mieux que de vivre dans sa famille ? tiens, est-ce que l'on est mal les uns avec les autres ?

- Petit, je sais que tu n'as rien de mauvaises pensées, mais les exemples historiques disent le contraire. Le nazisme, comme tu sais, a été construit, lui aussi, sur le principe d'un même sang.

- Arrête avec tes peurs ancestrales. E puisque tu veux parler de nazisme, tu dois reconnaître que notre famille est aussi une petite cellule nazie. Tu te rappelles quand Sérioja a été attaqué ? qu'est-ce qui t'a poussé à ce moment-là ? Peut-être la communauté d'esprit ? le mystère de l'homme est dans son sang. Là il n'y a pas besoin de chercher l'origine de ses actes et le sens de sa vie.

Son père reposa l'appareil photo et l'ordinateur et se leva de son fauteuil, tout son aspect indiquait qu'il voulait aller se coucher.

- On dirait que tu as peur de quelque chose, dit Kostia dans son dos.

Vitalik s'arrêta à mi-chemin :

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Oui. Maintenant je vois que tu as peur de penser par toi-même.

– Eh bien, je n'attendais pas ça de toi.

– Mais qu'est-ce que c'est que ces discussions ! Liouba frappa de la paume de la main sur la table. On avait déjà ôté la nappe et le choc fut sonore comme sur du bois vernis.

Vladik prit la défense de son frère :

– M'man, mais Kostia...

– Sa mère l'interrompit :

– Discute encore, l'avocat !

– Il faut prendre en compte la façon de pensée des militaires.

– Eh tu rabâches, petit ! Kostia avait dit cela d'une façon tellement hostile et grossière que tout le monde se tut soudain. Militaire, murmurait-il d'une voix étranglée, militaire...

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Liouba avait monté le ton et criait presque. Pourquoi tu l'attaques comme un vautour ? ton frère ne peut plus dire un mot, regarde comme tu es nerveux.

– Pardon, Liouba, pardon. Kostia baissait la tête sans regarder sa mère. Petit, ne sois pas comme ça... rien que de te regarder, tu trembles comme une jolie fille

Vladik ne répondit rien et se contenta de gonfler les joues et de rougir.

– Ça t'arrive de lire les informations ? demanda Kostia, un peu calmé.

– Ça m'arrive

– La réduction des effectifs militaires en Russie, tu as entendu parler ?

– Ça se peut.

– Ça se peut, répéta Kostia, vexé. Eh bien c'est arrivé.

– Comment ça ? Liouba semblait avoir manqué quelque chose de leur conversation.

– Oui.

– Mais pourquoi tu n'as rien dit ?

– Liouba, je l'ai dit à qui il fallait.

– A qui il fallait ? Et ta mère, alors, il ne fallait pas ?

– Et qu'est-ce que tu aurais fait ? Et pourquoi te faire du souci avant l'heure ? ça s'est réglé définitivement il y a peu de temps... pour notre unité. Pour ma part, je suis versé dans la réserve. »

Le silence tomba.

« Où est ta valise ? demanda Vladik précipitamment.

Ma valise est toujours là-bas, ce n'est pas une question de valise. Je suis toujours là-bas. Bon, qu'est-ce que tu as à me regarder, Liouba ? Pleure un coup sur moi.

Sa mère continuait de le regarder.

– Mais il y a de braves gens sur terre, commença Kostia d'une voix volontairement alerte. Tiens, Le Gros, par exemple. On est tout le temps après lui « Le Gros, Le Gros. Mais le Gros, c'est quelqu'un. Merci à toi, Le Gros.

Sérioja, depuis son canapé, grogna quelque chose d'incompréhensible.

– Ah, fit Vladik, qui avait deviné. Alors tu vas chez Sérioja. ?

– Oui. Pendant qu'on veut de moi.

Liouba vit l'air mélancolique avec lequel il prononçait ces mots et sentit une vague de langueur déferler sur elle, qui ne la quitterait pas de sitôt. Comme pour confirmer ses craintes, une larme sentimentale roula sur sa joue.

« Hé, la mère, tu es saoule », se dit-elle in petto.

– Le Gros, excuse-moi d'avoir... Kostia était gêné. ... tout dévoilé. Je ne pensais pas...

– Il faut qu'on cause, dit Sérioja en évitant son regard.

Kostia se leva avec empressement :

– Oui, bien sûr !

Kostia se réveilla avant le jour. Il ne se réveilla pas, il émergea des ténèbres du sommeil pour plonger dans celles de la chambre. Il regarda le réveil électronique : il était près de quatre heures du matin. Il n'avait presque pas dormi. Mais il ne sentait pas la lourdeur dans son corps, sans doute parce qu'il n'avait pas eu le temps de dormir suffisamment. Il se leva rapidement, comme il en avait l'habitude et s'habilla aussi rapidement. Il décida de se passer de café, pour ne pas réveiller Liouba en faisant du bruit dans la cuisine. Il tâtonna sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Vladik pour prendre son sac-à-dos.

« Kostia. » C'était la voix de son frère. Vlad se souleva sur un coude et même à travers l'obscurité il sentait son regard étonné. Pourquoi tu ne m'as pas réveillé ?

Kostia ne trouva rien à répondre. Pendant ce temps, Vlad avait mis les pieds par terre et Vlad et cherchait à tâtons se vêtements.

– Allume la lumière.

Il enfila son short, son maillot et son pull et voyant que Kostia n'avait pas l'air de l'entendre, chercha lui-même l'interrupteur. Ayant trouvé son sac, il le jeta sur son épaule.

– Attends. Kostia était toujours immobile derrière son dos.

– Tu as oublié quelque chose ?

– Non, j'ai rien oublié. Et toi ?

– Moi non.

– Kostia ne bougeait toujours pas.

– T'as changé d'avis ou quoi ?

– Non, c'est juste que... il va falloir qu'on prenne le train.

– Le train ? Putain.

– Oui...

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Le Gros ne vient pas.

– Et alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Maintenant on n'a plus de bagnole.

– Et la tienne ?

– Ben la mienne, tu comprends, la mienne... avec la mienne, on n'arrivera jamais.

– C'est si grave que ça ?

– Comment dire ? Je ne voudrais pas risquer...

– Bon, qu'est-ce qu'on fait, là ? demanda Vlad, voyant que Kostia prenait racine.

– Tu... as pris ton passeport ?

– Oui. On y va ?

– Attends. Il faut s'asseoir avant le départ¹².

– Ils s'assirent une minute. Vlad se leva le premier.

– Allez, on est partis ?

– Kostia traînait. Il lui semblait que cette minute durait une éternité. Il se leva et la voix de quelqu'un d'autre, dit fermement :

– On est partis.

Dehors il faisait encore nuit. La cour était éclairée par deux lampadaires. En descendant l'escalier, ils se trouvèrent devant Sérioja, qui sommeillait au volant de sa Nissan.

« Il nous guettait ? Kostia ne put s'empêcher de sourire. Il réfléchit une seconde et se dirigea vers sa Lada Kalina, se mit au volant et fit signe à Vlad de monter.

– Mais comment...

– Vladik était indécis.

– Tu es sûr ?

– Oui.

¹² Coutume russe qui veut qu'on s'asseye un moment avant un départ.

Kostia mit le contact. La voiture ne démarrait pas. Une fois, deux fois, trois fois... en vain.

– Merde ! Il jeta un regard en coin vers Sérioja qui sommeillait derrière son volant.

– Kostia, c'est peut-être mieux comme ça, dit Vladik pour le calmer. Imagine que ça nous soit arrivé en route.

– Mais qu'est-ce qui serait arrivé, Petit ? Hier encore, elle marchait du tonnerre !

– Oui ?

– Oui.

– Et le train ?

– Je plaisantais.

Là-dessus, Sérioja s'était réveillé. Il baissa la vitre et regarda ses frères. A la lumière des réverbères, son visage avait la couleur de la cire et n'exprimait rien qu'une incroyable fatigue qui n'avait pas eu le temps de passer avec si peu de sommeil.

– Le Gros ! Kostia le regardait, méfiant.

Sérioja se taisait. Sûrement parce qu'il n'avait pas eu le temps de se réveiller complètement, ou qu'il ne comprenait pas bien ce que voulait dire l'exclamation de son frère.

Kostia continuait de le transpercer du regard.

– Quoi, elle démarre pas ? demanda enfin Sérioja, reprenant ses esprits.

– A ton avis ?

Les yeux douloureux de Sérioja, les petits vaisseaux rouges de l'insomnie, disaient qu'il allait faire ce qu'il fallait, mais qu'il n'avait pas réfléchi.

Kostia se tourna vers Vladik :

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Je croyais qu'on prenait le train ?

– Tu rabâches, Petit. Le train, le train... On dirait que maintenant on est effectivement bon pour le train.

– Montez, je vais vous emmener jusqu'à la gare, dit Sérioja contre toute attente.

Ils montèrent. Ils roulèrent en silence.

– Emmène-nous jusqu'à Belgorod, Le Gros, puisque tu es si gentil.

Kostia sentait quelque chose de désagréable par rapport à son frère. Cette impression ne tenait pas tant à Sérioja qu'à lui-même. Quelque chose ne collait pas. Et pourquoi il s'attachait à lui pour son voyage ? Le Gros était son propre patron, il avait sa vie et ses règles de vie. Il était parfaitement en droit de ne pas lui rendre de comptes de ses décisions. C'était un peu enfantin... d'exiger que les promesses soient tenues. Tout se dilue dans ce monde et peut-être que le Gros était réellement le plus intelligent d'entre eux. Il était le seul à avoir eu l'idée que ce caprice de pousser la voiture en Ukraine et en plus dans des steppes inhabitées, c'était un peu fou comme projet. Tout à coup il entendit à sa gauche :

« Je peux aller jusqu'à Belgorod.

Kostia comprit avec étonnement la signification de cette réponse. Il dévisagea son frère attentivement. Il avait les traits tirés à cause du manque de sommeil, il avait l'air moins soigné et son costume avait perdu de son éclat.

– Et pour le boulot ?

– Ne t'en fais pas pour moi.

– Quoi, on t'a déjà viré ?

– Tais-toi donc ! Tu vas me porter la poisse. Après c'est moi qui vais te virer. Tu ferais mieux de t'occuper de Vladik. Ne le quitte pas des yeux.

– Liouba II, ne tombe pas dans l'hystérie.

Sur le siège arrière, Vladik ronflait doucement, étreignant son sac à dos.

Ils se turent un moment.

– Je te paierai l'essence, dit Kostia.

– Tu es devenu riche ?

– Je n'aime pas être en dette.

– Il n'y a pas de dettes. On s'entraide dans la mesure de ses moyens.

– Tu joues les généreux ?

- Je me préoccupe de vous.
- Tu me fais peur, le Gros.
- Et toi tu m'énerves. »

Quand ils arrivèrent sur l'autoroute, l'aube pointait déjà derrière les vitres.

Epilogue

A en juger par le feuillage qui jonche le sentier, par l'air frais et clair, c'est le début de l'automne. Le vieux n'a pas de calendrier et moi non plus. Cela fait des jours que j'erre dans la steppe un peu défraîchie. Vers le soir, je reviens sur le lieu de notre campement où le feu brûle déjà.

Le contour des montagnes me semble familier, tellement j'y suis habituée. Je sais dans quel ordre les pierres sont disposées, j'ai presque appris par cœur le dessin de ses pierres tissées de mousses multicolores.

Les énormes rochers aux flancs arrondis sur le lac me sont familiers. En faire le tour matin et soir, c'est mon rituel. Les pierres et les cailloux un peu plus petits, ronds, délicatement roulés par les eaux, se bousculent les uns les autres. Il y a longtemps que vous êtes là ? D'où sortez-vous, si lisses et si blancs, comme sortis du fond de la mer ? De l'aurore et jusqu'au crépuscule, vous vous mirez dans le miroir diaphane de l'eau.

Nous sommes sortis sur le soir alors que le soleil colorait l'horizon de rose. Cette couleur s'est diluée rapidement et tout alentour s'est obscurci et enveloppé de bleu lilas. La steppe est loin maintenant. Le vieux a décidé de prendre le train, seulement il ne sait pas encore pour où. Derrière nous est attaché un chien noir et blanc égaré sorti on ne sait d'où. Je dis :

- « Regarde, elle est morte de peur.
- C'est un chien, rectifie le vieux.
- Comment tu le sais ?
- L'expérience.
- Tu es sûr qu'on est dans la bonne direction ?
- Oui. »

Il répond par monosyllabes, juste pour se débarrasser, et j'ai l'impression qu'il n'en a rien à faire de moi.

Je n'arrive pas à distinguer son visage, mais j'ai la sensation qu'il scrute l'obscurité comme s'il cherchait quelque chose des yeux.

- « Qu'est-ce que tu vois ?
- Rien.
- Mais tu regardes quelque chose ? Un frisson me parcourt le dos.

Et là il prononce une phrase étrange :

- Il faut trouver le troisième.
- Le troisième ?
- Oui.
- Quel troisième ?
- Le troisième, c'est toujours le point qui donne la stabilité à toute la construction.

- Une construction à deux personnes est très instable. C'est comme en musique. A l'aide du troisième, on peut trouver la voie qu'on ne trouve pas à deux... Tu comprends ?

Je ne comprends rien. Mais il demande cela d'un ton tellement pénétré que je ne veux pas le décevoir, alors je me contente de me taire.

Pour changer de sujet, je demande :

- Mais on pourrait y aller par une autre route, pourquoi précisément celle-là ?
- Là-bas, c'est l'étoile polaire. Il montrait un des points pâles dans le ciel. Là où elle est, c'est le nord.
- Pourquoi tu as décidé qu'il fallait aller au nord ?
- Je ne sais pas, c'est mes jambes qui me portent.

- Comment tu es, tu ne sais pas où tu habites et tu connais les étoiles ?
 - Ça m'étonne moi-même.
 - Et c'est encore loin Rozovka ?
 - Tu vois la petite lumière au loin ? C'est la gare.
- Au-dessus de la terre noire, sur le fond presque éteint du ciel brillait en effet une petite lumière rose.
- Pourquoi es-tu si sûr que c'est elle ?
 - C'est ce qu'a dit le gardien.
 - Il n'a pas parlé de lumière rose.
 - Mais il a expliqué comment y aller.
 - Mais à mon avis, on ne va pas du tout dans le bon sens.
 - Et à mon avis, tu n'as aucun sens de l'orientation. »

Avec ses toits pointus, la gare faisait penser à une église gothique, mais très simplifiée, comme taillée à la hache. Derrière, elle était flanquée d'un petit jardin. Ce qui était inhabituel, c'était la couleur rose répandue partout, des lampadaires, des murs des bâtiments. Même des feuilles des arbres semblait émaner une fluorescence rose.

A l'intérieur, elle était rose aussi, comme à l'extérieur. Carrelage rose au sol, peinture rose mate sur les murs, un lustre d'avant guerre jetait sur nos visages des reflets un peu roses.

J'ai dit : « Peut-être que les gens d'ici sont roses.

- Est-ce qu'il y a seulement des habitants ? a répondu le vieux.

Malgré toutes ses couleurs roses, la gare avait l'air désert et désaffectée. Nos pas résonnaient sinistres dans le petit hall où les dalles roses sous nos pieds reflétaient le plafond rose. On s'est approchés du guichet. A l'intérieur, il n'y avait personne. Derrière un store brillait une lumière vive et on entendait la radio. J'ai frappé tout doucement à la vitre, qui était baissée.

Le vieux a vu une affiche de l'autre côté : « Les billets sont vendus une demi-heure avant l'arrivée du train ».

On a regardé tout autour, à la recherche d'un horaire, pour savoir quand arrivait le train. Mais le regard glissait le long des murs vides et des présentoirs nus en contre-plaqué, qui avec les rangées de chaises, en contreplaqué également, font contrepoids à tout ce rose.

J'ai remarqué que le rideau de l'autre côté du guichet n'adhère pas totalement. Derrière le bord qui est un peu déplacé, on distingue une feuille.

J'ai regardé : « Oui, il y a bien un horaire !

- Lis !

- Alors... Kislovodsk-Simféropol à Rozovka à 6 :50. Hm. Illisible. Ah ! Lougansk-Simféropol, à Rozovka à 02 :14, et tiens : Donetsk-Melitopol à Rozovka...

- Donetsk ! Le vieux a presque crié.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est celui qu'il nous faut.

- C'est quoi, au nord ?

- Oui.

- Comment tu le sais ?

- Je le sais. Regarde bien, il y a pas l'autre sens, pas Donetsk-Melitopol, mais l'inverse ?

- Il n'y a qu'une seule feuille.

- Regarde mieux, il doit y avoir l'autre sens.

- Pourquoi tu penses qu'il doit y avoir ?

- Ne pose pas de questions idiotes. Il se penche à son tour pour regarder sous le précieux guichet :

- Ils ont fait exprès de le cacher ou quoi ? »

On entend dans sa voix son irritation contre les caissiers invisibles. Le vieux s'est mis à tambouriner au guichet. Le bruit se répercute sur les murs et reste suspendu comme un écho sans paroles.

Dans le jardin on entend un doux bruit de branches. Ce sont les poires juteuses de l'automne, incapables de maintenir sur leurs queues desséchées leurs corps pleins de jus. Quelques-unes sont brisées, coupées en deux et alors, doux comme de la mélasse, le jus coulait dans le feuillage moribond. J'ai pris une pleine brassée de celles qui étaient à peine fêlées, mais pas fendues, et je les ai déversées sur le banc. Le jus me dégoulinait sur le menton, sur les doigts ; les gouttes épaisses atteignaient mes coudes, mais je ne l'essuyais pas, parce que je ne pouvais pas m'arracher à la chair des poires, si nourrissante et délicieuse, qu'on ne peut comparer au plus raffiné, au plus délicat des desserts. Oui, j'avais très faim.

Après la deuxième poire, quand la faim a été un peu calmée, j'ai demandé :

« Qu'est-ce qu'on va faire ?

- Attendre la caissière.
- Monter la garde, peut-être ?
- Ce ne serait pas mal. »

On n'avait pas de montre.

En m'installant plus confortablement sur le banc et en m'enveloppant dans la couverture que le vieux avait sortie de son sac, j'ai demandé :

« Et si le train arrive avant la caissière ? Alors on est mal.

- Mais il va vraiment arriver ?
- Il *doit* arriver.
- Et comment on saura que c'est ce train-là ?
- Mais j'espère bien acheter des billets.
- Avec quel argent ?
- L'argent du sac-à-dos magique.
- Et il y aura assez pour les billets ?
- Dors.
- Et les caissières, elles existent ? J'ai demandé cela en bâillant.

Mais je n'ai pas entendu la réponse, parce que j'ai sombré dans un sommeil profond et paisible, propre à la prime jeunesse.

Je rêve d'un train. Je m'approche et je lis la pancarte : « Rozovka-Donetsk ». J'en ai la joie au cœur, et pour que cela soit complet, un billet apparaît devant mes yeux. Voiture N° 14, heure de départ à 4 :04. Je me dis : Pourquoi autant de 4 ? Et là, j'entends la voix du vieux : « Cours ! » Je crie : « Où ça ? » mais une poussée me jette dans une autre réalité. Là il fait noir et rose à la fois, et c'est pour cela que cette réalité ressemble plus à un rêve que toutes mes visions précédentes. Je sens des mains qui me soulèvent, et me poussent en direction du train. On le voit au loin, dans une fumée bleuâtre. Une sonnerie retentit.

Je prends conscience que je suis en train de courir à toute vitesse sur un passage de planches en travers de la voie, et cela achève définitivement de me réveiller.

Je crie sans m'arrêter : « Tu es sûr que c'est le bon ?

- Oui ! »

Deuxième sonnerie. On dirait que le train a démarré, ou bien ça danse devant mes yeux. Il reste encore une voie à traverser. Voilà le contrôleur qui relève le marchepied. Non, elle nous a vus, deux fous qui courent à toutes jambes presque sous les roues, et elle a murmuré quelque chose dans son talkie-walkie. Le marchepied est devant moi. L'inconnue me hisse et me jette dans le tambour tout noir.

Ukraink, 2011.